

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

**Audacieuses
retrouvailles -
Un envoûtant
désir**

Hoffmann

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Passions extrêmes

KATE HOFFMANN

Audacieuses retrouvailles

Un envoûtant désir

 **HARLEQUIN**



Passions extrêmes

KATE HOFFMANN

Audacieuses retrouvailles

Un envoûtant désir

 **HARLEQUIN**

KATE HOFFMANN

Audacieuses retrouvailles

Passions extrêmes

 HARLEQUIN

Prologue

— Cela fait tellement longtemps... Je commence à croire que jamais nous ne les retrouverons.

Songeuse, Aileen se tourna vers la fenêtre et fixa le jardin devant elle. Bientôt, l'automne laisserait place à l'hiver, au froid, à l'humidité.

A cette idée, elle ne put réprimer un frisson.

Plus jeune, elle délaissait l'hiver irlandais et passait la mauvaise saison dans le sud de la France, sous le doux soleil de la Méditerranée. Mais cela faisait des années qu'elle n'avait plus voyagé, qu'elle n'avait pas quitté l'Irlande. A présent, elle ne se sentait bien que chez elle, dans son environnement.

— Il me reste une piste à explorer concernant votre frère Diarmuid, dit Ian en regardant ses notes. En revanche, toutes mes recherches pour retrouver Lochlan sont restées vaines jusqu'à présent. J'ai contacté des enquêteurs et des généalogistes sur les quatre continents, mais il semble s'être évaporé.

Aileen avait engagé Ian Stephens quelques mois plus tôt pour l'aider à retrouver les membres de sa famille qu'elle n'avait jamais connus, de façon à pouvoir terminer son autobiographie. Elle avait en effet grandi dans un orphelinat, persuadée d'être la fille unique d'une veuve irlandaise, morte d'épuisement après le décès de son mari lors d'émeutes. Mais, à sa grande surprise, Ian avait découvert qu'elle avait quatre frères aînés, dont elle ne gardait aucun souvenir et qui avaient été placés dans des institutions lorsque leur mère n'avait plus pu s'en occuper.

— J'ai aujourd'hui un an de plus. Jamais je n'aurais cru fêter un jour mon quatre-vingt-dix-septième anniversaire. Je me sens parfois si vieille...

— Vous êtes la plus jeune femme de quatre-vingt-dix-sept ans que j'aie jamais rencontrée, mademoiselle Quinn, assura Ian avec un sourire charmeur. Regardez-vous ! Vous êtes toujours active, vous écrivez...

— C'est gentil de votre part, Ian. Dans ma tête, je suis toujours une jeune femme, mais lorsque je me vois dans le miroir, je me reconnais à peine. Si seulement je pouvais retourner en arrière !

— Votre vie a été bien remplie, mademoiselle Quinn. Vous êtes aujourd'hui l'un des écrivains les plus reconnus d'Irlande.

— Et pourtant, me voilà, recherchant désespérément ma famille. Si je

n'avais pas toujours fait passer ma carrière avant tout, je ne serais pas seule, aujourd'hui. Si seulement...

Ian avait déjà retrouvé les descendants de deux de ses frères ; la famille de Tomas à côté de Brisbane, en Australie, et celle de Conal à Chicago, aux Etats-Unis. Mais cela faisait maintenant cinq mois qu'il ne lui avait pas apporté de nouvelles positives de ses deux autres frères.

Elle avait prévu d'organiser une grande réunion de famille à l'occasion des fêtes de fin d'année, au château de Ballyseede, et elle aurait bien aimé que chacune des vingt-deux chambres de la demeure soit occupée.

— Parlez-moi donc de cette fameuse piste concernant Diarmuid.

— J'ai trouvé trace d'un dénommé Quinn dans un document officiel canadien datant de 1945. L'âge semble être correct, de même que le lieu de naissance, l'Irlande. Le prénom indiqué est Dermot, mais il s'agit de la version anglicisée du nom gaélique de Diarmuid. De temps en temps, les recenseurs modifiaient les prénoms.

— Voilà qui est encourageant.

— Ce Dermot, s'il est bien votre frère, s'est installé sur l'île de Cap-Breton et a travaillé toute sa vie comme pêcheur. Il a eu trois fils. Le premier, Alistair, est décédé pendant la Seconde Guerre mondiale. Le deuxième, Brian — ou Buddy, puisqu'il était surnommé ainsi — est mort il y a cinq mois, célibataire. Et le plus jeune, Paul, a succombé il y a huit ans. Son fils unique, Rourke, est le seul héritier de la famille.

— Rourke ?

— D'après mes recherches, il s'agit du nom de jeune fille de sa mère. Elle était plus jeune que son époux et s'est remariée après son décès.

— Quand saurez-vous, de manière certaine, si ce Dermot est bien Diarmuid ?

— Difficile à dire mais, en tout cas, j'approche du but. J'ai contacté un généalogiste à Halifax. Il se rendra cette semaine à Cap-Breton afin d'étudier les registres municipaux d'état civil. Avec un peu de chance, quelqu'un se souviendra de Dermot.

L'arrivée de Sally dans le bureau interrompt leur conversation.

— Le déjeuner est prêt, madame, annonça la domestique. Vous pouvez passer à table quand vous le souhaitez.

— Merci, Sally. Nous arrivons dans un instant, répondit Aileen avant de se tourner vers Ian. J'espère que vous restez pour déjeuner. Je voudrais vous parler de mes projets pour les fêtes de fin d'année. J'ai loué un château pour réunir toute la famille.

— Un château ? Dans ce cas, je ne suis pas sûr d'avoir le temps de m'attarder. Il me reste encore beaucoup de travail pour retrouver les descendants de vos frères.

— Evidemment, vous serez vous aussi invité, Ian. A l'occasion, je souhaiterais que vous réalisiez un arbre généalogique de la famille. Cette grande réunion sera le dernier chapitre de mon autobiographie.

— C'est une très bonne idée.

— Bien meilleure que des funérailles, n'est-ce pas ? plaisanta-t-elle.

Elle se leva sans pouvoir réprimer une grimace en sentant un élancement dans sa hanche.

— Venez, Ian. Allons voir ce que Sally nous a préparé.

Ian fit le tour du bureau et lui offrit son bras. Elle s'y appuya, tenant sa canne de l'autre main.

— Vous ai-je dit, mademoiselle Quinn, qu'un producteur américain m'a contacté ? Il souhaiterait réaliser un documentaire sur votre vie.

— Qui cela intéresserait-il ?

— Beaucoup de monde, mademoiselle. Je pense qu'un documentaire est une excellente idée. C'est d'ailleurs ce que je lui ai répondu.

— Je ne sais pas... J'ai tenté toute ma vie de préserver mon intimité. Et puis, j'ai peur qu'un documentaire soit un peu présomptueux de ma part. Vous ne trouvez pas ?

— Je pense au contraire que vos fans seraient ravis d'en apprendre un peu plus sur vous, sur votre vie, sur votre travail.

— Je vais y réfléchir. A moins que vous ne parveniez à me convaincre pendant le déjeuner... Nous pourrions aussi discuter de l'embauche d'enquêteurs supplémentaires pour rechercher Lochlan. Je ne crois pas qu'il soit possible de disparaître ainsi sans laisser la moindre trace. Qui sait, si nous trouvons la famille de Diarmuid, peut-être aura-t-elle des informations concernant Lochlan.

— Je vous promets que les vingt-deux chambres du château seront occupées, mademoiselle. Je vous en donne ma parole.

— Merci, Ian.

Le magasin général de Pearson Bay grouillait d'activité lorsque Rourke Quinn y entra.

A l'approche d'une tempête annoncée comme redoutable, et sachant qu'ils allaient probablement devoir rester enfermés chez eux durant plusieurs jours, les habitants de l'île faisaient tous des provisions.

— Salut, Rourke. Tu restes pour voir la tempête ? Elle risque d'être impressionnante, c'est du moins ce que dit la météo.

Rourke sourit à Betty Gillies, la propriétaire de l'épicerie-quincaillerie.

— Non. Je serai bien loin lorsqu'elle frappera la côte. Je voulais simplement acheter quelques piles pour mon appareil photo, histoire de pouvoir prendre quelques derniers clichés avant de partir.

— Tu vas nous manquer. Enfin, je parle pour moi car tu étais un bon client. Notre meilleur client ces derniers mois !

Rourke éclata de rire.

Il était arrivé sur la côte est de Cap-Breton trois mois plus tôt, afin de s'occuper de la succession de son oncle.

La famille de son père s'était installée sur cette île il y avait près de cent ans, pour y vivre de la pêche, mais son oncle Buddy était le dernier de la famille à y être resté. Et maintenant qu'il était décédé, sa maison allait être vendue.

Né aux Etats-Unis d'une mère américaine et d'un père canadien, Rourke s'était toujours senti tiraillé entre les origines insulaires de sa famille canadienne et sa jeunesse new-yorkaise.

Son oncle l'avait bien compris, et c'était probablement pour cette raison qu'il lui avait légué sa maison.

Afin qu'il retrouve ses racines.

Rourke avait souvent passé ses vacances en compagnie de son oncle, à des centaines de kilomètres de New York où vivaient ses parents. Mais Paul, son père, avait toujours voulu qu'il ait une expérience de travailleur manuel, avec l'espoir sans doute que cela le pousserait à faire des études. Encore au lycée, il avait donc effectué plusieurs stages dans l'entreprise familiale — créée par son père avec deux amis — à apprendre tous les ressorts du travail d'ingénieur, et n'avait plus alors passé que quelques semaines chez son oncle,

à la fin de l'été.

A ce souvenir, il sentit la culpabilité l'envahir mais il la refoula. Il venait de consacrer les trois derniers mois à la rénovation de la maison de Buddy, afin de la rendre conforme aux besoins de confort des familles d'aujourd'hui. Puis, les travaux terminés, il avait contacté plusieurs agents immobiliers. Cependant, il hésitait encore.

Vendre la maison ? La louer ? Il ne savait pas.

— Une simple décision peut modifier le cours de votre vie..., murmura-t-il, se souvenant de ce dicton, l'un des préférés de Buddy.

Lorsqu'il était plus jeune, il se moquait souvent de son oncle et de ces dictons qu'il employait dans toutes les situations.

« Un jour, je ferai broder ton dicton sur un coussin », avait-il l'habitude de répondre à Buddy sur le ton de la plaisanterie. Mais maintenant qu'il était plus âgé, il commençait à comprendre ce conseil, à en percevoir l'impact.

Et, pour dire la vérité, celui-ci s'appliquait parfaitement à sa vie actuelle.

Après le lycée, il avait décidé de rejoindre l'entreprise familiale, travaillant comme apprenti le soir et le week-end, suivant des cours à l'université pendant la journée. Même s'il ne l'avait jamais dit, il avait vite compris que la société déclinait et que son père avait besoin de son aide. Et plus les années passaient, plus le stress produisait un effet négatif sur la santé de son père.

Après le décès de ce dernier des suites d'une crise cardiaque, il était resté dans l'entreprise, déterminé à honorer sa mémoire en la restructurant et en la sauvant. Mais, sans le soutien des deux autres associés, la cause était perdue.

Il avait donc démissionné dès qu'il avait appris la mort de Buddy.

Planté devant le présentoir de piles, il songea à son oncle.

Il regrettait de ne pas avoir eu l'occasion de discuter une dernière fois avec lui, de ne pas avoir eu le temps de lui poser les questions qui le tenaillaient depuis des années.

Dans quelle direction va ma vie ?

Trouverai-je un jour le bonheur ?

— Vas-tu mettre la maison en vente ? lui demanda soudain Betty, le tirant de ses pensées.

— Je n'en sais rien, répondit-il en prenant les piles dont il avait besoin. Je ne veux pas prendre une décision hâtive.

— Est-ce tout ce qu'il te fallait ?

Il acquiesça d'un signe de tête puis tira son portefeuille de sa poche.

Il était en train de sortir un billet lorsqu'il remarqua que, dans la boutique, tout le monde s'était tu. Quant à Betty, elle fixait un point derrière lui.

Curieux, il se retourna et vit Annie Macintosh.

Annie était connue dans le village. Sa famille était installée sur la côte depuis aussi longtemps que les Quinn. Son arrière-grand-père avait même construit le phare de Freer Point. Malheureusement, elle n'avait pas eu de chance dans la vie. Ses parents étaient morts noyés tous les deux dans des

circonstances tragiques, alors qu'elle n'était qu'une petite fille. Sa grand-mère l'avait alors élevée, dans la modeste maison du gardien de phare face à l'Atlantique.

Fillette timide, elle avait été l'objet de beaucoup de moqueries et de railleries de la part des garçons de l'île, qui s'amusaient de ses vêtements usés et dépareillés, de ses boucles rousses, et surtout de son bégaiement.

Pourquoi personne ne l'avait-il jamais défendue ? se demanda-t-il soudain. Lui, au moins, était venu à son secours, des années plus tôt, alors que les six fortes têtes de l'école la bouscullaient et la harcelaient.

Il se souvenait de la scène comme si elle s'était déroulée la veille. Annie, le regard noir, s'efforçant de maîtriser sa colère tandis que les garçons l'insultaient. Ce jour-là, il avait décidé que jamais il ne se laisserait dicter sa vie par qui que ce soit. Il serait un leader, pas un suiveur.

Sans un mot, Annie se dirigea vers les armoires réfrigérées, au fond de la boutique, puis revint vers le comptoir avec deux grosses boîtes de harengs surgelés.

Lui adressant un sourire timide, il s'écarta.

— Vas-y, Annie, je ne suis pas pressé.

Elle lui retourna son sourire et, l'espace d'une seconde, il oublia de respirer.

La petite fille timide et maladroite était devenue une magnifique jeune femme. Ses yeux, couleur émeraude, étaient soulignés par de longs cils noirs. Ses cheveux, aujourd'hui auburn, flottaient librement sur ses épaules. Elle portait des vêtements simples, un jean qui soulignait ses longues jambes, un T-shirt uni et une veste en laine, mais c'était surtout son visage qui le surprenait, l'attirait. Il le trouvait si beau qu'il ne parvenait pas à en détourner le regard.

Sous le charme, il continua à la dévisager tandis qu'elle payait.

— Merci, lui murmura-t-elle d'une voix basse, légèrement rauque. Elle laissa son regard s'attarder sur le sien pendant quelques instants puis reprit les deux boîtes.

Même si elle ne l'avait pas formulé clairement, il eut l'impression que, par son sourire timide, elle le remerciait de l'avoir secourue des années plus tôt.

— Veux-tu que je t'aide à porter ces boîtes ? proposa-t-il en voulant prendre celle qu'elle venait de caler sous son bras.

Pour toute réponse, elle secoua la tête et continua à avancer vers la porte, mais la boîte glissa et tomba par terre.

Comme ils se baissaient en même temps pour la ramasser, ils se cognèrent.

— Où es-tu garée ? lui demanda-t-il en l'aidant à se redresser.

Elle laissa échapper un juron, lui reprit la boîte des mains puis, sans même lui adresser un autre regard, sortit en courant de la boutique.

Surpris par ce comportement, il la regarda s'éloigner, bouche bée. Tout comme les autres clients de la boutique qui, depuis son arrivée, n'avaient pas

prononcé un mot.

Toujours sous l'effet de la surprise, il retourna vers le comptoir.

— Voilà qui était étrange, dit-il en tendant à Betty l'argent pour les piles.

— En effet, répondit-elle.

— A ton avis, que va-t-elle faire avec tous ces harengs ?

— Généralement, les pêcheurs les utilisent pour attirer les crabes, mais Annie ne pêche pas. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas le plus étrange.

— Ah bon ?

— Non. Je crois que c'est la première fois que j'entends le son de sa voix.

— Vraiment ? Je me souviens, quand nous étions enfants, qu'elle ne parlait pas beaucoup, mais j'ignorais que c'était toujours le cas.

— Elle ne parle à personne et mène une vie de recluse. Elle doit pourtant se sentir parfois un peu seule, loin de tout, dans sa petite maison face à l'océan. Je me demande d'ailleurs si ce n'est pas cet excès de solitude qui lui a fait perdre la tête.

— Il y a si longtemps que je ne suis pas allé me promener du côté du phare que je ne suis même pas sûr de pouvoir retrouver le chemin...

— C'est facile. Tu tournes à droite après l'agence immobilière et, au carrefour suivant, tu prends la route de la côte. Tu as l'intention d'aller y faire un tour ?

Pour toute réponse, il se contenta de hausser les épaules avant de fourrer les piles dans la poche de son blouson puis de saluer Betty.

Il était pressé de quitter l'île avant l'arrivée de la tempête. Enfin, il était un peu moins pressé que tout à l'heure... Maintenant, il avait surtout hâte de revoir Annie Macintosh.

A l'approche de chaque tempête, les voisins s'entraidaient pour préparer leur maison, la sécuriser, faire des provisions. Mais qui veillait sur Annie ? Qui vérifiait qu'elle était prête ? Avait-elle des amis, sur l'île ?

La moindre des choses serait d'aller jeter un coup d'œil pour s'assurer qu'elle allait bien et avait tout ce qu'il lui fallait pour affronter la tempête. Il pouvait bien décaler son départ de quelques heures, si elle avait besoin de son aide pour barricader sa maison. L'arrivée de la tempête n'était en effet annoncée que dans la nuit.

Il s'arrêta pour faire le plein et acheter à manger avant de s'engager sur la route côtière. Au bout de quelques minutes, il aperçut le phare, au loin, et le doute lui vint.

Etait-il en train de perdre la tête ?

Se comportait-il simplement comme un bon voisin ou son intérêt était-il dicté par l'étrange attirance qu'il ressentait pour Annie Macintosh ?

A cette idée, il se sentit un peu mal à l'aise. Peut-être vaudrait-il mieux qu'il fasse demi-tour. Pour qui se prenait-il d'aller ainsi chez elle ? Pour un chevalier sans peur et sans reproche ?

Aide-moi Buddy... Dis-moi ce que je dois faire.

Une mouette se posa tout à coup sur le capot de son 4x4, le regarda un

instant, puis s'envola.

Un signe du destin ? Un message de Buddy ?

Il l'ignorait. En tout cas, il accéléra.

Voilà des années qu'il n'avait pas vu Annie. Dans le magasin, il avait eu l'impression qu'elle l'avait reconnu, qu'elle se souvenait de lui. Il avait même cru apercevoir de la reconnaissance dans son beau regard émeraude, mais peut-être avait-il rêvé.

Peu à peu, la route devint étroite, caillouteuse, et il se concentra sur la conduite. Il se gara non loin du phare et observa la nature environnante, sauvage et tellement belle.

La petite maison du gardien de phare avait connu des jours meilleurs. Les volets étaient à moitié arrachés, quelques marches manquaient à l'escalier de la galerie, et la cheminée penchait.

— Il y a quelqu'un ? cria-t-il.

Il entendit un chien aboyer et se dirigea vers la porte. Après avoir frappé, il attendit.

— Mademoiselle Macintosh ?

Quelques secondes plus tard, un gros chien au regard menaçant arriva à toute allure et bondit sur la galerie. Rourke se figea.

Arriverait-il à rejoindre sa voiture sans se faire mordre ?

Finalement, le chien fit demi-tour, et repartit en trottant vers l'océan. Au bout d'une dizaine de mètres, il s'arrêta et le regarda de nouveau, comme s'il lui demandait de le suivre.

Il le rejoignit alors et, à sa grande surprise, ce chien d'abord si menaçant lui lécha la main, comme pour le remercier.

— Tu es un bon chien. Tu sais où est Annie ?

Comme s'il le comprenait, l'animal s'élança et Rourke le suivit sur le petit sentier côtier.

Peu après, il vit Annie, debout sur un rocher entouré d'eau, alors que les vagues s'écrasaient autour d'elle.

De loin, il voyait bien qu'elle était déjà mouillée. Pourtant, elle ne bougeait pas. Elle se contentait de regarder fixement l'horizon.

Les rugissements de l'océan et les sifflements du vent étaient si forts qu'elle risquait de ne pas l'entendre. Pas plus qu'elle ne semblait entendre le chien qui s'était mis à aboyer.

Une nouvelle vague s'abattit sur le rocher et il la regarda vaciller.

— Annie ! cria-t-il alors de toutes ses forces. Reviens !

Alors qu'elle se retournait enfin, une vague plus forte que les autres s'abattit sur elle et elle tomba à l'eau.

Priant pour qu'elle ne soit pas emportée par l'océan, il courut sur les rochers, puis dans l'eau, sans jamais quitter des yeux la tache marron. Marron comme la veste qu'elle portait.

Lorsqu'il la rejoignit enfin, elle était sur le dos, les yeux fermés, mais elle respirait toujours.

Soulagé, il l'attrapa et la porta hors de l'eau.

Une fois sur la rive, il l'allongea sur l'herbe et l'examina, à la recherche de blessures. Il trouva une petite plaie qui saignait à l'arrière de sa tête.

Pendant tout ce temps, le chien ne les quitta pas du regard, aboyant doucement en direction de sa maîtresse.

Au bout de quelques secondes, elle ouvrit les yeux et se contenta de le dévisager. Puis elle laissa échapper un petit grognement avant de refermer les yeux.

Avec précaution, il la porta jusqu'à la maison dont il poussa la porte du pied.

La grande cuisine avait été aménagée en pièce à vivre unique. Une imposante cheminée de pierre trônait le long du mur du fond et, devant elle, se trouvaient un fauteuil de cuir usé et une table basse avec une lampe à huile.

Sur l'un des côtés du foyer était installé un lit métallique et un tapis élimé recouvrait le sol.

Il assit Annie délicatement sur le lit puis lui ôta sa veste trempée avant de lui frotter les mains pour les réchauffer.

Dieu qu'elle était belle, même après sa chute dans l'eau ! Ses lèvres étaient parfaitement ourlées et sa peau lumineuse, laiteuse, délicate.

Incapable de s'en empêcher, il lui effleura la joue de l'index. Aussitôt, elle rouvrit les yeux et le regarda.

— Que fais-tu ici ? murmura-t-elle.

Son timbre un peu rauque le fit frissonner et, instantanément, une petite voix dans sa tête lui fit la leçon. Il n'aurait jamais dû venir jusque-là.

Il eut soudain la certitude que, désormais, plus rien ne serait comme avant.

* * *

Sa tête était douloureuse, et elle avait tellement froid qu'elle n'arrivait pas à réfléchir calmement.

D'une main, Annie tâta le point douloureux, à l'arrière de sa tête, puis regarda ses doigts.

Mouillés et poisseux.

Rouges.

— Je saigne...

— Oui. Tu t'es cogné la tête contre les rochers, lui expliqua-t-il.

Il se redressa et alla chercher un torchon sur le bord de l'évier. Doucement, il le posa sur sa blessure pour l'essuyer.

Elle referma les yeux puis les rouvrit. Il était toujours là ; elle n'était donc pas en train de rêver. Il était bel et bien accroupi devant elle, et la regardait, l'air inquiet.

Un frisson la secoua et elle commença à claquer des dents.

— Est-ce que ta tête tourne ? Est-ce que ta vision est troublée ? As-tu la nausée ?

Elle le dévisagea puis secoua la tête.

— Non, je ne crois pas.

— Je vais t'aider à retirer tes vêtements mouillés. As-tu quelque chose de chaud à mettre ?

Elle lui indiqua un sweat-shirt à capuche et un bas de pyjama en flanelle, posés au bout du lit.

Doucement, il la débarrassa de ses chaussures et de ses chaussettes. Lorsqu'il prit le bas de son T-shirt, une sensation de vertige la saisit, et elle sentit son cœur se mettre à battre plus vite.

Elle leva les bras. Elle ne portait rien sous son T-shirt et, en sentant l'air frais sur sa peau mouillée, elle croisa les bras devant sa poitrine.

Il lui tendit le sweat-shirt qu'elle enfila rapidement et ferma jusqu'en haut. Puis elle releva lentement la tête et riva son regard au sien. Même s'il tentait de paraître indifférent, elle ne put s'empêcher de remarquer une lueur de désir dans son regard bleu horizon.

Il baissa les yeux vers sa bouche. Allait-il l'embrasser ?

Non. Il se leva vivement.

— Je vais te laisser t'occuper du bas, dit-il. Pendant ce temps, je vais aller chercher du bois pour relancer le feu.

— Ce n'est pas nécessaire. Tu n'es pas obligé de rester. Je vais mieux, maintenant. Je vais bien.

— Ça ne me dérange pas. En attendant, garde le torchon sur ta plaie.

Elle accepta d'un signe de la tête.

Voilà qui était étrange. Rourke était un étranger chez elle, il lui donnait des ordres, et elle les acceptait !

— Comment suis-je arrivée ici ?

— Je t'ai portée. Ton chien m'a entraîné jusqu'à la rive et je t'ai vue sur le rocher. Que diable faisais-tu là-bas ? Tu sais à quel point les vagues peuvent être dangereuses, surtout avant une tempête.

Elle se remit à frissonner.

— Tu as froid, Annie. Fait-il toujours aussi froid chez toi ?

— Je n'ai pas le chauffage central, juste la cheminée et une cuisinière à bois.

Il ouvrit la porte et un vent glacial s'engouffra aussitôt dans la maison.

— Rourke. Ton nom est Rourke, n'est-ce pas ?

— Rourke Quinn, répondit-il en se retournant et en lui souriant.

Puis, sans un mot de plus, il sortit.

Une fois seule, elle se leva.

Son écorchure était toujours un peu douloureuse, mais elle avait les idées claires, et ne se sentait pas mal. Elle ne rêvait pas.

Elle retira son jean mouillé et sa culotte, mit son bas de pyjama puis ôta le couvre-lit qui portait une trace d'humidité là où elle avait été assise. Après l'avoir étalé dans le fauteuil, elle alla chercher un torchon sec et s'essuya tant bien que mal les cheveux. Quand ce fut fait, elle s'installa sous les

couvertures de laine, prit une profonde inspiration et ferma les yeux.

La vie qu'elle menait était plutôt austère mais, jusqu'à aujourd'hui, elle n'avait jamais regretté son choix.

Cette maison était la seule qu'elle ait jamais connue. Après le décès de ses parents, sa grand-mère était venue s'y installer. Ensuite, sa vie avait changé. Elle avait grandi en toute liberté, sans la moindre contrainte, mangeant lorsqu'elle avait faim, dormant quand elle avait sommeil, passant ses journées à courir dans la nature environnante.

Pour une jeune fille timide, qui bégayait, cette vie représentait le paradis, le bonheur. Ses seuls amis étaient les animaux sauvages et les créatures de la mer, les nuages ainsi que les arbres. Pour eux, peu importait si elle bégayait.

A cette époque, elle imaginait parfois qu'un beau chevalier venait la délivrer de sa solitude et, dans ses rêves, ce chevalier avait toujours le visage de Rourke Quinn. A partir du jour où il avait pris sa défense, alors qu'ils n'étaient que des enfants, elle l'avait considéré comme son héros.

Et voilà qu'il était là, chez elle, aujourd'hui, et qu'il venait une nouvelle fois de la sauver. La seule différence était qu'elle n'était plus une enfant, mais une jeune femme de vingt-cinq ans.

Au fil des années, ses fantasmes avaient cédé la place à la réalité. Une dure réalité, puisqu'elle était seule et que personne ne venait la délivrer de cette solitude. Toutefois, plutôt que s'apitoyer sur son sort, elle avait décidé d'accepter cette vie, elle avait appris à s'en satisfaire.

Peut-être son mode d'existence paraissait-il surprenant aux autres habitants de l'île, mais elle avait fini par l'apprécier, par l'aimer même.

Seule, elle était libre de peindre, de rêver, d'écrire... Malgré tout, elle ne pouvait nier qu'elle appréciait d'avoir de la compagnie, surtout alors qu'une nouvelle tempête se profilait à l'horizon.

Elle avait vécu de nombreuses tempêtes et en était toujours ressortie secourue. Si, cette fois, elle n'était pas seule, peut-être serait-elle moins traumatisée.

La porte s'ouvrit. Rourke rentra, les bras chargés de bûches, et se dirigea vers la cheminée. Après avoir posé son chargement, il en mit quelques-unes dans l'âtre puis alluma le feu. Quelques minutes plus tard, de belles flammes dansaient dans le foyer.

— Comment te sens-tu, Annie ?

— Mieux. Merci de m'avoir secourue.

Il se tourna enfin vers elle et elle en profita pour le dévisager. Elle lisait dans son regard une immense gentillesse mêlée à des lueurs plus sérieuses, moins joyeuses.

— Tu devrais y aller, Rourke. Tu ne veux sûrement pas te retrouver coincé ici lorsque la tempête arrivera.

— Les vents risquent d'être forts, ce soir, alors je vais clouer des planches sur tes volets. J'ai quelques outils dans le coffre de ma voiture. Ensuite, je m'en irai.

— Tu n'es pas obligé.

— Je sais, mais je refuse de partir avant d'avoir protégé un minimum cette maison.

— Elle tient debout depuis plus de cent ans, et a résisté à de nombreuses tempêtes. Je suis sûre qu'elle peut en affronter une de plus.

— Je n'en suis pas aussi certain. Selon la météo, elle s'annonce terrible.

Elle haussa les épaules.

— Je sais, mais je n'ai pas le pouvoir de la faire dévier. Quant à m'inquiéter, ça ne servirait à rien. Ce qui doit arriver, arrivera.

Il leva les sourcils, comme s'il était surpris par sa remarque.

— Comment va ta tête, Annie ? Tu n'as pas de vertiges ?

— Je crois que je ne saigne plus, répondit-elle en retirant le torchon.

— Très bien, mais mieux vaut que tu ne bouges pas trop. Reste couchée et repose-toi. Veux-tu que j'allume la cuisinière ? Je pourrais te préparer une tasse de thé bien chaud.

— Non, merci, répondit-elle avant de s'interrompre quelques instants pour réfléchir. Mais pourquoi fais-tu tout ça, Rourke Quinn ?

— Tout simplement parce que personne d'autre ne se fait du souci pour toi, répondit-il.

Puis il se dirigea vers la porte et ressortit.

Depuis combien de temps pensait-elle à lui ? Avait-elle un jour arrêté de rêver à lui ? Elle ne s'était pas rendu compte à quel point il lui manquait, jusqu'à maintenant. Et quelque chose avait changé, entre-temps. Aujourd'hui, ses rêves étaient... Ils étaient beaucoup plus érotiques, beaucoup plus osés.

Rêveuse, elle fixa le plafond et esquissa un sourire. Maintenant que Rourke était là, qu'allait-elle faire de lui ?

Durant ces dernières années, elle n'avait pas été totalement isolée. Certains hommes étaient passés dans sa vie, surtout pendant l'été, lorsque la population de l'île augmentait à cause du tourisme, mais aucun ne s'était attardé.

Quelques années plus tôt, elle avait rencontré un artiste, venu peindre le phare. Il était resté jusqu'aux premières gelées. Ensuite, elle avait entretenu une liaison avec un officier de l'association des sauveteurs en mer qui passait ici tous les trois mois pour vérifier le bon fonctionnement de la lumière du phare.

Qu'allait-elle faire pour que Rourke reste ce soir ?

Elle laissa échapper un soupir.

Au fil du temps, elle avait compris que la plupart des hommes étaient faciles à séduire, surtout lorsqu'elle leur assurait qu'elle ne désirait rien de plus qu'une aventure sans lendemain. Tous, cependant, ne comprenaient pas sa liberté sexuelle.

Depuis son enfance, elle menait une existence simple.

Avec très peu de moyens, elle était parvenue à se construire une petite vie agréable dans cette modeste maison, sans téléphone, sans électricité. Sans

télévision non plus, ni ordinateur.

Elle mangeait très simplement, uniquement des produits naturels, s'autorisant juste de temps en temps du crabe, du poisson ou des huîtres qu'elle ramassait elle-même, et des œufs offerts par un fermier des environs.

Elle ne sélectionnait pas ses vêtements pour leur esthétique, mais pour leur fonctionnalité et leur durabilité. Quant aux hommes... Elle les choisissait pour simplement satisfaire ses besoins élémentaires.

Pour elle, le sexe était aussi essentiel à la vie que l'eau ou l'oxygène.

Elle prit un livre sur la table de chevet et tenta de se changer les idées, en vain. Elle ne parvenait à penser à rien d'autre qu'à Rourke.

Elle l'écouta travailler sur une fenêtre, puis sur une autre, fermant les volets avant de les clouer.

Lorsque toutes les ouvertures furent masquées, elle sortit du lit et alla allumer les différentes lampes à huile disséminées dans la pièce.

Rourke n'avait laissé dégagée que la partie vitrée de la porte d'entrée. Sans doute attendait-il que la puissance du vent augmente encore.

Tout à coup, elle entendit un bruit. Le moteur d'une voiture.

Partait-il déjà ?

Soudain inquiète, elle se précipita vers la porte, l'ouvrit et se retrouva nez à nez avec Rourke.

— Que fais-tu hors du lit, Annie ?

— J'ai cru... J'ai cru que tu partais, alors je voulais te remercier.

— Je ne vais nulle part. J'ai juste rapproché ma voiture de la maison. As-tu besoin de quelque chose d'autre ?

— Non, c'est bon. Tout va bien.

Il ne répondit pas. Au lieu de cela, il la dévisagea pendant de longues secondes. Quand il détourna enfin le regard, elle sentit son estomac se nouer. Elle lui plaisait, elle le savait, le voyait. D'ailleurs, il ne tentait même pas de masquer cette attirance.

— Du thé, dit-il. Je vais préparer du thé.

Elle s'assit sur le lit et le regarda retirer sa veste mouillée puis tourner le robinet. En vain.

— La maison ne dispose pas de l'eau courante. Il faut pomper de l'eau.

— Tu n'as pas l'eau courante ? Mais... Tu n'as pas de douche ? Ni de toilettes ?

— Si. Mais elles fonctionnent avec un système de récupération d'eau de pluie. Je l'ai installé il y a cinq ans. Il y a cependant une douche dans le phare, avec un ballon d'eau chaude. Pour la cuisine, il faut pomper l'eau et la faire chauffer sur la cuisinière.

— Tu n'as pas l'électricité non plus ?

Consciente de son incompréhension, elle secoua la tête.

— Je n'en ai pas vraiment besoin, je n'utilise aucun appareil électrique.

— Pas de télévision ? Pas d'ordinateur ?

— Non. Cela dit, j'ai un téléphone portable que je recharge dans le phare.

Là-bas, j'ai également un petit réfrigérateur, mais je l'utilise rarement. Tu n'as aucune raison de me regarder avec ces yeux ronds, Rourke, ma situation n'a rien d'exceptionnel.

— Si, elle est exceptionnelle, à notre époque. Où te procures-tu le bois ?

— Sam Decker me l'apporte. A l'exception de la nourriture et des impôts, le bois est ma seule dépense.

Sam Decker était l'un des garçons qui se moquaient d'elle, lorsqu'elle était enfant. Mais, après le décès de sa grand-mère, il était arrivé chez elle avec du bois et des excuses. Depuis ce jour-là, il lui livrait des bûches tous les mois et l'aidait pour de menus travaux dans la maison.

Bien qu'ils soient aujourd'hui adultes, et que leurs rapports soient devenus cordiaux, la blessure n'était toujours pas cicatrisée.

Elle ne parvenait toujours pas à faire vraiment confiance à Sam et préférait donc garder ses distances avec lui.

Elle savait bien qu'il éprouvait des sentiments pour elle et espérait autre chose que de l'amitié de sa part, mais elle ne ressentait aucune attirance pour lui.

Quand elle désirait un homme, elle ne pouvait l'ignorer. Impossible. C'était justement le cas avec Rourke.

Elle le regarda allumer le feu de la cuisinière et admira ses larges épaules. Dès que le feu commença à chauffer, il remplit la bouilloire à l'aide de la pompe. Pendant ce temps, elle sortit des pots de thé du placard.

— Préfères-tu du thé noir ou du thé vert ?

— Noir, s'il te plaît.

Elle versa trois mesures de thé dans la théière, et prit ensuite deux tasses.

— Je n'ai ni crème ni lait, Rourke. Juste du lait en poudre.

— Un peu de sucre, ce sera parfait.

* * *

Rourke était perplexe.

Il ignorait comment réagir. Il savait, évidemment, que certaines personnes ne disposaient pas des dernières technologies ou les refusaient, mais il n'en connaissait personnellement aucune, et encore moins une jeune femme comme Annie. Il ne l'imaginait absolument pas vivant comme une pionnière du temps de la conquête de l'Ouest.

— A quoi penses-tu ? lui demanda-t-elle soudain, l'air curieux.

— Je suis juste... Je ne sais... Surpris, je crois.

— A cause de la façon dont je vis ?

Il acquiesça d'un signe de la tête.

— Je n'ai pas vraiment choisi ma vie, Rourke. C'est plutôt elle qui m'a choisie. Comme je n'ai pas beaucoup d'argent, je suis obligée de faire attention à chaque dépense. Tu serais surpris de voir qu'une fois qu'on a

supprimé le superflu, la vie n'est pas plus compliquée.

— Si tu le dis...

— Mon mode de vie est sain, pour moi et pour la nature. Je pense d'ailleurs que tout le monde devrait tenter de réduire son impact sur l'environnement.

— Tu as une voiture ?

— Non. Je prends mon vélo pour aller au village. Et l'hiver, je marche. Cinq kilomètres, ce n'est pas énorme.

Jamais il n'avait rencontré de femme comme elle... Pourtant, il en avait connu, des femmes. Il avait admiré leur beauté, leur esprit, leur intelligence, leur humour, mais il avait toujours pensé que quelque chose leur manquait. Jusqu'à ce qu'il rencontre Annie, une femme forte et indépendante, courageuse et déterminée, une femme qui avait confiance en elle. Autant de traits de caractère follement séduisants à ses yeux.

Annie l'intriguait. Il se demandait comment elle était passée de la fillette timide et réservée qu'il avait croisée naguère à cette jeune femme forte et tellement sexy.

— Tu te souvenais de mon nom.

— Oui, parce que tu as été gentil avec moi, autrefois.

— Tu as changé, depuis cette époque. Beaucoup.

— J'ai grandi. Quant à mon bégaiement, il a disparu dès que j'ai quitté l'école. Je ne voulais plus vivre dans la peur permanente, alors, au bout d'un moment, j'ai arrêté de lutter. J'ai arrêté de me défendre et, peu à peu, j'ai découvert une forme de paix intérieure. J'ai mûri.

— Tu as l'air heureuse.

— Je le suis.

— Pourtant, tu n'as pas beaucoup d'amis, sur l'île.

— Je n'ai pas besoin de beaucoup d'amis pour être heureuse. Les rares que j'ai sont bons avec moi. De toute façon, combien de véritables amis avons-nous ? La plupart des gens sont des connaissances, pas des amis. Si tu avais un problème et appelais tes amis, combien viendraient te secourir, selon toi ?

Oui, elle avait sans doute raison.

Il n'avait pas tant de bons amis que cela... Il pouvait même les compter sur les doigts d'une main.

La bouilloire se mit à siffler, rompant brusquement le silence qui venait de s'installer entre eux. Il la prit et versa l'eau chaude dans la théière.

— Tu trouveras une passoire à côté de la cuisinière, Rourke.

Il apporta la théière, la passoire et les tasses sur la table basse, devant la cheminée. Puis il s'assit par terre, devant l'âtre, avec l'espoir que le feu sécherait un peu ses chaussures et son jean mouillé qui lui collait désagréablement aux jambes.

— Tu ne te sens jamais seule ?

— Si, tout le temps, mais je ne peux pas y faire grand-chose. Quitter l'île

me briserait le cœur, ce serait comme m'amputer d'une partie de moi-même.

— L'as-tu déjà quittée ?

Elle éclata de rire.

— Evidemment ! Je quitte l'île tout le temps.

Elle mentait, il en était certain ; il pouvait le voir dans son regard. Mais à quoi bon le lui faire remarquer ? Ce n'était pas le moment de la pousser dans ses derniers retranchements.

— Moi, je vis à New York, choisit-il alors de dire.

— C'est bien. Personnellement, je serais incapable de vivre là-bas, tout comme toi tu serais incapable de vivre ici, dans cette maison.

Il allait répondre lorsqu'une violente bourrasque ébranla la maison.

— La tempête ne fait que commencer...

Elle se leva et vint s'asseoir à côté de lui, devant le foyer. Instantanément, il sentit son pouls s'accélérer et serra sa tasse entre ses mains pour ne pas céder à la tentation de la toucher.

Ou de l'embrasser.

Mais elle semblait avoir d'autres projets.

Elle reposa sa tasse sur la table basse puis tendit la main et lui caressa la joue. Elle plongea ensuite ses yeux dans les siens et se pencha jusqu'à effleurer sa bouche avec la sienne.

Au contact de ses lèvres sensuelles, une décharge électrique le traversa. Une décharge agréable, douce, chaude... A son tour, il posa sa tasse puis enfouit ses doigts dans son épaisse chevelure auburn avant de l'attirer à lui pour l'embrasser plus intensément.

Il ignorait ce qu'il se passait. Quoi qu'il en soit, une chose était sûre, il refusait d'y mettre un terme. Il voulait absolument continuer.

Dès qu'il avait vu Annie, au magasin, il avait eu envie de l'embrasser, sans penser un instant que son rêve se réaliserait. Mais maintenant qu'il était chez elle, il n'avait aucune intention d'arrêter.

Il approfondit le baiser, encore et encore, jusqu'à ce qu'elle se redresse lorsqu'il effleura sa blessure. Il avait complètement oublié sa plaie.

— Laisse-moi regarder, Annie.

— Ce n'est rien.

Il examina la coupure à la lumière de la lampe à pétrole qui brûlait sur la table basse. Elle ne saignait plus.

— Je ne crois pas que tu auras besoin de points de suture.

— Tant mieux. Je déteste aller chez le médecin.

— Mais que diable faisais-tu dehors par ce temps ? Tu as vécu au bord de l'océan toute ta vie. Tu sais bien à quel point ça peut être dangereux.

Il s'interrompt quelques instants avant de reprendre.

— Et pourquoi as-tu acheté tant de harengs, tout à l'heure ? Qui achète dix kilos de harengs avant une tempête ?

— Tu as faim ? Je pourrais nous préparer un petit dîner.

— Tu n'as pas répondu à ma question, Annie ! Que faisais-tu dehors ?

— Je parlais à la mer. Quand le vent souffle, j'ai parfois l'impression d'entendre des voix.

— Des voix ? Quelles voix ?

— Celles de mes parents, marmonna-t-elle, l'air gêné. Je sais, c'est stupide.

— Non, pas du tout. Ce n'est pas stupide du tout.

Il savait que ses deux parents s'étaient noyés, mais ignorait comment cela s'était passé. Personne, dans le village, ne lui avait donné d'explication.

— Mais je devrais vraiment arrêter de le faire, reprit-elle. Aujourd'hui, j'ai failli mourir.

— Tu as eu de la chance que j'arrive.

— C'est vrai.

Elle remonta ses genoux devant sa poitrine et referma ses bras autour.

— Tu es sûr que tu ne dois pas partir, Rourke ?

— A vrai dire, j'étais sur le point de retourner à New York. J'espérais quitter l'île avant l'arrivée de la tempête, mais je peux rester.

— Peut-être devrais-tu rentrer tes affaires à la maison avant que la tempête ne se déchaîne. En attendant, je vais préparer le dîner.

Bonne idée. Il se leva puis remit sa veste.

— Comment s'appelle ton chien ?

— Kit.

Il caressa l'animal, installé dans un panier, à côté de la cheminée.

— Tu viens avec moi, le chien ?

Kit se leva sans hésiter et le suivit dehors.

La température avait considérablement chuté depuis tout à l'heure. Si elle continuait à baisser, la pluie allait bientôt se transformer en neige ou en glace.

Le vent était si fort qu'il avait du mal à se tenir droit.

Il donna une tape amicale au chien.

Au moins, avec lui, Annie n'était pas totalement seule, se dit-il pour se rassurer.

Sans doute s'en serait-elle très bien sortie sans lui ; néanmoins, il ne regrettait pas de s'être arrêté pour vérifier.

En plus, elle l'avait embrassé. Aucune femme ne l'avait touché ou caressé, depuis son arrivée sur l'île.

La vie était parfois ironique. Il rencontrait une femme le jour même où il allait repartir...

— Peux-tu éplucher les pommes de terre, s'il te plaît ? demanda Annie en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule.

Rourke était assis à la table de la cuisine, derrière elle.

— Je crois que je devrais pouvoir y arriver, répondit-il. A moins que tu ne me demandes de le faire sans couteau, comme un homme des cavernes.

Levant les yeux au ciel, elle lui tendit un saladier rempli de pommes de terre.

— Un économe ? Je suis surpris, Annie, que tu possèdes un accessoire aussi moderne.

— Arrête de te moquer !

— Je ne me moque pas. Au contraire, je suis fasciné.

Tout en parlant, il riva son regard au sien et, comme par magie, elle sentit un délicieux frisson courir le long de son dos et tous ses sens se mettre en éveil.

Plus les minutes passaient, plus son attirance pour Rourke augmentait. Et la sienne également, elle en avait la certitude. Elle avait l'impression que l'atmosphère devenait de plus en plus électrique, comme avant un orage. Quand cet orage exploserait-il ? Elle n'en avait pas la moindre idée, mais il exploserait, tôt ou tard, et il serait d'une puissance inouïe.

— J'aime être autonome et indépendante. Je refuse de dépendre de qui que ce soit.

— Quelqu'un te livre cependant du bois.

— Je pourrais m'en occuper toute seule, mais ça me prendrait tant de temps que ça n'en vaudrait sans doute pas le coup. Mais j'en suis parfaitement capable !

— Je n'en doute pas une seconde, Annie. Je pense même que tu serais capable de déplacer des montagnes, si tu le décidais.

Elle le regarda éplucher les pommes de terre. Elle était tellement habituée à faire les choses à sa manière qu'elle avait du mal à ne pas lui donner de conseils. Elle se retint néanmoins.

— La nuit va être longue, murmura-t-elle.

— Tu es inquiète ?

Non, elle ne l'était pas. D'habitude, l'approche des tempêtes la rendait

nerveuse mais, ce soir, elle se sentait étrangement calme. Rourke était la distraction parfaite pour oublier le mauvais temps.

— Je suis heureuse que tu aies décidé de rester.

— C'est pour cette raison que tu m'as embrassé ?

A ce souvenir, elle ne put s'empêcher d'esquisser un sourire ravi, un sourire rêveur.

— Je ne sais pas pourquoi je t'ai embrassé.

— Allez... J'en sais déjà suffisamment sur toi pour savoir que tu ne fais rien sans raison. Alors dis-le-moi, Annie. Pourquoi m'as-tu embrassé ?

Il avait raison. Elle était tout sauf impulsive.

— Je voulais simplement te faire savoir que... Que j'étais intéressée. Et toi, es-tu intéressé ?

— Intéressé par un autre baiser ? Oui, évidemment que je suis intéressé.

— Dans ce cas, nous devrions peut-être renouveler l'expérience.

— Bonne idée, et je te propose de ne pas attendre.

— Très bien, répondit-elle en plongeant son regard dans le sien. Alors... Vas-tu venir jusqu'à moi ou est-ce à moi de bouger ?

— Je crois que tu devrais venir jusqu'à moi, suggéra-t-il d'une voix sensuelle et enjôleuse qui réveilla le désir d'Annie et lui fit tourner la tête.

Elle s'essuya les mains avec un torchon puis avança lentement, sentant son cœur battre un peu plus fort à chaque pas, sentant l'émotion l'envahir, ses jambes se dérobaient presque sous elle.

Une fois devant lui, elle lui caressa doucement les cheveux mais, prenant le contrôle, il lui saisit le poignet et déposa un baiser tendre dans le creux de sa paume, électrisant tous ses sens.

Ensuite, il la prit par la taille et l'attira à lui. Il posa son visage contre son ventre puis prit une profonde inspiration, comme pour s'imprégner de son parfum, et elle sentit sa température grimper de quelques degrés supplémentaires.

Lorsqu'il releva la tête, quelques instants plus tard, elle lut dans ses yeux qu'ils ne s'en tiendraient pas à un seul baiser.

Tant mieux.

Soudain impatiente, elle prit possession de sa bouche.

L'intensité de ce baiser la surprit ; elle avait l'impression d'avoir sauté quelques étapes. Mais elle n'allait sûrement pas ralentir, car tout se passait exactement comme elle l'avait espéré. Ils avaient toute la nuit devant eux, et elle était bien déterminée à profiter de chaque seconde.

Le baiser de Rourke était déterminé et doux à la fois, gourmand et tendre, savoureux et énergique. Il faisait danser sa langue avec la sienne, cherchant à la découvrir, à la posséder. Il l'envoûtait. Hélas ! il le rompit tout à coup, pour reprendre son souffle. Heureusement, avant même que la frustration ne la gagne, il reposa sa bouche sur la sienne.

Kit se mit à aboyer quelques secondes plus tard, brisant de nouveau l'instant.

Presque aussitôt après, on frappa à la porte. Déçue, elle ferma les yeux.

— Tu attends quelqu'un ? lui demanda Rourke.

— Je ne crois pas.

Malgré tout, elle se dirigea vers la porte. Elle l'ouvrit et, sans un mot, un homme entra. Lorsqu'il retira sa capuche, elle reconnut Sam Decker. Il portait toujours son uniforme de policier municipal ; sa visite était donc peut-être professionnelle.

— Salut, Sam.

— Les vents commencent à être forts, commença-t-il, je...

Il s'interrompit en apercevant Rourke, de l'autre côté de la pièce. Les sourcils froncés, il laissa son regard vagabonder de l'un à l'autre pendant quelques secondes.

— Quinn..., dit-il ensuite. Je croyais que tu avais quitté l'île. Que fais-tu encore ici ?

— Je me suis juste arrêté pour vérifier qu'Annie allait bien. Et toi ?

— La même chose. Je voulais vérifier... Je voulais vérifier qu'elle avait suffisamment de bois pour faire face à la tempête, et...

— Tu m'as apporté du bois la semaine dernière, Sam, le coupa-t-elle.

— Tout va bien, assura Rourke. Nous avons tout le nécessaire. N'est-ce pas, Annie ?

— J'ignorais que vous étiez amis, poursuivit Sam, à l'évidence surpris.

— Nous nous connaissons depuis des années.

Pour toute réponse, le policier haussa les épaules, comme s'il souhaitait désormais passer à un autre sujet.

— Ton téléphone est-il chargé, Annie ?

Elle acquiesça d'un hochement de tête puis lui prit le bras pour le raccompagner jusqu'à la porte.

— Ne t'inquiète pas, Sam, j'ai tout ce qu'il faut. Et si j'ai besoin d'aide, je t'appellerai.

— Très bien. Reste à l'intérieur et, en cas de problème, compose le 911.

Elle referma la porte derrière Sam puis s'y adossa. Elle leva ensuite les yeux vers Rourke et le regarda approcher d'elle, la démarche déterminée, le regard brûlant.

— Es-tu certaine que tu souhaitais qu'il parte, Annie ?

— Oui, répondit-elle, son rythme cardiaque s'affolant.

Elle avait déjà fait l'amour, mais sans jamais ressentir de telles émotions. Leur intensité était telle qu'elle n'aurait pu les décrire. Elle se sentait en même temps vulnérable et forte. Son impatience était telle qu'elle avait l'impression que toute raison l'avait désertée, qu'elle n'était plus qu'une boule d'émotions, gouvernée par son désir.

— Quand l'as-tu embrassé pour la dernière fois, Annie ?

— Qui ?

— Sam Decker.

— Je n'ai jamais embrassé Sam.

— En tout cas, lui en rêve. Son désir se voit comme le nez au milieu de la figure.

— Il se fait des idées. Il voudrait prendre soin de moi et m'épouser. Mais ce n'est pas ce que je veux.

— Tu préfères faire l'amour avec des étrangers ?

— Pas des étrangers, non. Je préfère simplement les hommes... les hommes libres.

— Et à tes yeux, je suis un homme libre ?

— Oui, parce que tu allais rentrer chez toi et parce que tu partiras sitôt la tempête terminée.

— Si je comprends bien, tu veux juste m'utiliser pour le sexe.

Elle éclata de rire.

— C'est une façon assez directe, mais réaliste, de résumer la situation.

— Mieux vaut que nos intentions soient claires, n'est-ce pas ? rétorqua-t-il sur un ton qui lui sembla sarcastique.

A l'entendre, l'idée même d'une aventure d'un soir était offensante. Mais peut-être se moquait-il simplement. A moins qu'il ne veuille vérifier ses intentions...

— Je n'attends rien de toi, réaffirma-t-elle alors fermement pour le convaincre.

— Très bien. Mais si tu espères profiter de mon corps, tu pourrais au moins me nourrir avant.

— Bonne idée. J'ai en stock une bouteille de vin que nous pourrions partager au dîner.

Sans attendre sa réponse, elle sortit une bouteille de merlot d'un placard, la déboucha et versa du vin dans deux anciens pots de confiture.

— Désolée pour la présentation. Je n'ai pas de verres à vin, juste ces pots que j'ai recyclés.

— Ce n'est pas grave. Je trinque à cette tempête qui nous a réunis.

— A la tempête, alors, répondit-elle.

Elle vida son verre puis reprit sa préparation du dîner pour s'occuper et ne pas perdre la tête. Son impatience atteignait en effet des sommets. Elle n'avait qu'une envie, le déshabiller et l'attirer dans son lit, le posséder, et toucher les étoiles entre ses bras.

Elle ne se souvenait pas avoir jamais désiré un homme à ce point.

Ils allaient passer une seule nuit ensemble, mais cela lui suffirait-il ? Cela la laisserait-il frustrée ? Folle de désir ? En manque ? Telle était la question.

* * *

A la fin du dîner, une fois la bouteille de vin terminée, Annie lui avait proposé du whisky, mais il avait refusé. Il préférait garder la tête froide pour les événements à venir. Malgré tout, il lui avait fallu rassembler toute sa volonté, et toute sa maîtrise de soi, pour ne pas l'entraîner tout de suite dans le

lit.

Ils semblaient d'accord sur le fait qu'ils avaient envie de faire l'amour mais, pour une raison qu'il ignorait, Annie semblait ravie de le faire patienter, de jouer avec ses nerfs.

Après avoir fait la vaisselle, elle prit un livre, comme si de rien n'était, et s'installa dans son fauteuil face à la cheminée, à proximité d'une des lampes à pétrole. De son côté, il se mit alors à arpenter la grande pièce, en se demandant pourquoi elle repoussait ainsi l'inévitable.

Elle était en train de le rendre fou !

Au bout d'un moment, fatigué de marcher, il se campa devant la fenêtre de la porte et regarda dehors. Toutes les vingt secondes, le faisceau tournoyant du phare trouait l'obscurité, baignant brièvement de lumière la campagne aux alentours, balayant la maison.

— On dirait que la pluie est en train de se transformer en neige.

— Ça ne m'étonne pas, répondit-elle en levant enfin les yeux de son livre. La température s'est bien rafraîchie.

— Tu as froid ? Je peux ajouter une bûche dans l'âtre, si tu veux.

— Ce n'est pas la peine. De toute façon, il y a un moment où ça ne suffit plus. Le feu n'arrive plus à réchauffer l'atmosphère de la maison.

— Que fais-tu, dans ce cas ?

— Je me glisse sous les couvertures de mon lit et je les remonte jusqu'à mes yeux.

Perplexe, il la dévisagea durant de longues secondes. Était-elle en train de suggérer qu'il était l'heure de passer au lit ? Était-elle en train de l'inviter à se glisser sous les couvertures avec elle ?

En tout cas, elle semblait totalement indifférente à la tempête qui rugissait dehors. Pas lui. Au contraire, il était curieux. Il avait envie de savoir combien de temps durerait le coup de vent, s'il avait déjà beaucoup plu, si les vagues étaient passées par-dessus les digues au village...

S'il avait été dans la maison de son oncle, il aurait allumé la télévision pour obtenir des réponses à toutes ses questions. Mais là... Le problème était qu'il avait besoin de savoir.

— Tu m'as dit que tu as une radio, n'est-ce pas ?

Pour toute réponse, Annie se contenta d'un signe de tête.

— Je vais voir si j'arrive à capter un bulletin météo.

— Les piles de la radio sont mortes et j'ai oublié de les changer.

— Pas de problème, j'en ai acheté tout à l'heure.

— Je ne sais pas non plus où je l'ai rangée. De toute façon, c'est un vieux transistor.

— Tu ne penses pas que c'est une bonne idée de savoir ce qui nous attend ?

— Ecouter la radio ne repoussera pas la tempête, Rourke. Elle ne la fera pas s'éloigner plus vite non plus. Dans quelques heures, la pluie cessera, le vent mollira, et tout rentrera dans l'ordre. Il suffit de patienter. Et si tu veux

connaître la puissance exacte du vent, sors !

— Tu es folle !

Elle disait n'importe quoi ! Impossible de sortir par ce temps.

Comme si elle devinait son incrédulité, elle referma son livre et se leva d'un bond.

— Viens avec moi, Rourke. Je vais te montrer. Je le fais tout le temps.

Elle glissa ses pieds nus dans des bottes puis attrapa son ciré, sur le portemanteau de l'entrée.

— Il fait froid, dehors. Mets cette casquette et, surtout, n'oublie pas tes gants.

— Nous n'avons pas besoin de sortir, Annie !

— Toi peut-être pas, mais moi, j'ai envie de voir la tempête de plus près.

Sans lui prêter attention, elle prit une lampe à huile qu'elle alluma puis sortit. Abasourdi, il leva les yeux au ciel.

Apparemment, il était vain de donner des ordres — ou même des conseils — à Annie ; elle ne les écoutait pas. Mais, pour une raison qu'il ignorait, cette qualité, cette fermeté dont elle faisait preuve, lui plaisait.

Lui plaisait même beaucoup.

Comme si elle venait de lui jeter un sort et de l'hypnotiser, il oublia subitement ses réserves. Il mit son manteau et sortit la rejoindre sous le porche. Sans un mot, elle lui prit la main et l'entraîna dans la tempête.

Tant bien que mal, ils avancèrent, luttant contre le vent pour rester debout. La pluie glacée lui piquait les joues, et la nuit était si dense qu'ils voyaient à peine où ils mettaient les pieds, même avec la lampe. Une forte odeur d'iode flottait dans l'air, et les vagues s'écrasaient sur les rochers avec un vacarme assourdissant.

Quelle expérience ! Jamais il ne pourrait l'oublier.

Nullement impressionné par le déchaînement des éléments, Kit se mit à courir devant.

Ils s'arrêtèrent à proximité du rivage et fixèrent l'horizon, régulièrement éclairé par le faisceau du phare. Pendant ces quelques secondes, il pouvait se rendre compte de la force des vagues et il remercia Dieu que la maison soit implantée en hauteur. Au moins, ne risquait-elle pas l'inondation.

— Tu avais raison, Annie, dit-il au bout d'un moment.

Elle se tourna vers lui et lui répondit, mais les hurlements du vent l'empêchèrent de l'entendre.

S'ils ne pouvaient pas parler, autant communiquer autrement. Il passa le bras autour de sa taille et l'attira contre lui puis écrasa sa bouche contre la sienne. Instantanément, elle s'ouvrit à son baiser, et une onde de chaleur l'envahit. Son sang se mit à rugir en lui, tel l'océan déchaîné.

Le vent faillit à plusieurs reprises les renverser, mais Rourke résista, s'ancra au maximum dans le sol, resserra son étreinte sur Annie et approfondit encore son baiser, comme s'il était vital pour lui, comme s'il s'agissait d'une question de vie ou de mort.

Lorsqu'il le rompit enfin, il voyait à peine son beau visage. Il le prit néanmoins en coupe entre ses mains.

— Je crois que nous devrions rentrer, cria-t-il.

— Viens avec moi.

— Où ?

Plutôt que de lui répondre, elle lui prit la main et l'entraîna encore plus loin dans la lande, dans la tempête, avant de l'obliger à courir jusqu'au phare.

Lorsqu'ils parvinrent à la porte, elle sortit une clé de son ciré et la déverrouilla. Puis, toujours accompagnés de Kit, ils se précipitèrent à l'intérieur, au sec.

Il y eut le bruit d'un interrupteur et la lumière s'alluma. Il examina alors les lieux. La pièce, circulaire, était organisée autour d'un large escalier métallique.

Comme la plupart des phares de Cap-Breton, celui-ci était large à sa base et étroit au sommet.

Annie se dirigea vers une petite table peinte et y posa la lanterne. Elle prit ensuite son téléphone portable et le débrancha.

— Il est chargé, l'informa-t-elle.

La pièce était équipée d'un mobilier spartiate et ancien, mais qui semblait confortable malgré tout.

— La salle de bains est là, reprit-elle en montrant une porte. Si tu veux prendre une douche, allume le chauffe-eau. L'eau sera chaude dans une heure.

— Je n'ai pas besoin de douche. Du moins pas pour le moment.

Au lieu de cela, il s'avança vers la table et examina le vieux poste de radio posé dessus.

Fonctionnait-il ?

Il l'alluma et un chant celtique résonna aussitôt. Le transistor fonctionnait donc.

— Je vais monter regarder la tempête, lui annonça Annie, nullement intéressée par les informations.

A défaut de télévision et de bulletin météo, il se passionna pour un autre spectacle. Annie. Il la regarda monter l'escalier d'un pas souple. Sa peau était pâle mais irradiait, sous la douce lumière, et ses épais cheveux auburn entouraient son beau visage d'un halo doré. Quant à son corps... Quelqu'un avait-il déjà remarqué comme elle était belle ?

Elle était parfaite, séduisante à souhait, sexy en diable... A New York, la plupart des femmes devaient faire du sport plusieurs heures par jour, pour obtenir un corps aussi harmonieux. Annie, elle, n'avait pas besoin de passer ses journées dans une salle de sport. Il lui suffisait de mener une vie frugale au milieu de la nature.

Elle n'avait pas besoin de grand-chose pour être heureuse, un toit, un bon feu dans la cheminée, un livre... Et, ce soir, de lui dans son lit.

Son impatience grandissant, il ferma les yeux et remercia secrètement le destin de l'avoir mené jusqu'à elle.

S'il avait suivi son projet initial, il serait déjà de retour sur la terre ferme, et approcherait de la frontière américaine, maintenant.

Au départ, il avait pensé faire étape pour la nuit à Bangor, dans le Maine. Finalement, il la passerait chez Annie.

Il était heureux ; il se sentait bien chez elle.

Ils ne se connaissaient pas vraiment, pas encore, mais il ressentait une connexion particulière entre eux, une alchimie certaine, chaque fois qu'il la touchait ou l'embrassait. Peut-être sa présence à ses côtés était-elle un coup du destin. Peut-être une force surnaturelle avait-elle provoqué leur rencontre au magasin général, juste avant la tempête...

Revenant au présent, il rouvrit les yeux et s'engagea à son tour dans l'escalier pour monter au sommet du phare. Lorsqu'il atteignit la plate-forme, il trouva Annie immobile, les mains posées sur rebord d'une fenêtre.

Lentement, il s'approcha d'elle et l'enlaça par-derrière. En la sentant s'adosser contre son torse, il esquissa un sourire.

— Ma mère est morte une nuit de tempête comme celle-ci, murmura-t-elle au bout de longues secondes de silence. Son corps a été retrouvé la nuit suivante, écrasé contre les rochers.

— Que s'est-il passé ?

— Elle était triste. Elle avait toujours été dépressive, mais mon père avait cru pouvoir la guérir. C'est pour cette raison qu'il l'avait amenée ici, sur l'île, loin de la ville et loin des tentations. Malheureusement, elle était encore plus déprimée, ici.

— J'en suis désolé.

— Mon père s'en est beaucoup voulu. Il s'estimait responsable de sa mort. Alors parfois, la nuit, il sortait et marchait jusqu'à l'océan, en prétendant qu'elle pouvait l'entendre lui parler. Et puis, une nuit, il a disparu. Son bateau a été retrouvé au nord de l'île, mais pas son corps. Alors nous avons enterré un cercueil vide, à côté de celui de ma mère, au cimetière.

Il posa les mains sur ses épaules frêles et, lentement, l'obligea à se retourner.

— Tu as dû faire face à de nombreux deuils.

Elle le regarda droit dans les yeux, avec une étonnante intensité.

— Fais-moi l'amour, Rourke.

— Ici ?

— N'importe où. Je veux juste oublier.

— Viens, retournons à la maison.

* * *

Ils coururent si vite sous la pluie battante qu'Annie était presque à bout de souffle, lorsqu'ils arrivèrent à la maison.

D'habitude, elle gardait une certaine distance avec les hommes qu'elle séduisait mais, avec Rourke, elle en était tout bonnement incapable. Elle se

sentait comme envoûtée.

Sitôt la porte refermée derrière eux, elle ouvrit son ciré. Elle bouillait, tous les sens en éveil, un incendie de désir rugissant dans ses veines.

Rourke commença à la déshabiller, lentement, et elle s'agrippa à ses épaules. L'émotion qui la tenaillait était si forte qu'elle avait peur de tomber.

Avec mille précautions et beaucoup de douceur, Rourke lui retira ses gants, puis son pantalon, et elle retint son souffle.

Son impatience était à son comble ; elle ne voulait pas attendre une minute de plus. Elle ne *pouvait pas* attendre une minute de plus ! Une tempête de sensations tournoyait en elle, et elle n'avait plus qu'une idée, plus qu'une envie, sentir les mains puissantes de Rourke sur sa peau nue, sentir son sexe aller et venir en elle, sentir sa bouche la posséder...

Des idées osées plein la tête, elle posa les mains sur sa capuche pour la lui retirer. Il stoppa son élan en lui saisissant les poignets.

— Doucement, murmura-t-il d'une voix enchanteresse entre deux baisers. Laisse-moi d'abord remettre du bois dans la cheminée.

— Ce n'est pas la peine. Nous aurons chaud dans le lit, répondit-elle avant de retirer son sweat-shirt.

Nue, elle sentit la chair de poule la gagner, ses bouts de ses seins durcir, et des frissons de plaisir l'envahir. Mais elle n'avait pas froid, elle bouillait.

Quand Rourke baissa les yeux vers sa poitrine, elle retint son souffle.

— Attention, mes mains sont froides, dit-il avant de les refermer sur sa taille.

— Finalement, je veux bien que tu ajoutes du bois dans la cheminée...

Pendant ce temps, elle finit de se déshabiller puis se glissa sous les couvertures.

Après avoir mis une bûche dans l'âtre, Rourke demeura devant quelques instants, immobile, fixant les flammes rougeoyantes et dansantes.

— Allez, Rourke. Viens ! Je t'attends.

— Es-tu certaine d'en avoir envie ?

Bien sûr qu'elle en avait envie ! Jamais elle n'avait autant désiré un homme de toute sa vie. Elle le désirait même tant que cela devenait douloureux et lui faisait perdre la tête.

Les yeux brillant d'excitation et d'admiration, elle le regarda se déshabiller devant elle, profitant de chaque détail de son corps d'apollon. Bien qu'elle ait connu un certain nombre d'hommes, elle n'en avait jamais croisé d'aussi beau, d'aussi physiquement parfait, avec de larges épaules et des hanches fines, avec un torse imberbe et des abdominaux bien dessinés, avec des cheveux mi-longs, épais et sombres.

Impatiente, elle lui ouvrit le lit.

— Est-ce ainsi que faisaient les anciens ? lui demanda-t-il.

— Faisaient quoi ?

— Qu'ils se tenaient chaud.

Elle acquiesça d'un hochement de tête et lui sourit.

— Cela va te plaire, Rourke. Je te le promets.

— Cela me plaît déjà.

Avant de la rejoindre, il attrapa dans son sac une boîte de préservatifs.

— Nous en aurons peut-être besoin, murmura-t-il avant de s'allonger à côté d'elle.

— Je vois que tu as pris tes précautions...

— J'ai acheté cette boîte à New York, mais je ne l'ai pas ouverte depuis mon arrivée. En tout cas, je suis heureux d'avoir décidé de rester à Cap-Breton.

— Moi aussi, je suis contente que tu sois resté. D'habitude, je suis seule pendant les tempêtes et je n'arrive pas à dormir.

— A cause du vent ?

— Non, de mes rêves.

— Dans ce cas-là, je serai ravi de te changer les idées et te réchauffer. Comment dois-je faire ?

Avant qu'elle ait eu le temps de répondre, il passa le bras autour de sa taille et l'attira à lui. Instantanément, elle sentit son sang s'enflammer dans ses veines, comme de l'essence au contact d'une allumette, et tous ses doutes disparurent, comme par enchantement.

— Commence par m'embrasser. Ce sera un bon début.

Il obéit et elle promena une main curieuse le long de sa hanche.

— J'ai failli faire demi-tour, dit-il avant de lâcher un soupir de plaisir lorsqu'elle empoigna ses fesses et y planta les ongles.

— Où ?

— Sur la route, tout à l'heure. Mais une force mystérieuse me poussait vers toi et je n'ai pas réussi à m'arrêter. J'avais besoin de te voir, de vérifier que tu allais bien.

— Pourquoi ?

Il secoua la tête.

— A vrai dire, je ne sais pas, Annie. Tu m'avais reconnu, à l'épicerie ?

— Oui. J'ai entendu quelqu'un parler de toi le mois dernier, à la poste, et j'espérais bien te croiser tôt ou tard.

— Vraiment ?

— Oui. J'avais envie de voir quel type d'homme tu étais devenu. Je voulais vérifier que tu étais toujours gentil, que tu n'avais pas changé. Et c'est le cas. La preuve, tu es venu vérifier que je n'avais besoin de rien et tu m'as sauvé la vie, sur les rochers.

Comme pour la remercier de ces mots, il l'embrassa avec une tendresse inouïe.

— Je crois que je suis en train de me réchauffer, dit-il ensuite.

— Moi aussi.

Elle avait chaud, désormais. Très chaud. Tout son corps lui semblait même en feu.

Incapable de résister plus longtemps à la tentation, elle laissa sa main

vagabonder vers son sexe tendu à l'extrême. Pour toute réaction, il enfouit le visage dans le creux de son cou, le souffle court. Encouragée par ses soupirs, elle commença ensuite à aller et venir le long de son érection à la peau veloutée.

Au bout de quelques minutes, comme s'il n'en pouvait plus, il reprit le contrôle. Avec autorité et douceur à la fois, il lui plaqua les mains au-dessus de la tête et roula sur elle. Puis il écrasa sa bouche sensuelle contre la sienne et s'en empara, avec passion, avec gourmandise.

Sous le charme, elle se cambra et s'abandonna.

Elle refusait d'attendre plus longtemps, elle voulait le sentir en elle, tout de suite. Malheureusement, Rourke paraissait déterminé à prendre son temps.

— Ne bouge pas, Annie, lui ordonna-t-il.

Les yeux brillants, il déposa une nuée de baisers gourmands depuis son cou jusqu'à son épaule, allumant de nouveaux feux d'artifice de désir en elle. Il s'arrêta ensuite sur ses seins, les titillant du bout de la langue, les léchant, les suçant, électrisant tous ses sens.

Cambrée au maximum, la tête rejetée en arrière, elle se mordit la lèvre pour réprimer un cri de volupté. Ces caresses et ces baisers étaient en train de la rendre folle.

Tout à coup, Rourke disparut sous la couverture et, devinant ses intentions, elle ne l'arrêta pas. Au contraire, elle écarta les cuisses pour s'offrir à lui, pour lui donner meilleur accès. Son entrejambe était moite, brûlant, presque douloureux tellement elle le désirait.

Lorsqu'il insinua sa langue entre ses replis les plus intimes, elle explosa et cria. Impossible de se retenir ; elle se sentait déjà approcher de l'orgasme. Tous ses muscles étaient tendus. Elle se consumait. Elle fit néanmoins appel à toute sa volonté pour ne pas céder tout de suite. Elle préférerait partager son plaisir avec lui.

Toutefois, les sensations étaient si intenses qu'elle avait du mal à se contrôler. Sa raison avait abdiqué depuis longtemps, et elle n'était plus qu'une boule d'émotions.

Rourke attrapa un préservatif et elle le lui prit. Les mains tremblantes d'émotion, elle déchira l'emballage et déroula ensuite la protection sur son impressionnante érection.

Même si elle avait attendu patiemment ce moment, elle se demanda soudain si elle était prête. Elle le désirait tant qu'elle se sentait un peu perdue. Elle avait besoin de lui comme jamais elle n'avait eu besoin d'un homme. Ce n'était pas simplement une envie de faire l'amour ou de se détendre. Elle avait besoin d'un lien plus fort, plus profond. Elle voulait...

Elle avait envie de sentir la tendresse d'un homme, l'amour d'un homme, et pas n'importe lequel. Rourke Quinn. Depuis qu'elle était enfant, Rourke était son héros, son fantasme. Et aujourd'hui, il était dans son lit. Enfin.

Avec détermination, elle reprit l'initiative et le chevaucha. Il lui sourit, comme s'il appréciait de se faire dominer. Lentement, savourant chaque

sensation, elle se laissa alors glisser sur son sexe tendu. Elle sourit à son tour en le voyant fermer les yeux, comme s'il avait du mal à se retenir.

Elle avait envie de le regarder, d'absorber chaque détail de son corps mais, en même temps, elle ne voulait pas attendre une seconde de plus avant de le sentir bouger en elle.

Dès qu'il avait passé la porte de sa maison, elle avait su que ce moment arriverait. L'attirance entre eux était trop forte, trop puissante.

Oubliant enfin le monde entier, la réalité, elle ferma les yeux, pencha la tête en arrière puis commença à évoluer lentement, attendant les explosions de plaisir.

Mais elles n'arrivèrent pas.

Elle rouvrit alors les yeux et riva son regard à celui, si bleu, de Rourke. Et là, elle chavira.

Elle accéléra son tempo avant de l'embrasser, comme s'il s'agissait d'une question de vie ou de mort, et une nouvelle vague de plaisir la submergea, plus forte encore que la précédente.

Au mouvement suivant, elle bascula dans la jouissance, laissant échapper un long cri animal. Rourke donna alors un dernier coup de reins et toucha les étoiles à son tour. Ils restèrent ensuite immobiles, le souffle court et le corps en feu.

Heureuse, elle eut un sourire béat.

— Pourquoi souris-tu ? lui demanda Rourke.

— Parce que mon fantasme vient de se réaliser.

— Ton fantasme ?

— Quand tu m'as protégée des moqueries des autres à l'école, tu es devenu mon héros. Après, j'ai passé des années à imaginer des aventures dans ma tête et tu y figurais toujours, prêt à me sauver. Tu jouais le rôle du super-héros.

— Je crois que c'est toi qui m'as sauvé, répondit-il en repoussant une mèche de cheveux qui avait glissé sur ses yeux. Peut-être étais-je censé rester sur l'île, ce soir.

— La pluie risque de tomber encore toute la journée de demain.

— Es-tu en train de me demander de rester une nuit de plus ?

— Peut-être... Mais juste une, c'est tout.

— Aucun problème.

Sachant que la prochaine nuit serait au moins aussi agréable que celle-ci, elle était presque impatiente d'y être déjà.

Pour être honnête, elle espérait que la tempête se prolonge toute la semaine, même si elle avait le pressentiment que son désir n'aurait pas disparu d'ici là.

Elle n'était pas encore prête à l'admettre, mais elle avait au contraire l'impression qu'il ne disparaîtrait pas de sitôt.

Annie se blottit sous les couvertures et remonta le drap jusqu'à son nez, pour se tenir chaud. Elle tendit ensuite la main pour caresser l'homme qui avait passé la majeure partie de la nuit auprès d'elle, à lui faire l'amour, mais elle ne le trouva pas.

Le lit était vide.

Curieuse, elle se redressa sur un coude et, du regard, balaya la pièce. Elle finit par voir Rourke, seulement vêtu d'un jean, devant la fenêtre de la cuisine, en train de regarder la pluie tomber dehors.

— Il pleut toujours ?

— Oui, mais pendant la nuit la lande semble avoir gelé.

Enroulée dans la couverture, elle se leva pour le rejoindre et admira à son tour le spectacle.

Le vent soufflait toujours et les vagues s'écrasaient sur la côte avec fracas.

— Je me demande s'il y a encore de l'électricité au village.

— C'est la première fois que je suis ici début octobre, dit-il avant de se retourner et de la prendre par la taille. C'est une bonne chose que je n'aie pas besoin de sortir ce matin.

A son contact, elle frissonna et sourit.

— Viens donc te recoucher, Rourke. Il fait bien trop froid pour se lever.

— Laisse-moi d'abord rallumer le feu.

Elle jeta un coup d'œil en direction du foyer avant de répondre.

— Il n'y a plus de bois.

— Ne t'inquiète pas, j'en ai rentré sous le porche, hier après-midi. Je vais aller chercher quelques bûches.

Elle le regarda sortir.

Quelques secondes plus tard, il revint, le torse luisant de gouttes de pluie.

Sans attendre, il alla mettre les bûches dans l'âtre avant de ressortir en chercher d'autres.

Une fois le feu allumé, elle lui prit la main et l'attira vers le lit.

— Maintenant, nous allons pouvoir rester couchés toute la journée. Il va bien me falloir ça pour te réchauffer.

— Je te fais confiance, ma chérie. Mais tu n'auras pas besoin d'autant de temps.

Amusée, elle éclata de rire puis posa la main sur son ventre musclé avant de la faire glisser sous la ceinture de son jean.

Au même instant, elle entendit son estomac gargouiller.

— Je crois que tu vas devoir d’abord me nourrir, Annie, fit-il avant de déposer un baiser coquin dans le creux de son cou. Je ne vais pas pouvoir suivre ton rythme, si je ne reprends pas de forces avant.

— Très bien. Mets-toi au lit. Je vais préparer des œufs.

— Non, toi, mets-toi au lit. Je vais m’occuper du petit déjeuner.

Plutôt que se coucher, elle alla s’installer dans le fauteuil devant la cheminée, et remonta ses genoux devant sa poitrine avant d’enrouler la couverture autour de ses épaules pour avoir bien chaud.

Les yeux brillants, elle l’observa ensuite en silence tandis qu’il cherchait les ingrédients pour le petit déjeuner puis coupait quelques tranches du pain qu’elle avait préparé la veille et les plongeait dans des œufs battus.

Quand le pain perdu fut prêt, il apporta les assiettes, ainsi que le beurre et le sirop d’érable et les posa sur la table basse. Il alla ensuite remplir deux tasses de café.

— Miam ! Ça a l’air délicieux. Personne ne m’a jamais préparé un tel petit déjeuner.

— Je suis heureux d’être le premier.

— Finalement, tu sais te rendre utile, ajouta-t-elle avant de porter à sa bouche une grande cuillerée de pain perdu, alléchée par l’appétissante odeur de vanille.

Tout compte fait, elle avait bien plus faim qu’elle ne l’avait cru.

— Si, en plus, tu laves le sol et les vitres, je vais peut-être être obligée de te demander de rester !

A ces mots, Rourke cessa de manger et la regarda avec sérieux.

— Je pourrais rester si tu le désirais, Annie.

En entendant ces mots, elle sentit ses joues s’empourprer et la gêne la gagner.

Elle n’était pas sérieuse lorsqu’elle lui suggérait de rester, elle ne faisait que blaguer.

— Je... Tu as certainement bien mieux à faire de ton temps.

— A vrai dire, non, répondit-il en haussant les épaules. J’ai quitté mon travail pour venir ici, m’occuper de la maison de Buddy. Au départ, je me suis dit que j’apprécierais peut-être la vie sur l’île, mais ce n’était pas le cas.

— Tu ne peux pas reprendre ton ancien travail ?

— Impossible. J’ai laissé passer ma chance.

— Où travaillais-tu ?

— Dans l’entreprise fondée par mon père.

— Tu ne veux plus travailler avec lui ?

— Il est mort il y a huit ans. J’ai continué après son décès, parce que je ne voulais pas que tous ses efforts n’aient servi à rien, mais ses associés ne partageaient pas la même vision de l’entreprise que moi. A la mort de Buddy,

j'ai donc décidé de partir. J'avais besoin de prendre du recul sur ma vie.

— Tu es donc venu à Cap-Breton, mais la vie insulaire ne t'a pas séduit.

Il prit une profonde inspiration. Maintenant, c'était à son tour d'avoir l'air mal à l'aise.

— La vie ici est plutôt solitaire, marmonna-t-il.

— C'est vrai. L'absence de sexe peut rapidement devenir un problème. C'est pour cette raison que je pense qu'il faut profiter de chaque opportunité qui se présente. *Carpe sexum*.

— Rien ne t'empêche de céder aux avances de Sam, si tu es en manque.

— Je le pourrais, oui, mais je ne lui fais pas confiance, à cause de notre histoire commune. En plus, il vit ici, ce qui rendrait nos rapports difficiles si notre relation échouait.

— Nous aussi, nous avons une histoire commune.

— C'est vrai, répondit-elle d'une petite voix, en repensant à ces événements vieux de plusieurs années, lorsqu'il avait pris sa défense face aux autres enfants.

— Je ne parle pas des événements remontant à notre jeunesse, Annie, mais de ce qui s'est passé hier soir. Nous avons un passé commun, désormais.

Un passé commun...

En effet.

Sans doute devraient-ils en parler.

Pour se donner du courage, elle prit une profonde inspiration avant de river son regard au sien.

— A propos..., commença-t-elle timidement. Peut-être devrions-nous discuter de cette relation.

A sa grande surprise, Rourke secoua la tête, comme s'il refusait d'aborder le sujet.

— Je sais ce que cette relation signifie pour moi, Annie. Et, pour l'instant, ça me suffit.

Perplexe, elle fronça les sourcils. Elle ne comprenait pas où il voulait en venir.

Enfin... Ça n'avait rien d'étonnant, car elle n'avait pas l'habitude d'analyser les sentiments.

— Très bien, dit-elle alors avant de retourner à son petit déjeuner.

En vérité, ce lien très fort qu'elle ressentait entre elle et Rourke, cette attirance hors du commun, l'effrayait.

C'était pour cette raison que, jusqu'à présent, elle avait pris soin de garder ses distances avec tout le monde, avec les hommes, avec les habitants de l'île, en fait avec tous ceux qui auraient pu vouloir s'intéresser un peu trop à sa vie. Elle se sentait bien plus en sécurité toute seule, et refusait que son bonheur dépende de qui que ce soit, sinon d'elle.

Ils finirent leur petit déjeuner dans un silence un peu gêné.

Elle aurait donné beaucoup pour savoir à quoi Rourke pensait...

Il était évident qu'il avait pris du plaisir, la nuit précédente, et qu'il

desirait renouveler l'expérience. Mais commençait-il à avoir quelques doutes ?

Pour sa part, elle avait des doutes.

Sans compter toutes les questions existentielles qui la tenaillaient.

Par exemple, que se passerait-il si elle ne pouvait pas le laisser purement et simplement sortir de sa vie ?

Que se passerait-il si, demain, elle se sentait aussi attachée à lui qu'aujourd'hui et se mettait à chercher des raisons pour qu'il reste ?

Lorsqu'elle était avec lui, elle se sentait vivante, vibrante. Avec lui, elle avait l'impression que son cœur battait plus vite, plus fort.

Était-ce cela l'amour ?

Après avoir vécu plusieurs deuils, elle avait pris soin de se construire une carapace, pour éviter tout sentiment et surtout toute déception. Sa mère l'avait d'abord abandonnée, puis son père, la laissant aux bons soins d'une grand-mère distante qui refusait même d'évoquer ses parents.

Elle ne savait pas grand-chose de l'amour, à part qu'il était régi par le désir, par la passion, par des émotions incontrôlables. Elle savait également que si elle n'y prenait garde, elle risquait de se laisser embarquer, comme ses parents, de se laisser ensorceler, et elle préférait mourir plutôt que devoir supporter l'absence de l'être aimé.

Troublée par ses pensées, elle prit sa tasse d'une main tremblante.

Peut-être serait-il plus sage de demander à Rourke de s'en aller.

Oui. Dès que la tempête se calmerait, elle trouverait une excuse pour lui demander de partir.

— Quand vas-tu rentrer chez toi ? Puisque tu n'as pas de travail...

— Je ne sais pas. Mais j'imagine qu'il va vite falloir que je me trouve un nouvel emploi.

— Quel est ton métier ?

— Je suis ingénieur urbaniste. Mon père a créé une société qui aide les entreprises à construire des bâtiments résistant aux tremblements de terre et aux ouragans, ou à modifier des constructions existantes pour les sécuriser. Lui et moi, nous étions très proches. Il était fier de savoir que je voulais prendre sa suite.

— Et ta mère ?

— Elle a touché l'assurance-vie de mon père, puis s'est trouvé un autre mari. Elle était un peu plus jeune que lui. En fait, elle a d'abord été sa secrétaire avant de l'épouser.

Il s'interrompit pour aller mettre leurs assiettes vides dans l'évier.

— Nous nous voyons à Noël et pour mon anniversaire, reprit-il ensuite, mais elle consacre tout son temps à son nouveau mari.

— Je suis désolée pour ton père. J'ai eu de la peine lorsque j'ai appris la mort de Buddy, car il a toujours été gentil avec moi. Chaque fois qu'il me croisait sur mon vélo, il s'arrêtait, mettait ma bicyclette dans le coffre de sa voiture et me raccompagnait. L'été, j'allais parfois l'aider à s'occuper de son

jardin. Il faisait pousser les meilleures tomates que j'aie jamais mangées. Après les avoir cueillies, nous nous installions sous le porche de sa maison, au soleil, pour les déguster.

Pendant qu'elle parlait, Rourke s'assit devant la cheminée et étendit ses longues jambes devant lui.

— J'ignorais tout cela, avoua-t-il.

— Nous étions tous les deux solitaires.

— J'aurais dû venir le voir plus souvent, dit-il d'une voix teintée de regrets. Je pensais qu'il était éternel, que j'avais le temps. Il était si fort...

Emue par sa peine, elle lui posa une main sur la joue pour tenter de le reconforter.

— Tu sais, je t'ai vu à l'enterrement.

— Tu étais là ?

— Oui, cachée dans les bois, à côté du cimetière.

— Pourquoi ?

Tout le monde, au village, semblait avoir une explication à son comportement étrange, mais seul Rourke, par ses questions, paraissait réellement vouloir la comprendre, la connaître.

— C'est compliqué.

— Dis-moi.

— En fait, je préférais pleurer toute seule. Je n'aime pas dévoiler mes émotions, surtout aux habitants de l'île. En plus, si je m'étais montrée, la plupart des gens m'auraient dévisagée pour guetter mes réactions, pour voir si je n'allais pas me mettre à hurler ou à m'arracher les cheveux.

— Je suis sûr qu'ils n'auraient rien fait de tel.

— Tu es bien naïf ! Ils pensent tous que je suis comme ma mère. Ils se souviennent d'elle comme d'une femme irrationnelle, folle, et...

— Je ne suis pas d'accord, Annie. Je crois plutôt que tu es contente que la situation soit ce qu'elle est. Je crois que tu aimes garder les autres à distance et penser qu'ils te considèrent comme folle. Ainsi, tu n'as aucune responsabilité, tu t'évites toute déception, amicale ou amoureuse.

Bien sûr que non ! Rourke se trompait !

— J'ai des amis, Rourke.

— Oui, mais des amis qui gardent leurs distances. Alors je parlerais plutôt de connaissances.

Un peu perdue, elle noua ses bras autour de ses jambes avant de répondre, se donnant ainsi le temps de réfléchir.

— Tu as peut-être raison... En tout cas, je suis ainsi. Je n'ai nullement besoin d'amis pour être heureuse.

Deviendrait-elle un jour comme sa mère ? Vivrait-elle dans un monde rempli de monstres ? Serait-elle euphorique un jour et dépressive le lendemain ? Incapable de faire la distinction entre le bien et le mal ?

— Tout le monde a besoin d'amis, reprit Rourke, interrompant sa réflexion et la ramenant au présent. Y compris toi. Je crois d'ailleurs que tu

apprécierais que les gens te sourient, lorsque tu les croises dans la rue ou quand tu entres à l'épicerie.

Soudain nerveuse, elle se leva et serra un peu plus fort la couverture autour d'elle.

— Peut-on arrêter avec la psychologie de café, docteur Freud ?

Sentant la colère la gagner, elle prit sa tasse de café et alla la poser dans l'évier.

— Ce n'est pas parce que tu m'as préparé le petit déjeuner que tu as, tout à coup, le droit de me dire comment je dois vivre ma vie !

Rourke ne répondit pas.

Il s'approcha lentement d'elle, passa les bras autour de sa taille puis la força à se retourner. Ensuite, il écarta doucement la couverture, révélant à son regard couleur azur son corps nu.

Instantanément, elle se mit à frissonner.

Sans la quitter du regard, il posa ses mains puissantes sur son corps et les laissa évoluer, s'attarder sur ses épaules, descendre le long de ses bras puis remonter pour prendre ses seins en coupe.

Il serra ses tétons roses entre deux doigts et, comme par magie, l'air lui manqua aussitôt et sa température grimpa en flèche.

— Veux-tu que je parte, Annie ? lui demanda-t-il d'une voix à peine plus forte qu'un murmure. Il te suffit de dire le mot, et je m'en irai.

Pendant qu'il attendait sa réponse, une de ses mains délaissa son sein et descendit vers son ventre, puis vers son sexe qu'elle savait déjà humide. Une onde de sensations troublantes l'envahit et elle ferma les yeux pour mieux la savourer.

Avec tous les autres hommes, elle n'avait eu aucun mal à garder le contrôle.

Avec les autres, elle ne s'abandonnait jamais totalement.

Pourquoi était-ce différent avec Rourke Quinn ? Pourquoi son corps ne pouvait-il pas se passer de ses envoûtantes caresses ?

— Dis le mot, répéta-t-il avant de glisser un doigt entre les lèvres roses de son intimité.

— Non, lâcha-t-elle dans un souffle tandis qu'une première vague de plaisir venait tout bousculer en elle. Ne pars pas.

* * *

La tempête continua à se déchaîner toute la journée, la pluie tambourinant contre les volets de la maison, le vent s'engouffrant en sifflant par le moindre interstice.

Plutôt que de sortir, ils décidèrent de rester au lit, histoire de profiter de leur désir mutuel, d'en tester les limites.

Annie était une femme incroyablement libre.

Elle évitait le terrain des sentiments, mais n'avait aucun mal à laisser libre

cours à ses désirs, à ses envies, sans la moindre retenue. La plupart des femmes avaient du mal à séparer les deux. Elle non.

Pour Rourke, en revanche, c'était moins simple.

Comment ne pas éprouver de sentiments pour elle ? Il avait envie de la reconforter, de la rassurer, de lui offrir une bonne dose d'optimisme. Elle le méritait bien, après la jeunesse difficile qu'elle avait vécue.

Mais qui était-il pour faire ainsi irruption dans sa vie et tenter de la changer après seulement quelques heures passées avec elle ? se demanda-t-il soudain.

Refoulant ces pensées dans un coin reculé de sa tête, il se tourna vers elle, vers son délicat corps féminin et s'enivra de son parfum fleuri.

Sous le charme, il ferma les yeux.

Rien ne l'empêchait de rester plus longtemps à Cap-Breton. Avant de venir s'occuper de la maison de son oncle, il avait sous-loué son appartement new-yorkais jusqu'aux fêtes de fin d'année et avait prévu de se faire héberger par un ami, à son retour, en attendant de retrouver son chez-lui. Alors pourquoi ne pas s'attarder ici ?

Annie s'étira, laissa échapper un soupir d'une sensualité folle avant de glisser une main sous la couverture et de la poser sur son torse.

— Tu es réveillé ? lui demanda-t-elle tout bas.

— Oui.

— Je le savais... Je pouvais t'entendre réfléchir.

Elle se redressa sur un coude et l'observa avec un petit sourire.

— Tu penses beaucoup trop, Rourke. Tu devrais te détendre.

Il repoussa une mèche de cheveux auburn qui masquait son beau regard, avant de répondre.

— Je suis ainsi, Annie. Tu pensais vraiment que je n'allais pas me faire de souci pour toi ?

— Oui, parce que je te rappelle qu'entre nous, il n'est question que de sexe.

— Je le sais, mais il se trouve que je t'aime bien. Je te trouve drôle, belle, étonnante... Et impénétrable.

— Impénétrable ?

— Oui, impénétrable. Difficile à comprendre. Mais j'aime les défis et j'aime passer du temps avec toi. Alors non, il ne s'agit pas simplement de sexe entre nous. En tout cas pas pour moi. Et tu sais quoi ? Peu m'importe ce que tu penses.

— Si moi je suis impénétrable, toi, tu sais parfaitement te faire comprendre, répliqua-t-elle d'un ton sarcastique.

Dans sa voix, il retrouva la petite fille sur la défensive qu'il avait connue naguère et sentit qu'il avait exagéré. Mais tant pis. Ça ne le dérangeait pas.

— J'ai l'intention de continuer à te le répéter, Annie, ajouta-t-il en se levant.

Il prit son jean, qui était posé dans le fauteuil, et commença à s'habiller.

— Nous avons besoin de plus de bois.

— Non.

— Si. En tout cas, moi j'ai besoin d'aller chercher plus de bois.

Il se tourna vers elle avant de poursuivre.

— Pour une femme que je connais à peine, je remarque que tu sais très bien me provoquer. Je regrette vraiment que tu n'aies pas de télévision parce que là, maintenant, j'aurais bien besoin de me détendre devant un match de football.

Comprenant qu'il allait sortir, Kit alla se camper devant la porte, la queue frémissante.

Rourke mit sa veste et glissa ses pieds nus dans ses bottes avant de sortir avec Kit en claquant la porte derrière lui.

Il demeura quelques instants sous le porche, songeur.

La pluie tombait toujours, mais la température avait dû remonter car la glace avait fondu.

Il allait prendre quelques bûches lorsqu'il se figea. En bas de l'escalier, il venait de voir deux grands yeux ourlés de longs cils.

Un phoque ?

— Mon Dieu ! marmonna-t-il en regardant l'animal. Comment es-tu arrivé jusqu'ici ?

Pendant que Kit courait sous la pluie, il examina le phoque plus attentivement. Il semblait en bonne santé mais ne bougeait pas, comme s'il attendait quelqu'un.

Amusé, il rentra pour annoncer la nouvelle à Annie. Elle était en train de s'habiller.

— Nous avons un visiteur.

— Sam est de retour ?

— Non, mais il y a un phoque, dehors, en bas des marches.

Tout en prononçant ces mots, il vit un sourire se dessiner sur le beau visage d'Annie.

— Elle est de retour ! s'exclama-t-elle avant de mettre ses bottes et son ciré puis de se précipiter dehors.

Curieux, il la suivit et la retrouva en bas de l'escalier, en train de caresser le phoque.

— Tu devrais peut-être faire attention, Annie.

— Ne t'en fais pas, nous sommes amies. Je l'attendais.

Les harengs !

Voilà donc pourquoi elle en avait acheté autant. Il comprenait enfin.

Il jeta un coup d'œil autour de lui et vit l'une des boîtes, dans un angle de l'entrée.

Il alla la prendre et l'ouvrit. Aussitôt, l'odeur forte du poisson l'enveloppa, lui arrachant une grimace.

Lorsqu'il tendit la boîte à Annie, elle saisit un poisson et le tint en l'air, au-dessus du phoque qui se redressa puis le goba. D'un coup.

Amusé par ce spectacle digne d'un cirque, Rourke dévisagea Annie. Il était tellement ébahi qu'il en avait oublié le froid et la pluie. Pour la première fois depuis son arrivée, Annie lui paraissait vraiment heureuse.

Réellement heureuse. Et si elle l'était, lui aussi.

Elle s'assit sur les marches et il s'installa à côté d'elle en remontant sa capuche sur ses cheveux humides pour la protéger de la pluie. Bien que ses belles mains soient rougies par le froid, elle continuait à nourrir le phoque et semblait insensible aux conditions atmosphériques.

Il décida soudain de lui aussi nourrir l'animal. Après avoir dévoré la moitié du contenu de la boîte, le phoque fit demi-tour et reprit la direction de l'océan.

Annie se leva pour mieux le voir, jusqu'à ce qu'il disparaisse dans les flots. Pendant ce temps, Rourke l'observa, elle. Il vit des gouttes rouler sur ses joues roses.

Elle pleurait ?

— Quand reviendra-t-il ? lui demanda-t-il en prenant ses mains dans les siennes pour tenter de les réchauffer.

— Demain, je l'espère, dit-elle.

Puis, sans un mot de plus, elle remonta l'escalier et rentra, laissant la porte ouverte.

— Je laisse Kit dehors ?

— Oui. Il grattera à la porte lorsqu'il voudra rentrer.

— Très bien.

Lorsqu'il rentra à son tour, la maison lui parut accueillante et chaude, comparée au froid qui régnait à l'extérieur.

— Comment connais-tu ce phoque ?

— Je l'ai découverte un jour, il y a trois ans, entre des rochers. Elle était affamée et peut-être malade, alors je l'ai nourrie, et soignée. Depuis, chaque année, exactement à la même période, elle revient pour me saluer. C'est toujours la première semaine d'octobre. J'achète des harengs et je la nourris et puis elle disparaît, jusqu'à l'année suivante. Mais j'ignorais si elle allait venir, cette année, car elle est en âge d'avoir des petits, maintenant. Quand ce sera le cas, je crois qu'elle ne viendra plus.

Elle s'arrêta quelques instants avant de reprendre.

— Je sais bien que je n'aurais pas dû lui donner un nom, mais je l'appelle lady Gray.

— Où va-t-elle, lorsqu'elle repart ?

— Il y a une colonie de phoques gris, sur Hay Island. C'est l'un des endroits préférés des chasseurs. C'est pour cette raison que je suis aussi heureuse de la voir. Les phoques peuvent vivre jusqu'à quarante ans, lorsqu'ils ne croisent pas la route d'un chasseur.

Touché, ému par cette gentillesse dont elle faisait preuve, il sourit. Puis il s'approcha d'elle et l'enlaça avant de l'embrasser passionnément.

Mais il rompit vite le baiser.

— Je sens le poisson, je suis désolé.

— Moi aussi ! s'exclama-t-elle en éclatant de rire.

A cet instant, Kit gratta à la porte et Rourke alla lui ouvrir. Heureux de le voir, le chien fit des bonds pour lui lécher le visage.

— Stop, Kit ! ordonna Annie.

— Génial ! En plus du hareng, je sens le chien mouillé, maintenant. J'ai vraiment besoin d'une douche.

— Pourquoi n'allumes-tu pas la cuisinière pour préparer du thé ? Pendant ce temps, je vais aller au phare brancher le chauffe-eau. D'ici à une heure, tu pourras prendre une douche.

— Toi aussi, tu pourrais en prendre une. Si je peux me permettre, tu ne sens pas la rose non plus !

— Malheureusement, le chauffe-eau est tout juste suffisant pour une douche.

— Dans ce cas, nous allons devoir nous doucher ensemble..., répondit-il avec un sourire charmeur.

— Très bien. Je reviens tout de suite.

— Je t'attends.

Il sortit sous le porche et la regarda courir vers le phare. Le vent avait un peu molli et ne l'empêchait plus d'avancer. Lorsqu'elle atteignit sa destination, il ramassa quelques bûches supplémentaires puis rentra dans la chaleur de la maison.

Le feu dans la cuisinière était quasiment éteint. En soufflant sur les braises, il parvint néanmoins à le ranimer. Lorsqu'il eut terminé, il se lava les mains dans la baignoire à côté de l'évier.

Hélas ! cela ne suffit pas à faire partir l'odeur de poisson.

Malgré tout, il était heureux.

Cette vie n'était finalement pas désagréable. Son iPod et son ordinateur portable étaient dans sa voiture, mais ils ne lui manquaient pas. Sans ces gadgets, il avait le temps de réfléchir ; ses idées lui paraissaient plus claires.

Il n'était pas stupide au point de croire qu'Annie était la raison de cette paix intérieure qu'il ressentait. Ils n'étaient ensemble que depuis un plus de vingt-quatre heures et, pourtant, il avait l'impression que cela faisait des années. Il avait l'impression de la connaître intimement, complètement, et pas simplement de savoir des choses anodines comme sa couleur préférée ou son shampoing favori. Il connaissait et comprenait son cœur.

Au fond d'elle, Annie n'était qu'une femme qui attendait l'amour.

Elle était impénétrable, lui avait-il dit. Cela lui prendrait sans doute du temps pour comprendre comment elle fonctionnait, mais ça ne le dérangeait pas. Au contraire, c'était quelque chose qu'il trouvait terriblement fascinant chez elle.

Annie était unique, vraiment unique.

Annie savourait le plaisir de l'eau chaude ruisselant sur son corps. Quel plaisir de prendre une douche ! Surtout accompagnée.

Elle ferma les yeux en sentant les doigts de Rourke lui masser doucement le crâne. Elle lui avait dit de se dépêcher, mais il ne semblait pas l'avoir entendue. Malheureusement, ils n'étaient pas dans un hôtel de luxe. Ici, ils ne disposaient que de dix minutes d'eau chaude.

Heureuse, elle s'adossa contre son torse, effleurant de ses fesses son sexe en érection.

Pour la première fois, elle regrettait de ne pas être en ville, dans un hôtel luxueux, pour pouvoir prendre son temps sous une douche brûlante avant de s'alanguir entre des draps de soie.

Et puis le service d'étage...

Elle adorait qu'un groom lui apporte le dîner dans sa chambre...

En attendant, il fallait qu'elle accélère. Elle se retourna donc et se rinça les cheveux.

— Tu devrais te dépêcher, Rourke. Il ne nous reste que trois minutes.

Pour toute réponse, il prit un de ses seins en coupe.

— Je ne peux pas. Tu es si belle, Annie...

— Tu pourras toujours m'admirer plus tard.

Elle saisit la bouteille de shampooing, en versa un peu dans sa main et commença à lui laver les cheveux. Mais il ne se laissa pas faire. Il l'attrapa par la taille et la plaqua contre lui, frottant son sexe tendu contre elle.

Abandonnant sa tête, elle laissa sa main recouverte de mousse aller et venir sur sa virilité brûlante. Il laissa échapper un soupir de plaisir et se cambra à son contact. Malheureusement pour lui, plus il semblait approcher de l'orgasme, plus la température de l'eau diminuait.

Au bout de quelques secondes, elle recula pour échapper à la douche et l'abandonna sous le jet.

— Dépêche-toi de te rincer les cheveux, Rourke.

Grimaçant sous l'eau froide, il obéit.

Elle lui tendit ensuite une serviette et le regarda se sécher.

Pendant ce temps, les cheveux encore trempés, elle remit sa culotte et glissa les pieds dans ses bottes.

— Où vas-tu ? lui demanda Rourke.

Il semblait surpris.

— A la maison.

— Nue ?

— Oui. Pourquoi mettre des habits si c'est pour les retirer tout de suite après ? répliqua-t-elle, le regard fixé sur son sexe toujours tendu à l'extrême. Voyons voir si tu es capable de supporter ce froid.

— Il est hors de question que je sorte tout nu !

— Alors habille-toi, lui lança-t-elle.

Sans un mot de plus, elle sortit.

Dehors, le froid lui fit l'effet de dizaines d'aiguilles qu'on lui enfoncerait

dans la peau. La pluie s'était arrêtée, mais le vent continuait à souffler très fort.

Elle prit une profonde inspiration pour se donner du courage et courut jusqu'à la maison, imitée par Kit.

En arrivant sous le porche, elle se retourna et vit que Rourke la suivait, avec seulement ses bottes aux pieds.

En le voyant grimper les marches deux à deux, elle éclata de rire et ils entrèrent ensemble.

Une fois à l'intérieur, elle ordonna à Kit de se coucher puis, avant même d'avoir eu le temps de reprendre son souffle, elle sentit les mains de Rourke s'emparer de son corps, la caressant, la touchant, allumant des milliers de feux d'artifice en elle.

Quoi qu'il fasse, elle en voulait toujours davantage. Elle n'avait plus qu'une hâte, sentir ses mains sur sa peau frémissante et sa puissance en elle.

Or, à son plus grand regret, il n'avait pas l'air pressé. Il semblait vouloir la séduire, la cajoler, l'aimer, en prenant tout son temps.

Les yeux dans les yeux, il la fit reculer jusqu'à la table de la cuisine et se plaqua langoureusement contre elle, contre son sexe.

Impatiente, elle bascula le bassin, ondula contre lui, mais il recula, comme s'il pensait que, s'il la pénétrait, tout se terminerait beaucoup trop vite.

Elle referma alors ses mains sur son sexe dur et long, à la peau aussi douce que du velours.

— Tu es une jeune femme très dangereuse, dit-il d'une voix follement sensuelle. Lorsque je te touche, je n'arrive plus à me contrôler. Et encore moins quand c'est toi qui me touches.

— C'est plutôt une bonne nouvelle.

— Pas si je veux résister toute la nuit.

— Toute la nuit ?

— Oui. Pourquoi pas ? Tu as des projets pour demain ?

— Non.

— Tant mieux, parce que la soirée ne fait que commencer...

Comme pour lui prouver ses intentions, il lui retira ses bottes, les lança vers la porte puis se débarrassa des siennes.

L'atmosphère dans la maison était fraîche, mais cela lui importait peu. Au contraire même ; le froid attisait chacune de ses sensations, décuplant leur puissance — celle de ses lèvres sur ses seins, celle de sa langue contre la sienne, celle de sa barbe naissante contre son ventre.

Elle dut même fermer les yeux pour rassembler ses esprits et se forcer à ne pas exploser tout de suite, à ne pas crier.

Allongée nue sur la table de la cuisine, elle était exposée à son regard, à ses caresses. Pour la première fois de sa vie, elle n'avait pas peur de se sentir vulnérable. Même si elle ne connaissait pas Rourke depuis longtemps, elle lui faisait une confiance aveugle. Par une foule de petites attentions, il lui avait prouvé qu'il se souciait réellement d'elle, de son bonheur.

Du bout du doigt, il lui caressa le clitoris, et une vague de plaisir monta en elle, telle un tsunami sur le point de tout balayer sur son passage. Désormais, son cœur battait à une telle allure dans sa poitrine qu'elle se sentait prête à exploser.

Mais au moment où elle crut qu'il allait la pénétrer — enfin ! — il sembla ralentir.

Pourquoi ?

Elle ne voulait pas qu'il s'arrête ! Elle voulait le sentir en elle. Tout de suite !

La frustration la gagna, mais il n'y avait pas de raison qu'elle soit la seule à être frustrée. Elle se redressa sur un coude et, avec le pied, le repoussa légèrement.

— Stop !

— Mais je ne fais que commencer, Annie !

— Non. C'est moi qui ne fais que commencer, répliqua-t-elle en descendant de la table.

Puis, sans un mot, elle le poussa contre la table et referma la main sur son impressionnante virilité. Elle commença à aller et venir lentement, régulièrement, tout en déposant une nuée de baisers gourmands sur son torse musclé.

Elle s'attarda sur l'un de ses tétons, le mordillant jusqu'à le sentir durcir, jusqu'à ce que Rourke gémit de plaisir.

Très bien.

Le moment était venu de passer à la suite.

Lorsqu'elle voulut s'agenouiller, il la retint et reprit possession de sa bouche. Elle se laissa faire. Pourtant, ce soir, elle refusait de suivre ses règles à lui. Elle voulait garder le contrôle, maîtriser la vitesse et les enchaînements de leur corps-à-corps.

Déterminée à reprendre la main, elle se dégagea de son étreinte, et se baissa pour refermer sa bouche sur son érection. Il sursauta et se crispa, mais cela ne l'arrêta pas. Au contraire, elle continua à jouer avec son sexe tendu à l'extrême, alternant baisers et petits coups de langue. Au bout de quelques instants, il cessa de résister et se soumit.

Elle se sentait heureuse. Puissante. Heureuse de se sentir puissante. Et belle, aussi. Elle se sentait véritablement elle-même, si différente de cette Annie que croyaient connaître les habitants de l'île.

Aujourd'hui, elle n'était plus cette jeune fille timide et farouche que tous voyaient en elle. Si elle désirait cet homme, elle pouvait l'avoir à ses pieds, sans difficulté. Et, en cet instant, elle le voulait dans son lit, allongé sur elle.

Résolue, elle se releva alors lentement, traçant un chemin de baisers jusqu'à ses lèvres, puis elle noua ses bras autour de son cou, se frottant contre lui pour continuer à lui faire perdre la tête.

Lorsqu'il la saisit par les hanches pour la porter, elle noua ses jambes autour de sa taille.

— On dirait que cette course, nu dans le froid, était exactement ce dont j'avais besoin, lui murmura-t-il à l'oreille.

— Elle t'a réveillé ?

— Quand je suis avec toi, Annie, je pense à tout sauf à dormir !

— Alors emmène-moi au lit !

Impatiente, elle reposa les pieds par terre et l'entraîna vers ce lit qui les attendait.

En quelques heures, elle en était venue à aimer la douceur et la chaleur de ce corps masculin contre le sien, la sensation de leurs jambes entremêlées et de leurs respirations haletantes.

— Nous commençons à avoir nos petites habitudes, remarqua Rourke en rivant son regard au sien, comme s'il devinait ses pensées. Des habitudes que je n'ai pas envie d'abandonner.

A vrai dire, elle n'en avait pas envie non plus.

Depuis l'arrivée de Rourke, ils vivaient l'instant présent et elle savait que tout pouvait s'arrêter à n'importe quel moment. Mais, maintenant, elle ne voulait plus penser à la fin ; elle ne voulait pas s'imaginer sous le porche, en train de lui dire au revoir d'un geste de la main tandis qu'il démarrerait.

Elle voulait croire qu'ils avaient encore beaucoup d'autres nuits devant eux.

Il tendit le bras et attrapa un préservatif qu'elle déroula sur son sexe dressé, puis elle retint son souffle tandis qu'il la pénétrait d'un mouvement précis, puissant, presque autoritaire.

Pour des raisons qu'elle ignorait, elle avait la sensation que leur corps-à-corps serait différent, ce soir. A chaque coup de reins de Rourke, elle avait l'impression d'être sur le point de perdre la tête, de perdre le contrôle.

Il commença à aller et venir doucement, puis ses va-et-vient se firent plus rapides, plus forts, et elle s'abandonna, lâcha prise.

Les vagues de la jouissance l'envahirent et elle renonça à lutter. Au même moment, Rourke donna un dernier coup de reins et elle explosa.

Enfin !

Lorsqu'elle parvint à reprendre son souffle, au bout de quelques longues secondes, la peur l'envahit.

Comment pourrait-elle vivre sans lui, désormais ? Comment pourrait-elle survivre sans faire l'amour avec lui ? Comment parviendrait-elle à dormir seule dans ce lit, lorsqu'il serait parti ?

Le deuil, elle connaissait et elle était parvenue à y faire face, à garder le contrôle. Mais son désir pour Rourke, elle ne le maîtrisait pas.

Elle ne le pouvait pas.

Dans ce cas, peut-être pourrait-elle lui demander de rester un peu plus longtemps...

Durant la journée, la tempête avait commencé à se calmer. Les rafales avaient peu à peu cessé pour laisser place à une agréable petite brise, et il ne pleuvait plus.

Après un nouveau corps-à-corps passionné, Rourke était allé ouvrir les volets mais, maintenant que le soleil était couché, la maison n'était plus éclairée que par la douce lumière des lampes à huile. Annie était confortablement installée dans le fauteuil devant la cheminée, et lisait à haute voix des poèmes de Whitman, tandis que lui finissait d'essuyer la vaisselle.

Il était près de minuit, mais ni l'un ni l'autre ne pensait à dormir.

En fait, il ne voulait pas dormir. Si cette nuit devait être la dernière qu'ils passaient ensemble, il voulait profiter de chaque minute, de chaque instant, de chaque détail avant qu'il ne soit trop tard.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et regarda Annie, pelotonnée sous son plaid, les mains au chaud dans des mitaines.

Il avait tant de chose à lui dire, mais... il les gardait pour lui, de peur de l'effrayer. S'il avait appris quelque chose, au cours des deux derniers jours, c'était que par moments, face à Annie, mieux valait se taire.

Il allait donc devoir attendre qu'elle lui propose de rester une nuit de plus, avant de faire des projets.

Un peu plus tôt, elle lui avait bien demandé de ne pas partir, mais elle avait dit cela sous le coup de l'émotion. S'il évoquait maintenant son intention de rester, il craignait qu'elle ne fasse marche arrière, qu'elle fronce les sourcils, lui lance un regard noir puis lui ordonne de quitter l'île, et en même temps son lit.

— Je crois que la tempête est passée, dit-il plutôt en pliant le torchon qu'il posa sur le bord de l'évier.

— Ces tempêtes ne durent jamais plus de quelques jours.

— J'ai remarqué que quelques tuiles étaient tombées de ton toit. Pour éviter les fuites, je pourrais aller en ville demain, et acheter de quoi réparer la toiture.

Lentement, elle referma son livre et leva la tête vers lui.

— Je croyais que tu partais demain matin, Rourke.

— En fait... Je me disais que je pourrais rester un peu plus longtemps,

répondit-il en retenant son souffle dans l'attente de sa réaction.

A sa grande surprise, elle se contenta d'un haussement d'épaules.

— Comme tu veux...

— J'avais aussi envie de voir si le phoque revient demain ou pas.

— Elle reviendra, répondit-elle avec assurance avant de rouvrir son livre.

Il frotta ses mains l'une contre l'autre puis alla jeter un coup d'œil par la fenêtre. Cela faisait maintenant quarante-huit heures qu'ils étaient ensemble dans la maison. Il commençait à étouffer, à manquer d'air.

— Alors, Annie, dis-moi, que fais-tu pour te distraire ? Par exemple, si je n'étais pas là pour te changer les idées, que ferais-tu ce soir ?

— Je lirais. De temps en temps, j'écris aussi des poèmes ou des chansons. Je dessine, je peins, je couds. J'ai un métier à tisser, dans l'atelier et, pendant l'été, je file la laine. Je jardine également, je me promène. Il y a beaucoup à faire, ici.

— Tu ne t'ennuies jamais ?

En attendant qu'elle réponde, il traversa la pièce et vint se camper près de la cheminée.

— Ce qui me manquerait le plus, à moi, c'est ma musique.

— Tu n'as pas un de ces lecteurs portables ?

— Si, mais le son n'est pas aussi bon que celui de la chaîne hi-fi de mon appartement.

Elle laissa échapper un soupir, posa son livre et se leva.

— Prends la lanterne, Rourke. Tu veux de la musique, je vais te proposer de la musique.

Elle ouvrit une porte et il la suivit dans une pièce décorée de nombreux tableaux.

Curieux, il s'approcha de l'un d'eux, qui représentait le phare. Sans être expert, il était néanmoins capable de savoir que ce tableau avait de la valeur.

— C'est toi qui l'as peint ?

— Oui, mais ce n'est pas grand-chose. De temps en temps, j'échange un tableau contre du bois de chauffage. La mère de Sam Decker les vend dans sa boutique, au village. J'ai entendu dire qu'un de mes tableaux était aussi accroché au café, mais personne ne sait qu'il est de moi. Je préférerais donc que tu n'en parles pas.

— Pourquoi ne veux-tu pas que les gens sachent ?

— Je ne suis pas professionnelle, Rourke. Je ne veux pas que les habitants de l'île pensent que je suis peintre et me demandent de leur peindre un tableau, de faire leur portrait ou...

— Ce serait pourtant un bon moyen de gagner de l'argent.

— Je n'ai pas besoin de plus d'argent.

A ces mots, il réprima un juron d'énervement.

Pourquoi avait-elle tellement peur de désirer plus ?

Elle se comportait comme si elle était parfaitement heureuse, comme si tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes, alors qu'elle devait

forcément avoir du mal à vivre sans argent. Pourquoi ne pas vendre quelques tableaux et faire installer l'électricité dans sa maison, par exemple ? Ou l'eau courante ?

— Je serais heureux d'acheter un de tes tableaux.

Sans répondre, elle retira un drap qui recouvrait une espèce de commode sur roulettes.

— Voilà. Peux-tu m'aider à la déplacer ?

Ils poussèrent le meuble dans la cuisine. Là, Annie l'ouvrit, dévoilant un Gramophone ancien. Elle prit ensuite un disque dans le tiroir.

— Tu te souviens de ces disques, Rourke ?

— Les vinyles ou les 78 tours ?

— Les disques vinyles.

Il répondit par l'affirmative tandis qu'elle plaçait le disque sur le plateau.

— Maintenant, reprit-elle, tourne la manivelle.

Il obéit et, bientôt, le disque commença à tourner et le son d'un aria résonna dans la pièce.

— Et voilà, nous avons de la musique, dit-elle d'un ton satisfait en se réinstallant dans son fauteuil.

Jamais il n'avait entendu une musique aussi belle, aussi pure que celle émanant du Gramophone.

Rêveur, il sortit d'autres disques du meuble et y jeta un coup d'œil. Il en trouva un d'Artie Shaw et le plaça sous l'aiguille du Gramophone lorsque l'aria se termina.

— J'adore ce disque, murmura Annie, l'air rêveur. *Begin the beguine*... Je me suis toujours demandé ce qu'était une biguine.

— Ne me regarde pas, Annie. Je n'en ai pas la moindre idée.

En revanche, il avait des idées précises sur ce qu'il avait envie de faire maintenant.

— M'accorderais-tu cette danse ?

Elle ne répondit pas, mais se leva. Il lui prit alors la main et ils se mirent à évoluer ensemble, au rythme de la musique.

Au bout de quelques minutes, il l'attira jusqu'au fauteuil et l'installa sur ses genoux.

— J'ai envie de t'inviter à sortir.

— Sortir ?

— Un rendez-vous galant. Demain soir, dans un bon restaurant. Je connais une pizzeria à Port Hawkesbury. L'endroit n'est pas très chic, mais les pizzas y sont excellentes.

— Je... Je ne sais pas.

— Personne ne te connaît, là-bas, Annie. Nous serons juste deux personnes partageant une pizza et quelques bières. Nous passerons un bon moment, je te le promets.

Comme elle ne disait rien, il la dévisagea. De toute évidence, elle cherchait une excuse pour refuser. Finalement, elle haussa les épaules.

— D'accord, finit-elle par dire. Ce ne sera sans doute pas aussi bon qu'à la maison, mais je tâcherai d'être indulgente, pour une fois.

— Super ! répondit-il en éclatant de rire.

Puis il l'embrassa.

Quoi qu'elle dise, quoi qu'elle fasse, il était sous le charme et avait sans cesse envie de l'embrasser.

Semblant deviner ses sentiments et ressentir les mêmes, elle noua ses bras autour de son cou et se plaqua contre lui.

Pendant de longues minutes, ils ne firent rien d'autre que s'embrasser. Bien que la tentation soit grande de la porter jusqu'au lit, il se retint. Il avait déjà obtenu beaucoup et ne voulait pas insister. Accepter de sortir avec lui était déjà un grand pas, pour elle, alors il préférait la laisser libre de faire le pas suivant.

Mieux valait lui en laisser l'initiative.

— Peut-être pourrions-nous aller manger une glace, après, suggéra-t-elle soudain en interrompant leur baiser.

— Bonne idée.

— Je ne mange pas souvent de glace. Si j'en achète et que je la transporte sur mon vélo, elle fond avant même que j'arrive à la maison. Je suis obligée de m'arrêter au parc pour la manger.

Amusé, il sourit.

— Décidément, tu es la fille la plus étrange que j'aie jamais rencontrée.

— Mais étrange de façon positive ? demanda-t-elle en entremêlant ses doigts aux siens avant de poser leurs mains enlacées contre son cœur.

Il ne répondit pas.

— As-tu suffisamment chaud ? dit-il plutôt avant d'effleurer ses lèvres couleur cerise avec les siennes. Je peux ajouter une bûche feu, si tu veux.

— Ta chaleur me suffit.

Sans le moindre effort, il venait d'obtenir une nuit supplémentaire.

Elle ne lui avait même pas demandé quand il comptait quitter l'île ; elle semblait presque résignée au fait qu'il avait décidé de rester.

Tant mieux.

Heureux, il promena une main sur sa jambe fine et attrapa son pied qu'il commença à masser à travers l'épaisse chaussette de laine qu'elle portait.

— C'est bon..., fit-elle dans un soupir.

Tandis qu'il la massait, il sentit qu'elle l'observait. Elle paraissait avoir une idée en tête.

— Je voulais te demander..., commença-t-elle. Pourquoi es-tu venu ici, avant la tempête ?

— Je te l'ai dit. Je voulais vérifier que tu étais en sécurité.

— C'était la seule raison ?

Où voulait-elle en venir ?

— Oui. Et pour tout te dire, je ne m'attendais pas à ça... Je pensais simplement t'aider à calfeutrer ta maison, à la sécuriser... Mais peut-être

étais-je un peu curieux, également.

— A quel propos ?

— A propos de toi. Je me souvenais de toi, même après toutes ces années. Alors, quand je t'ai croisée à l'épicerie... Je crois que je voulais vérifier que tu étais heureuse.

— Et le suis-je ?

— Oui. Je suis heureux de voir que tu es heureuse, que tu vas bien.

Elle se lova un peu plus contre lui et l'embrassa avec douceur, avec tendresse. Mais il désirait plus. Il enfouit alors les doigts dans son épaisse chevelure auburn et prit possession de sa bouche avec une gourmandise sans bornes. Ensuite, il pourrait passer au reste de son corps de déesse, à ses seins ronds, à ses longues jambes parfaitement galbées, à son ventre plat, à sa peau aussi douce que de la soie...

Pour une femme qui avait eu une vie aussi difficile, Annie faisait preuve d'une impressionnante résilience.

Cette force intérieure dont elle était dotée faisait partie de son charme. Elle savait parfaitement qui elle était et ce qu'elle attendait de la vie. Et même si elle ne disposait pas de beaucoup de confort matériel, elle était satisfaite.

Que ressentait-elle ? se demanda-t-il soudain.

Il se posait cette question car, depuis la mort de son père, l'existence qu'il menait ne le satisfaisait plus. Il avait le sentiment de ne pas avoir réellement commencé sa vie, d'avoir passé tout son temps à chercher ce qui pourrait le rendre heureux. Sans l'avoir trouvé.

A moins que...

Après réflexion, peut-être avait-il trouvé le bonheur ici, dans cette petite maison face à l'océan.

Dans les bras de cette incroyable femme.

* * *

Annie ouvrit les yeux avec l'impression que quelqu'un tapait dans sa tête. Sans doute un mauvais rêve.

Pour se forcer à se réveiller, elle se frotta les yeux, puis les tempes. Mais non, elle ne rêvait pas. Quelqu'un était bel et bien en train de frapper. Pas dans sa tête. Au-dessus d'elle.

Elle se leva, saisit la couverture, et s'enroula dedans. Kit n'était pas dans la maison, et Rourke non plus.

Elle jeta un coup d'œil à la pendule.

11 heures passées ? Elle avait dormi presque toute la matinée, ce qui ne lui était pas arrivé depuis une éternité.

En jetant un coup d'œil vers la cuisine, elle vit que Rourke avait laissé la cafetière au chaud. Après s'en être servi une tasse, elle sortit sous le porche.

Une échelle était appuyée contre le mur. Au bout de quelques secondes, elle vit apparaître une paire de jambes, puis Rourke descendit.

— Salut, fit-il en la voyant. Tu es enfin réveillée ! Je me demandais si tu n'allais pas dormir toute la journée.

Elle passa une main dans ses cheveux emmêlés pour tenter de se recoiffer. Rourke, même au réveil et avec une barbe de deux jours, était beau comme un dieu. Elle, le matin, ne se sentait pas à son avantage.

— Qu'est-ce que tu faisais là-haut ?

— Je préparais ta toiture pour pouvoir la réparer tout à l'heure.

— Tu n'es pas obligé de le faire, Rourke.

Plutôt que de répondre, il s'approcha d'elle et l'enlaça avant de l'embrasser doucement.

— Je pensais que nous pourrions faire un échange..., murmura-t-il.

— A quel genre d'échange pensais-tu ? lui demanda-t-elle en étouffant un petit rire lorsqu'il lui mordilla le lobe de l'oreille.

— Je ne sais pas. Il faut que je réfléchisse... Peut-être la pose de nouvelles tuiles contre une autre nuit comme la dernière.

— Tu n'es pas obligé de réparer mon toit pour passer une nuit avec moi, Rourke. Je t'accorde cette nuit avec grand plaisir.

Comme s'il était surpris, il fit un pas en arrière pour la regarder droit dans les yeux.

— Vraiment, Annie ?

— Oui, vraiment. Cela dit, je ne te le propose que parce que tu es très doué au lit.

— Tu me trouves doué ?

— Très !

Il éclata de rire, l'embrassa une nouvelle fois, plus fougueusement, puis rompit le baiser. Tout à coup, il paraissait plus sérieux.

— C'est parce que tu fais ressortir le meilleur de moi, Annie. Bon, j'adore bavarder avec toi, mais je dois terminer mes réparations. Ensuite, j'irai acheter de la laine de verre et j'isolerais ton grenier. Ta maison sera bien plus confortable si elle est mieux isolée.

— Non, c'est trop, Rourke. Je n'ai pas les moyens de m'offrir de tels travaux.

— Ne t'inquiète pas pour cela. Et puis, si tu insistes pour me payer, tu pourras toujours me donner un de tes tableaux, ajouta-t-il.

Satisfait de lui, il descendit les marches du perron, un large sourire aux lèvres. Elle le suivit des yeux, les sourcils froncés.

Elle avait toujours tout payé et refusait de vivre aux crochets de qui que ce soit. Elle ne voulait rien devoir à personne.

Si elle le lui disait, il répondrait évidemment que ça ne le dérangeait pas, mais... Désirait-il réellement qu'elle le rembourse par des faveurs sexuelles ? Était-ce cela qu'il attendait ? Si oui, elle n'était pas d'accord !

— C'est non ! lui cria-t-elle alors, tandis qu'il grimpa à l'échelle.

— Quoi ?

— C'est non, répéta-t-elle. Je dis non à l'isolation. Je refuse que tu isolés

ma maison, je ne peux pas me le permettre.

— Au contraire. Tu ne peux pas ne pas te le permettre ! Avec le grenier isolé, tu feras des économies de chauffage. Et pendant que j'y suis, je vais également changer tes fenêtres, elles ne sont pas étanches. C'est pour ça qu'il fait aussi froid à l'intérieur.

— Ça ne me dérange pas. Alors, s'il te plaît, contente-toi de réparer la toiture, de remplacer les quelques tuiles qui sont tombées. Ce sera bien suffisant.

Sans attendre sa réponse, elle rentra dans la maison.

Comme elle le présentait, Rourke n'était pas du genre à renoncer facilement. Quelques secondes plus tard, il la rejoignit, le regard noir et l'air sévère.

— Pouvons-nous au moins en discuter, Annie ?

— Il n'y a rien à discuter.

— Est-ce parce que tu penses ne pas mériter la sympathie et l'amitié des autres que tu réagis ainsi ? Ou es-tu tellement déterminée à tout contrôler que tu refuses toute aide ? Parce que, personnellement, j'aimerais le savoir, histoire de ne plus marcher comme sur des œufs quand je suis avec toi.

— Je n'ai pas besoin que qui que ce soit prenne soin de moi, répare mon toit ou isole mon grenier. Je me débrouille très bien toute seule.

— Je suis au courant. Tu me l'as déjà prouvé. Mais ça ne veut pas dire que tu ne peux pas accepter de l'aide lorsqu'elle t'est proposée gracieusement.

— Je refuse la charité.

— Il ne s'agit pas de charité, Annie !

Peu à peu, elle sentit l'émotion l'envahir et sa gorge se nouer, mais elle refoula les larmes qui commençaient à lui piquer les yeux.

Pourquoi Rourke ne comprenait-il pas à quel point tout cela était difficile pour elle ?

Elle avait vécu seule pendant si longtemps qu'elle avait du mal à faire confiance, même à l'homme qu'elle avait invité à partager son lit.

— Je ne te dois aucune explication.

— C'est vrai, mais peut-être aimerais-tu m'en donner, Annie. Nous ne pouvons pas aller de l'avant si tu ne me dis pas ce que tu ressens. Je sais que ta réaction n'a rien à voir avec l'isolation du grenier ! Alors dis-moi la vraie raison.

Plutôt que de répondre, elle traversa la pièce et alla s'installer dans son fauteuil. Elle s'enroula ensuite dans la couverture, comme s'il s'agissait d'un bouclier contre l'affection qu'il lui offrait.

Pourquoi ne pas lui dire ? se demanda-t-elle tout à coup. Puisqu'il allait bientôt partir, cela ne ferait plus aucune différence ensuite.

— C'est... C'est difficile pour moi de faire confiance aux autres, finit-elle par avouer d'une petite voix.

— Je m'en suis aperçu.

— Tout ça, c'est parce que je ne pouvais pas faire confiance aux autres,

quand j'étais plus jeune. Parce que j'ai toujours repoussé tout le monde. Je n'ai jamais appris à lire les signes.

— Quels signes ?

— Je suis incapable de reconnaître si quelqu'un me ment ou si ses intentions sont mauvaises, expliqua-t-elle en lâchant un long soupir de lassitude.

Maintenant qu'elle avait commencé à parler, elle ne voulait plus s'arrêter.

— Quand j'étais au lycée, un garçon m'a invitée au bal de fin d'année. C'était un garçon plutôt calme et solitaire, pas très populaire, mais il avait l'air sympathique. En plus, je rêvais de porter une belle robe. Je rêvais qu'un garçon m'embrasse et ne me traite pas comme la fille étrange du lycée.

Il l'observait pendant qu'elle parlait. Elle ne voyait plus de colère dans son beau regard azuré, mais plutôt des regrets, désormais.

— Je sens que je ne vais pas être heureux d'entendre ton histoire, marmonna-t-il.

— Ma grand-mère n'avait pas assez d'argent pour m'acheter une nouvelle robe mais, dans une malle du grenier, nous en avons trouvé une qui avait appartenu à ma mère. Une longue robe avec une jupe en tulle et un bustier en velours. Le tout d'une belle couleur émeraude.

— Assortie à tes yeux.

Elle lui sourit avant de reprendre.

— C'est vrai. Pour la première fois de ma vie, je me sentais belle. Seulement, la veille du bal, une des filles de la classe m'a révélé qu'un des gros durs de la bande avait payé le garçon pour qu'il m'invite à sortir et que, en réalité, il n'avait aucune intention de venir.

Cette fois, Rourke laissa échapper un juron.

— Qui était ce type ? Il vit toujours sur l'île ? J'ai bien envie de lui faire connaître ma manière de penser.

— Ce n'est pas le sujet.

— Bien sûr que si, Annie ! C'est Decker qui est à l'origine de cette histoire ? Il était le meneur de la bande, n'est-ce pas ?

— Le problème n'est pas là. Le problème, c'est que j'aurais dû être capable de lire les signes, de deviner que ses intentions étaient mauvaises. Malheureusement, je n'ai pas d'intuition. Je voulais tellement croire que j'avais rencontré le prince charmant...

— Résultat, tu ne fais plus confiance à personne, maintenant.

— Exactement, admit-elle avec un sourire las.

— Et tu crois donc que ma proposition d'isoler ton grenier est un piège.

Lorsqu'il le présentait ainsi, elle se rendait bien compte que son attitude était ridicule.

— Non, bien sûr que non, le rassura-t-elle alors. C'est juste que... Je ne réfléchis pas toujours avant de parler.

— Tu peux me faire confiance, Annie.

Il s'accroupit devant elle et prit ses mains dans les siennes pour déposer

des baisers dans ses paumes avant de river son regard au sien.

— Je ne ferai jamais rien qui puisse te faire de la peine, Annie. Si tu dois croire à une chose dans la vie, c'est à bien celle-là.

— Mais tu peux me blesser sans en avoir l'intention, marmonna-t-elle d'une voix étranglée, révélant toute l'émotion qu'elle ressentait.

— C'est pour cette raison que tu dois me parler, que tu dois me dire ce que tu ressens. Si tu ne m'aides pas, je suis incapable de lire en toi.

— Très bien. Dans ce cas, j'accepte ta proposition. Tu peux isoler mon grenier.

Pour toute réponse, il l'attira à lui et l'embrassa. Aussitôt, toutes les barrières qu'elle avait érigées autour d'elle s'effondrèrent, comme par magie. L'émotion l'envahit, le désir flamba en elle et elle tenta de l'entraîner vers son lit.

— Annie... Je devrais m'occuper du toit.

— Ce n'est pas pressé, répondit-elle avant de l'embrasser à son tour.

Quelques secondes plus tard, elle se déshabillait et, comme ensorcelée par sa douceur, elle s'abandonna à lui.

Désormais, elle était perdue. Elle le savait.

Même si elle avait voulu résister à son charme fou, à son charisme, elle en aurait été incapable.

Rourke l'avait envoûtée, corps et âme, et elle ne pouvait pas lutter.

* * *

Bien qu'il les ait frottées longuement, d'abord dans l'évier puis quelques minutes plus tôt sous la douche, dans le phare, Rourke n'était pas parvenu à débarrasser tout à fait ses mains de l'odeur tenace des harengs.

Lady Gray était revenue dans l'après-midi, attendant patiemment au bas du perron qu'Annie fasse son apparition. Lorsqu'ils l'avaient aperçue, ils l'avaient nourrie, tout en profitant du soleil qui était de sortie.

Il s'immobilisa aux pieds des marches et observa les alentours.

Annie possédait un très beau terrain. D'où que l'on soit, la vue sur l'océan Atlantique était à couper le souffle, et le phare ajoutait une jolie note pittoresque au paysage.

S'il avait de l'argent, il se construirait une maison ici. Une maison écologique, dont il dessinerait lui-même les plans.

Il ferma les yeux pour tenter de l'imaginer.

Si la décoration des pièces était encore vague dans son esprit, il voyait en revanche très clairement Annie, dans cette maison.

Jusqu'à présent, il n'avait jamais réfléchi à ce qu'il ressentirait lorsqu'il rencontrerait la femme de sa vie. Il avait toujours pensé qu'il la croiserait un jour dans la rue ou dans un café, qu'il tomberait amoureux, qu'il se marierait... Et voilà.

Mais il n'avait sûrement pas imaginé la rencontrer ici, à Cap-Breton, dans

une modeste maison isolée, avec pour toute compagnie un chien et un phoque.

Annie était-elle la femme qu'il attendait ?

La porte de la maison grinça et il se retourna pour découvrir Annie, vêtue de cette robe de soirée émeraude qu'elle lui avait décrite un peu plus tôt.

Aussitôt, l'air lui manqua. Jamais il n'avait vu femme plus belle, plus séduisante.

— Waouh...

Il était tellement sous le choc, sous le charme, que les mots lui manquaient.

— Est-ce un bon « waouh » ? lui demanda-t-elle d'une voix un peu incertaine.

— C'est un waouh de ravissement !

— Je sais que je suis un peu trop habillée pour aller manger une pizza, mais peu importe. Ce soir est peut-être ma seule chance de remettre cette robe.

— Seulement si tous les hommes de l'île sont aveugles ! Car une fois qu'ils t'auront vue dans cette robe, ils vont faire la queue devant ta porte !

— C'est gentil à toi de dire ça, Rourke. Tu es le plus adorable de tous les menteurs.

Il lui tendit la main et, lorsqu'elle la prit, il l'attira dans ses bras et l'enlaça.

— Je ne mens pas, Annie. Fais-moi confiance.

— D'accord.

Main dans la main, ils se dirigèrent vers sa voiture. Il lui ouvrit la portière puis l'aïda à monter, vérifiant que la longue robe était bien rentrée avant de refermer. Lorsqu'il se mit au volant, quelques secondes plus tard, il remarqua qu'Annie avait les mains serrées sur ses genoux.

— Ce n'est qu'une pizza, Annie. Tu as l'air aussi nerveuse que si tu avais rendez-vous chez le dentiste.

— Je suis beaucoup trop habillée.

— C'est vrai, mais ça me plaît. Je te trouve magnifique, et seul mon avis compte.

— Quelle arrogance, dis donc !

— Je l'admets, je suis arrogant. Cela dit, je suis persuadé que tu me remettras à ma place si je dépasse les bornes.

Sans attendre, il démarra et prit la direction de Port Hawkesbury. La ville se trouvait sur la mince bande de terre séparant l'île de Cap-Breton du continent. Lorsque, enfant, il venait en vacances chez son oncle, il savait qu'il était arrivé lorsqu'il passait Port Hawkesbury.

Pendant le trajet d'une demi-heure, il s'efforça d'entretenir une conversation aussi légère que possible et, à son grand soulagement, Annie parut se détendre. Elle finit même par rire de bon cœur.

Alors qu'ils approchaient de leur but, il changea soudain d'avis. Cette soirée était bien trop importante pour qu'ils se contentent d'une pizza. Il

désirait autre chose pour Annie, quelque chose de mieux.

— Je crois que je ne suis plus d'humeur pour une pizza.

Surprise, elle se tourna vers lui.

— Tu veux rentrer à la maison ? Ça ne me dérange pas, Rourke. Je pourrais préparer le dîner et...

— Je pense que nous devrions aller ailleurs, dans un restaurant un peu plus chic.

— Je suis désolée. Je n'aurais pas dû mettre cette robe. C'était stupide de ma part.

— Non, elle est parfaite. Je vais plutôt t'emmener au Napoléon. Ils proposent des steaks, des fruits de mer, et de bons vins. Sans compter un délicieux pain.

— Tu es sûr ? Nous pourrions aussi prendre une pizza à emporter et la manger à la maison.

Il secoua la tête. Ce n'était pas ce dont il avait envie.

— Je sors avec la plus jolie fille de l'île. Je veux qu'elle passe une bonne soirée.

— D'accord, dit-elle avec un manque d'enthousiasme évident.

Il y avait peu de chances qu'elle se transforme en femme très sociable en une seule soirée. Le changement nécessiterait du temps.

Sans doute quitterait-il l'île très prochainement. D'ici là, sa relation avec Annie se serait forcément essoufflée. Ils finiraient alors par décider, d'un commun accord, que mieux valait aller de l'avant, tourner la page... Néanmoins, il refusait de partir avant qu'elle ait compris qu'elle ne devait pas passer le reste de sa vie enfermée dans sa modeste maison face à l'océan. Elle devait se faire des amis, se sentir bien dans sa peau, sur l'île.

Lorsqu'ils arrivèrent au restaurant, il se gara puis l'aida à descendre de voiture.

Elle portait un petit gilet de satin par-dessus sa robe mais il n'était pas assez chaud pour la protéger du vent. Rourke lui passa alors le bras par-dessus des épaules. Quelques instants plus tard, ils entrèrent au Napoléon.

Le restaurant était calme, en ce soir de semaine. Les rares clients, disséminés dans la salle, ne semblèrent pas prêter attention à leur arrivée. Malgré tout, Annie devint soudain très nerveuse.

— Tout le monde me regarde, marmonna-t-elle en serrant fort sa main.

— Tu es très belle, dans cette robe.

— Non, j'ai l'air stupide. Je ne sais pas ce qui m'a pris de vouloir la mettre.

— Une table pour deux ? leur demanda une serveuse.

— Oui, répondit-il.

— Non, fit Annie.

— Non ?

— Je n'ai pas très faim.

— J'adore votre robe ! s'exclama la serveuse, ignorant sa réponse. Est-ce

une robe ancienne ?

Surprise par le compliment, Annie demeura bouche bée quelques secondes, comme abasourdie.

— Oui, finit-elle par répondre. Elle appartenait à ma mère.

— Est-ce une robe haute couture ? On dirait un ancien modèle Christian Dior.

— Je crois, oui. Ma mère adorait les beaux vêtements. Mais je pense qu'elle l'a achetée d'occasion.

— En tout cas, reprit la serveuse, elle est splendide et vous va très bien.

Annie prit alors une profonde inspiration puis se tourna vers lui.

— Oui, dînons ici.

Ils s'installèrent à une table face à la baie vitrée donnant sur le port et il commanda sans attendre une bouteille de vin.

— A notre premier rendez-vous ! lança-t-il en levant son verre.

— J'ai vraiment l'impression d'un premier rendez-vous. Je suis tellement nerveuse que j'ai peur de me conduire comme une idiote.

Il lui sourit pour la rassurer, puis elle but une gorgée de vin et il la sentit se détendre un peu.

— Dis-moi quelque chose, Annie.

— D'accord. Eh bien... Ma robe me gratte et j'aurais dû mettre un soutien-gorge.

— Tu n'en portes pas ?

— Non. C'est un problème ?

— Pas du tout. Mais dis-moi plutôt pourquoi tu restes recluse dans ta maison. Tu as tellement à offrir ! Tu es belle, tu es drôle, intelligente. Malheureusement, tu caches tes qualités.

— Tout le monde a déjà une opinion à mon sujet et les gens ne changent pas d'avis facilement. C'était déjà le cas avec mes parents. Les habitants de l'île s'étaient fait une idée d'eux, et n'en ont jamais changé. Ils considéraient que ma mère était folle et mon père idiot. C'était ainsi.

— Mais nous parlons de toi, aujourd'hui.

— Mon père était originaire de l'île, sa famille y était implantée ici depuis très longtemps. Ma mère, elle, a grandi à Montréal. Ils s'y sont rencontrés, se sont mariés et il l'a ramenée ici. Mais elle n'était pas heureuse, à Cap-Breton. Elle était fragile, toujours malade. Ce n'est que plus tard que j'ai appris qu'elle buvait. Leur mariage s'est défait et tout le monde dans le village l'a considérée comme la responsable parce qu'elle était... différente. Comme moi.

— Je crois que tu aimes faire croire que tu es différente. Ça te donne une excuse pour ne pas avancer dans ta vie.

Sitôt ces mots sortis de sa bouche, il les regretta.

A voir le visage d'Annie, il sut qu'il avait dépassé les bornes.

— Je sais, dit-elle d'une voix à peine plus forte qu'un murmure.

— Tu le sais ?

— Oui. C'est juste plus facile d'agir ainsi. Il y a moins de pression. Je passe mon temps à me répéter que ça n'a pas d'importance et ; le plus souvent, c'est le cas. Mais depuis que tu es ici, avec moi, je commence à comprendre que j'ai besoin de changer.

— Si les gens d'ici te connaissaient, Annie, ils t'aimeraient. Exactement comme moi.

Elle ne répondit pas. Comme pour lui signifier que la conversation était terminée, elle but une autre gorgée de vin puis se plongea dans l'examen de la carte.

— Voyons voir... Qu'allons-nous bien pouvoir manger ?

A son tour, il prit la carte, en se demandant si elle avait entendu ce qu'il venait de dire.

Il l'aimait.

Les mots étaient bel et bien sortis de sa bouche, mais ce n'était pas exactement ce qu'il avait voulu dire.

Il aimait sa force, sa douceur, son imagination, sa passion. Voilà ce qu'il voulait dire. Il aimait toutes ces formidables qualités.

Il était bien trop tôt pour tomber amoureux !

Il éprouvait du désir pour elle, mais pas de l'amour. A moins, évidemment, qu'il ne s'agisse d'un cas de coup de foudre...

Mais non. Il n'était pas amoureux.

— Je vais prendre un steak, dit-il enfin.

Il s'agissait de leur premier rendez-vous galant, et il avait bien l'intention d'en obtenir un deuxième avant la fin de la soirée.

Leur soirée était parfaite.

Tout en savourant un délicieux repas, ils discutaient plaisamment. Rourke lui parlait de sa vie à New York et lui posait des questions sur sa peinture, sur sa vie. Ils riaient, plaisantaient. Ils se souriaient, s'embrassaient...

Il y avait une éternité que ça ne lui était pas arrivé, qu'elle n'avait pas passé un aussi bon moment.

En fait, c'était peut-être la première fois qu'elle se sentait à l'aise avec quelqu'un.

Rourke faisait preuve d'un comportement très protecteur, comme s'il s'inquiétait de ses sautes d'humeur.

Peut-être pensait-il, comme la majorité des habitants de l'île, qu'elle était aussi instable que sa mère.

Elle savait bien ce qui se disait derrière son dos. C'était d'ailleurs pour cette raison qu'elle gardait ses distances avec le reste de la population, qu'elle préférerait rester calfeutrée chez elle, dans sa petite maison, face à l'océan. Mais plus les jours passaient, depuis l'arrivée de Rourke, plus elle prenait conscience qu'elle ne vivait pas ainsi parce qu'elle recherchait la solitude. Non. Elle menait simplement cette vie parce que jamais elle n'avait rencontré un homme suffisamment intéressant pour la convaincre de sortir, de quitter son cocon.

Leurs plats terminés, ils commandèrent des desserts.

Elle choisit une part de tarte aux pommes accompagnée deux boules de glace à la vanille, et Rourke un café gourmand.

Dès que la serveuse les leur eut apportés, elle plongea avec gourmandise sa cuillère dans la glace.

— C'est délicieux !

— Tu sais, Annie, ce ne serait pas très compliqué d'installer l'électricité dans ta maison. Il suffirait de tirer un câble depuis le phare. Ainsi, tu pourrais avoir un réfrigérateur, un chauffe-eau et même un ordinateur, si tu le désirais.

— Et si je ne le désire pas ? Si j'aime ma vie telle qu'elle est ?

Il poussa un petit soupir, et elle vit de la frustration dans son beau regard.

— Tu me prends pour une folle, n'est-ce pas ? Tu es comme les autres, au village. Tu penses que quelque chose ne tourne pas rond chez moi, et tout ça

parce que je mène une vie différente.

— Pas du tout. J'essaye juste de te rendre la vie plus facile.

— Non. Tu essayes de te la rendre plus facile à toi.

— Moi ? Pas du tout. Ce n'est pas moi qui vis dans cette maison humide pendant tout l'hiver. Ce n'est pas moi qui m'abîme les yeux en tentant de lire à la lumière d'une lampe à huile. Ce n'est pas moi qui suis obligé de me lever au milieu de la nuit pour remettre du bois dans le feu.

— Tu as raison, ce n'est pas toi. C'est pour ça que je ne comprends pas pourquoi ça te gêne.

— Ça me dérange parce que, quand tu tiens à quelqu'un, tu souhaites le meilleur pour cette personne. Tu as envie qu'elle soit en sécurité, que sa vie soit confortable, facile.

Avant de répondre, elle prit une bouchée de tarte aux pommes.

— Tu penses que ce dont j'ai réellement envie, c'est d'être comme les autres ? Mais ce n'est pas le cas, Rourke.

— Je le sais. Tu es une femme unique.

— Une femme unique difficile à supporter ? C'est pour cette raison que tu souhaites me changer ?

— Je ne souhaite pas te changer, Annie ! Ce n'est pas le sujet, pas du tout. Je souhaite simplement le meilleur pour toi. J'aimerais par exemple que tu puisses manger de la glace quand bon te semble.

Ne sachant que répondre, elle ne dit rien. Elle laissa le silence s'installer entre eux et termina son dessert tandis qu'il finissait son café.

Une minute plus tôt, la soirée était parfaite, et maintenant... En un instant, tout semblait s'être écroulé.

Tout cela était sa faute ; elle était beaucoup trop têtue. Au lieu d'y voir des menaces contre son mode d'existence, elle ferait mieux d'apprécier ses attentions.

De temps en temps, elle rêvait de détruire les murs de défense qu'elle avait construits autour d'elle. Les maintenir était tellement fatigant... Surtout lorsqu'elle devait faire face à quelqu'un d'aussi coriace que Rourke.

— Je suis désolée, Rourke. Je ne voulais pas paraître ingrate.

— Je pense que tu aimes passer pour une fille étrange. Ça te permet de tenir à distance les gens qui pourraient souhaiter se rapprocher de toi. Mais en agissant ainsi, tu rates beaucoup. Tu ne mérites pas de passer le reste de ta vie seule, Annie.

— Je voudrais rentrer à la maison.

Elle ne refusait pas la discussion ; elle préférerait simplement défendre son point de vue sur un terrain familier. Dans cette robe stupide, dans ce restaurant chic, elle se sentait mal à l'aise.

Faible, vulnérable.

Sans un mot, Rourke se leva et l'aida à mettre sa veste. Il posa ensuite quelques billets sur la table et lui prit la main.

Une fois dehors, elle s'attendit à ce que la dispute reprenne. Au lieu de

cela, Rourke l'enlaça et la plaqua contre le mur de briques avant de l'embrasser avec une possessivité qui lui coupa le souffle.

Elle résista quelques instants à l'intensité de ce baiser puis, comme envoûtée, se laissa aller. Elle s'abandonna et succomba au plaisir.

— N'oublie jamais que je tiens à toi, Annie, murmura-t-il en s'écartant d'elle. N'oublie pas non plus que je désire ce qu'il y a de mieux pour toi. Jamais je n'ai été aussi attaché à une femme, et ça veut dire beaucoup.

Là dessus, sans l'attendre, ni même attendre sa réponse, il se dirigea vers la voiture, disparaissant au coin de la rue.

Sous le choc, elle resta immobile quelques instants avant de prendre une profonde inspiration pour rassembler ses idées.

— Annie ?

En entendant une voix masculine prononcer son nom, elle se retourna et reconnut Sam Decker.

— Sam ? Mais... Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je me suis arrêté chez toi, un peu plus tôt et, comme tu n'étais pas là, je me suis inquiété.

— Comment as-tu su que j'étais ici ?

— J'ai pensé que tu étais sûrement avec Quinn, alors j'ai mis les patrouilles en alerte.

Abasourdie, elle écarquilla les yeux. Il les avait fait suivre ? Elle n'en croyait pas ses oreilles !

— Nous sommes simplement venus dîner, Sam ! Nous ne faisons rien de mal.

Tout en parlant, elle vit le regard de Sam descendre sur sa robe et sentit ses joues s'empourprer.

La trouvait-il ridicule ? Probablement. Et sans doute allait-il raconter à tout le village comme elle était vêtue ce soir.

— Je... Je devrais y aller. Rourke m'attend, il est allé faire chauffer la voiture. A bientôt, Sam.

Sans un mot de plus, elle fit demi-tour et se mit à courir.

Quelques secondes plus tard, elle retrouva Rourke, adossé à la portière de sa voiture, les bras croisés sur la poitrine.

— Tu en as mis du temps ! dit-il en lui ouvrant la portière. J'ai cru que tu avais décidé de prendre un taxi.

— Non, j'ai juste croisé Sam Decker.

— Decker ? Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Il s'est arrêté à la maison, tout à l'heure. Comme il ne m'a pas trouvée, il s'est inquiété. Alors il nous a cherchés.

Tandis qu'elle lui expliquait ce qui s'était passé, elle le vit lever les yeux au ciel. Apparemment, il ne trouvait pas la situation drôle.

— Si tu ne me croyais pas jusque-là quand je te disais que certaines personnes tiennent à toi, tu en as maintenant la preuve, Annie. D'ailleurs, peut-être est-ce Sam que tu préférerais avoir dans ton lit.

Sam ?

Pourquoi disait-il cela ? Il avait perdu la tête !

— Ne sois pas ridicule, Rourke ! Je t'ai déjà dit que je ne fais pas confiance à Sam. Et je suis satisfaite que ce soit toi qui partages mon lit. Pourquoi voudrais-je un autre homme ?

La colère la gagnant, elle prit place dans la voiture et claqua la portière.

Il s'installa au volant et la dévisagea durant de longues secondes avant de secouer la tête et d'éclater de rire.

Il riait maintenant ?

Mais pourquoi ? Elle ne comprenait plus rien.

— Merci, Annie, dit-il enfin. Tu viens de répondre à ma question.

— Quelle question ?

Il ne répondit pas.

Ce n'était pas le moment de se demander pourquoi elle cherchait à éviter tout lien émotionnel, songea Annie, déroutée. Ils ne se connaissaient que depuis trois jours, et leur relation lui paraissait déjà compliquée.

Beaucoup trop compliquée pour elle.

La preuve : elle ne savait même pas pourquoi ils se disputaient !

— Quelle question ? répéta-t-elle.

— Je me demandais ce que tu ressentais à mon égard. J'ai maintenant la réponse.

— Tu te trompes. Tu ne peux pas savoir ce que je ressens, Rourke, puisque moi-même, je l'ignore.

— Je pense que tu sais très bien ce que tu ressens. Tu refuses simplement de l'admettre. De cette manière, tu peux prétendre garder le contrôle.

Avec un soupir, elle croisa les bras et ferma les yeux.

Qu'attendait-il d'elle ? Et elle, qu'attendait-elle de lui ?

Pourquoi sa vie était-elle soudain si compliquée ? Ce soir, elle se sentait complètement perdue.

* * *

Le lendemain matin, le temps était de nouveau au beau fixe. Toute trace de la tempête avait disparu, laissant place à une belle journée d'automne sur l'île de Cap-Breton.

Sous le soleil, Rourke prit le chemin du village, au volant de sa voiture.

Après réflexion, il avait décidé de ne pas tenir compte de l'avis d'Annie en ce qui concernait l'isolation de son grenier, et de simplement procéder aux travaux.

Après tout, que risquait-il ? Qu'elle l'empêche de monter au grenier ? Qu'elle lui interdise l'entrée de la maison ?

Il avait déjà compris que, parfois, mieux valait éviter de lui demander son avis. Sauf s'il voulait provoquer un drame.

Se concentrant sur la route, il réprima un bâillement.

Il n'avait pas beaucoup dormi, la nuit dernière. Après être rentrés du restaurant, ils avaient en effet évacué leur colère et leur frustration au lit, faisant l'amour jusqu'à tomber de sommeil. Enfin... jusqu'à ce qu'Annie tombe de sommeil, car lui n'avait pas réussi à fermer l'œil. Ne parvenant pas à s'endormir, il avait fini par prendre une lampe de poche et était parti explorer la maison.

Sur le moment, il n'avait eu aucune intention de violer l'intimité d'Annie. Il avait juste voulu jeter un coup d'œil à son atelier. Finalement, il avait été tellement absorbé par ses peintures, ses dessins et ses sculptures qu'il n'avait pas vu le temps passer. Il avait admiré des tableaux de grandes dimensions représentant de beaux paysages marins, mais aussi des tableaux plus modestes, une série d'aquarelles sur le thème des oiseaux marins et des fleurs des champs, des patchworks, des croix celtiques en cuivre...

Fasciné et gagné par une insatiable curiosité, il avait tout regardé, tout examiné. Annie était dotée d'un incroyable talent. Elle avait même transposé ses poèmes en cartes de vœux, des cartes bien plus belles que celles vendues dans les papeteries.

Hélas ! ce talent semblait voué à demeurer caché.

Devait-il évoquer le sujet ?

Il hésitait, de peur qu'elle lui reproche d'avoir fouillé sa maison.

Était-il possible qu'elle ignore que son atelier était une véritable mine d'or ? Elle pourrait vendre ses œuvres dans des galeries d'art ou des boutiques de souvenirs de l'île, et ainsi gagner suffisamment pour s'offrir l'électricité et l'eau courante.

Mais, avant cela, il devait la convaincre d'oser et de sauter le pas...

Arrivé au village, il se gara devant le magasin général et entra dans la boutique derrière le comptoir de laquelle se tenait Betty Gillies.

— Regardez qui voilà ! lança-t-elle d'un ton teinté d'ironie. Vas-tu enfin quitter l'île ou as-tu décidé de rester pour de bon ?

— Je partirai bientôt. Pour le moment, je suis occupé.

Il ne mentionna pas qu'il logeait chez Annie. De toute façon, tout le village devait déjà être au courant. Les nouvelles allaient vite, ici.

— Il paraît que tu es occupé avec Annie Macintosh, répliqua Betty, confirmant ce qu'il pensait. Bon, de quoi as-tu besoin ? D'autres tuiles ?

— Non. Je vais maintenant m'attaquer à l'isolation. Je pense que dix rouleaux de laine de verre devraient me suffire. Je voudrais les mêmes que ceux que tu m'as vendus pour la maison de Buddy.

— A propos de la maison de Buddy, j'ai peut-être des locataires pour toi. Ils souhaiteraient louer la semaine prochaine.

— Pourquoi quelqu'un voudrait-il louer la maison pour si peu de temps ?

— Le Festival celtique commence dans huit jours. Toutes les chambres d'hôtel de l'île sont déjà réservées, alors certains habitants louent leur maison à cette occasion. Mes cousins viennent de Toronto et, plutôt que camper dans mon salon, ils cherchent une location.

— Pourquoi pas... Le problème, c'est que je n'ai aucune idée du prix à demander.

— Marcy O'Neill a l'habitude de louer sa maison. Je pourrais lui poser la question et te tenir au courant.

— Très bien.

— Maintenant, laisse-moi chercher Timmy. Il va te préparer les rouleaux de laine de verre.

Lorsque Betty revint, quelques minutes plus tard, elle lui tendit la facture.

— Puisque tu seras là pour le festival, tu devrais t'arrêter à la salle paroissiale. Nous y organisons un petit marché d'art, avec des artistes locaux. Ma fille tient un stand. Elle vend des serviettes brodées. Elle est célibataire, d'ailleurs, et...

— Je crois que tu m'en as déjà parlé, à ma dernière visite, répliqua-t-il en se forçant à sourire. Dis-moi plutôt, Betty, ce que je devrais faire si je connaissais une artiste intéressée. Quelles sont les démarches pour obtenir un stand ?

— Le mieux serait que tu ailles voir le père John. C'est lui qui s'occupe de tout ; il est le mieux placé pour te renseigner. Bon, Timmy doit avoir terminé, maintenant. Va donc garer ta voiture à l'arrière du magasin, et il t'aidera à charger les rouleaux.

— Merci.

Sitôt sur le parking, une foule d'idées lui vint.

Annie n'avait pas besoin d'aller dans une galerie. Elle pouvait très bien vendre ses œuvres au marché d'art. Il lui suffisait d'étiqueter ses tableaux, d'évaluer leur prix et, ensuite, il l'aiderait à les vendre. Et la somme qu'elle récolterait lui permettrait de procéder à de petites réparations dans sa maison.

Il se gara derrière l'entrepôt et Timmy, un jeune homme qui avait effectué quelques travaux dans la maison de Buddy, sortit. Il venait de terminer le lycée et espérait devenir vétérinaire plus tard. En attendant, il travaillait pour se payer ses études.

— Salut, lui lança le garçon en souriant. J'ai entendu dire que tu avais décidé de rester un peu plus longtemps.

— Qui te l'a dit ?

— Des gens, ici et là... Il paraît même que tu loges chez Annie Macintosh. Comment est-ce que ça se passe, avec elle ?

— Ça ne te regarde pas, répliqua-t-il, feignant la colère.

— Tu devrais faire attention, Rourke. Tu sais ce qu'on dit, à propos d'Annie.

— Non, dis-moi.

Comprenant manifestement qu'il avait trop parlé, Timmy secoua la tête.

— En fait, rien. On ne dit rien.

— Si, je veux savoir, insista-t-il.

Le jeune homme baissa les yeux vers ses pieds. Il semblait soudain très mal à l'aise.

— En fait... On dit que c'est une sirène, comme sa mère.

Une sirène ?

Incrédule, il écarquilla les yeux.

— C'est n'importe quoi, Timmy !

— Les sirènes s'installent sur un rocher puis, par leur chant, attirent les hommes dans la mer.

— Je sais ce qu'est une sirène, Timmy, merci.

— Je ne fais que te prévenir. Tu ne voudrais pas subir le même sort que son père, quand même ! Il s'est noyé, tu sais. Il a entendu chanter sa femme et il a marché tout droit dans l'océan.

— Je peux t'assurer qu'Annie Macintosh n'est qu'une femme comme une autre.

— Les sirènes savent se déguiser pour agir en toute discrétion.

Le garçon mit le dernier rouleau dans le coffre du 4x4 puis fourra ses mains dans ses poches.

— C'est bon, tout est chargé.

— Si tu entends cette histoire une nouvelle fois, dis à tout le monde que ce n'est pas vrai. Fais-moi confiance, Timmy. Tout ce qui se dit à propos d'Annie Macintosh n'est qu'un tissu de mensonges.

— Des mensonges, répéta Timmy. D'accord. Je m'en souviendrai. Bon, s'il te faut un coup de main, tu as mon numéro. J'ai toujours besoin d'argent pour pouvoir aller à l'université.

— J'y penserai, répondit Rourke. Allez, bonne journée.

Il monta dans sa voiture puis démarra.

En roulant, il repensa à sa conversation avec Timmy. Les gens qui croyaient qu'Annie avait le pouvoir de les attirer vers la mort étaient ridicules !

Il était temps que la ville de Pearson Bay découvre la véritable Annie Macintosh et, pour cela, il avait un plan.

* * *

En entendant un bruit de moteur, Annie s'essuya les mains avec un torchon puis enfila sa veste.

Rourke avait dit qu'il allait au village, sans doute pour acheter le matériel nécessaire à l'isolation du grenier, mais elle n'avait pas pensé qu'il reviendrait si vite. Peut-être avait-il oublié quelque chose.

Elle sortit et vit non pas le 4x4 de Rourke, mais la voiture de Sam Decker, qui approchait.

L'avait-il vue ? Peut-être pouvait-elle encore aller se cacher... Continuer la conversation qu'ils avaient commencée devant le restaurant était bien la dernière chose qu'elle souhaitait.

Elle allait rentrer lorsque le policier lui fit signe. Zut ! Trop tard.

Tant pis.

— Salut, Sam, comment vas-tu ? lança-t-elle lorsqu'il descendit de son véhicule.

— Aussi bien que possible. Nous nous préparons pour le Festival celtique. Il commence vendredi, et de nombreux touristes sont attendus sur l'île. Tu as l'intention de venir assister à quelques concerts ? Je pourrais t'avoir des tickets, si tu veux.

— C'est gentil, mais je n'aime pas trop la foule. Je...

Elle s'interrompit un instant puis reprit.

— Pourquoi es-tu ici, Sam ?

Tout en prononçant ces mots, elle vit le regard de son vis-à-vis devenir plus dur, plus noir.

— Et Rourke, pourquoi est-il ici ? Qu'est-ce qu'il a que je n'ai pas ? Bon Dieu, Annie ! Tu sais bien ce que je ressens pour toi. J'ai été patient. Je pensais qu'il fallait que j'attende encore un peu, mais aujourd'hui, j'ai l'impression que rien n'arrivera jamais.

— Non, je ne crois pas.

— Maintenant serait un bon moment pour me le dire. Ça fait trois ans que je perds mon temps en imaginant que tu es la femme de ma vie.

— Je ne t'ai jamais donné le moindre encouragement, Sam.

— Tu ne m'as jamais découragé non plus. Qu'est-ce que tu trouves à Rourke ? C'est parce qu'il vient de la ville alors que j'ai grandi ici ? Ça ne fait pas de lui un homme meilleur. Je t'aime, Annie. Je sais que je ne te l'ai jamais dit, mais je t'aime et je...

Elle se dépêcha de poser un doigt sur les lèvres de Sam pour l'empêcher d'en dire davantage.

— Ne dis rien de plus, Sam. Ça ne changerait rien. Tu sais bien pourquoi ça ne fonctionnera jamais entre nous. Je te l'ai déjà dit.

— Mais c'est une vieille histoire, Annie ! Nous n'étions que des gosses... J'étais stupide, à l'époque.

— Tu m'as harcelée pendant près de six ans, Sam ! Comment veux-tu que je l'oublie ? Comment puis-je croire le moindre mot qui sort de ta bouche ?

— J'ai simplement agi comme ça, à l'époque, parce que tu me plaisais. J'ignorais juste comment te le montrer.

— Non ! Tu as agi comme tu l'as fait parce que ça te donnait un sentiment de puissance. Parce que ça te permettait de jouer les durs devant tes copains.

— Je me suis déjà excusé, Annie. Alors dis-moi, qu'attends-tu d'autre de ma part ? Je suis prêt à tout.

— Oublie-moi, Sam, c'est le mieux. C'est ce que je voudrais que tu fasses.

Il la dévisagea, bouche bée. Il semblait sous le choc.

Au bout de quelques secondes, se reprenant, il fit demi-tour et, sans un mot, retourna vers sa voiture.

De son côté, elle sentit alors les larmes lui monter aux yeux.

Sam l'avait tourmentée lorsqu'elle était enfant. Pourtant, elle regrettait de

lui avoir fait de la peine. Oui, il s'était excusé, plus d'une fois, même, et elle lui avait pardonné. Mais son cœur ne pouvait oublier tout ce qu'il lui avait fait subir.

Tandis que Sam s'éloignait, elle vit arriver le 4x4 de Rourke et elle réprima un juron. Elle allait maintenant devoir répondre à ses questions.

L'autre problème, pour elle, allait être de s'approvisionner de bois, dorénavant. Surtout à l'approche de l'hiver.

Rourke ne serait pas content de la visite de Sam, mais sans doute trouverait-il une solution pour le bois. C'était un homme plein de ressource, un homme capable de faire face à toutes les crises, sans paniquer.

Il se gara et descendit vivement de voiture.

— Salut, la Belle au bois dormant ! Je suis surpris de te voir debout.

— J'ai eu de la visite.

— J'ai vu. Que voulait-il ?

— Rien, mentit-elle. Juste avoir de mes nouvelles.

— A mon avis, il voulait surtout savoir si j'étais toujours là.

— Il a un faible pour moi, admit-elle.

Rourke riva son regard au sien.

Son regard était si vif, si perçant qu'elle avait l'impression qu'il pouvait parfaitement lire en elle.

— Tu devrais peut-être revoir ton opinion à son sujet, ma chérie. Il a un bon emploi, il vit sur l'île... Il a de nombreuses qualités.

— Mais toi aussi, tu as des qualités. Bon, en fait, Sam voulait m'informer qu'il ne me livrera plus de bois.

— Fini le bois gratuit, donc.

— Il n'était pas gratuit.

— Quasiment. Quoi qu'il en soit, il faut croire que le hasard fait bien les choses, parce que j'ai trouvé le moyen pour toi de gagner un peu d'argent.

Jusqu'à présent, gagner de l'argent ne l'avait pas intéressée. Mais maintenant, sans Sam pour lui procurer du bois, la vie risquait de devenir difficile si elle ne se trouvait pas davantage de revenus.

— Je t'écoute. De quoi s'agit-il ?

Avant de répondre, il monta les marches de la terrasse pour la rejoindre et lui prit la main.

— Viens avec moi, Annie.

Elle le suivit dans la maison, jusqu'à l'atelier. Les volets ouverts, la pièce était baignée d'une douce lumière. Depuis que la tempête s'était calmée, la température s'était même réchauffée.

— Voilà ton argent, Annie. Ton argent est ici.

Il attrapa un carré de patchwork.

— Tu pourrais encadrer ces tissus et les vendre pour trente ou quarante dollars. Et ces aquarelles au moins le double.

— Non. Cette activité n'est qu'un passe-temps pour moi. Je n'ai aucun talent.

— La mère de Decker vend bien tes toiles dans sa boutique.
— Oui, mais elle ne gagne pas grand-chose.
— Je me suis arrêté chez elle. Ton tableau du phare de Louisburg est affiché à trois cents dollars.

Trois cents dollars ?

Elle écarquilla les yeux. Elle n'était pas sûre d'avoir bien entendu.

— Trois cents dollars ?

— Oui. Et ces petites croix de cuivre... C'est exactement ce que recherchent les visiteurs du Festival celtique. Tu pourrais gagner au moins soixante dollars par croix.

Elle le regarda aller et venir dans son atelier. Il semblait savoir où tout se trouvait.

Était-il venu l'espionner ? Était-il venu fouiller ? A cette idée, elle sentit la colère monter en elle mais se força à la refouler.

Rourke tentait simplement de l'aider. Elle ne devait pas lui en vouloir. Elle devait plutôt lui en être reconnaissante.

— Comment faudrait-il que je fasse ? demanda-t-elle alors. Il me faudrait une boutique ou...

— Tu pourrais commencer par vendre tes œuvres au marché d'art qui se tient pendant le Festival celtique. Je suis passé voir le père John ; il accepte de te louer un stand. Nous aurons juste besoin d'une tente pour protéger tes tableaux de la pluie et d'une table. Je pourrais fabriquer quelques cadres, et...

— Attends, Rourke...

Tout à coup, son projet lui paraissait très compliqué.

Trop compliqué.

— Es-tu en train de me proposer de vendre mes créations moi-même ?

— Bien sûr. Les acheteurs aiment rencontrer les artistes, discuter avec eux. C'est l'objet même d'un marché d'art.

— Non, fit-elle d'un ton sec en sentant la peur l'envahir. Je ne peux pas le faire, pas à Pearson Bay. Peut-être ailleurs, mais pas ici.

— Comme tu veux. Mais il faudra alors trouver un autre marché d'art. Nous pouvons peut-être chercher sur internet... Zut ! J'oubliais... Tu n'as pas d'ordinateur. Peut-être pourrais-tu alors appeler... Ah non. J'oubliais, tu n'as pas le téléphone non plus...

Il s'interrompit et haussa les épaules.

— J'ai fait ma part du travail, Annie. Si tu ne veux pas continuer, c'est ton affaire. Maintenant, je vais aller m'occuper du grenier.

Là-dessus, il s'en alla, la laissant seule dans l'atelier, au milieu d'années de travail.

La peinture avait toujours été un moyen pour elle de passer le temps. Lorsqu'elle terminait un tableau qu'elle aimait, elle se sentait fière ; elle gagnait un peu de confiance en elle. Mais jamais elle n'avait imaginé vendre ses œuvres.

— Trois cents dollars..., murmura-t-elle.

Peut-être Rourke avait-il raison. Peut-être ce marché d'art était-il la solution à son problème d'argent.

Elle prit une boîte contenant quelques cartes de vœux qu'elle avait fabriquées. Emballée avec un joli ruban, cette boîte pourrait peut-être se vendre cinq dollars.

Songeuse, elle regarda le contenu de la pièce.

Elle ne ressentait aucun attachement particulier pour ces tableaux ou ces dessins. Les vendre ne lui poserait donc pas de problème.

Mais devoir les vendre elle-même, c'était autre chose.

Rourke avait installé son atelier improvisé au rez-de-chaussée du phare, étalant ses outils sur le sol afin de les retrouver plus facilement.

Il n'avait pas fallu longtemps à Annie pour accepter de participer au marché d'art. Après tout, elle était une personne raisonnable et savait quand arrêter de batailler et rendre les armes. Elle s'inquiétait toujours de l'aspect relationnel du marché, mais la nuit dernière, avant de se coucher, ils avaient répété ses arguments de vente. Peu à peu, elle avait paru gagner un peu de confiance en elle.

Hélas ! il ne pouvait ni prévoir ni contrôler les réactions des habitants de Pearson Bay. Ils semblaient tous avoir une opinion bien tranchée concernant Annie et sa famille. La rumeur colportée par Timmy en était un parfait exemple. Si elle devait entendre ce genre de remarque lors du marché, alors sans doute cela deviendrait-il difficile pour elle.

Il releva la tête en entendant son téléphone portable sonner. Pour la première fois depuis qu'il avait quitté la maison de Buddy, il l'avait branché ce matin.

Il le prit et vit qu'il avait reçu un SMS de Kyle, l'ami à qui il avait sous-loué son appartement.

Un coursier t'a livré un paquet. Ça a l'air important. Que dois-je faire ?

Sans attendre, il composa le numéro de son ami.

— Salut, lança-t-il lorsque Kyle décrocha. J'ai eu ton message. D'où vient ce paquet ?

— Il a été envoyé par un avocat, basé à Manhattan. Dis-moi, je suis surpris, je pensais que tu rentrais le premier du mois.

— J'ai finalement décidé de rester un peu plus longtemps. Tu peux ouvrir le paquet et me dire ce qu'il contient, s'il te plaît ?

— Ne quitte pas.

Rourke attendit, écoutant les bruits à l'autre bout de la ligne.

— Ça vient bien d'un avocat, reprit Kyle au bout de quelques secondes. M^e Maria Cantwell du cabinet Rogers, Frane et Cantori. C'est une ancienne petite amie à toi dont tu m'aurais caché l'existence ?

— Je ne suis jamais sorti avec une avocate.

— Attends... D'après ce que je lis, tu aurais fait un héritage.

— C'est une blague ?

— Je ne sais pas, tout me semble légal. Une certaine Aileen Quinn t'aurait fait un legs. Elle serait la sœur de ton grand-père Diarmuid Quinn. Le courrier dit que tu dois contacter l'avocate au...

— Ecoute, mets tous les papiers dans une enveloppe et poste-les-moi. Mais d'abord, peux-tu m'envoyer par texto le nom et le numéro de l'avocate. Je vais lui passer un coup de fil pour en savoir un peu plus.

— Tu vas peut-être devenir riche !

— Ça m'étonnerait. Si elle m'a légué quelque chose, c'est sans doute un vase ou une théière ancienne. Personne dans la famille Quinn n'avait d'argent.

— Si, ton père.

— C'est vrai, et ma mère a hérité de la totalité. De toute façon, ça ne me dérange pas. En ce moment, j'apprends à vivre plus modestement et, débarrassé du superflu, je ne suis pas malheureux.

— Si tu le dis... Quand rentres-tu ?

— Je ne sais pas encore, mais peut-être pas avant un bon bout de temps... Ou peut-être jamais.

— Je ne te vois pas vivre dans une petite île, d'autant que tu m'avais dit qu'il n'y avait aucune femme à ton goût, là-bas.

— Je m'étais trompé, il y en a bien une. Je te raconterai plus tard. En attendant, envoie-moi le nom et le numéro de l'avocate.

Il raccrocha puis sortit du phare.

Aujourd'hui, la température était presque estivale.

En attendant le texto de Kyle, il s'assit sur les marches, au soleil.

Lorsqu'il releva la tête, il vit Annie qui arrivait avec un plaid et un panier. Pieds nus, ses cheveux bouclés flottant dans le vent, elle portait une robe de coton fleurie qui dévoilait ses jambes fines.

— Tu es la plus belle femme que j'aie jamais vue, lui dit-il, charmé, lorsqu'elle fut près de lui.

— Attention, tu me le dis tellement souvent que je risque de finir par te croire.

— Mais tu peux le croire.

— Tu as reçu un coup de fil ? lui demanda-t-elle en baissant les yeux vers son téléphone.

— Oui, mais ce n'était rien d'important. Qu'est-ce que tu transportes dans ton panier ?

— Le déjeuner. J'ai pensé que nous pourrions descendre jusqu'à l'océan et manger dehors, il fait tellement beau. Tu as vu lady Gray, aujourd'hui ? Elle n'est pas venue jusqu'à la maison, ce matin, alors je me demande si elle n'est pas partie.

Il se leva et lui prit le panier des mains.

— Allons jusqu'à l'océan, nous la trouverons peut-être.

Main dans la main, ils prirent le sentier côtier en direction d'une petite

crique sablonneuse, cachée derrière le phare.

Une fois sur la plage, Annie étala le plaid tandis qu'il posait le panier et retirait sa chemise.

— Ce pique-nique est vraiment une bonne idée.

— Tu devrais te déshabiller complètement, lui suggéra-t-elle en s'installant à son côté.

— Parce que nous allons déjeuner nus ?

Elle promena une main fine et délicate le long de sa mâchoire et plongea son regard émeraude dans le sien.

— Je ne sais pas. Pour le moment, j'ai surtout envie que tu m'embrasses.

— Avec plaisir !

Il effleura ses lèvres avec les siennes et elle poussa un petit soupir avant d'approfondir le baiser. Elle s'ouvrit à lui et, instantanément, fit danser sa langue contre la sienne avec une immense gourmandise.

Tout à coup, ce n'était plus tellement de nourriture qu'il avait envie. Il avait faim de sensualité, désormais.

Le cœur battant à toute allure, il posa la main sur sa cheville fine et remonta lentement le long de sa jambe, jusque sous sa robe vaporeuse.

Elle était nue ! Elle ne portait rien en dessous !

Il sentit sa température monter en flèche. Brûlant de désir, il déboutonna sa robe puis referma sa main sur un sein laiteux avant d'en prendre la pointe offerte dans la bouche pour jouer avec.

Même s'il lui restait des heures de travail avant que tout soit prêt pour le marché d'art, il ne pensait plus qu'à Annie, à l'instant qu'ils étaient en train de vivre. Le lien physique entre eux était indéniable, l'alchimie unique. Ils semblaient ne pas pouvoir se passer l'un de l'autre.

Leur relation ne se bornait toutefois pas à un lien physique. Plus les heures passaient, plus le lien émotionnel entre eux se renforçait, s'approfondissait.

Il ressentait un besoin impérieux de la protéger, comme s'il était la seule personne au monde capable de la rendre heureuse.

Peut-être était-ce cela, l'amour...

Rourke Quinn amoureux...

Il n'avait rien vu venir et, maintenant, il était trop tard pour lutter.

Annie se débarrassa tant bien que mal de sa robe et s'allongea sur le plaid, à côté de lui.

Dans un premier temps, il ne bougea pas.

Il se contenta de la dévorer du regard, d'admirer sa peau claire, aussi douce que de la soie, ses courbes parfaites et envoûtantes, ses taches de rousseur...

Puis, l'imitant, il se débarrassa de son pantalon et de ses chaussures. Une fois nu, il se réinstalla à côté d'elle au soleil et, peu à peu, il sentit ses paupières devenir lourdes. Ils n'avaient pas beaucoup dormi, la nuit dernière, alors une petite sieste avant le déjeuner ne lui ferait pas de mal.

Il était sur le point de s'endormir lorsque Kit se mit à aboyer, le sortant de sa torpeur. Il rouvrit les yeux et vit qu'Annie fixait l'océan. Il se redressa aussitôt.

— Que se passe-t-il, ma chérie ?

— Lady Gray est là, répondit-elle en lui indiquant un point, au bord de l'eau avant de se lever et de courir jusqu'au rivage.

Il resta assis, charmé par le spectacle. Jamais il n'avait vu femme plus belle, plus séduisante, plus désirable. Heureusement, un seul autre homme sur l'île semblait s'être aperçu de son pouvoir de séduction, Sam Decker. N'importe où ailleurs, Annie Macintosh aurait, sans l'ombre d'un doute, fait fureur et attisé toutes les convoitises.

Quelques minutes plus tard, le phoque s'avança sur le sable. Il vit alors Annie se pencher et river son regard à celui de l'animal. Pendant de longues secondes, ni l'une ni l'autre ne bougèrent puis, soudain, lady Gray grogna avant de retourner vers l'océan Atlantique.

Il rejoignit alors Annie et l'enlaça.

— C'est fini, murmura-t-elle d'une voix mal assurée. Elle ne reviendra plus.

— Bien sûr que si. Elle reviendra l'année prochaine.

— Non, elle ne reviendra pas. Elle est venue me dire au revoir.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Je le sais, c'est tout. Je l'ai vu dans ses yeux. Nous avons besoin l'une de l'autre et, maintenant, ce n'est plus le cas.

Il ne répondit pas.

Il regarda au loin, scrutant les vagues pour tenter d'apercevoir le phoque une dernière fois. En vain.

— Je peux te dire quelque chose, Rourke ? Et tu me promets de ne pas me traiter de folle ?

— Je t'écoute.

— Je pense que lady Gray est la réincarnation de ma mère. Tu crois à la réincarnation ? Non... Excuse-moi. Je n'aurais jamais dû te poser cette question. C'était idiot.

— Non, pas du tout.

— J'ai découvert lady Gray sur les rochers, le lendemain de la mort de ma grand-mère. J'étais seule, perdue, et elle était là. Elle seule a été capable de me faire oublier mes idées noires, alors j'ai imaginé que...

— Ce n'est pas idiot. Sais-tu que, dans la mythologie celte, les selkies sont des femmes qui prennent la forme de phoques pour envoûter les hommes ?

— Peut-être avais-je simplement besoin de croire... Je ne sais pas...

— Nous nous accrochons tous à ce que nous pouvons, pour avancer. Ce phoque est spécial. J'ignore ce qu'il a, mais il a un pouvoir, c'est certain.

A ces mots, Annie noua ses bras autour de son cou et l'embrassa. Elle semblait touchée, et heureuse qu'il ne se soit pas moqué d'elle.

— Merci, Rourke.

— Pourquoi me remercies-tu ?

— Merci d'être ici, merci de m'écouter, de m'aider... Tu as fait énormément pour moi, et je ne voudrais pas que tu me prennes pour une ingrate. Sache que je te remercie de tout mon cœur.

— Pour me remercier, tu pourrais peut-être me nourrir et ensuite me faire l'amour, sur cette plage. Qu'en penses-tu ?

— Tu n'as pas plutôt envie de nager, d'abord ? La crique est peu profonde, donc l'eau ne sera pas trop froide. Il faut en profiter, avant l'hiver.

Tout en parlant, elle lui avait pris la main pour l'attirer vers l'océan.

— Viens, Rourke. Je t'assure qu'on va bien s'amuser.

Il n'avait jamais nagé nu jusqu'à présent, mais comme l'invitation venait d'une femme sublime, il n'allait sûrement pas se faire prier ou refuser. Eclatant de rire, il la prit alors dans ses bras.

— Viens, petite sirène. Montre-moi tes pouvoirs magiques.

Riant elle aussi aux éclats, Annie se laissa tomber dans l'eau avant de se lover contre lui.

La journée était parfaite.

Sa vie était parfaite, et il ne voulait surtout pas qu'elle change.

* * *

Annie s'assit sur le plancher de son atelier, au milieu de ses créations, tandis qu'une douce brise soufflait par les fenêtres grandes ouvertes.

Après le petit déjeuner, Rourke lui avait confié un paquet d'étiquettes et un stylo avec pour mission de déterminer le prix de ses œuvres et de les étiqueter.

Mais après deux heures passées à étudier son travail, elle n'avait pas été capable de fixer de prix pour quoi que ce soit. Ce n'était pas qu'elle était incapable de déterminer la valeur de ses créations. Non. Le problème était qu'elle se rendait compte que dès qu'elle aurait collé la première étiquette, elle serait engagée. Elle ne pourrait plus faire marche arrière. Demain soir, elle mettrait tout son travail dans le coffre du 4x4 de Rourke et, le lendemain, elle participerait au marché d'art.

Rourke avait beaucoup travaillé pour elle. Il avait fabriqué des panneaux pour qu'elle puisse accrocher ses tableaux, il était allé jusqu'à Halifax pour acheter du papier de protection. Il lui avait également acheté du vernis à appliquer sur ses croix celtiques.

Au total, entre les tableaux, les cartes, les croix, elle disposait de cent trente-deux pièces à vendre... Du moins, si elle décidait de les vendre.

A cette pensée, sa raison la rappela à l'ordre.

Que lui arrivait-il ?

Que penserait Rourke si elle renonçait maintenant ? Pouvait-il tomber amoureux d'une femme aussi lâche, une femme si peureuse qu'elle n'arrivait

même pas à participer à un modeste marché d'art ?

Non. Certainement pas.

Hélas ! elle avait vécu dans son petit cocon protecteur pendant si longtemps qu'elle ne savait plus comment se comporter en public. Elle se sentait nerveuse au milieu de la foule. Elle ne savait pas quoi dire, ni que faire, quand sourire...

Peut-être aurait-elle moins de mal si elle avait appris les codes de la vie en société, lorsqu'elle était plus jeune. Tel n'avait pas été le cas et, aujourd'hui, elle ne pouvait s'empêcher de croire que tout le monde la jugeait, la critiquait.

— Lâche, murmura-t-elle. Tu es lâche, Annie. Lâche, lâche !

Rourke la considérait comme une femme forte, intelligente, résiliente. Elle pouvait donc y arriver. Si elle le décidait, elle pouvait participer au marché d'art.

Oui, elle y arriverait.

Rassemblant son courage, elle prit une petite aquarelle et colla une étiquette dans un coin.

A combien Rourke l'estimait-il ? Il avait énoncé tant de chiffres qu'elle ne les avait pas retenus.

Elle examina sa peinture, des fleurs des champs, et se souvint tout à coup du jour où elle l'avait peint. Il s'agissait de celui où elle avait rencontré Kit, couvert de puces et boitant, en train d'errer dans le bois. Il l'avait suivie jusqu'à chez elle ; alors elle l'avait lavé, nourri, puis remis dehors. Le lendemain matin, elle l'avait trouvé assis sous le porche, comme s'il l'attendait. Elle l'avait donc adopté, non sans avoir demandé à Sam de mettre une petite annonce au café du village, pour tenter de retrouver son propriétaire. Personne n'avait jamais répondu.

Ce jour-là avait été une bonne journée

— Tu as terminé ?

Rourke se tenait sur le seuil de l'atelier. Il avait ôté sa chemise et portait un pantalon de toile, bas sur les hanches, dévoilant ses abdominaux parfaitement dessinés.

— En fait... Je n'ai pas commencé.

— Pourquoi donc ?

Elle haussa les épaules.

S'il l'aimait réellement, il comprendrait ses craintes, mais ni l'un ni l'autre n'avait parlé d'amour pour le moment. Même si leur désir ne s'était pas émoussé, ils n'avaient pas encore défini leur relation.

Était-il amis ? Amants ? S'agissait-il d'une aventure de vacances ou du début d'une histoire plus sérieuse ? Les sentiments de Rourke étaient-ils réels, profonds ?

Elle avait envie de savoir. Elle avait besoin de savoir, pour devenir capable d'avancer.

— Je ne peux pas le faire, Rourke. Je n'ai pas envie de le faire.

— De quoi parles-tu ? D'évaluer tes œuvres ? De les vendre ?

— De tout. Evaluer. Vendre. Me comporter normalement devant des gens qui me considèrent comme folle... Je n'ai pas envie de le faire.

Il la dévisagea durant de longues secondes avant de hausser les épaules.

— Très bien. Si tu n'es pas prête, tu n'es pas prête. Je suis désolé de t'avoir poussée, Annie.

Puis, sans un mot de plus, il fit demi-tour et sortit.

Surprise qu'il n'insiste pas, pas même un peu, elle se leva vivement. Après tout le travail qu'il avait fourni pour l'aider, il laissait tomber aussi facilement ?

Peut-être ses sentiments avaient-ils changé. Peut-être la considérait-il comme une cause perdue et estimait-il qu'elle ne changerait jamais. Après tout, pourquoi un homme tel que lui s'obstinerait-il à faire des efforts pour une fille comme elle ? Il en avait eu assez ; il avait perdu patience. Elle le comprenait.

Elle voulait néanmoins en avoir le cœur net.

Décidée à lui demander d'être honnête à propos de ses sentiments pour elle, quitte à se disputer avec lui, elle se dirigea vers la cuisine d'un pas résolu mais elle ne l'y trouva pas.

Il devait être retourné au phare, sans doute pour mettre le feu à tout le travail qu'il avait fait pour rien.

Elle allait partir le rejoindre quand le portable qu'il avait laissé sur la table de la cuisine se mit à vibrer. Elle le prit et vit un nom s'afficher sur l'écran.

Maria Cantwell.

Après une seconde d'hésitation, elle décrocha.

— Allô ?

— Allô ? fit une voix féminine. Rourke est-il là ?

— Pas pour le moment.

— Pouvez-vous lui dire que Maria a appelé ?

— Puis-je demander à quel sujet ?

— Il est au courant. Dites-lui simplement que je l'ai appelé. Merci, et au revoir.

Son interlocutrice raccrocha et elle reposa le téléphone, perplexe.

Elle refusait d'interroger Rourke et de lui demander s'il avait ou non une petite amie. Tout comme elle refusait de lui demander s'il était marié.

Que faire, alors ?

Avec un soupir de lassitude, elle se laissa tomber dans le fauteuil.

Lorsqu'il était arrivé, elle ne lui avait pas posé ces questions car elle l'avait cru honnête, mais peut-être s'était-elle fait berner. Peut-être Rourke était-il marié et, comme beaucoup d'hommes, n'avait-il pu refuser son offre d'une aventure sans lendemain.

Après tout, quel homme n'en profiterait pas ?

Non, elle n'y croyait pas.

Se reprenant, elle se leva, saisit le téléphone puis prit la direction du phare. Elle y trouva Rourke en train de balayer. Il ne leva pas les yeux vers

elle, ne prononça pas le moindre mot, mais elle pouvait voir qu'il était tendu, qu'il serrait même les dents pour se contrôler.

— Tu as reçu un appel d'une certaine Maria. Elle a dit que tu saurais de quoi il s'agissait, lui annonça-t-elle en lui tendant le portable.

— Merci, répondit-il en glissant son téléphone dans sa poche.

— Je suis désolée pour tout à l'heure, Rourke. J'ai envie de participer au marché d'art, je ne suis simplement pas sûre d'en être capable.

— Tu ne sauras si tu en es capable ou non qu'en essayant, Annie. Mais sache que je serai là, comme lorsque tu n'étais qu'une enfant et que tu te faisais embêter par les garçons. Si quelqu'un te cherche des noises, je serai là.

— Mais je... J'ai l'impression de... D'abdiquer.

— D'abdiquer ? Je ne comprends pas.

— Ça fait si longtemps que je combats les autres, que je fais le nécessaire pour qu'ils ne me blessent pas, que je refuse de suivre leurs règles du jeu... Et maintenant, il va falloir que je fasse comme si tout ça n'avait aucune importance, comme si je ne savais ce qu'ils pensent de moi.

Il lui prit les mains et attendit qu'elle le regarde droit dans les yeux avant de répondre.

— Est-ce que tu me fais confiance, Annie ?

— Oui.

— Alors, fais-moi aussi confiance pour le marché. Si j'avais eu le moindre doute, la moindre crainte, jamais je ne t'aurais proposé d'y participer. Tu me crois ?

Elle avait envie de le croire. Très envie, même. Restait cependant le problème de Maria. Qui donc était cette Maria ?

— Le coup de fil, tout à l'heure..., commença-t-elle alors. Maria... C'est ta petite amie ?

— Non.

— Ne me dis pas qu'il s'agit de ta femme.

— Bien sûr que non. Je ne suis pas marié, et je n'ai pas de petite amie.

— Dans ce cas, tu n'es pas non plus fiancé.

— Non. Maria est avocat. Elle s'occupe pour moi d'une affaire d'héritage.

— La succession de Buddy ?

— Non, d'un autre membre de la famille que je ne connais même pas. Pour le moment, elle essaye juste de déterminer si je suis bien l'homme qu'elle recherche.

A ces mots, elle sentit un immense soulagement la gagner, une vague de chaleur l'envahir et ne put s'empêcher de rougir.

— Je pensais que peut-être... Je ne t'avais jamais demandé si tu étais libre, alors...

Tout à coup, elle se sentait mieux, plus légère, en proie à une sorte de douce euphorie. Elle n'avait plus aucun doute.

— Très bien. Je suis contente.

— Revenons à la question du marché d'art... Vas-tu y participer, oui ou

non ? Parce que si c'est oui, je dois terminer les panneaux.

— Oui, je vais participer. Je vais y arriver.

Son soulagement était tel que la réponse avait coulé de source. Elle n'avait même pas eu besoin de réfléchir.

— Je suis heureux, répondit Rourke avant de déposer un petit baiser sur son front. Tu verras, tout se passera bien. Tu vendras des œuvres et tu gagneras de l'argent.

— Je pourrai ensuite te rembourser.

— On verra.

— J'insiste, Rourke.

— Si tu veux... En attendant, je pense que nous devrions transporter ces panneaux aujourd'hui. J'ai parlé à Betty, la gérante du magasin, et elle m'a proposé de les entreposer dans son arrière-boutique jusqu'à demain. Le marché ouvre ses portes à 10 heures, alors je pense que nous devrions partir de la maison à 8 heures, pour avoir le temps de tout bien installer.

— Très bien.

— Dans l'immédiat, je te propose de terminer ici et de prendre une douche. Ensuite, je t'inviterai à dîner. Nous irons à Pearson Bay. Comme ça, tu pourras t'habituer progressivement au monde avant de plonger dans la foule, demain.

Elle accepta d'un petit hochement de tête, décidée à s'en remettre à lui. Si elle paniquait ce soir, ce serait la fin de tout mais, au moins, elle aurait essayé. Elle lui devait bien de faire cet effort.

Et elle se le devait également.

Quoi qu'il en soit, cela ne voulait pas dire qu'elle abdiquait, se répéta-t-elle comme pour s'en convaincre. Car elle ne changerait sûrement pas juste pour faire plaisir aux habitants de l'île.

* * *

Rourke tâtonna, à la recherche du corps chaud et voluptueux d'Annie. Mais la place à côté de lui était vide, et le drap froid.

Il se redressa alors et balaya la pièce du regard.

Comme le temps avait été particulièrement clément, ces derniers jours, il n'avait pas eu besoin de faire du feu et la seule lumière provenait donc de la petite lampe posée sur la table de la cuisine.

— Annie ?

N'obtenant pas de réponse, il se leva et, sans prendre la peine de s'habiller, ouvrit la porte.

Le regard fixé sur l'océan, Annie était assise sous le porche, enveloppée dans une épaisse couverture.

— Que fais-tu ?

— Je pensais.

— A quoi ?

Elle parut chercher ses mots avant de répondre.

— Tout change, Rourke. Je change, moi aussi. Je pensais que ma vie me convenait, qu'elle me rendait heureuse. Mais maintenant, je me demande si cette vie ne risque pas de me paraître décevante, après le marché.

Il s'assit près d'elle sur le coin de la couverture et lui prit la main.

— Quel serait le problème ?

— Tu vas repartir. Moi je vais retourner à ma vie... et je serai malheureuse.

— Pas forcément. A vrai dire, je me suis déjà dit que je pourrais peut-être rester. Je possède la maison de Buddy, ainsi que son terrain, et rien ne m'oblige à partir.

— Et New York ? Tes amis ne te manquent pas ? Ta famille ?

— Non. Je commence à vraiment apprécier l'île. Alors... Toi, moi, ensemble, qu'est-ce que tu en penses ?

— Je pense que tu ne me connais que depuis une semaine, et que ce n'est pas suffisant pour décider un changement de vie aussi radical.

— Je n'ai pas besoin de plus de temps, Annie.

Puis il se leva et l'obligea à faire de même, faisant tomber la couverture.

— Viens donc te recoucher, ma chérie.

Il ouvrit la porte et elle passa devant lui pour entrer. Il la regarda avancer nue, et retint son souffle. Elle était d'une beauté à couper le souffle.

Lorsqu'elle arriva près du lit, elle se retourna et lui tendit la main. Ils tombèrent ensemble sur le matelas, enlacés, prêts à partager une nuit d'amour.

Mais cette nuit était différente, pour Rourke. Cette nuit, il n'était pas pressé. Il voulait prendre son temps, savourer chaque seconde, chaque instant, chaque caresse, pour prendre possession de son corps de déesse, pour le découvrir, l'aimer.

Il lui avait annoncé son intention de s'installer dans la maison de Buddy, mais la vérité était qu'il ne s'imaginait plus passer une seule nuit sans elle.

Cela ne faisait qu'une semaine qu'ils étaient ensemble, mais c'était comme s'ils avaient été ensemble depuis toujours. Jamais une femme ne lui avait fait un tel effet. Leur relation n'était pas purement sexuelle ; elle était désormais sentimentale. Une véritable alchimie existait entre eux, un lien intense que rien ne pourrait rompre.

Annie l'aidait à ralentir, à profiter de tous les instants de la vie, de chaque bon moment, des choses vraiment importantes.

De son côté, il l'aidait à faire la paix avec son passé et à trouver la force de regarder son futur en face. Et il désirait que ce futur l'inclue. Mais il savait que, pour cela, il allait devoir se montrer patient.

Il avait dû faire des efforts pour briser les murs de défense qu'elle avait érigés autour d'elle, et il la savait capable de les reconstruire en un clin d'œil. Il était donc encore trop tôt pour parler d'un futur en commun.

Il s'abandonna entre ses bras et, peu à peu, sa raison abdiqua. Il se perdit dans la volupté.

Annie le chevaucha puis lui attrapa les mains et les plaqua au-dessus de sa tête avant de se pencher vers lui, comme pour lui offrir ses seins ronds.

La passion... Voilà ce qui ne changerait jamais entre eux.

Elle se laissa glisser sur son sexe tendu à l'extrême et, sous le choc, il retint son souffle.

Le préservatif ! Il l'avait oublié.

Il faillit l'arrêter, lui rappeler les risques, mais une petite voix dans sa tête le stoppa dans son élan. Si cette nuit devait avoir des conséquences, alors ils seraient liés pour toujours. N'était-ce pas ce qu'il désirait ? N'était-ce pas ce qu'il recherchait ? Une raison de ne jamais la quitter ?

Ignorant les questions qui se bouscullaient en lui, elle se mit à onduler sur lui et il la dévora du regard. Elle était si belle avec ses yeux couleur émeraude brillant de mille feux, sa bouche couleur cerise, entrouverte, et ses joues roses !

Elle accéléra son tempo puis se mordit la lèvre comme pour retenir un cri de volupté.

Elle approchait de l'orgasme, il le savait. En quelques jours seulement, il avait appris à reconnaître les signes, les soupirs, les petits gémissements. Il connaissait maintenant chacune de ses réactions.

D'habitude, ils touchaient les étoiles en même temps mais, cette nuit, il avait envie d'attendre. Il voulait la regarder, l'observer, l'admirer. Il glissa alors ses doigts entre ses replis les plus intimes, entre ses lèvres chaudes et humides. Cette simple caresse suffit à la faire crier de plaisir avant de se cambrer, la tête rejetée en arrière, puis de s'effondrer sur lui en lâchant un long cri animal.

Sans attendre, il la fit rouler sous lui puis donna un dernier coup de reins avant de succomber à son tour à la puissance de l'orgasme.

Après avoir repris son souffle il l'embrassa tendrement.

— Dans des moments comme celui-ci, je crois que je pourrais passer le reste de ma vie dans ce lit et être le plus heureux des hommes.

— Je te rappelle que nous devons aller au marché d'art, ce matin.

— Je ne t'oblige pas à y aller, Annie. En fait, en cet instant, je préférerais même que nous restions au lit.

— Vraiment ?

Elle avait prononcé ce mot avec une pointe d'espoir dans la voix, remarqua-t-il.

Peut-être avait-il un peu trop insisté.

Elle ne pouvait surmonter toutes ses peurs en seulement quelques jours, il en était conscient. Il avait bien vu à quel point elle avait été nerveuse, ce soir, pendant leur dîner en ville.

Comme elle le craignait, les clients avaient en effet échangé des messes basses en les regardant dès qu'ils avaient passé la porte du restaurant. Sans doute se posaient-ils des questions sur sa présence chez elle.

— Vraiment, répondit-il alors pour tenter de la rassurer.

— Mais nous avons tout préparé, Rourke !

— C'est vrai et, grâce à cela, tu es maintenant prête à décider si tu veux y aller ou pas. Si nous n'avions pas tout préparé, tu n'aurais pas été prête.

Elle se redressa sur un coude et laissa une main fine glisser sur son torse, en une caresse qui le fit frissonner.

— Tu crois que je devrais aller consulter un psychiatre ?

Il éclata de rire. En voilà une question !

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Je pensais que peut-être... J'ai lu des articles sur des gens qui ont peur de la foule et qui ont du mal à quitter leur maison.

— Les agoraphobiques.

Il devait admettre que cette idée lui avait traversé l'esprit, mais le comportement d'Annie était davantage guidé par son caractère têtu que par la peur. Elle gardait ses distances pour prouver à tout le monde qu'elle n'avait besoin de l'aide de personne. Cependant, au cours de la semaine qu'ils venaient de passer ensemble, tout avait commencé à changer. Elle lui avait clairement montré qu'elle le voulait ici, peut-être même qu'elle avait besoin de lui. Elle était en train de découvrir que dépendre de quelqu'un n'était pas forcément une mauvaise chose.

Surtout lorsqu'il s'agissait de quelqu'un à qui elle pouvait faire confiance.

— Franchement, Rourke, tu crois que je sois agoraphobique ?

— Non. Je ne suis pas psychiatre, mais je pense que tu es capable de déplacer des montagnes si tu te fixes des objectifs. Je crois aussi que tu as vécu une enfance difficile et que tu as avancé comme tu l'as pu. Mais aujourd'hui, tu es devenue une femme forte et résiliente.

— Pourtant, je ne me sens pas toujours très forte.

— Moi non plus. Nous avons tous nos faiblesses.

— Toi ? Des faiblesses ? J'ai du mal à le croire !

— Je vais te dire un secret. Quand j'étais enfant, j'avais des oreilles très grandes et décollées. Ma mère souhaitait que je me fasse opérer, mais je ne l'ai pas fait. C'est pour cette raison que je porte les cheveux un peu longs. Pour cacher mes oreilles.

Elle repoussa les mèches qui cachaient ses oreilles.

— Je les adore, tes oreilles, murmura-t-elle. Je les trouve parfaites.

— Et moi, j'aime ta bouche, répondit-il avant de déposer un petit baiser sur ses lèvres. J'aime ton nez, tes taches de rousseur... Et tes cheveux. Et tes mains... En fait, j'aime tout en toi.

Il avait ponctué ses mots d'autres petits baisers.

— Je vais participer au marché d'art, Rourke. Je suis prête à avancer. Il est temps pour moi de me comporter comme une femme adulte et non plus comme une petite fille effarouchée.

— Tu es bien une femme adulte, je n'ai aucun doute sur cette question ! assura-t-il avec un grand sourire. Et ne t'inquiète pas, je resterai à tes côtés.

Il était ravi de lui faire cette promesse qui concernait toute la semaine

prochaine. D'autant plus qu'il commençait à croire que cette promesse pourrait l'engager pour toujours.

L'ouverture du Festival celtique amena comme toujours beaucoup de touristes à Pearson Bay. Dans tous les villages, des concerts et des fêtes variées étaient organisés, dont le marché aux arts.

Rourke l'avait installée sous la tente, dans un confortable fauteuil à l'arrière du stand, en lui assurant qu'elle n'aurait pas besoin de parler si elle ne le désirait pas.

Dans un premier temps, les visiteurs se contentèrent de passer d'un stand à l'autre, sans s'attarder, comme pour découvrir tout ce que le marché proposait. Puis, peu à peu, ces mêmes visiteurs semblèrent ralentir leur allure, revenant vers les différents stands, prêts à acheter.

Discrètement, elle regarda Rourke discuter avec les clients, les orientant vers les œuvres les plus susceptibles de leur plaire. Le problème était qu'il ignorait l'histoire de ses créations. Or, elle avait envie que les acheteurs comprennent son travail, qu'ils l'apprécient à sa juste valeur.

Sa frustration grandit peu à peu, jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus et se lève pour le rejoindre. Elle expliqua alors au client potentiel la technique qu'elle avait utilisée pour graver ses croix celtiques.

Après ce premier essai, parler aux visiteurs ne lui parut finalement pas si difficile, notamment parce que la plupart des gens qui s'attardaient devant son stand étaient des touristes.

Plusieurs habitants de Pearson Bay s'arrêtèrent néanmoins pour dire bonjour à Rourke, la saluant alors d'un simple hochement de tête. Il les invitait alors à admirer ses œuvres, lui demandant de raconter l'histoire de chacune, pour l'inclure dans la conversation.

— Ton stand est l'un des plus populaires du marché, Annie ! lança soudain une voix qu'elle ne reconnut pas tout de suite.

Elle leva les yeux et découvrit le père John, en train de lui sourire.

— Merci, mon père.

Elle était un peu gênée par ce compliment — s'il s'agissait d'un compliment. Peut-être lui reprochait-il de faire de l'ombre aux autres stands...

— J'ai en effet eu quelques visiteurs.

— C'est bien. Je ne t'ai pas vue à l'église depuis les obsèques de ta grand-mère, Annie. Tu nous as manqué. Et je soupçonne que l'église t'a manqué

également. Quant à toi, Rourke, une fois que tu seras installé dans la maison de ton oncle, nous aimerions beaucoup que tu rejoignes notre congrégation.

A l'évidence, il avait eu vent de leur cohabitation et n'y était guère favorable.

Le marché n'avait commencé que deux heures plus tôt, et voilà qu'un premier jugement s'abattait sur elle.

D'un autre côté, n'était-ce pas le rôle du père John ? lui fit remarquer la voix de la raison.

— Avez-vous vu les croix celtiques d'Annie ? demanda alors Rourke au père John, choisissant volontairement de changer de sujet.

Un homme d'Eglise devait forcément être intéressé par les croix.

Laissant les deux hommes discuter, elle s'approcha d'un autre visiteur et, à sa grande surprise, réussit à lui vendre trois tableaux en l'espace de quelques minutes.

Après ce qui pour elle était un véritable exploit, elle sentit l'excitation la gagner, mais également une sensation de vertige.

A 14 heures, ils avaient déjà vendu vingt-cinq pièces et en avaient mis sept de côté pour des clients qui devaient repasser plus tard.

Elle prit tout à coup conscience qu'elle commençait à avoir faim.

— Je crois que je vais aller nous chercher à manger, annonça-t-elle à Rourke. L'odeur des hamburgers me donne faim.

— A moi aussi. Prends-m'en deux, s'il te plaît. Avec du ketchup et des oignons.

— Non, pas d'oignons. Je n'ai pas envie que tu fasses fuir les clients !

Avant de partir, elle se pencha vers lui et déposa un petit baiser au coin de sa bouche sensuelle.

— Merci, Rourke.

— Merci pour quoi ?

— Pour avoir cru en moi. Tu mérites beaucoup plus qu'un simple baiser mais, pour ça, il va te falloir être un peu patient.

— J'ai hâte !

Elle quitta le stand un large sourire aux lèvres. Elle n'en revenait pas du nombre de personnes qui lui souriaient. Tout le monde paraissait d'excellente humeur, aujourd'hui.

Lorsqu'elle arriva devant le barbecue, elle était presque euphorique. Toutes ses craintes semblaient s'être dissipées comme par magie. Elle se sentait tout à coup capable de surmonter n'importe quel obstacle.

Jusqu'à ce qu'elle se retrouve face à Sam Decker.

— Annie... Je ne pensais pas te croiser ici.

Après leur dernière conversation, elle pensait que plus jamais il ne lui adresserait la parole. Elle avait en effet été un peu brutale avec lui et lui avait fait de la peine.

— Comment vas-tu, Sam ?

— Bien. Je vais bien. Et je suis heureux de te voir. Tu es très belle,

aujourd'hui.

Incapable de s'en empêcher, elle esquisse un sourire.

— Merci, Sam.

— Puis-je t'offrir à manger ?

— En fait, je suis venue chercher un petit quelque chose à grignoter, pour Rourke et moi. Nous tenons un stand, là-bas. Tu devrais venir y faire un tour et peut-être choisir deux ou trois tableaux. Je te dois toujours quelque chose pour ta dernière livraison de bois.

— Rourke est donc toujours là, avec toi.

En effet, il était toujours là. Mais que répondre à cette question qui n'en était pas une ? Rourke et elle n'avaient pas vraiment discuté de ce qu'ils partageaient, de leur aventure, car, préférant vivre au jour le jour, elle s'y était plus ou moins refusée. Pourtant, ils allaient bien falloir qu'ils définissent leur relation, au moins pour permettre aux autres de la comprendre.

— Oui, il est toujours ici.

Sam lui prit la main.

Elle tenta de se dégager, mais il la retint.

— Un jour, Annie, il repartira. Il n'est pas d'ici, comme toi tu n'es pas de New York. Et quand il partira, je veux que tu saches que je serai là. Je suis prêt à t'attendre le temps qu'il faudra.

— Ne fais pas ça, Sam. S'il te plaît.

Il lâcha un long soupir.

— Je n'ai aucune chance, n'est-ce pas, Annie ?

— Je suis désolée..., murmura-t-elle.

Elle s'en voulait de lui briser le cœur.

— Quoi que je fasse ?

— Oui, quoi que tu fasses, Sam. Ce n'est pas que je ne tiens pas à toi. Tu es mon ami, et après tout ce que tu as fait pour moi, j'aimerais pouvoir t'aimer. Malheureusement, je ne peux pas. Tu n'y es pour rien. Ce n'est pas ta faute ; c'est uniquement de la mienne.

— Les gens changent, Annie. Alors peut-être changeras-tu toi aussi.

Ces mots la surprirent.

Sam avait changé, et de toute évidence beaucoup plus qu'elle ne l'imaginait. Alors pourquoi n'était-elle pas capable de faire de même ? Qu'est-ce qui l'empêchait d'apprendre à faire confiance ? Pourquoi ne s'autorisait-elle pas tout simplement à aimer Rourke ?

Elle retira enfin sa main de celle de Sam.

— Je te verrai plus tard, Sam. Passe au stand pour prendre une peinture avant que les plus belles ne soient vendues.

— D'accord, répondit-il.

Elle fit demi-tour et se dépêcha de rejoindre le stand. Là, elle trouva Rourke, confortablement installé dans le fauteuil.

— J'ai vendu une des toiles, lui annonça-t-il. Trois cents dollars. Tu n'as pas rapporté à manger ?

— Non, la queue était trop longue, mentit-elle. J'y retournerai plus tard.
Je...

Elle s'interrompt, le temps de rassembler son courage avant de poursuivre.

— Je peux te poser une question, Rourke ?

— Bien sûr. Et la réponse est oui. J'attends en effet une commission pour chacune des ventes que j'ai conclues. Mais tu pourras bien évidemment me payer en nature.

— Ce n'était pas ma question. Je voudrais plutôt savoir comment tu décrirais notre relation. Es-tu mon ami ? Mon petit ami ? Mon amant ? J'ai besoin de savoir.

— Pourquoi ?

— Pour savoir quoi répondre si quelqu'un me pose la question.

— Qui te l'a posée ?

— Sam. Et je n'ai pas su quoi répondre. Je pense donc que nous devrions définir notre relation.

Nerveuse, elle baissa les yeux en attendant sa réponse.

— Alors..., fit Rourke en prenant visiblement son temps. Je pense être ton ami. Je suis également ton amant, et ton petit ami. En fait, je suis les trois à la fois. Ça te convient ?

— Tout à fait. Tu es mon petit ami... Ça me fait bizarre, parce que je n'ai jamais eu de petit ami.

— Ne t'inquiète pas, tu t'y habitueras, dit-il avant de se lever. Bon, je vais aller faire la queue là-bas pour pouvoir offrir un bon hamburger à ma petite amie. Que voudrais-tu dedans ?

— Tout. Et prends-m'en deux. J'ai une faim de loup.

Rêveuse, elle le regarda s'éloigner.

Elle avait un petit ami, désormais !

— Excusez-moi... Etes-vous l'artiste Annie Macintosh ?

Elle se retourna pour faire face à un homme d'un certain âge. Sa question l'avait surprise. Elle était aujourd'hui une petite amie et une artiste... Que de changements en l'espace de quelques heures !

— Oui, c'est bien moi.

— Je me présente, fit l'homme en lui tendant la main. Franklin Phillips. J'ai eu la chance d'admirer vos créations, notamment vos cartes ornées de dessins à l'encre représentant des animaux de la forêt.

— Je suis désolée, elles ont été vendues.

— Je suis au courant. C'est ma femme, qui les a achetées. Elle les adore. Moi, je suis ici pour vous proposer de commercialiser certaines de vos créations. Ma société édite des posters, des cartes de vœux, des calendriers d'art, et de nombreux autres articles. J'aimerais beaucoup que vous fassiez partie de notre catalogue.

Elle ? Abasourdie, elle écarquilla les yeux. Elle n'en revenait pas. Elle était flattée bien sûr, mais cet homme se trompait.

— Mes dessins ne sont qu'un passe-temps. Je ne suis pas une artiste professionnelle.

— Pour le moment peut-être. Mais je vous assure que vous avez un véritable talent.

Il s'interrompt pour sortir une carte de visite qu'il lui tendit.

— Je sais que vous êtes très occupée, aujourd'hui, mais envoyez-moi des échantillons de votre travail à cette adresse électronique, et nous discuterons. J'espère vraiment avoir de vos nouvelles.

Sous le choc, elle acquiesça vaguement puis baissa les yeux sur la carte, ne sachant que penser.

Elle aurait dû être excitée mais, à vrai dire, elle se sentait surtout effrayée. Et perdue.

Avoir un véritable emploi était synonyme de responsabilités, de dates limites, de discussions... Elle n'était qu'une artiste amateur. Pas une professionnelle.

En plus, comment pourrait-elle lui envoyer des échantillons de son travail ? se demanda-t-elle en glissant la carte de visite dans sa poche. Elle n'avait même pas d'ordinateur ! Sans compter que si elle vendait tout aujourd'hui, elle n'aurait plus rien à envoyer.

Tout ça était bien trop compliqué.

Une semaine plus tôt, sa vie était simple, réglée comme du papier à musique. Aujourd'hui, elle était si complexe qu'elle en avait le vertige.

* * *

Rourke observa Annie, assise de l'autre côté de la table. Elle semblait épuisée.

Le marché d'art terminé, ils avaient remballé les quelques pièces qui n'avaient pas été vendues puis il avait insisté pour l'emmener dîner dans un petit café de Pearson Bay, afin de célébrer le succès de cette journée.

Pour lui, cette journée représentait une victoire, mais il se rendait compte à quel point elle avait été difficile pour Annie.

— J'ai compté l'argent. Essaye de deviner combien tu as gagné.

— Je ne sais pas... Deux mille dollars, peut-être.

— Selon le père John, c'est ton stand qui a eu le plus de succès. Il organise un autre marché d'art, à Noël, et espère t'y voir.

— Bien sûr.

Il lui prit la main et entrelaça ses doigts aux siens avant de lui révéler le chiffre.

— Trois mille six cent soixante dollars. Voilà ce que tu as gagné en une journée, Annie !

— Tu es sérieux ?

— Evidemment. Si tu participais à quelques foires, chaque année, tu pourrais gagner suffisamment pour améliorer ton confort.

Elle resta silencieuse quelques instants ; elle semblait réfléchir.

— Avec une telle somme, je vais avoir assez pour m'acheter du bois, finit-elle par dire.

— C'est la seule dépense que tu envisages ?

— Ce que tu me proposes me coûterait beaucoup plus cher. Si je fais installer l'électricité dans la maison, je devrai ensuite payer une facture tous les mois. Pareil si je fais installer le chauffage. Si j'achète une voiture pour me rendre sur les différents marchés, je devrai en plus payer l'assurance, l'essence... Je pense que ces achats me compliqueraient davantage la vie qu'ils ne me la simplifieraient et me donneraient en plus de nouvelles responsabilités.

Il hocha la tête.

Elle ne parlait pas simplement de la vente de ses œuvres. Jusqu'à présent, elle avait vécu en autosuffisance. Elle s'était débrouillée seule pour survivre. Mais plus elle s'aventurerait loin de sa maison, plus elle dépendrait des autres. Et était-elle prête pour cela ? Telle était la question.

— Je comprends ton point de vue, Annie. Quelle est la dépense qui te paraît la plus importante ?

— Te rembourser ce que tu as dépensé pour l'isolation du grenier et les réparations sur la toiture.

— Très bien. Nous pouvons commencer par là, si tu veux. Et peut-être pourrais-tu ensuite t'acheter un scooter pour remplacer ton vélo. La facture d'essence ne serait pas trop importante, et...

— Je n'ai pas le permis de conduire.

— Une Mobylette, alors. Je ne crois pas qu'un permis soit nécessaire pour en conduire une. Ça rendrait des trajets jusqu'au village plus rapides et plus faciles, surtout à la mauvaise saison.

— Pourquoi pas..., murmura-t-elle en plongeant ses beaux yeux dans les siens. Pouvons-nous y aller, maintenant ? J'ai très envie de rentrer à la maison.

— Nous venons juste de commander, mais je vais prévenir la serveuse que nous emporterons le dîner, si tu préfères.

— Oui, s'il te plaît, dit-elle en souriant.

Tout à coup, elle semblait soulagée.

Après avoir expliqué à la serveuse qu'ils ne consommeraient pas sur place, il finit sa bière.

Il allait se lever lorsqu'il vit entrer Betty Gillies. A sa grande surprise, elle s'approcha aussitôt d'eux.

— Rourke. Annie.

— Salut, Betty.

— Bonjour, murmura Annie d'une petite voix.

— On m'a dit que je vous trouverais ici. Je suis contente de vous voir. Je tenais à dire à Annie que tout le monde ne parle que de son travail. Nous ignorions qu'un tel talent se cachait sur l'île.

— Merci, répondit Annie.

— J'ai une proposition pour toi, Annie. Je suis la vice-présidente de la Ligue de protection des oiseaux sauvages et, chaque année, nous organisons une vente de charité pour récolter des fonds. Nous nous demandions si tu accepterais de nous dessiner quelques cartes. Evidemment, nous les paierions et nous trouverions un imprimeur qui accepterait de les imprimer gratuitement. Cela te permettrait de faire connaître ton travail sur l'île, mais aussi en dehors.

Tout en écoutant Betty, Annie le regarda. Elle semblait hésiter, mais il était temps pour elle de prendre ses décisions seule.

— Personnellement, je pense que c'est une bonne idée, se borna-t-il à dire.

— Oui, fit alors Annie.

— Oui, c'est une bonne idée ou oui, tu acceptes de le faire ?

— Les deux.

— Génial ! s'exclama Betty. Nous en reparlerons la prochaine fois que tu t'arrêteras au magasin. Nous aurions besoin des cartes pour le mois de janvier. Je sais que les oiseaux marins ne sont pas très nombreux, à cette époque, mais si tu en as besoin, nous pouvons te fournir des photos. Allez, je vous laisse tranquilles. Encore merci, Annie. Nous sommes très heureux d'avoir découvert ton talent.

Betty s'éloigna rapidement et, quelques secondes plus tard, la serveuse arriva avec leur dîner emballé dans des sacs en papier. Il paya puis entraîna Annie dehors.

Dès qu'ils furent sur le parking, il la vit se détendre un peu.

— Quelle journée ! fit-il.

— Je n'ai que peu de souvenirs de mon enfance, en tout cas peu de souvenirs incluant mes parents, mais je me souviens d'une chose. Un été, ils m'ont emmenée à une fête foraine. Je devais avoir quatre ou cinq ans. C'était avant que ma mère devienne... Avant qu'elle tombe malade. Nous avons fait un tour de grande roue. J'étais assise entre eux, et ils riaient. J'étais à la fois heureuse et terrifiée d'être aussi haut. J'avais peur de tomber et, en même temps, je me sentais en sécurité, entre eux. D'habitude, ils se disputaient beaucoup mais, ce jour-là, ils semblaient vraiment heureux.

— Pourquoi ce souvenir revient-il ?

— J'ai ressenti le même genre d'émotions aujourd'hui. Heureuse et effrayée à la fois. Les gens ici me prennent pour une artiste, et...

— Mais tu es une artiste, Annie !

— Je suis contente et, en même temps, j'ai peur parce que tout est en train de changer très vite. Je ne sais plus bien qui je suis...

— C'est ainsi que va la vie, Annie. Tu as mis ta vie entre parenthèses pendant des années et, aujourd'hui, tu avances enfin. Tu n'as aucune raison d'avoir peur, parce que je suis là, et que je t'aiderai.

— Je devrais être capable d'avancer toute seule.

Aurait-elle un jour vraiment confiance en elle ? Aurait-elle suffisamment confiance en les autres pour accepter leur aide, leur soutien moral ?

— C'est vrai, tu devrais en être capable. Mais je me sens un peu responsable, car c'est moi qui t'ai poussée à sortir de ta maison, de ta coquille.

A ces mots, elle s'arrêta et se tourna vers lui.

— Tu crois vraiment que tu vas rester à Cap-Breton ?

Avant de répondre, il promena une main sur sa joue rose puis déposa un baiser au coin de ses lèvres.

— De plus en plus, Annie. Plus les jours passent, plus je suis persuadé que cette vie me convient.

— Es-tu prêt à quitter définitivement New York ? Ton ancienne vie ne risque-t-elle pas de te manquer ?

— Certaines choses me manqueront, évidemment. Tout ce que je ne peux pas trouver ici, par exemple. Un bon hot dog, des bagels aux oignons, le *Sunday Times*, une librairie avec tous les livres dont je rêve, un cinéma diffusant d'obscurs films étrangers...

— Si tant de choses doivent te manquer, pourquoi déménager ?

— Parce qu'il y a sur l'île de Cap-Breton une chose que je ne trouverai jamais à New York.

— La maison de ton oncle ?

Amusé par tant de naïveté, il éclata de rire.

— Non. Toi, Annie. C'est toi, qui es ici.

— Moi ?

Il prit sa main et la serra dans la sienne.

— Je te rappelle que nous avons décidé que j'étais officiellement ton petit ami. Je sais aussi que je suis ton amant, mais j'aimerais être plus.

— Je n'ai pas dit que je pensais que tu étais mon petit ami, Rourke. J'avais simplement peur que certaines personnes me posent la question et que je ne sache pas quoi répondre.

Il fronça les sourcils. Avait-il mal compris ?

— J'avais cru que tu parlais de tes sentiments pour moi.

— Pas du tout, Rourke. Nous avons un accord. Entre nous, il ne devait être question que de sexe. Je ne peux pas... Je ne cherche pas autre chose. Je croyais que tu l'avais compris.

Il n'était question que de sexe ? Il n'en croyait pas ses oreilles. Ce n'était pas possible !

Il refusait de croire qu'elle ne ressentait pas comme lui le lien profond qu'il y avait entre eux. Ils étaient beaucoup plus que de simples amants. En fait, elle était en train de reconstruire les murs de défense autour d'elle.

S'il la contraignait à prononcer certains mots, s'il la bousculait, elle ne ferait que le repousser ; il la connaissait suffisamment pour le savoir.

— Bien sûr, dit-il alors. Tu as raison. Du sexe, rien d'autre. Je crois que certains qualifient ce genre de relation d'« amitié améliorée ». Mais sommes-nous au moins amis ?

— Evidemment que nous sommes amis !

Amis...

Ses relations avec Annie seraient-elles toujours aussi compliquées ? Un pas en avant, deux pas en arrière. Ou trois. Ou quatre ?

Elle était la femme la plus déstabilisante qu'il ait rencontrée. Elle ressentait plus qu'un lien charnel avec lui, il en avait la certitude. Le problème, c'était qu'elle n'était pas prête à l'admettre.

Même si sa patience commençait à atteindre ses limites, il avait la certitude que, tôt ou tard, il la percerait à jour. Peut-être, alors, pourraient-ils envisager un futur commun.

* * *

Annie fixait le plafond, au-dessus du lit. La pièce était seulement éclairée par les lueurs des dernières braises du feu que Rourke avait allumé lorsqu'ils étaient rentrés.

La journée avait été longue et épuisante. Les émotions qu'elle avait vécues depuis ce matin avaient été si nombreuses et variées que, par moments, le vertige l'avait gagnée. Maintenant qu'elle y repensait à tête reposée, elle se rendait compte à quel point le positif avait de loin dépassé le négatif.

Elle avait toujours peint, dessiné ou cousu pour le plaisir, mais elle avait été heureuse de découvrir que certaines personnes étaient prêtes à payer pour son travail.

Des habitants de l'île et des touristes avaient acheté ses tableaux. Ils allaient les accrocher dans leur salon ou les offrir. Quelle formidable récompense pour elle !

Malgré tout, malgré tous ces points positifs, elle ne parvenait pas à s'endormir.

Rourke était en train de tomber amoureux d'elle. Elle pouvait le voir dans ses beaux yeux azurés, dans son sourire, dans la façon qu'il avait de la caresser lorsqu'il lui faisait l'amour. Et il n'était pas le seul à changer ; elle aussi se sentait différente.

Au départ, elle n'avait recherché qu'une satisfaction physique, n'attendant qu'une aventure purement sexuelle. Mais depuis quelque temps, chacun de leurs corps-à-corps était chargé d'émotions. Le désir n'était plus la seule chose qui la poussait dans les bras de Rourke. Avec lui, elle se sentait bien. Elle se sentait respectée, en sécurité, comprise. Jamais elle n'avait pu faire confiance à qui que ce soit... jusqu'à ce qu'elle rencontre Rourke.

Malheureusement, la peur l'empêchait de profiter de ce bonheur. Avec les autres hommes qu'elle avait connus, elle ne s'était jamais fait de souci, elle n'avait jamais été confrontée à ce problème.

Cela dit, aucun d'eux n'avait jamais voulu s'immiscer dans sa vie... et y rester.

Cette peur était irrationnelle, se répéta-t-elle pour tenter de s'en

convaincre. Se pouvait-il que l'irrationalité soit un symptôme d'autre chose ? Et si sa mère lui avait transmis le mal qui l'avait rongée ?

Elle avait entendu les ragots qui circulaient en ville, elle avait lu des livres, des magazines traitant de cette pathologie, et elle savait ce qu'ils pensaient tous, à savoir qu'elle avait hérité de la maladie de sa mère. C'était d'ailleurs possible. Les troubles bipolaires pouvaient passer d'une génération à une autre, c'était médicalement prouvé.

Elle avait souffert des ravages causés par cette maladie sur sa famille, et refusait d'en faire subir les conséquences à sa propre famille.

Oui, elle voulait bien un futur avec Rourke, mais elle avait peur que leur bonheur soit de courte durée.

Réprimant un juron, elle ferma les yeux.

Était-ce ainsi qu'elle voulait vivre sa vie ? En craignant constamment la prochaine catastrophe ? Comment se sentirait-elle si elle laissait Rourke sortir de sa vie et découvrait, trente ans plus tard, qu'elle n'avait eu aucune raison de le faire ? Si elle découvrait qu'elle avait perdu son seul véritable amour, tout simplement parce qu'elle avait eu peur ?

Sa mère avait-elle compris ce qui lui arrivait ? S'était-elle rendu compte qu'elle ne contrôlait plus ses émotions ? Jusqu'à présent, elle avait toujours cru que sa mère n'avait eu conscience de rien, sinon jamais elle n'aurait avancé tout droit vers l'océan, tout droit vers la mort, en laissant son mari et sa fille derrière elle. Si sa mère n'avait pas compris l'étendue de ses troubles, peut-être ne les verrait-elle pas arriver elle non plus...

Incapable de s'endormir, elle se glissa doucement hors du lit.

Elle prit la couverture posée dans le fauteuil et sortit.

D'ici à une heure, le soleil se lèverait. D'ailleurs, le ciel commençait déjà à s'éclaircir à l'est.

Accompagnée de Kit, elle s'engagea dans le sentier menant à l'océan et leva la tête vers les nuages. Une autre tempête se préparait. Bientôt, il pleuvrait et la température baisserait.

Contrairement aux autres habitants de l'île, elle n'avait pas besoin d'écouter le bulletin météo pour savoir le temps qui allait faire. Elle pouvait le sentir, le deviner.

Elle quitta le sentier et alla s'installer sur son rocher préféré. Grâce au beau temps de la veille, sa surface était encore tiède.

Kit s'approcha et posa la tête sur ses genoux.

— Tout change, murmura-t-elle à son chien. A ton avis, que devrais-je faire ?

Le chien se redressa et lui donna un coup de langue sur la joue. Elle laissa échapper un petit rire.

— Je me souviens qu'il n'y a pas si longtemps, tu étais le seul garçon à m'embrasser. Aujourd'hui, j'ai un petit ami et je crois qu'il m'aime. Tu arrives à croire à ça ?

Si Rourke l'aimait bel et bien, qu'allait-il se passer ? Allait-il avouer à

haute voix ses sentiments et attendre qu'elle fasse de même ?

L'émotion l'envahissant, elle ferma les yeux quelques instants et prit une profonde inspiration.

— Je t'aime... Je t'aime.

Jamais encore elle n'avait prononcé ces mots. Elle ne se souvenait même pas les avoir dits à ses parents. Quant à sa grand-mère, elle n'avait jamais été très expansive.

— Je t'aime, répéta-t-elle.

Peut-être était-elle folle. C'était la seule explication possible à son comportement. Elle ne connaissait Rourke que depuis quelques jours. Huit exactement. Personne ne pouvait tomber amoureux aussi rapidement, surtout pas une femme comme elle.

Elle resta assise sur son rocher jusqu'au lever du soleil.

Elle avait froid, elle avait peur, elle se sentait perdue...

Bien sûr, ils avaient essayé d'être honnêtes l'un avec l'autre, mais pouvait-elle lui avouer cette crainte-là ?

Si elle était une femme plus égoïste, elle pourrait faire abstraction de ce nuage sombre qui planait au-dessus de sa tête et profiter de la vie. Si elle faisait confiance à Rourke, et s'il l'aimait véritablement, comme son père avait aimé sa mère, ses craintes ne changeraient rien.

Au bout d'un moment, elle reprit la direction de la maison. Sans un bruit, elle entra, laissa tomber le plaid dans le fauteuil puis se glissa sous les couvertures.

Les yeux fermés, Rourke bougea et l'attira à lui.

— Pourquoi es-tu aussi froide ? lui demanda-t-il d'une voix encore ensommeillée, en enfouissant son beau visage dans le creux de son cou.

— Je suis sortie regarder le soleil se lever.

— Pourquoi ne m'as-tu pas réveillé ? Je serais venu avec toi.

— J'avais envie d'être seule. J'avais besoin de réfléchir.

— Ces réflexions me concernaient-elles ?

— Non, mentit-elle.

Elle lui dirait la vérité plus tard, lorsqu'elle serait capable d'admettre ses craintes à voix haute, car il méritait de savoir. Pour le moment, elle voulait juste profiter de la chaleur de son corps et peut-être dormir quelques heures.

— Nous n'avons pas besoin de retourner au marché aujourd'hui, reprit Rourke. Tu as presque tout vendu, alors je crois que nous pourrions passer la journée à la maison.

— Tu pourrais m'aider à ramasser les pommes de mes pommiers et à faire de la compote. A deux, cela ira beaucoup plus vite.

— Avec plaisir. A une condition : que nous passions la matinée au lit.

Fatiguée par cette mauvaise nuit, elle commença à bâiller et sentit peu à peu les larmes lui monter aux yeux.

— J'ai besoin de dormir maintenant, murmura-t-elle.

Leur relation était sans nuages, tant qu'ils restaient au lit. A l'écart du

monde extérieur, leur accord était parfait. Ils pouvaient simplement profiter l'un de l'autre et oublier la réalité.

Seule avec Rourke, elle était heureuse.

Mais Rourke préférait vivre dans le monde réel, et si elle voulait qu'il reste dans sa vie, elle allait devoir apprendre à vivre dans son monde également.

Où était son monde à lui ? Sur l'île ou à New York ? Telle était maintenant la question.

Le marché d'art s'était terminé huit jours plus tôt et Rourke n'avait toujours pas quitté l'île.

Il avait bien reçu un certain nombre de messages sur le répondeur de son téléphone portable, mais il les avait tous ignorés.

Tout comme il avait ignoré ce matin plusieurs appels — deux en provenance du cabinet de l'avocate, trois de sa mère, et un de l'un des anciens associés de son père.

Malgré tout, il était curieux.

Pourquoi diable Ed Kopitski pouvait-il bien chercher à le joindre ?

En dépit de sa curiosité, il ne l'avait pas rappelé, de crainte de ne pas être capable de se maîtriser. Bien que plusieurs mois se soient écoulés, il ressentait toujours l'amertume de son départ. Il s'était énormément investi dans l'entreprise, pour tenter de remplacer son père et essayer de préserver son héritage. Mais les associés, tous les deux anciens amis de son père, avaient refusé de l'écouter sous prétexte qu'ils connaissaient mieux la gestion d'une entreprise que lui et qu'ils étaient plus âgés.

Hélas ! ainsi qu'il l'avait prévu, les clients s'étaient peu à peu raréfiés et, au moment de son départ, l'entreprise parvenait à peine à payer ses employés.

Voulait-il vraiment retourner le couteau dans la plaie ?

Il avait tourné la page et décidé de passer à un nouveau chapitre de sa vie. Pourtant, il se sentait toujours attaché à son ancienne existence.

Peut-être Ed souhaitait-il simplement lui dire qu'il avait eu raison.

Entendre cela de la part d'un homme qui l'avait tant dénigré lui procurerait, à coup sûr, une immense satisfaction...

— Tu es prêt ? lui demanda Annie en sortant sous le porche.

— Oui, allons-y, répondit-il en enfouissant son téléphone dans sa poche.

Annie et lui avaient prévu de se rendre dans la maison de Buddy, cet après-midi.

Les touristes qui avaient loué la maison étaient partis la veille, et il voulait nettoyer un peu les lieux avant la visite des acheteurs potentiels, même si la perspective de vendre la propriété lui paraissait de plus en plus éloignée.

En effet, si un acheteur lui faisait une belle offre demain, il la refuserait. Il en avait désormais la certitude.

Il envisageait même sérieusement de la retirer du marché. Après tout, si Annie refusait qu'il s'installe de façon permanente dans la maison à côté du phare, il aurait besoin d'un endroit où vivre.

— Merci à toi de m'aider, Annie.

— Après tout ce que tu as fait pour moi, la moindre des choses que je puisse faire, c'est passer un coup de chiffon et récupérer quelques lavabos chez Buddy.

— Tu es prête à utiliser des appareils électriques ? Un aspirateur, par exemple ? D'ailleurs, est-ce que tu sais seulement ce que c'est ?

— Très drôle, Rourke !

Durant le trajet jusqu'à la maison de Buddy, ils discutèrent du nouveau projet artistique sur lequel elle travaillait depuis la veille. Elle avait finalement décidé d'accepter la proposition de la Ligue de protection des oiseaux marins et voulait pouvoir leur présenter une douzaine d'illustrations le plus rapidement possible.

Lorsqu'elle lui avait parlé de ce projet, il avait pu apercevoir des lueurs de plaisir et d'excitation dans son beau regard émeraude. Rien n'aurait pu le contenter davantage ; il était vraiment fier d'elle.

Après avoir dépassé Pearson Bay, Annie devint tout à coup silencieuse. Que se passait-il donc dans sa tête ?

A l'évidence, elle voulait lui parler de quelque chose mais hésitait. Il pouvait le voir à son visage crispé.

Allaient-ils encore une fois devoir débattre de la nature de leur relation ?

Était-il son petit ami ou juste son amant ?

Pour le moment, cela lui importait peu ; il se contentait de savourer chaque instant passé à ses côtés. Malheureusement, elle ne semblait pas du même avis.

— Regarde, lui dit-elle soudain en sortant une carte de visite de son sac.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Regarde !

— Franklin Phillips. Gray Goose édition, Halifax, lut-il.

— M. Phillips est venu me parler, au marché d'art. Il souhaiterait éditer mes cartes, et peut-être d'autres de mes œuvres. En me payant, évidemment.

— Mais c'est une nouvelle fantastique, Annie ! Ça pourrait t'assurer un revenu régulier.

— Je sais.

— Que lui as-tu dit ?

— Rien. Sur le moment, j'étais tellement sous le choc que je n'ai pas su quoi répondre.

— Et pourquoi t'a-t-il fallu aussi longtemps pour m'en parler ?

— Parce que je ne savais pas quoi en penser. Mais aujourd'hui, je le sais. J'ai envie d'accepter. Seulement, je vais avoir besoin de ton aide.

— Tout ce que tu veux.

— M. Phillips voudrait que je lui envoie des échantillons de mon travail,

par courrier électronique. Le problème, c'est que je ne sais pas comment on fait. Je n'ai même pas d'ordinateur. Tu pourras m'aider ?

— Bien sûr ! La première chose à faire sera de prendre des photos des œuvres que tu as sélectionnées, ou de les scanner. Ensuite, il faudra les transférer sur mon ordinateur portable, et...

— Tout ça me semble tellement compliqué que j'hésite.

— En fait, c'est plutôt facile...

— Répète-moi la première étape, alors. J'ai besoin d'y aller pas à pas.

— Très bien. Avant tout, tu dois choisir les œuvres qui te paraissent les plus représentatives de ton travail.

— Je voudrais bien, mais j'ai vendu toutes mes plus belles pièces au marché d'art.

— Dans ce cas, tu vas devoir te remettre au travail et en créer d'autres. Certains tableaux ont été achetés par des habitants du village. Nous pourrions également leur demander de prendre des photos. De toute façon, j'imagine que tu n'as besoin que d'un exemple de chaque type d'œuvre.

— L'autre problème, c'est que je ne suis pas sûre d'être capable de produire des choses réussies sur demande.

— Fais de ton mieux, et tu verras bien.

Il tourna dans l'allée menant à la maison de Buddy et observa la bâtisse, au loin. Elle lui paraissait différente, aujourd'hui.

— Elle a pris un sérieux coup de jeune, remarqua Annie. J'aime beaucoup la couleur de la façade. Ce gris-bleu me rappelle la couleur de l'océan.

— Tant mieux. Allez, viens visiter, et tu pourras admirer un échantillon de mon travail à moi.

Rénover cette maison lui avait fait un bien fou, et il était fier du résultat. Elle était aujourd'hui dotée de tout le confort moderne et, pourtant, elle gardait le charme du passé, la saveur de l'authenticité.

Dans toutes les pièces où ils passaient, Annie s'amusa avec les interrupteurs. Elle semblait ravie de pouvoir allumer et éteindre la lumière comme bon lui semblait.

Après avoir joué avec la lumière, elle s'arrêta devant la cheminée à gaz du salon et resta immobile quelques instants.

Elle semblait fascinée.

— On dirait une vraie cheminée, dit-elle. Il manque simplement l'odeur du bois.

— Je pourrais éventuellement la remplacer par un poêle à bois, et...

Il s'interrompit en entendant son téléphone sonner. Discrètement, il jeta un coup d'œil à l'écran.

Sa mère.

Elle lui avait déjà passé trois coups de fil, depuis ce matin, et il ne l'avait pas appelée.

Peut-être était-ce important.

— Pourquoi ne montes-tu pas visiter l'étage, pendant que je réponds ?

C'est ma mère.

— Pas de problème.

Incapable de détourner les yeux, il la regarda monter l'escalier puis, une fois seul, composa le numéro de sa mère.

— Salut, maman, lança-t-il lorsque cette dernière répondit enfin.

— Rourke ! Je commençais à me faire du souci. Je croyais que tu devais rentrer chez toi il y a dix jours. Où es-tu ?

— Je suis toujours sur l'île de Cap-Breton. Tout va bien ?

— Bien sûr.

— Bien. Bon, tu m'as laissé plusieurs messages...

— C'est vrai, mais ce n'est pas très important. Je voulais juste te dire de contacter Ed Kopitski. Il m'a appelée pour me demander de te faire passer un message, et je lui ai conseillé de t'appeler directement.

— De quel message s'agit-il ?

— Il souhaiterait que tu reprennes ton poste dans l'entreprise. Les associés ont bien réfléchi, et ils sont parvenus à la conclusion que seul le fils du fondateur avait une chance de redresser la société. Evidemment, le fait que tu aies de l'argent n'est pas pour rien dans...

— De quel argent parles-tu ?

— De ton héritage. Celui de ta grand-tante Aileen Quinn. D'après ce que j'ai compris, il pourrait s'élever à un million de dollars.

— Un million ?

Il avait bien parlé à l'avocate, quelques jours plus tôt, mais cette dernière n'avait jamais mentionné une telle somme.

— Tu es sûre, maman ?

— Oui. Un détective privé m'a contactée et je lui ai donné ton numéro. Il m'a annoncé qu'Aileen Quinn souhaitait te léguer un million de dollars, sous certaines conditions. Mais pour un million de dollars, qui ne serait pas prêt à...

— Arrête de répéter « un million de dollars », maman ! J'imagine que tu as parlé de cet argent à Ed.

— En effet. Ce sujet a surgi dans la conversation. Mais si tu veux mon conseil, ne cède pas. Ed et Matt n'ont jamais apprécié tout ce que ton père a fait pour eux, et ils ne t'ont jamais estimé. Alors tu ferais mieux de dépenser ton argent comme bon te semble.

— Merci, maman.

— Maintenant dis-moi, quand rentres-tu à la maison ?

— Bientôt. De toute façon, je suppose que je vais devoir faire un saut à New York pour m'occuper de cette affaire d'héritage. Je t'appellerai avant de partir.

— Je suis vraiment heureuse pour toi, Rourke, d'autant plus que je sais que tu dois faire attention à chaque dépense, depuis que tu as démissionné. Mais, Dieu merci, tu n'as plus de soucis à te faire pour l'avenir, maintenant.

Il salua sa mère, raccrocha puis, sans attendre, composa le numéro de

Maria.

— Un million de dollars ? lui lança-t-il tout de go, lorsqu'elle décrocha, ne prenant même pas la peine de lui dire bonjour. Pourquoi ne m'avez-vous pas dit qu'il était question d'un million de dollars ?

— Monsieur Quinn ?

— Rourke.

— Rourke, je n'ai pas l'habitude de discuter argent au téléphone, car il est arrivé que des héritiers dépensent l'argent avant même de l'avoir touché, avant même de connaître les conditions d'obtention du legs.

— Quelles sont ces conditions, dans mon cas ?

— Je crois qu'il serait mieux que nous nous parlions en personne. Pouvez-vous passer à mon cabinet ?

— Je ne suis pas à New York en ce moment, mais je peux venir. Laissez-moi juste quelques jours, je vous appellerai dès que j'arriverai en ville. Est-ce que...

Il prit une profonde inspiration avant de reprendre.

— Cette femme me lègue donc un million de dollars.

— Oui. Et, apparemment, vous n'êtes pas le seul à bénéficier de sa générosité. Elle recherche tous les descendants de ses frères.

— Comment a-t-elle gagné son argent ?

— Vous n'êtes pas au courant ? Il s'agit d'Aileen Quinn, la romancière irlandaise.

— Ah.

Il ne connaissait pas cet écrivain, mais il ferait des recherches dès que possible.

Quelques minutes plus tard il raccrocha puis mit le téléphone dans la poche de sa veste avant de s'asseoir pour tenter de se remettre de ses émotions.

Il allait devenir riche.

Hier encore, il était au chômage, s'inquiétait pour son avenir et, aujourd'hui, son futur s'annonçait radieux.

Avec un million de dollars en poche, tout devenait envisageable.

Il pouvait créer sa propre entreprise, voyager pendant quelques années, se construire une belle maison sur l'île...

Et il pouvait prendre le temps d'attendre qu'Annie tombe amoureuse de lui.

Quelques jours plus tôt, il craignait de ne pas pouvoir garder la maison de Buddy, puisqu'il était au chômage et que les possibilités d'emploi sur l'île étaient réduites. Mais, aujourd'hui, il n'avait plus besoin de se trouver un travail. Avec un million de dollars à la banque, il allait pouvoir réfléchir tranquillement à son avenir.

Soulagé, il prit une profonde inspiration et se leva.

En attendant de prendre des décisions, il ne parlerait pas de cette bonne nouvelle à Annie. Elle se débattait pour survivre avec seulement trois cents

dollars par mois, alors il ignorait quelle serait sa réaction si elle apprenait qu'il était millionnaire.

Soudain pressé de la retrouver, il monta l'escalier quatre à quatre.

Sans doute était-elle dans l'une des chambres.

En arrivant sur le palier, il entendit l'eau couler dans la salle de bains. Curieux, il poussa la porte et découvrit Annie dans la baignoire pleine de bain moussant.

— Qu'est-ce que tu fais, ma chérie ?

— Eh bien... Comme tu peux le voir, je prends un bain, répondit-elle, amusée. Tes locataires ont laissé une bouteille de gel douche. Il sent très bon.

Se retenant pour ne pas plonger la main dans l'eau pour caresser ses seins aux tétons couleur cerise, il laissa son regard glisser vers les bulles. Mais au bout de quelques secondes, incapable de résister à la tentation, il retira sa veste et la laissa tomber sur le sol.

Lorsqu'il avait installé cette grande baignoire, il s'était dit qu'elle donnerait une valeur supplémentaire à la maison. Jamais il ne l'avait imaginée comme un accessoire de séduction.

Ni comme un lieu de débauche.

— Tu sais que cette baignoire est suffisamment grande pour accueillir deux personnes ? remarqua-t-il.

Sans attendre sa réponse, il retira sa chemise, sans même prendre la peine de la déboutonner complètement.

Il avait chaud, sa gorge était sèche, et son sang bouillonnait dans ses veines.

— Moins vite, Rourke. J'ai envie de te regarder, de profiter du spectacle.

Obéissant, il prit alors son temps pour finir de se déshabiller. Quand il fut nu, elle lui demanda de se retourner pour l'admirer de dos.

— Très bien, murmura-t-elle d'une voix enjôleuse qui alluma un incendie de désir en lui. J'en ai assez vu.

— Dans ce cas...

Il n'avait pas besoin d'une autre invitation.

Sans perdre un instant de plus, il enjamba le bord de la baignoire et s'allongea dans l'eau chaude.

— Je ferai tout ce que tu désires, ma belle, murmura-t-il en glissant une main entre ses jambes de ballerine, à la recherche de ce point qui la rendait folle.

— Une fois que nous en aurons terminé avec la baignoire, je crois que nous devons essayer la douche...

* * *

— Tu pars ? Comment ça, tu pars ? demanda Annie. Quand ? Et où ? Et pourquoi ?

— Je dois simplement rentrer à New York pour m'occuper d'une affaire

de contrat. Je ne serais pas parti bien longtemps, pas plus d'une semaine.

Elle avala sa salive pour rassembler son courage.

Cette nouvelle lui avait fait l'effet d'un coup de poignard dans le cœur.

Elle avait toujours su que Rourke risquait de partir, mais elle avait cru...

Comme il avait retiré la maison de Buddy de la vente, elle avait imaginé...

— Tu pourrais m'accompagner, Annie.

A ces mots, une vague de peur l'envahit, une sensation de malaise l'étreignit, et elle secoua la tête pour tenter de la refouler.

— C'est impossible, Rourke. Si je veux pouvoir envoyer les échantillons à M. Phillips, je dois me mettre au travail. Et puis, il y a Kit. Qui s'occuperait de lui, si je venais avec toi ?

— Tu pourrais travailler à New York et emmener Kit.

— Il n'a jamais voyagé, il risquerait d'être malade en voiture.

— Si tu veux, nous pouvons aller faire un tour en voiture et voir sa réaction. Viens, prends ton manteau. Nous allons nous en occuper tout de suite.

Sans attendre, il siffla le chien, qui dormait à côté du lit.

— Alors mon chien, ça te dit, de faire un tour en voiture ?

Comme si l'animal l'avait compris, il se leva vivement et courut en direction de la porte en remuant la queue.

Amusée par la scène, Annie esquissa un sourire un peu désabusé.

Jusqu'à présent, Kit avait toujours été loyal à son égard mais, aujourd'hui, il semblait tout aussi attaché à Rourke.

— Peut-être appréciera-t-il la voiture, mais il n'est pas l'unique problème. Où logerions-nous ? Pourrait-il courir ? Y a-t-il même de l'herbe, à New York ?

— Evidemment. Tu connais Central Park ?

— Bien sûr. Tu vis loin du parc ?

— Non, à quelques pâtés de maisons seulement.

— Donc, si Kit a besoin de sortir au milieu de la nuit, nous devons lui mettre une laisse et l'emmener au parc ? Ça ne m'a pas l'air très pratique.

— C'est vraiment Kit qui te fait hésiter, Annie ? Ou y a-t-il une autre raison ? Ce ne serait pas toi, le problème ?

Mal à l'aise, elle baissa les yeux. Elle se rendait bien compte que son comportement était égoïste.

Si elle voulait vraiment que sa relation avec Rourke fonctionne, elle allait devoir apprendre à gérer ses peurs parce qu'ils ne pouvaient pas rester éternellement sur l'île. Ils partiraient forcément en vacances, iraient voir sa famille... Or, jusqu'à présent, elle n'avait jamais quitté la Nouvelle-Ecosse, jamais pris l'avion. Elle n'avait pas de passeport et paniquait à la simple perspective de se rendre dans une ville ou un pays inconnus.

La frustration la gagnant, elle sortit. Elle avait besoin d'air.

Comment pouvait-elle expliquer ses sentiments à Rourke si elle ne les comprenait pas elle-même ?

Elle lui faisait confiance. Bien sûr qu'elle lui faisait confiance ! C'était à elle-même qu'elle ne faisait pas confiance. Pourtant, elle avait déjà vingt-cinq ans. Il était temps pour elle de voir le monde, de s'ouvrir.

Après tout, peut-être ce voyage à New York était-il exactement ce dont elle avait besoin.

Elle se retourna en entendant Rourke sortir à son tour.

— Je suis désolée, Rourke. Comme tu as déjà pu le constater, je gère difficilement les changements.

Il lui prit la main et la porta à ses lèvres douces.

— Je vais revenir, Annie. Ne t'inquiète pas. Je ne pars pas pour toujours.

— Je sais. Malheureusement, ça ne m'aide pas.

— Je croyais pourtant que notre relation était uniquement sexuelle. Tu me l'as répété à plusieurs reprises. Est-ce que quelque chose a changé ?

A ces mots, elle sentit les regrets l'envahir.

Elle refusait qu'il parte sans savoir ce qu'elle ressentait exactement pour lui.

Le problème était qu'elle n'avait encore jamais vécu une telle relation. Elle n'avait jamais aimé un homme et n'avait donc aucun moyen de savoir si les sentiments qu'elle éprouvait étaient réels ou non.

Elle le regarda longuement et rassembla son courage.

— Nous ne sommes pas de simples amis, Rourke, dit-elle enfin.

— Non ?

— Tu es tout pour moi. Je voudrais ne pas avoir besoin de toi, je voudrais être forte... Mais la vérité est que j'ai besoin de toi. Tu as rendu ma vie beaucoup plus facile et, comme une égoïste, je ne t'ai même pas remercié.

Il passa le bras autour de ses épaules et l'attira à lui, avant de déposer un petit baiser sur le sommet de sa tête.

— Je ne partirais pas, Annie, si je n'y étais pas obligé.

— Je comprends. Quand dois-tu prendre la route ?

— Je pensais quitter l'île demain matin. Il me faut environ quinze heures pour rallier New York.

— Dans ce cas, j' imagine que tu vas vouloir te coucher tôt...

Il lui adressa un sourire coquin.

— Es-tu en train de me faire des avances, Annie ?

— Peut-être... De toute façon, il n'en faut pas beaucoup pour te convaincre. Il me suffit de te sourire pour que tu sois prêt à m'emmener au lit.

— Tu as raison, allons-y.

* * *

Impatiente, elle le chevaucha puis noua les bras autour de son cou avant de plonger les yeux dans ses prunelles bleues où miroitait un désir si intense que soudain l'air lui manqua.

— Promets-moi que tu reviendras, Rourke.

— Je te le promets.

— Et promets-moi que, s'il y a une autre tempête, tu ne t'arrêteras pas pour aider une autre demoiselle en détresse.

Il éclata de rire.

— Plus j'y pense, plus je me dis que, ce jour-là, j'ai pris la meilleure décision de toute ma vie.

A ces mots, le souvenir de leur première nuit ensemble lui revint à la mémoire. Dès qu'elle l'avait vu, elle avait su qu'elle le désirait. Il était si sexy qu'un simple sourire avait suffi à la faire frissonner de tout son corps et à éveiller ses sens endormis depuis trop longtemps.

Cette tempête avait changé sa vie. Elle était une nouvelle femme aujourd'hui, une femme sûre d'elle, prête à conquérir le monde.

Et maintenant qu'elle était prête à s'ouvrir aux autres, elle n'avait plus envie d'être seule.

Elle aimait savoir Rourke à côté d'elle dans sa petite maison. Elle se sentait si bien avec lui qu'elle avait l'impression que cela faisait des années qu'ils étaient ensemble.

Jamais elle n'avait rêvé de mariage ou de famille mais, avec Rourke, cette possibilité ne lui paraissait plus si lointaine.

— Rourke...

Il la prit dans ses bras et se leva, comme si elle était aussi légère qu'une plume.

— Ce soir, nous allons prendre notre temps, ma chérie. Tout notre temps.

Ensorcelée par sa voix chaude et sensuelle, elle se pencha et déposa un baiser coquin sur ses lèvres puis traça un chemin vers son cou, avec sa langue, heureuse de l'entendre soupirer.

Avec les autres hommes, son désir avait toujours fini par s'émousser. Avec Rourke, il ne faisait que grandir, se renforcer.

Il la posa au sol, devant le lit, s'assit sur le matelas puis, lentement, la déshabilla, s'attardant sur la peau nue qu'il découvrait, l'embrassant, la caressant, la léchant.

Quand elle fut nue, il l'allongea sur le lit puis partit à la découverte de son corps avec sa langue. Il s'arrêta sur ses zones érogènes, allumant de nouveaux feux d'artifice en elle, déclenchant des tsunamis de plaisir.

Lorsqu'il posa la bouche entre ses jambes, elle ferma les yeux, se cambra et rejeta la tête en arrière avant de s'abandonner, de succomber à cette délicieuse torture.

Elle ne toucha pas les étoiles une fois, mais deux, avant de l'inviter en elle. Elle n'en pouvait plus d'attendre. Elle voulait le sentir en elle, tout de suite. Elle voulait le sentir aller et venir en elle, la posséder.

Elle ne l'avait jamais formulé devant lui, mais elle avait la certitude qu'elle était en train de tomber amoureuse de Rourke Quinn. Hélas ! elle risquait gros, car l'amour ne durait pas toujours. L'amour pouvait rendre heureux mais, de temps en temps, l'amour pouvait aussi être terriblement

destructeur.

Serait-elle comme sa mère ?

L'amour la pousserait-il à la folie ?

Elle avait envie de croire qu'elle était suffisamment forte pour vaincre toutes les difficultés, mais comment en avoir la certitude ?

— Dis-moi que tu m'aimes, murmura-t-elle, à bout de souffle.

Qu'il le pense ou pas, cela lui importait peu, ce soir. Elle avait simplement besoin d'entendre les mots, juste pour voir comment elle réagirait.

— Je t'aime, Annie, répondit-il d'une voix étouffée.

Elle s'était imaginé ressentant de la peur, de l'excitation, de la fièvre, en entendant ces mots. A sa grande surprise, elle ne ressentait qu'un sentiment de bien-être, de plénitude, de sécurité.

Et surtout une grande vague d'optimisme.

* * *

Rourke s'installa dans le bureau de l'avocate, en jetant un énième coup d'œil à son téléphone portable. Cela faisait trois jours qu'il était en ville, et il avait l'impression que son séjour allait devoir se prolonger, qu'il lui faudrait beaucoup plus de temps qu'il ne l'avait prévu pour organiser son départ avant son installation définitive à Cap-Breton.

Il avait promis à Annie de lui téléphoner et s'était assuré que son téléphone était bien chargé avant de partir. Il l'appelait deux fois par jour, mais n'avait eu aucune réponse jusqu'à présent. Elle n'avait pas décroché, ne l'avait pas rappelé.

L'avait-elle déjà oublié ?

Le fait que les femmes soient des créatures complexes n'était pas une nouveauté, et Annie l'était bien plus que toutes les autres.

Au fil des jours, il était parvenu à abattre une partie de ses défenses et il croyait commencer à bien la connaître mais, apparemment, il n'arrivait toujours pas à vraiment lire en elle.

Il composa une nouvelle fois son numéro puis écouta les sonneries se répéter, comme dans le vide. Elle n'avait pas de répondeur, mais devait tout de même être capable de voir qu'il l'avait appelée !

Que se passait-il ?

Pourquoi ne répondait-elle pas ?

Frustré, il réprima un juron.

— Tout va bien ?

La voix de Maria, l'avocate, qui était en train de prendre place derrière son bureau le tira de ses pensées.

— Euh... Oui, ça va. Merci.

— Très bien. J'ai discuté hier avec Ian Stephens, le représentant d'Aileen Quinn. Il m'a expliqué que chaque héritier recevra cinq cent mille dollars immédiatement, et la même somme après avoir rendu visite à Mlle Quinn, en

Irlande. Elle souhaiterait en effet rencontrer les membres de sa famille avant de mourir.

— Pourquoi lègue-t-elle sa fortune avant de mourir ?

— Je l'ignore. Je sais juste qu'elle est très riche.

Tout en parlant Maria feuilletait le dossier posé devant elle. Il en profita pour l'observer discrètement.

A une certaine époque, Maria aurait été exactement le type de femme qui lui aurait plu — brune, sensuelle, sportive — mais, aujourd'hui, il ne ressentait aucune attirance pour elle.

Etait-il à ce point envoûté par Annie Macintosh ?

Annie était surprenante, têtue, et, parfois, elle le rendait fou. Pourtant, il ne parvenait pas à l'oublier. Comme une sirène, elle l'avait ensorcelé.

— Très bien, Rourke. Il ne vous reste plus qu'à signer ici, en bas de page.

Rourke s'exécuta.

— Et aussi en bas de cet autre document, en n'oubliant pas de mentionner la date.

Maria lui tendit ensuite une lettre.

— Voici un courrier de Ian Stephens. Vous allez pouvoir le contacter, et il organisera votre venue en Irlande. Cette visite est la condition à respecter pour recevoir l'autre moitié de l'héritage. Je vous suggère de planifier votre voyage très prochainement. Mlle Quinn a déjà quatre-vingt-dix-sept ans...

— Dois-je vous régler des honoraires ou...

— Tous les frais sont couverts par Mlle Quinn. Avant que vous partiez, j'ai un autre cadeau pour vous.

Elle prit un petit sac en papier posé à côté de son bureau.

— Voici quelques-uns des romans de Mlle Quinn. Je me suis dit que vous auriez peut-être envie de les lire pour en apprendre un peu plus.

— Pouvez-vous me rappeler quel est mon lien avec elle ?

— Votre grand-père, Diarmuid Quinn, était le frère aîné d'Aileen. Il a eu trois fils. Votre père, Paul, était le plus jeune. Le plus âgé s'appelait Alistair. Buddy et Alistair ont combattu pendant la Seconde Guerre mondiale. Le premier a survécu, le second est mort au combat.

— Mon père ne m'en a jamais parlé et il n'a jamais parlé de son père. Buddy n'a pas lui non plus évoqué le sujet. J'ai toujours eu l'impression que leur jeunesse n'avait pas été particulièrement heureuse.

— Je ne dispose que de ces faits, qui figurent dans ces documents, mais je suis persuadée que vous pourrez en apprendre plus grâce à quelques recherches.

Sans doute. C'était d'ailleurs ce qu'il allait faire sans tarder.

Il se leva et tendit la main à l'avocate.

— Merci. Vous n'imaginez pas à quel point cette découverte est importante pour moi.

Elle ne lâcha pas immédiatement sa main et lui adressa un sourire séducteur.

— Etes-vous libre pour le déjeuner, Rourke ? lui demanda-t-elle. Maintenant que vous n'êtes plus mon client, nous pourrions peut-être faire plus ample connaissance.

La proposition était indéniablement flatteuse, mais... Cette belle femme ne l'intéressait absolument pas.

— Je suis désolé, je ne peux pas. Je suis... Je suis amoureux de quelqu'un, et je dois repartir très vite car elle me manque énormément.

— Cette femme a bien de la chance, répondit Maria, une pointe de déception dans la voix.

— Non, c'est moi qui ai de la chance. Au revoir, Maria, et merci encore.

— Si vous avez besoin d'une avocate, n'hésitez pas à m'appeler.

Il la salua puis sortit du cabinet. Dès qu'il fut dans l'ascenseur, il prit son téléphone et essaya une nouvelle fois d'appeler Annie.

En vain.

Son inquiétude grandit encore.

Finalement, il allait reprendre la route tout de suite. Plus tôt il serait de retour à Cap-Breton, plus tôt il pourrait commencer sa nouvelle vie. Avec Annie.

Il avait initialement prévu de s'arrêter dans l'ancienne entreprise de son père pour voir Ed et ses associés, mais ce serait pour une autre fois.

Même si elle avait été fondée par son père, il n'avait aucune intention d'investir dans une entreprise en situation difficile. Il était néanmoins prêt à intervenir ponctuellement, en tant que consultant, pour les aider à redresser la barre. Cela, il le devait bien à la mémoire de son père. Mais il leur annoncerait sa décision par téléphone car il devait repartir le plus vite possible.

Il jeta un coup d'œil à sa montre.

Presque midi.

S'il prenait la route maintenant, il pourrait arriver sur l'île à l'aube, demain.

Il esquissa un sourire rêveur en s'imaginant se glisser dans la maison, puis dans le lit, et retrouver le corps chaud et sensuel d'Annie.

Depuis qu'il l'avait quittée, il n'avait pas bien dormi. Il avait besoin d'elle à ses côtés, pour se sentir bien. Sans elle, il perdait l'équilibre, il respirait mal.

Sa vie était sur l'île et nulle part ailleurs.

Il se dirigea vers sa voiture, heureusement déjà chargée.

Une fois assis au volant, il retira sa cravate et ferma les yeux quelques instants avant de mettre le contact.

Jusqu'à présent il n'y avait pas trop songé, mais cet héritage tombait vraiment à point nommé.

S'il se montrait raisonnable et ne dépensait pas à tort et à travers, il pourrait ne plus jamais travailler. La somme était en effet suffisante pour lui permettre de vivre toute une vie avec Annie.

Il aurait pu tomber amoureux d'une femme aimant les robes de grands couturiers et les dîners dans des restaurants trois étoiles. Au lieu de cela, il

avait croisé le regard d'Annie, qui préférerait marcher pieds nus plutôt que chaussée et qui aimait mieux les fruits crus que la cuisine gastronomique.

Alors qu'il sortait du parking, son téléphone sonna.

Il jeta un coup d'œil à l'écran et reconnut le numéro de téléphone de sa mère.

— Salut, maman.

— Bonjour, Rourke. Je t'appelais juste pour confirmer notre dîner de ce soir.

— En fait, j'étais sur le point de t'appeler. Je repars à Cap-Breton tout de suite. J'ai tout réglé avec l'avocate et annulé mon rendez-vous avec Kopitski. Je ne retournerai pas travailler dans l'entreprise.

— Pourquoi retourner à Cap-Breton, maintenant que tu as de l'argent ?

A grand-peine, il réprima un soupir. Il ne se sentait pas le courage de tout expliquer à sa mère aujourd'hui, et encore moins celui d'affronter ses questions.

— Il y a une femme, là-bas, et je pense qu'il s'agit de la femme de ma vie, lui confia-t-il néanmoins. C'est tout ce que je dirai pour le moment. Je suis sur la route, et il y a beaucoup de monde. Je t'appellerai en arrivant sur l'île. Ne te fais pas de souci. Je peux simplement te dire qu'elle s'appelle Annie.

— Annie... C'est un joli nom.

— C'est vrai. Au revoir, maman.

A peine avait-il jeté son téléphone sur le siège passager qu'il se remit à sonner.

— Maman, je t'ai dit que je ne répondrai à aucune question !

— Rourke ?

Il ne reconnaissait pas la voix féminine à l'autre bout du fil.

— Oui.

— Salut ! C'est Betty Gillies. J'ai eu du mal à te trouver, mais j'ai fini par dénicher ton numéro sur une de tes factures. Elle ne sait pas que je t'appelle, mais...

— Que se passe-t-il ?

— Je ne sais pas ce qui s'est passé entre vous, mais j'ai pensé que tu voudrais savoir.

— Il ne s'est rien passé entre nous. J'ai dû rentrer à New York pour affaires, mais je prends le chemin du retour dès maintenant.

— Pour des raisons que j'ignore, elle a refusé de t'appeler.

— Betty, s'il te plaît, que s'est-il passé ?

— Annie était en train de se promener sur les rochers quand elle a glissé et s'est cassé la cheville. Une mauvaise fracture. Elle a bandé elle-même son pied, s'est fabriqué une béquille et a pris la direction du village. Sam Decker l'a trouvée sur la route, marchant tant bien que mal. Elle est à l'hôpital régional de Sydney. Elle a été opérée hier, mais elle aura besoin d'aide lorsqu'elle rentrera chez elle.

— Je suis en route, Betty. Je devrais être à Cap-Breton avant le lever du

soleil.

— Très bien. Peut-être pourras-tu la raisonner, parce qu'elle ne semble pas vouloir accepter d'aide de qui que ce soit.

— Merci de m'avoir appelé, Betty. Merci beaucoup.

Il raccrocha et lâcha un juron.

Il s'était passé exactement la même chose, le jour où il l'avait rencontrée. Et c'était pour cette même raison qu'elle ne devrait pas vivre seule au phare.

— Ça n'arrivera plus jamais, marmonna-t-il, la mâchoire serrée. En tout cas pas si j'ai mon mot à dire.

Non, ça n'arriverait plus jamais ! Il avait bien l'intention de ne plus jamais se séparer d'elle, de ne plus jamais s'éloigner.

Annie examina le plateau du petit déjeuner que venait de lui apporter l'aide-soignante.

Le dîner de la veille avait consisté en un morceau de poulet et une salade de pâtes, des plats qu'elle ne goûtait guère. Au moins, le petit déjeuner lui convenait-il plus. Un yaourt, des céréales, un fruit... Voilà qui ressemblait davantage à son alimentation habituelle.

Peut-être pourrait-elle commander ce qu'elle désirait pour le déjeuner, songea-t-elle tout à coup.

— Comment vous sentez-vous, ce matin ? lui demanda une infirmière en entrant dans sa chambre. Je vais vous aider à marcher jusqu'à la salle de bains, vous n'y êtes pas allée depuis hier soir.

— En fait... si. J'ai réussi à y aller sans aide.

— Mademoiselle Macintosh, je vous rappelle que le docteur vous a formellement interdit de vous déplacer seule ! Un kinésithérapeute viendra vous voir dans la matinée pour vous expliquer comment utiliser vos béquilles et ensuite, ensuite seulement, vous pourrez vous déplacer seule. Evidemment, si vous refusez d'obéir, nous pouvons toujours rattacher votre jambe au lit.

— Ce ne sera pas nécessaire.

— Parfait. Quelqu'un sera-t-il disponible pour vous aider, une fois que vous serez rentrée chez vous ?

— Non, personne.

— Vous devriez appeler un membre de votre famille, un ami... Vous avez besoin de vous reposer, vous venez juste d'être opérée.

— Je n'ai personne à appeler.

Elle avait bien failli téléphoner à Rourke la semaine dernière mais, au bout de deux jours, sa frustration avait été telle, la sensation de manque si intense, que, dans un mouvement de rage, elle avait jeté son téléphone dans l'océan.

Elle avait tellement besoin de lui qu'elle se sentait faible.

Que lui arrivait-il ?

Avant de le connaître, elle était forte, et n'avait besoin de personne. Maintenant, elle se sentait misérable, toute seule.

— Vraiment personne ? insista l'infirmière.

— Non, personne.

— Dans ce cas nous organiserons la visite d'une infirmière trois fois par jour et l'assistante sociale vous aidera à trouver quelqu'un pour le ménage.

— Je..., commença-t-elle avant de se taire.

Peut-être devrait-elle accepter cette proposition.

Sam Decker ayant annoncé à tout le monde son accident, certains habitants du village lui avaient déjà proposé de l'aider, quand elle serait de retour chez elle. Mais avoir un inconnu chez elle serait sans doute plus facile que demander à une connaissance.

Si seulement Rourke était là, elle pourrait...

Elle refoula la vague d'émotion qui l'envahissait. Depuis l'opération, elle ne cessait de pleurer. Non pas à cause de la douleur, mais parce que Rourke lui manquait.

Les médecins lui avaient affirmé qu'il était normal de pleurer. Ils lui avaient assuré que de nombreux patients traversaient de petites dépressions, après une hospitalisation, mais cette sensibilité l'effrayait.

Elle refusait d'être faible à ce point. Elle devait être forte, ne pas s'apitoyer sur son sort.

Elle avait envie de croire que Rourke allait revenir, mais elle devinait l'attrait de la ville sur lui, le charme de son ancienne vie.

Bien sûr, il lui avait affirmé qu'il l'aimait, mais son aveu n'avait pas été spontané. Elle l'avait provoqué.

Elle prit le pot de yaourt et tenta d'ignorer la sensation de manque qui lui rongeaient le cœur. Sans Rourke, elle se sentait vide, comme amputée d'une partie d'elle-même. Pourtant, contrairement à l'eau, à la nourriture ou au sexe, Rourke n'était pas nécessaire à la vie. Elle devrait donc être capable de se passer de lui.

Entendant frapper à la porte, elle se redressa soudain dans son lit.

— Si vous voulez vous lever, appelez, lui rappela l'infirmière avant de sortir.

Sam en profita pour entrer.

Elle ne l'avait pas revu depuis qu'il l'avait accompagnée à l'hôpital.

— Salut.

— Comment vas-tu, Annie ?

— Bien, et Kit ?

— Il va bien. Je l'ai amené au commissariat et il nous accompagne lorsque nous sortons en voiture. Il adore s'asseoir sur le siège passager et passer le museau par la vitre.

— Merci de t'occuper de lui. Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans ton aide.

— Je ne pensais pas t'entendre un jour prononcer ces mots, répondit-il d'un ton désabusé. Tu n'as jamais eu besoin de l'aide de qui que ce soit.

A ces mots, elle se sentit rougir.

— Je suis désolée, Sam. Je suis désolée de ne pas avoir été la fille dont tu

avais besoin. Et je suis désolée d'avoir profité de tes sentiments pour moi. J'ai eu tort.

— Tout est ma faute. J'aurais dû comprendre depuis longtemps que notre passé n'était pas resté dans le passé.

— Pourtant il aurait dû, parce que tu es un homme bien, je le sais. Je n'aurais pas dû te juger en fonction d'actes commis lorsque tu n'étais qu'un adolescent.

— J'espère que tu me jugeras toujours, Annie. J'espère que tu exigeras toujours plus de ma part que de celle de n'importe qui d'autre. Je veux mériter ton amitié.

— J'espère que nous pourrons être amis.

Elle était sincère en disant cela. Sam avait réellement changé.

— Ça me ferait plaisir, dit-il avant de s'interrompre quelques instants. J'ai entendu dire que Quinn était parti.

— C'est vrai.

— Doit-il revenir ?

Devait-il revenir ? Elle haussa les épaules et baissa les yeux vers son plateau. A vrai dire...

— Je ne sais pas.

— Je peux l'appeler de ta part, si tu veux. S'il t'aime réellement, il devrait être ici, à tes côtés.

— Je sais. Je vais y penser, fit-elle avant de prendre une profonde inspiration. Le médecin m'a autorisée à rentrer chez moi en fin de journée, une fois que je saurai comment marcher avec des béquilles.

— Parfait. Je viendrai te chercher et je te raccompagnerai chez toi. Passe-moi un coup de fil au commissariat.

— C'est gentil.

— Bon, je devrais y aller. Kit est dans la voiture, il m'attend. Tu sais que ton chien est très intelligent ? Il a même compris comment mettre la sirène en marche.

— Tu es garé devant l'hôpital ? Tu peux passer devant ma fenêtre pour que je puisse le voir ?

— Pas de problème. A tout à l'heure, Annie. Je suis heureux de voir que tu vas mieux.

Sam parti, elle repoussa les couvertures et se laissa glisser au sol.

Sa jambe était ensermée dans un lourd plâtre, ce qui rendait son équilibre difficile. Malgré tout, elle parvint tant bien que mal à claudiquer jusqu'à la fenêtre.

Quelques instants plus tard, elle vit Sam sortir, se retourner et lui faire un signe. Elle le regarda aller jusqu'à sa voiture. Dès qu'il ouvrit la portière, Kit sauta dehors et se mit à courir autour de lui.

Elle éclata de rire en voyant le policier apprendre à son chien à sauter.

Même s'il n'était pas l'homme qui lui était destiné, elle lui souhaitait tout le bonheur du monde et espérait vraiment qu'il finisse par trouver une gentille

filles.

Sam parti, elle fixa l'horizon pendant un moment puis son regard fut attiré par une silhouette sur le parking.

Reconnaissant tout à coup la démarche souple, les cheveux sombres et longs, elle retint son souffle.

— Rourke...

Soudain fébrile, elle fit demi-tour pour retourner au lit et, gênée par son plâtre, perdit l'équilibre. La table roulante du petit déjeuner à laquelle elle tenta de se rattraper bascula, et elle s'affala sur le sol, entraînant le plateau dans sa chute.

— Zut !

Alertées par le bruit, deux infirmières entrèrent en toute hâte dans la chambre.

— Mais que faites-vous par terre ? lui demanda l'infirmière qui était passée la voir un peu plus tôt.

— J'ai besoin que vous m'aidiez à aller à la salle de bains. J'ai du yaourt plein les cheveux.

— Je vous avais pourtant dit d'appeler ! Bon, je vais vous aider pour la douche.

— Non, je n'ai pas le temps. Je dois me remettre au lit. J'ai simplement besoin d'une serviette.

* * *

Rourke s'arrêta au bureau des infirmières et demanda le numéro de chambre d'Annie. Dès qu'il le sut, il courut dans les couloirs, pressé de la voir, de la retrouver, de la serrer dans ses bras.

Le cœur battant à tout rompre, il frappa à la porte, la poussa doucement et l'aperçut enfin, allongée sur son lit, une jambe dans le plâtre. Aussitôt, une foule d'émotions contradictoires l'envahit — la frustration, le soulagement, le bonheur...

Mais aussi et surtout la colère.

— Pourquoi diable ne m'as-tu pas appelé, Annie ? lui lança-t-il tout de go, sans même l'avoir saluée. Il a fallu que quelqu'un d'autre m'avertisse de ton hospitalisation. Bon sang ! Je croyais que nous étions bien, ensemble ! Je pensais que nous partagions quelque chose de fort !

— Je...

Il leva la main pour l'interrompre.

— Je sais que tu as du mal à faire confiance, mais c'est moi, Annie ! Moi, l'homme qui t'aime, l'homme qui veut passer le reste de sa vie à t'aimer. Tu pourrais au moins faire un effort pour m'accorder ta confiance.

— Je...

— Non ! Je n'ai pas envie d'entendre n'importe quelle excuse stupide. Si nous nous aimons, ce genre de comportement doit cesser. Point final.

— Oui.

— Quoi ?

— Oui, je te fais confiance, Rourke. Je t'aime, et je suis désolée. Tu as raison, j'aurais dû t'appeler tout de suite.

Pendant de longues secondes, ils se contentèrent de se dévisager puis, soudain, une vague d'émotions d'une intensité à couper le souffle le submergea, balayant sa colère.

Peut-être était-ce une réaction à la destruction de son dernier mur de protection ; peut-être son ton dur et sérieux l'avait-il déstabilisée... Toujours est-il qu'Annie fondit tout à coup en larmes. Incapable de résister, il alla vers elle et la prit dans ses bras.

— Pourquoi pleures-tu, ma chérie ? Je suis là, maintenant. Tout va bien.

— Je... J'avais peur que tu ne reviennes pas.

— Je t'ai appelée tous les jours ! Plusieurs fois par jour, même. Tu n'as pas vu mon numéro sur l'écran de ton téléphone ?

— Je l'ai jeté dans l'océan.

— Pourquoi ?

— J'étais en colère contre moi-même, parce que tu me manquais. Je me sentais perdue, sans toi, alors...

Il prit son visage en coupe et l'interrompit en l'embrassant avec intensité, avec tout l'amour qu'il ressentait, avant d'essuyer les larmes qui roulaient le long de ses joues roses.

— Je t'avais pourtant promis que je reviendrai, ma chérie.

— Je sais.

— Lorsque je fais une promesse, Annie, je la tiens toujours.

Sans lui laisser le temps de répondre, il l'enlaça et la serra fort contre lui.

Il ne voulait plus penser au passé.

— Tu vas bien, ma chérie ?

— Ça va, mis à part que je passe mes journées à pleurer. Je me suis juste cassé la cheville. Au fait, comment as-tu su que j'étais ici ?

— Betty Gillies m'a appelé. Elle l'avait appris par Sam Decker. D'ailleurs, laisse-moi te dire que je n'ai pas été ravi d'apprendre qu'il avait été celui qui t'avait sauvée, cette fois-ci.

— Tu n'as aucun souci à te faire pour Sam. Nous sommes amis, rien de plus.

— Il est d'accord avec ta décision ?

— Oui. Il a enfin compris.

— Personnellement, j'ai du mal à comprendre que tu puisses être amie avec lui.

— Il m'a expliqué que s'il avait pu changer, alors je le pouvais aussi, et ça m'a fait réfléchir. En fait, je crois que j'ai déjà changé mais, jusqu'à présent, je refusais de l'admettre. J'avais peur, alors je ne me suis pas autorisée à être honnête avec toi, je t'ai caché quelque chose.

Curieux, il fronça les sourcils puis lui prit la main, en attendant qu'elle lui

en dise plus.

— J'ai toujours eu peur, Rourke... Peur de devenir comme ma mère... Et ça m'a empêchée de vivre ma vie.

— Ce n'est pas parce que...

— Laisse-moi terminer. Je dois te le dire.

— Très bien.

— Si nous vivons ensemble, tu dois être au courant du risque. Ma mère souffrait de troubles bipolaires, et j'ai peut-être hérité de cette maladie.

— Et moi, j'ai peut-être hérité de la maladie cardiaque de mon père, mais j'espère que ça ne changera pas tes sentiments pour moi.

— Bien sûr que non.

— Pour le meilleur et pour le pire, dans la maladie et la santé... C'est ainsi que va la vie, n'est-ce pas ?

Elle renifla, se moucha, mais elle pleurait toujours un peu.

— En es-tu sûr, Rourke ? marmonna-t-elle d'une voix étranglée.

— Tout à fait sûr, répondit-il avant de l'embrasser pour tenter de la convaincre et de la rassurer.

— Qu'est ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que je vais rester sur l'île, que j'ai l'intention de passer le reste de ma vie à prendre soin de toi. Si tu m'y autorises, évidemment.

Tandis qu'il prononçait ces mots, il vit les larmes couler de plus sur ses joues satinées.

— Je suis désolée, Rourke.

— Ne t'excuse pas, Annie. Je suis ici pour toujours, pour partager les bons moments, et aussi les moins bons. Je t'aime et, cette fois, je te l'affirme spontanément. Je t'aime, Annie, et je suis prêt à vivre ici, avec toi.

— Je t'aime moi aussi.

— Quand sors-tu de l'hôpital ?

— Aujourd'hui.

— Très bien. Je vais te ramener chez moi. Si je dois payer une infirmière, je préférerai le faire dans une maison dotée de l'électricité et de l'eau courante. Où est Kit ?

— Sam s'en occupe. Nous pouvons l'appeler, et il le ramènera.

— Je ne serai rassuré que lorsque nous serons tous ensemble, dit-il en la dévisageant. Tu es si belle, Annie... Je te promets que je ne partirai plus jamais. Et si je dois partir, je reviendrai. Je pense également que nous pourrions nous marier.

Elle écarquilla les yeux et demeura bouche bée quelques instants. Elle semblait abasourdie.

— Nous marier ? Je... Nous allons devoir en parler. De mon côté, j'ai juste envie de passer les prochaines semaines au lit avec toi. Alors nous pouvons repousser les grandes décisions à plus tard.

— Comme tu veux, mais je dois me rendre en Irlande, pour rencontrer ma grand-tante. Elle vient de me léguer un demi-million de dollars et me donnera

la même somme en plus si je lui rends visite.

— En Irlande ? Quand ?

— Bientôt, mais le voyage sera court.

— Non.

— Non ?

— Non, je ne veux pas que ce soit rapide. J'ai envie de venir avec toi. J'ai envie de découvrir le monde et je refuse d'être de nouveau séparée de toi. Ce qui veut dire que nous irons en Irlande ensemble.

— Parfait. C'est décidé. Nous allons en Irlande ensemble.

— Peut-on juste attendre que je sois débarrassée de ce plâtre ? Je devrais en avoir un moins lourd dans quelques semaines.

— Pas de problème.

Elle promena sa main fine sur sa joue râpeuse, et des frissons de bonheur l'envahirent.

— Tu m'as l'air fatigué, mon chéri.

— J'ai conduit sans m'arrêter pendant seize heures. Je suis épuisé.

— Pourquoi ne fermes-tu pas la porte ? Tu pourras faire la sieste.

— Tu sais bien ce qui se passe quand nous faisons la sieste.

— Bien sûr. C'est justement pour cette raison que je te l'ai suggéré !

Heureux, il obéit et retira ses bottes avant de se glisser dans le lit étroit avec elle.

Annie... Cette femme douce, cette femme extraordinaire...

Il n'avait besoin de rien de plus pour baigner dans le bonheur.

Peut-être était-ce son destin, d'être venu à Cap-Breton et de l'avoir trouvée la veille d'une tempête.

Le destin pouvait parfois être surprenant, mais il n'allait certainement pas s'en plaindre. Il allait simplement se concentrer pour faire d'Annie la plus heureuse des femmes sur terre.

Epilogue

— Quel arbre magnifique ! s'exclama Ian Stephens.

Aileen observa le sapin habillé de boules et de guirlandes plus scintillantes les unes que les autres.

— Vous avez raison, c'est un bel arbre. Cela faisait très longtemps que je n'avais pas eu de sapin de Noël chez moi... En vieillissant, j'avais arrêté de célébrer Noël. Mais cette année, maintenant que ma famille vient, je compte bien décorer toute la maison.

— J'espère que vous prenez soin de vous et que vous ne vous fatiguez pas trop en préparant cette grande réunion de famille.

Elle glissa son bras sous celui d'Ian avant de répondre.

— Ne vous inquiétez pas. Sally a embauché quelques femmes du village pour s'occuper de la décoration. Je me contente de les regarder travailler et de leur donner quelques conseils.

En un an, elle avait appris à connaître Ian, et réciproquement.

Grâce à lui, elle avait rencontré les descendants de deux de ses frères décédés, et voilà qu'il avait retrouvé le petit-fils de Diarmuid, un jeune homme vivant sur l'île de Cap-Breton, en Nouvelle-Ecosse.

Mais elle allait devoir attendre Noël pour rencontrer Rourke et sa petite amie, Annie.

Ils s'étaient parlé au téléphone, et il lui avait promis de venir quelques jours avant la grande réunion qu'elle avait organisée.

— Venez, Ian. Sally a préparé le thé et allumé un bon feu dans la bibliothèque. Vous allez me parler de votre recherche de Lochlan.

Ils s'installèrent face à la cheminée, et elle lui servit une tasse de thé.

— Vous avez passé énormément de temps à travailler pour moi, Ian. Qu'allez-vous faire lorsque votre mission sera terminée ?

— Je ne sais pas encore. Nous avons presque terminé votre autobiographie, et nous avons ensuite le documentaire télévisé à préparer. J'ai également quelques autres projets de recherche que j'avais repoussés mais, après cela, je n'ai rien prévu.

— Peut-être devriez-vous prendre quelques vacances. Vous ne parlez jamais de femmes. A quand remonte votre dernier rendez-vous galant ?

Elle vit un petit sourire gêné apparaître sur les lèvres de Ian.

— Cela... Cela fait longtemps, avoua-t-il un peu embarrassé. Je me suis habitué à éviter toute vie sociale.

— Et pourquoi donc ?

— Il y avait bien une femme... Nous avions le projet de nous marier, mais elle a rencontré un autre homme et m'a quitté.

— Et vous avez laissé tomber ?

— On peut le dire ainsi. Je me suis dit qu'en étant patient, je finirais bien par rencontrer une autre femme. Mais cela fait trois ans que j'attends, maintenant. En vain.

— Il est peut-être temps pour vous de remettre le pied à l'étrier et de voir ce que la vie vous réserve. Mais évidemment, il vous faut d'abord retrouver Lochlan.

— Et si je ne le retrouve pas ?

— J'ai une grande confiance en vous, Ian.

— Certaines personnes ne veulent pas être retrouvées.

— Dites-moi tout, fit-elle alors, devinant qu'il avait quelques révélations à lui faire.

— Contrairement à ses frères, Lochlan n'a pas quitté l'Irlande. Il a vécu plusieurs années à Dublin, et a eu des démêlés avec la police à plusieurs reprises. Il s'est marié mais a vite quitté sa femme, en emportant avec lui tout son argent. Ensuite, il a disparu. Il s'est évaporé.

— Pas d'enfants ?

— Non. Pas issus de ce mariage, en tout cas. J'ai bien peur que votre frère ait pris une fausse identité pour se faire oublier des autorités. Si c'est le cas, nous pourrions bien ne jamais le retrouver.

— Peut-être avez-vous raison. Peut-être est-il temps pour moi d'abandonner...

— Attendez encore un peu. Je vais continuer à chercher jusqu'à Noël. Nous avons eu de la chance, jusqu'à présent. Peut-être notre bonne étoile nous donnera-t-elle un nouveau signe. Je sais qu'il est quelque part.

— C'est vrai... J'ai comme l'impression de sentir parfois sa présence. Nous pourrions peut-être engager un voyant, pour nous aider à le localiser ?

— En dernier recours, pourquoi pas... En attendant, j'ai retrouvé la fille de la première femme de Lochlan. Je vais la rencontrer à Londres très prochainement, en espérant que sa mère lui a livré quelques informations concernant son premier mari.

Aileen se pencha et lui prit la main pour la serrer entre les siennes.

— Je voudrais vous remercier, Ian. Quoi qu'il arrive, sachez que vous avez changé ma vie et que vous avez rendu une vieille femme très heureuse.

— J'ai pris beaucoup de plaisir à ce travail. Cela m'a changé de mes recherches habituelles, à la bibliothèque.

— Vous devriez écrire un livre sur les orphelinats irlandais du début du siècle. Il est temps de raconter cette histoire, maintenant que les médias s'y intéressent.

— Après avoir écouté vos histoires, je sais qu'il y a en effet matière à faire un livre. Mais je ne suis pas sûr que ce soit un travail pour moi.

— Que voulez-vous dire ?

— J'ai toujours rêvé d'écrire un roman.

— Excellente idée ! Je suis sûre que je pourrais vous donner quelques idées. Et une fois votre manuscrit prêt, je pourrais également le confier à mon agent. Elle me doit quelques faveurs, de même que mon éditeur.

— J'en serais très honoré.

— Cela me ferait très plaisir, mon cher Ian.

Ils passèrent le reste de l'après-midi à discuter du futur de Ian.

Lorsqu'elle le raccompagna à la porte, en fin de journée, elle savait que ce jeune universitaire rêvant de devenir écrivain était devenu pour elle aussi important que sa famille.

Il était donc temps, songea-t-elle, d'appeler son notaire et de veiller à ce qu'il soit remercié pour tout ce qu'il avait fait.

Après lui avoir adressé un dernier signe par la fenêtre, elle retourna vers sa bibliothèque.

Il lui restait encore à écrire les derniers mots de son autobiographie. Mais, pour cela, elle allait attendre que Lochlan ait été retrouvé. Ensuite, elle dormirait certainement bien mieux.

Tandis qu'elle longea le couloir, un courant d'air la fit soudain frissonner.

— Un autre hiver..., murmura-t-elle.

Parfois, l'arrivée de l'hiver l'effrayait.

Depuis quelques années, elle se demandait si elle aurait la chance de voir le printemps suivant et les jonquilles sortant de terre dans son jardin. Mais, désormais, elle n'avait plus peur. Elle laisserait au monde bien plus que ses livres.

Elle avait une famille.

Une famille qui ne l'oublierait jamais.

TITRE ORIGINAL : THE MIGHTY QUINNS : ROURKE

Traduction française : ISABELLE DONNADIEU

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

PASSIONS®

est une marque déposée par Harlequin.

© 2013, Peggy A. Hoffmann.

© 2015, Harlequin.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Couple : © GETTY IMAGES/VETTA/ROYALTY FREE

Réalisation graphique couverture : M. GOUAZE

Tous droits réservés.

ISBN 978-2-2803-3193-7

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

HARLEQUIN

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

KATE HOFFMANN

Un envoûtant désir

Passions extrêmes

 HARLEQUIN

Prologue

— La maison est vraiment très belle, Sally.

Debout dans l'entrée de son cottage irlandais, Aileen Quinn parcourut d'un œil ravi les décorations de Noël. En ce début de novembre, il était peut-être un peu tôt pour ces préparatifs. Cela lui était égal.

La plupart des gens, ici, attendaient le jour de l'Immaculée Conception, le 8 décembre, pour décorer leur maison. Mais cette année, l'esprit de Noël remplissait d'optimisme le cœur d'Aileen. Pour la première fois, elle allait passer les fêtes entourée de sa famille enfin réunie, presque au complet, et elle voulait savourer cette joie aussi longtemps que possible.

— Oui, elle est magnifique, répondit Sally. La joie de Noël me manquait tellement...

La gouvernante glissa son bras sous celui d'Aileen et lui sourit.

— Je pense que ça va être le plus beau Noël qu'on ait jamais vu, ajouta-t-elle.

— Nous pourrions peut-être ajouter un autre sapin en haut de l'escalier, commenta Aileen. Avec notre collection de décorations de verre d'Allemagne, on aurait de quoi garnir un petit arbre.

Des années durant, autrefois, elle avait compensé l'absence de sa famille en décorant à outrance sa maison, dans l'espoir de retrouver l'esprit de Noël. Mais cette stratégie n'avait jamais fonctionné. Indépendamment de la beauté du décor, elle s'était toujours sentie seule. Alors, depuis vingt ans, elle avait tout arrêté, sans plus se soucier de ces fêtes trop douloureuses pour elle, et source de regrets infinis.

Elle chassait ces souvenirs pénibles quand la sonnette d'entrée retentit. Sally alla ouvrir.

— Ce doit être M. Stephens.

La gouvernante jeta un coup d'œil à l'extérieur et se tourna vers Aileen.

— Il y a une jeune femme avec lui...

Aileen lui répondit par un regard étonné. Puis un sourire fleurit sur ses lèvres.

— Ça alors, en voilà une surprise ! La dernière fois que j'ai parlé à Ian, nous avons évoqué sa vie sociale plutôt lamentable. Je n'arrive pas à croire qu'il ait réagi aussi vite.

Sally ouvrit la porte. Saisissant sa canne, Aileen se dirigea vers ses invités. Son regard se posa sur une jolie jeune femme dotée de beaux yeux verts pétillant d'intelligence. Des boucles souples et sombres encadraient son visage.

— Bonjour, salua Aileen en leur tendant la main. Je suis Aileen Quinn.

Les joues de la jeune femme se teintèrent légèrement.

— Miss Quinn, répondit-elle en souriant. Je suis si heureuse de vous rencontrer. Je vous remercie de nous accueillir chez vous.

Elle balaya la pièce du regard.

— Oh ! c'est magnifique, s'extasia-t-elle.

A son accent, Aileen devina que la jeune femme était américaine. Puis elle se tourna vers Ian.

— Auriez-vous l'amabilité de faire les présentations, monsieur Stephens ? demanda-t-elle d'une voix douce.

— Euh, oui, bien sûr. Pardonnez-moi. Miss Quinn, je vous présente Marlana Jenner, de la société Back Bay Productions à Boston. C'est la réalisatrice dont je vous ai parlé. Celle qui désire tourner un documentaire sur vous.

Aileen émit un petit rire.

— Je vois. Eh bien, monsieur Stephens, j'admire votre persévérance. Mais comme je vous l'ai déjà dit, je ne suis pas sûre que ma vie soit intéressante au point d'en faire un film.

— Oh ! Mais je ne suis pas du tout d'accord avec vous, intervint Marlana. Votre ascension sociale a été fulgurante et vos livres sont célèbres dans le monde entier. Je suis certaine que tous vos fans seraient heureux de mieux vous connaître. Vous avez accordé tellement peu d'interviews, Miss Quinn.

Elle reprit son souffle avant de poursuivre.

— Et Ian m'a dit que vous étiez à la recherche de vos frères. Peut-être que ce documentaire pourrait vous aider à trouver Conal.

Marlana interrogea Ian du regard.

— Il s'appelle bien Conal, n'est-ce pas ?

L'homme acquiesça et s'efforça de sourire alors qu'elle s'apprêtait à poursuivre. Mais Aileen l'interrompit.

— Mademoiselle Jenner, je...

— S'il vous plaît, appelez-moi Marlie. Nous serons amenées à travailler en étroite collaboration durant les prochains mois. Du moins, je l'espère. Je suis votre plus grande admiratrice. J'ai lu tous vos livres, parfois trois ou quatre fois pour certains. Ils m'ont aidée à traverser un passage particulièrement difficile de ma vie.

Le regard d'Aileen se posa tour à tour sur Ian et Marlie.

— Eh bien, je suppose que vous êtes terriblement déterminés. Allons nous asseoir pour en parler tranquillement. Sally, auriez-vous la gentillesse nous apporter du thé, s'il vous plaît ? Nous le prendrons dans la bibliothèque.

Aileen prit la direction de la grande pièce située au rez-de-chaussée, puis

jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Marlie se tenait immobile au milieu de l'entrée, l'air hébété. Elle paraissait impressionnée. Tout ça pour du thé ?

— Allons, venez, l'invita Aileen.

La jeune femme avait peut-être raison, songea-t-elle. Accepter ce documentaire était peut-être le seul moyen de retrouver Conal et ses héritiers. Un film sur sa vie et sur ses recherches pour le retrouver, lui, ainsi que ses autres frères et sœurs aurait beaucoup plus d'impact qu'une autobiographie.

Il ne lui restait plus beaucoup de temps pour terminer ce qu'elle avait entrepris. A quatre-vingt-dix-sept ans, elle remerciait chaque nouveau jour qui lui était donné. Et elle était très occupée par l'organisation de cette grande réunion de famille pour Noël. Elle avait loué un château et avait tout pensé dans les moindres détails afin que tous passent un séjour merveilleux.

Mais sa joie ne serait pas complète tant qu'elle ne saurait pas ce qui était arrivé à Conal. Les clés de son existence, et de ses éventuels descendants, se trouvaient forcément quelque part. Si elle n'était pas prête à faire tout ce qui était en son pouvoir pour y parvenir, pourquoi se donner tout ce mal ?

Elle attendit que Marlena se ressaisisse puis glissa son bras sous le sien.

— Dites-moi, mademoiselle Jenner. Comment pensez-vous procéder ? Quand allons-nous commencer ?

— La semaine prochaine, répondit Marlie. Nous commencerons par une interview de vous, et nous terminerons par un reportage sur votre nouvelle famille lorsque vous fêterez Noël, si tout le monde est d'accord, bien sûr.

La jeune femme paraissait très investie dans son projet. Elle était l'une de ses admiratrices. Le film ne pouvait qu'être flatteur pour Aileen. Elle n'avait rien à perdre et tout à gagner. Conal. Il était le seul qu'elle n'avait pas encore trouvé.

— Merveilleux, répondit Aileen. Et quand pensez-vous finir le documentaire ?

Il se réveilla en nage. L'obscurité de la pièce semblait l'avaloir comme un immense trou noir. Dex Kennedy inspira pour reprendre son souffle et s'assit sur son lit avant de rabattre les couvertures.

Malgré la fraîcheur qui régnait dans la pièce, son torse nu était couvert de sueur. Où était-il ? Quelle heure était-il ? Dex inspira profondément à la recherche d'une odeur capable de lui donner un indice. Il n'était pas dans le désert, ni dans la jungle. Les draps sentaient la lavande et bientôt il se rappela qu'il était en Irlande, à Killarney, dans l'appartement de sœur. Il n'y avait aucun danger. Il était en sécurité.

Il alluma la lampe de chevet et se frotta les yeux. Quand allait-il cesser de faire des cauchemars ? Cela durait depuis un an maintenant, et bien que son corps ait guéri des deux coups de feu qu'il avait reçus, son esprit ne cessait de le ramener à cette aire d'atterrissage au milieu de la jungle colombienne.

Accompagné de Matt Crenshaw, son ami et associé écrivain et réalisateur, Dex était parti tourner un documentaire sur les guerres liées au trafic de drogue qui rongait le pays. Avec l'aide de quelques complices sur place, ils avaient réussi à filmer des images de l'un des plus puissants cartels de Colombie. Ils étaient presque en sécurité dans leur avion lorsque des hommes armés les avaient canardés à l'aide de fusils automatiques.

Matt avait été touché à la jambe juste avant de monter dans l'avion. Atteint au niveau de l'artère fémorale, il s'était vidé de son sang devant Dex, à plusieurs milliers de pieds au-dessus de la jungle couvrant le sud de la Colombie.

Tout s'était passé si vite. L'instant d'avant, son ami était vivant et plaisantait joyeusement ; celui d'après, il était mort.

Dex chercha de nouveau son souffle en passant la main dans ses cheveux. Un flacon de somnifères trônait sur sa table de nuit. Peut-être devrait-il en prendre quelques-uns. L'idée de passer une nuit complète de sommeil était presque trop belle pour résister. Il rêvait de succomber de nouveau à cette sensation d'épuisement qui permettrait enfin à son esprit de trouver le repos.

Dex tendit la main vers le flacon. Il laissa tomber plusieurs cachets au creux de sa main qu'il contempla d'un œil vide. Il comprenait pourquoi certaines personnes cédaient au désir de les prendre tous d'un coup. Le

manque de sommeil pouvait vous jouer de mauvais tours, et vous pousser, dans un moment de désespoir, à prendre des mesures inconsidérées en échange d'un peu de paix.

Etouffant un juron, il lança avec force les cachets contre le mur, qui s'éparpillèrent dans la pièce.

— Dex ?

La voix étouffée de sa sœur lui parvint à travers la porte.

— Tu ne dors pas ? demanda-t-elle.

— Non, répondit-il.

— Et... tu vas bien ?

— Très bien, grommela-t-il.

Puis il descendit du lit et se leva avant d'aller chercher le jean usé qu'il avait retiré un peu plus tôt. Les taches de sang étaient toujours là, même si elles s'étaient atténuées avec le temps. Dex enfila le pantalon sans le boutonner.

Il aurait vraiment dû s'en débarrasser. Ce jean lui rappelait constamment ce qui s'était passé. Mais Dex avait besoin de ce rappel. Matt était son meilleur ami et la seule personne avec laquelle il avait souhaité s'associer. Passant sa main sur la tache, Dex sentit sa gorge se nouer sous l'effet de l'émotion. Il n'était pas prêt à oublier.

Claire, sa sœur jumelle, se tenait debout sur le pas de la porte, l'air visiblement inquiet. Elle portait une coupe courte savamment ébouriffée et se maquillait toujours avec une touche de rouge à lèvres et un trait d'eyeliner noir. Mais manifestement, elle venait tout juste de se démaquiller.

— Tu as très mauvaise mine, murmura-t-elle tandis qu'il passait devant elle. Dex, combien de temps penses-tu vivre comme ça avant de te faire aider ?

— Je suis allé à la pharmacie chercher des somnifères, grommela Dex en se dirigeant vers la cuisine.

— Ils n'ont pas fonctionné ? demanda Claire.

— Je ne les ai pas pris.

— Alors c'est normal qu'ils ne te fassent pas d'effet ! Tu dois reprendre le cours de ta vie, Dex, avec quelques bonnes nuits de sommeil.

Il saisit une bouteille de bière dans le réfrigérateur et retourna dans le salon. Il attrapa en passant la télécommande du téléviseur et alluma la chaîne sportive.

Claire se laissa tomber sur le canapé à côté de lui et croisa les mains sur les genoux. Elle se contenta de le regarder en silence et, lorsqu'il leva les yeux vers elle, Dex vit des larmes de frustration briller dans son regard. Sa lèvre inférieure tremblait sous l'effet de l'émotion.

— S'il te plaît, murmura-t-il. Je vais aller mieux. Ça risque juste de prendre un peu de temps, c'est tout.

— Il faudrait que tu te trouves une occupation, proposa Claire. Traîner dans l'appartement sans rien faire est ce qu'il y a de pire pour le moral...

— Que veux-tu que je fasse ? Je tourne des films depuis que j'ai quatorze ans. Je n'ai jamais voulu faire autre chose. Et vendre des voitures ou travailler dans un pub, très peu pour moi !

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. J'ai jeté un coup d'œil sur ton téléphone portable... Ton agent t'a envoyé des tonnes de SMS sur toutes sortes de projets. Et j'ai écouté ton répondeur, aussi... Pourquoi ne pas appeler tous ces gens, juste pour savoir ce qu'ils ont à te proposer ? Ça ne peut pas te faire de mal.

Dex avala une gorgée de bière. Le fait que sa sœur ait fouillé dans ses messages ne devrait pas l'étonner. Ils n'avaient jamais eu de secrets l'un pour l'autre.

— Ce ne sera plus pareil, répondit-il. J'étais un caméraman correct, mais c'était Matt qui s'occupait de la mise en scène. Je suis capable de raconter une histoire avec des images, mais je ne peux pas le faire avec des mots. Dans notre association, c'était lui qui avait du talent.

Claire saisit un bout de papier sur la table basse et le lui tendit.

— Ian Stephens. J'ai reçu trois messages de sa part. C'est un homme charmant. Oui, charmant, vraiment, avec un accent anglais très sexy. On croirait entendre James Bond. Voici son numéro, ainsi que celui de la femme qui travaille avec lui, Marlana Jenner. C'est la productrice du projet.

Dex contempla les numéros d'un œil vide.

— Quel projet ? Tu as pensé à demander ?

— Un film sur Aileen Quinn.

— L'écrivain ?

Claire acquiesça.

— Mon auteure préférée. La plus célèbre auteure irlandaise.

— Je ne fais pas ce genre de travail, d'habitude, objecta-t-il.

— C'est peut-être une bonne chose. Au moins, personne n'essaiera de te tirer une balle, comme en Colombie...

— Je ne suis pas prêt à reprendre le travail.

— Mais tu viens de le dire : tu ne sais rien faire d'autre que filmer.

— Je ne sais même plus qui je suis vraiment, chuchota Dex d'une voix pleine d'émotion. Je... je ne sais même pas ce que je veux vraiment.

Puis il secoua la tête.

— En fait, si, ajouta-t-il. Ce que je veux vraiment, c'est passer une nuit complète à dormir.

Claire glissa un bras autour des épaules de son frère et ils restèrent assis un long moment, l'un à côté de l'autre. Ils avaient toujours fonctionné ainsi. Ils avaient traversé des moments difficiles par le passé, mais s'étaient toujours épaulés mutuellement.

Leurs parents avaient mené une vie de bohème. Ils étaient tous les deux acteurs et avaient connu leur heure de gloire en jouant dans une petite production irlandaise. Ils avaient vécu avec leur famille à Londres, New York, Toronto puis Dublin. Mais lorsque leur père avait décroché un rôle dans une

série télévisée américaine, ils avaient tous déménagé en Californie. La petite famille irlandaise était partie vivre parmi les stars de cinéma, sous les palmiers et le soleil.

Pour Dex et Claire, la transition avait été difficile à ce stade de leur vie. Etant tous les deux adolescents, ils avaient eu du mal à se faire des amis, et préféraient passer leur temps ensemble. Lorsque la série télévisée fut reconduite pour la quatrième saison, Claire et Dex étaient sur le point d'entrer au lycée. Ils décidèrent de revenir dans le comté de Kerry pour vivre avec leur grand-mère paternelle, qu'ils aimaient beaucoup et qu'ils avaient surnommée Nana Dee.

Dierdre O'Meara Kennedy avait vécu avec eux pendant toute leur adolescence puis les avait envoyés à l'université. Dex était parti étudier le cinéma à l'université de Californie, tandis que Claire s'était lancée dans des études d'histoire au Trinity College de Dublin. Nana Dee leur avait offert le seul foyer stable qu'ils avaient jamais connu, et son petit cottage sur la péninsule d'Iveragh était pour eux leur seule maison. Nana était morte trois années plus tôt, et leur avait laissé son cottage rempli de ses souvenirs.

— Il y a quelque chose que tu pourrais faire pour moi, déclara Claire.

— Ah, ne me demande pas de t'aider à corriger tes copies d'histoire ! répliqua Dex. Ni de mettre de l'ordre dans ton ordinateur. Ni de réparer la vieille épave qui te sert de voiture.

— Il nous reste encore à ranger la maison de Nana, répondit-elle. Je sais que tu prévoyais d'y rester, mais tu passes toutes tes nuits ici. Du coup, je me dis que nous pourrions louer le cottage. Mais avant, nous devons réfléchir à ce que nous voulons garder et à ce que nous voulons donner à la paroisse pour leur vente annuelle.

— Nana a vécu dans cette maison pendant plus de cinquante ans, répliqua Dex.

— Je sais, mais je te fais confiance. Cela t'occupera l'esprit. Et nous pourrions utiliser ce revenu supplémentaire. Mon salaire de prof ne pourra plus supporter très longtemps ton penchant pour la bière et le whisky.

Claire saisit la bouteille et but une longue gorgée avant de la lui tendre de nouveau.

— N'interprète pas mal mes propos, continua-t-elle. Je suis heureuse de t'avoir chez moi. Mais tu as mauvaise mine et tu t'empâtes. Tu as besoin de sortir, de prendre le soleil et de faire un peu d'exercice.

Dex rit doucement.

— Très bien. Je pense que je vais pouvoir m'en charger. Qu'est-ce que tu veux garder ?

— On laisse le mobilier, histoire de pouvoir louer le cottage en meublé. Je m'occuperai des vêtements. Il y a sûrement quelques pièces vintage que je pourrai porter. De ton côté, tu trieras les bibelots et les vieilles photos.

Dex était séduit par cette idée. Il avait besoin de s'occuper l'esprit et d'oublier son incapacité à se projeter dans l'avenir. Peut-être qu'en s'épuisant

à nettoyer la maison de Nana il trouverait le sommeil et pourrait voir les choses sous un autre angle.

— En fait, il y a quelqu'un qui aimerait visiter la maison demain, précisa Claire. C'est une assistante qui doit venir enseigner dans notre lycée ce trimestre. Il suffira que tu lui montres le cottage en précisant bien que tout sera rangé avant qu'elle emménage en janvier.

— Pas de problème. Je m'en charge aussi.

Claire posa la tête sur l'épaule de son frère.

— Parfait. Tu veux que je fasse du pop-corn ? J'ai la nouvelle saison de *Dr Who* en DVD. On peut la regarder ensemble, si tu veux ?

— Il est 2 h 30 du matin, objecta Dex.

— Mais on est vendredi soir. Je ne travaille pas demain. On peut rester éveillés toute la nuit si ça nous chante.

— D'accord, mais c'est moi qui fais le pop-corn. Tu ne mets jamais assez de beurre.

Claire éclata de rire puis enlaça son frère et le serra très fort dans ses bras.

— Les choses vont s'arranger, petit frère. Je te le promets.

Dex sourit. Il était né six minutes à peine après elle mais elle s'était toujours obstinée à l'appeler « petit frère ».

— Oui, je sais.

Mais dès que les mots franchirent la barrière de ses lèvres, il sut qu'il mentait. La vie qu'il avait connue était terminée. Il dérivait à présent, comme un radeau sur un océan obscur. Les choses ne seraient plus jamais comme avant. Comment pouvait-il en être autrement ?

* * *

Marlena Jenner examina la carte routière puis leva les yeux vers le panneau devant elle. Peut-être valait-il mieux qu'elle se résigne à demander son chemin. Le jour déclinait rapidement et, dès qu'il ferait nuit, elle serait incapable de lire les panneaux. Il n'y avait aucune honte à reconnaître qu'elle était dépourvue du moindre sens de l'orientation. Et elle avait l'impression de tourner en rond depuis des heures.

Froissant la carte avant de la mettre de côté, Marlie secoua la tête.

— Allons-y, dit-elle. L'Irlande est une île. Et je me trouve sur une péninsule. Tôt ou tard, je trouverai mon chemin, à moins de tomber dans la mer. Knockaunnaglashy, lut-elle sur un panneau. Mais où vont-ils chercher ces noms de villes ?

Elle actionna une vitesse, et la petite Fiat s'engagea sur une route étroite. Après avoir laissé de nombreux messages à l'agent de Dex Kennedy, et reçu un nombre équivalent de promesses qu'il allait la contacter, Marlie avait failli abandonner et contacter une autre personne. Mais à sa grande surprise, elle avait reçu un appel de Claire, la sœur de Dex Kennedy, l'informant de l'endroit où elle pourrait le trouver.

De tous les réalisateurs irlandais de documentaires, Dex Kennedy était le meilleur. La rumeur disait qu'il avait provisoirement raccroché car il venait de perdre accidentellement son ami et associé. Il attendait le bon projet pour se remettre en selle. Et Marlie avait exactement ce qui lui fallait.

Evidemment, son histoire n'englobait ni les enjeux, ni les actions trépidantes dont il avait l'habitude, mais cela ne voulait pas dire qu'elle était sans importance. De plus, Marlie avait trouvé un angle formidable sous lequel l'aborder. Elle espérait que Dex Kennedy serait suffisamment intrigué pour accepter son offre.

— Au pire, que peut-il me dire ? murmura-t-elle pour elle-même. Non ?

Elle avait si souvent entendu ce mot ! Aujourd'hui, elle avait appris qu'en cas de refus, il lui suffisait de trouver un bon argument pour faire changer d'avis la personne intéressée. Et le sien était tout trouvé.

Grâce à sa grand-mère, elle avait réussi à réunir les fonds nécessaires pour réaliser un documentaire sur Aileen Quinn, son auteure préférée. Et celle-ci avait accepté d'y participer. Le début du tournage était prévu sous cinq jours. Et un cinéaste de l'envergure et de la réputation de Dex Kennedy ne pouvait que donner de la légitimité à son projet au regard de l'industrie cinématographique.

Grâce à Ian Stephens, chargé d'effectuer les recherches sur l'auteure, et Dex Kennedy comme coproducteur, ils allaient réaliser un film qui célébrerait la longue et fructueuse carrière de miss Quinn, un film qui serait présenté dans le monde entier, peut-être même au festival de Cannes ou de Sundance. Marlie pourrait ainsi faire ses preuves en tant que réalisatrice, et plus personne ne douterait de son talent.

Mais chaque chose en son temps. D'abord, il fallait qu'elle trouve Dex Kennedy. En suivant la route qui serpentait le long d'une grande colline, Marlie se souvint soudain des indications de Claire.

— Tournez à droite lorsque vous arriverez au cottage bleu avec un toit en chaume, répéta-t-elle mentalement, et continuez jusqu'à ce que la végétation forme une arche.

Elle fut secouée par la route remplie d'ornières pendant ce qui lui sembla durer une éternité. Elle était sur le point de rebrousser chemin lorsqu'elle aperçut enfin la longue ligne d'arbres qui formaient un grand arc au-dessus de sa tête.

— Tournez à droite après le mur de pierre près de la vieille abbaye.

Là encore, le mur et l'abbaye en ruine surgirent devant elle.

Peut-être avait-elle été un peu dure avec elle-même, songea Marlie en souriant. A partir du moment où elle s'était trouvée sur le bon chemin, les indications de Claire Kennedy étaient devenues lumineuses.

Le paysage offrait une vue magnifique sur les collines barrées de murs en pierre sèche, avec la mer en arrière-plan. Comme dans tous les paysages irlandais, le vert des collines était si vif et éclatant qu'il semblait aveuglant. Le soleil semblait briller plus bas dans le ciel, toujours voilé par de petits

nuages blancs. Les panoramas seraient-ils aussi beaux à l'écran ? songea-t-elle.

Elle aperçut enfin le panneau du village puis repéra aussitôt le petit regroupement de cottages et de dépendances. Elle n'était qu'à une demi-heure de Killarney mais elle avait l'impression d'avoir été téléportée dans une autre époque.

Les cottages ne portaient pas de numéros, mais la description de Claire lui suffit pour repérer le lieu. Elle se gara devant une haie de troènes et sortit de la Fiat. Le jardin était laissé à l'abandon et, en ce début frais de novembre, les vivaces d'été avaient commencé à dépérir.

Marlie inspira profondément et remonta l'allée de pierre en repassant ses arguments dans sa tête. Elle espérait jouer sur la fierté nationale de Dex Kennedy. Qui mieux qu'un cinéaste irlandais pouvait réaliser un documentaire sur un célèbre écrivain de même nationalité ? Il était le plus légitime pour raconter cette histoire. Ce serait du reste un bon changement de rythme pour lui, sans pour autant être contraignant car il pourrait rentrer chez lui tous les soirs.

Mais était-ce un argument suffisamment persuasif pour un homme de la trempe de Dex Kennedy ? Il avait travaillé en Sierra Leone et au Kenya, en Lybie et en Afghanistan, il avait vécu dans des conditions plus que rudimentaires pour réaliser les meilleurs documentaires. Il se souciait certainement peu du confort matériel...

Marlie frappa fermement à la porte. Quelques secondes plus tard, elle s'ouvrit. Elle sentit sa gorge se serrer en découvrant l'homme de grande taille qui la contemplait d'un air curieux. Sa chemise était déboutonnée, dévoilant une peau lisse et un torse musclé. Avec ses cheveux noirs comme la nuit, épais et décoiffés, il paraissait sortir tout juste de son lit.

Marlie laissa échapper un soupir pathétique en guise de salut.

— Bonjour, bafouilla-t-elle.

— Bonjour, répondit-il.

Il la regarda fixement en fronçant les sourcils. Il fallait qu'elle lui expose les raisons de sa venue au plus vite, avant qu'il la jette dehors, songea-t-elle. Mais bizarrement elle ne pouvait penser à rien d'autre qu'à l'incroyable beauté de Dex Kennedy, debout devant elle, en chair et en os.

Elle avait vu plusieurs photos de lui, mais les lunettes de soleil et la casquette qui lui cachaient les yeux ne lui rendaient pas justice. A côté de son associé, lui demeurait le partenaire silencieux. Il s'était toujours arrangé pour paraître très mystérieux... et un peu dangereux aussi. Mais maintenant, sans casquette ni lunettes, Marlie comprit qu'il avait des traits surprenants, avec des pommettes très hautes, un nez parfaitement droit, une mâchoire volontaire et des lèvres... qui donnaient envie de les embrasser. Elle déglutit. Il était le genre d'homme à faire trembler les femmes.

Bon, vite, chercher rapidement un défaut sur ses traits et penser à autre chose... Elle était sur le point d'abandonner quand elle remarqua les cernes

sombres sous ses yeux. Il avait l'air d'être sorti tard la veille. Le manque de sommeil le rendrait-il plus irritable, moins disposé à écouter sa proposition ? Dans le doute, elle décida d'avancer prudemment.

— Ma sœur m'a dit que vous alliez appeler, dit-il en s'écartant. Entrez. Je m'appelle Dex. Dex Kennedy.

Oh ! quel accent ! Si son apparence avait mis ses nerfs à vif, sa voix avait fini de l'achever. Elle était grave et profonde, et chaque mot qu'il prononçait lui rappelait l'Irlande. Elle qui croyait s'y être habituée ces dernières semaines ! Manifestement, elle s'était trompée.

— Et vous êtes ? demanda-t-il. Je suis désolé, je ne sais plus si ma sœur m'a donné votre nom.

— Marlie. Marlie Jenner, répondit-elle aussitôt.

Eh bien, c'était un bon départ, songea-t-elle. Il ne lui avait pas claqué la porte au nez. Peut-être que Claire avait décidé de lui préparer le terrain.

— Entrez, répéta-t-il.

Marlie comprit qu'elle était restée figée sur le pas de la porte. Elle avança d'un pas tout en se concentrant pour avoir l'air assurée.

— Merci, dit-elle.

— Il fait un peu froid ici, expliqua-t-il. Nous n'avons pas beaucoup chauffé pour faire des économies d'énergie. Je vais vous montrer la cuisine. C'est par ici. Vous voulez du thé ?

Marlie le suivit, étonnée. Que pouvait-il y avoir dans la cuisine de si important ? Bien que son travail ne consiste pas à préparer du thé, elle était prête à quelques concessions pour amener Dex à accepter son projet. De plus, cela lui donnerait un peu plus de temps pour retrouver son calme.

— Je peux le faire, proposa-t-elle.

— Seulement si vous en buvez.

— En fait, je préfère le café.

— Vous voulez du café ?

— Non, répondit Marlie.

Un silence gêné s'installa entre eux. Elle se sentait impressionnée par cet homme qui avait été primé plusieurs fois pour ses films. Un homme terriblement sexy, en plus.

— Qu'en pensez-vous ? demanda enfin Dex.

— De quoi ? bafouilla-t-elle.

— De la cuisine. Je sais, la décoration est un peu vieillotte. Mais tout fonctionne. Vous avez une cuisinière et un four. Il n'y a pas de micro-ondes et assez peu de confort moderne. Mais certaines personnes sont sensibles à ce charme.

— Oui, en effet.

— Je suppose que vous aimeriez voir les chambres ?

Une fois encore, il croisa son regard, et le soutint un peu plus longtemps que nécessaire. Ressentait-il la même étrange attirance qu'elle ? Ou n'était-ce que le fruit de son imagination ?

— C'est par ici, dit-il enfin en l'entraînant en dehors du salon.

Comme elle le suivait, elle en profita pour admirer ses épaules musclées sous sa chemise. Ses yeux se posèrent plus bas et s'attardèrent sur le bas de son dos. Soudain, l'homme s'arrêta et fit volte-face.

Il affichait un air étonné, et elle crut voir le coin de ses lèvres s'étirer.

— Et voilà, murmura-t-il. Vous voulez tester le matelas ?

Le cœur de Marlie s'emballa dans sa poitrine. Était-ce un jeu destiné à ébranler son assurance ? Ou bien un test pour voir jusqu'où elle était prête à aller pour obtenir ce qu'elle voulait ? Pourtant, il n'aurait pas été difficile de tomber dans le lit d'un homme comme lui.

— Monsieur Kennedy, je pense que...

— Ce n'est pas un grand lit, précisa-t-il en désignant l'intérieur de la pièce. Mais je pense qu'il est assez grand pour... peu importe. Entrez, je vous en prie.

D'une main tremblante, elle ouvrit la porte de la chambre et entra. Mais que faisait-elle là ?

— Monsieur Kennedy, je ne pense pas que...

— Pas de « monsieur Kennedy » entre nous, dit-il d'une voix douce. Appelez-moi Dex.

Marlie posa une main sur sa poitrine et sentit les battements frénétiques de son cœur sous ses doigts. C'était de la folie ! Elle ne connaissait pas cet homme et, pourtant elle était presque prête à s'allonger dans son lit et à le laisser... la séduire.

— Ah...

— Dex, répéta-t-il, comme si elle avait besoin d'un rappel.

En réalité, l'espace d'un instant, elle avait oublié son nom, et même les raisons de sa visite.

— Dex, répéta-t-elle.

Lentement, elle se tourna, bien déterminée à affronter ses peurs.

— Oh ! et Claire dit que le loyer est très raisonnable pour une maison comme celle-ci, précisa-t-il.

— Le loyer ?

— Vous pensiez ne pas payer de loyer ?

— Pardonnez-moi... Votre sœur ne vous a pas prévenu de ma visite ?

— Si. Elle m'a expliqué que vous aviez besoin d'un logement pour le prochain trimestre. Pendant que vous enseignerez ici.

Marlie marqua une pause. Manifestement, il la prenait pour une autre. Mais elle pouvait peut-être utiliser ce malentendu à son avantage. Étant donné tous les talents qu'il avait déployés jusqu'à présent pour l'éviter, elle n'était pas décidée à lui donner l'occasion de la mettre dehors. S'ils apprenaient à se connaître un peu, peut-être serait-il plus enclin à accepter sa proposition.

— Et le loyer est de combien ? demanda-t-elle.

— Claire ne vous l'a pas donné ?

Marlie nia d'un signe de tête.

— Je pense qu'elle voulait d'abord être sûre que l'endroit me plaise, ajouta-t-elle.

Puis elle leva les yeux vers lui.

— Et c'est le cas ? demanda-t-il sans la quitter du regard.

Il reporta son attention sur ses lèvres et Marlie retint son souffle. Pensait-il à autre chose qu'à une simple conversation ? Un homme ne fixait pas la bouche d'une femme sans raison. Sauf, bien sûr, si elle avait un bout de salade coincé entre les dents. Oh ! Seigneur !

— Oui, répondit-elle, j'aime beaucoup. Où est la salle de bains ?

Il désigna une porte près de l'entrée de la cuisine et elle s'y précipita pour se regarder dans le miroir. Non, ses dents étaient propres, il n'y avait rien, constata-t-elle en souriant. Donc, cela signifiait qu'il regardait sa bouche parce que...

— Voulez-vous voir autre chose ? demanda-t-il sur le seuil de la porte.

Elle pivota brusquement et prit appui contre le lavabo. Ainsi, il jouait avec elle... Il était peut-être temps de mettre un terme à tout ceci et de l'informer des véritables raisons de sa visite. Marlie inspira profondément.

— Je peux vous offrir à boire ? proposa-t-il. Vous avez peut-être faim ? Vous voulez dîner ?

— J'ai... déjeuné tard, bafouilla-t-elle.

Lui proposait-il un rendez-vous ? Ou bien avait-il simplement faim ?

— Mais... Avec plaisir pour le dîner, ajouta-t-elle rapidement.

— Parfait. Il y a un très bon pub juste en bas de la route. Leur cuisine est excellente. Allons-y, lança-t-il en souriant.

Il boutonna sa chemise et saisit sa veste, puis lui tint la porte d'entrée. Une fois dehors, Marlie lui proposa de conduire mais Dex insista pour prendre son 4x4, une BMW poussiéreuse.

Il l'aida à s'installer, en parfait gentleman. Elle l'observa à la dérobée rejoindre ensuite le siège conducteur. Elle avait encore du mal à s'habituer à s'asseoir et à conduire à gauche. Mais de toute façon, depuis le début de la journée, tout lui paraissait étrange.

Pour l'heure, elle allait se contenter de prendre les choses comme elles venaient. Quel mal y avait-il à cela ? Elle avait besoin de Dex. Et lorsque le moment viendrait de lui avouer qui elle était vraiment, elle le ferait.

— Prête ? demanda-t-il en se glissant derrière le volant.

Marlie acquiesça.

— Prête !

* * *

Le pub était encore calme lorsqu'ils arrivèrent. Dex s'effaça pour laisser entrer Marlie et dut serrer et desserrer les poings pour ne pas poser la main dans le creux de ses reins.

Pour la première fois depuis très longtemps, il ne ruminait plus les

événements du passé. En ce moment-même, il se sentait fermement ancré dans le présent. Son esprit réfléchissait à toute allure et son corps réagissait aussi vite. Marlie était jolie, même si elle ne correspondait pas au genre de femmes qui l'attiraient habituellement. Il aimait les beautés plus exotiques, les Françaises et les Italiennes, mais certainement pas les Américaines ordinaires. Sauf que, depuis quelques minutes, il n'était plus le même homme. Ses goûts avaient peut-être changé.

Ils trouvèrent une table près du bar et Dex aida la jeune femme à s'asseoir, avant de prendre place de l'autre côté de la table. Comme ça, il avait un meilleur angle pour étudier la beauté de Marlie. Quelques instants plus tard, la serveuse vint prendre leur commande. Dex commanda une Guinness et Marlie l'imita.

— Nous sommes en Irlande, après tout, déclara-t-elle avant de boire une gorgée.

Dex contempla ses lèvres sensuelles tandis qu'elle léchait la mousse qui s'y était déposée. Au cours de cette dernière heure, il s'était surpris à la regarder, rêveur. Elle était comme une bouffée d'air frais venue balayer les toiles d'araignée accrochées aux recoins de son esprit. Avec elle, il se sentait de nouveau vivant. Dans son corps. Mais l'idée de séduire cette femme l'intéressait-elle vraiment ? Elle était enseignante, et c'était une collègue de sa sœur. Pourtant, si la jeune femme était aussi consentante que lui, pourquoi diable refuserait-il d'aller plus loin ? Dex ne pouvait ignorer l'attraction évidente qu'ils ressentaient l'un pour l'autre, et d'ordinaire, en matière de sexe, il ne tergiversait pas. Il ne restait jamais plus d'une nuit ou deux au même endroit, ce qui ne lui laissait pas beaucoup de temps pour les préliminaires.

— Ma sœur m'a dit que vous alliez travailler dans son école au prochain trimestre. Quelle matière enseignez-vous ?

— Heu, c'est si ennuyeux, changeons de sujet... Parlez-moi plutôt de vous. Vous êtes cinéaste, à ce que je sais.

— Comment le savez-vous ? demanda-t-il, étonné.

— J'ai vu vos films.

Dex s'adossa à son siège et croisa les bras sur la poitrine. Il savait qu'il avait quelques fans, mais il les croisait rarement, sauf lorsqu'il se rendait à une remise de prix.

— Je suis désolée pour votre partenaire, ajouta Marlie. Vous avez dû traverser des moments très difficiles.

Jusqu'à cet instant, il avait écarté ce cauchemar de son esprit. Mais ce ne serait jamais complètement possible, il devait l'admettre.

— En effet, dit-il. Mais j'essaie de me concentrer sur autre chose maintenant.

— C'est une sage philosophie, répondit-elle avec un sourire encourageant. Et quel est votre prochain projet ?

Si seulement elle pouvait lire dans ses pensées ! songea-t-il. Car loin de

songer aux films, son esprit était occupé à élaborer des plans de séduction.

— J'étudie plusieurs propositions.

— J'en ai une pour vous.

S'il ne s'agissait pas de retirer tout de suite ses vêtements pour qu'il puisse lui faire l'amour sur-le-champ, Dex n'était pas vraiment intéressé. Mais il pouvait s'offrir le luxe de prendre son temps.

— Je n'ai pas envie de parler de travail, riposta-t-il. Dites-moi plutôt ce que vous comptez faire demain. Le trimestre commence seulement après le nouvel an. Allez-vous rentrer aux Etats-Unis pour Noël ? Et votre famille ? Vous ne passez pas les fêtes ensemble ?

— Si. Mais d'habitude je travaille et je ne peux pas me libérer...

— Vous travaillez pendant la période de Noël aux Etats-Unis ? s'étonna-t-il. Vous n'avez pas de vacances scolaires ?

Elle le regarda avec des yeux ronds comme des soucoupes puis s'éclaircit la gorge.

— En fait... Je ne suis pas enseignante, avoua-t-elle. Et je n'ai pas l'intention de louer votre cottage, même si l'endroit me plaît beaucoup.

Dex la regarda fixement un long moment, décelant la confusion, ou plutôt le désespoir, sur son visage.

— Je ne comprends pas, articula-t-il enfin.

— Je m'appelle Marlana Jenner et je réalise actuellement un film sur Aileen Quinn. J'ai essayé de passer par votre agent pour vous joindre et, comme je n'obtenais pas de réponse, j'ai décidé de prendre les choses en main. Votre sœur, Claire, m'a dit que...

— Marlana, c'est bien ça, l'interrompit-il. Et vous n'êtes pas enseignante, dit rapidement Dex en se levant.

Ainsi, Claire l'avait piégé. Il étouffa un juron. Il avait pourtant informé son agent et sa sœur qu'il ne voulait pas entendre parler de travail pendant encore au moins un an. Il avait besoin de faire une pause, et il n'appréciait vraiment pas que sa sœur lui ait envoyé une femme pour le faire changer d'avis.

— Je ne suis pas vraiment intéressé, vous savez, dit-il.

— Mais je ne vous ai pas encore parlé de mon projet, répliqua Marlie en le suivant jusqu'à la porte du pub. Je suis sûre que dès que...

Il pivota pour lui faire face, bouillonnant de colère.

— Ecoutez-moi bien. Je ne le répéterai qu'une fois : je ne suis pas intéressé.

Puis il secoua la tête avant de retourner vers le bar, où il jeta assez d'argent sur le comptoir pour payer leurs consommations.

Que diable lui arrivait-il ? D'ordinaire, il cernait beaucoup plus vite les gens. Il aurait dû voir que cette fille avait une idée derrière la tête. Pourtant, dès qu'il avait posé les yeux sur elle, il n'avait plus songé qu'à la mettre dans son lit. Cette envie ne l'avait pas quitté mais la pratique libre du sexe ne pouvait fonctionner que si les deux personnes étaient sur la même longueur

d'onde : rechercher du désir à l'état pur et une satisfaction sexuelle réciproque. Marlie n'avait fait qu'entrer dans son jeu afin de pouvoir lui exposer son idée.

Il quitta le pub avec Marlie sur ses talons.

— Attendez, lança-t-elle. Laissez-moi juste vous expliquer.

Dex lui ouvrit brusquement la porte côté passager.

— Montez. Je vous ramène.

— Non, répliqua Marlie.

Dex étouffa un cri. Parce que maintenant elle voulait fixer ses conditions, en plus ? Il ne pouvait pas la laisser seule au milieu de la route. Elle en avait pour au moins quinze minutes de marche en pleine nuit, dans le froid et dans le vent, pour rejoindre sa voiture. Il n'était pas du genre à laisser une femme au bord de la route.

Dex claqua sa portière.

— Très bien. Si vous voulez me parler de votre projet, faites-le. Maintenant.

Seigneur, qu'elle était belle ! Ses joues étaient colorées et ses yeux émeraude brillaient dans l'obscurité. Le vent avait ébouriffé ses cheveux. Dex brûlait de tendre la main vers elle et de plonger ses doigts dans cette masse de boucles épaisses avant de l'attirer vers lui pour l'embrasser longuement.

Visiblement mal à l'aise, Marlie baissa les yeux.

— J'ai laissé mon ordinateur dans ma voiture. Il vaut mieux que je vous parle de mon projet avec des visuels. J'ai fait toute une présentation.

Dex ouvrit de nouveau la portière avec un rire de gorge.

— Allons-y, alors.

Elle monta à contrecœur dans la voiture. Une fois à l'intérieur, elle pivota sur son siège pour lui faire face.

— Je n'ai jamais eu l'intention de vous tromper. J'ai juste pensé que si vous appreniez à me connaître un peu, vous me feriez un peu plus confiance.

— Oui, bien sûr. Mentir est toujours le meilleur moyen d'amener un homme à vous faire confiance.

— Bon, désolée, mais... Est-ce qu'on ne pourrait pas tout reprendre depuis le début ?

Puis elle lui tendit la main.

— Bonjour, continua-t-elle, je m'appelle Marlana Jenner. Je suis producteur chez Back Bay Productions à Boston. J'aimerais vous parler de mon projet de documentaire sur l'auteure irlandaise Aileen Quinn.

Voyant qu'il ne répondait pas, elle secoua la main.

— Allons, insista-t-elle. Ça doit aller dans les deux sens.

Dex rit et lui serra la main.

— Vraiment ? Alors si c'est dans les deux sens, j'ai dû moi aussi vous mentir. Qu'ai-je fait pour vous tromper ?

Elle ouvrit la bouche puis la referma, comme ébahie par sa réplique. Dex lui lança un regard dubitatif.

— Je vous écoute, continua-t-il.

— Eh bien... Vous avez voulu m'embrasser, dit-elle en redressant le menton d'un air de défi.

— C'est faux !

Seigneur, était-il à ce point transparent ? D'ordinaire, il savait mieux dissimuler ses désirs.

— Et puis, qu'est-ce qui vous fait penser ça ? reprit-il.

— Je l'ignore.

— Vraiment ? Peut-être pensez-vous connaître à ce point les hommes, et les Irlandais en particulier ?

Marlie s'adossa au siège et croisa les bras sur sa poitrine.

— Vous ne savez rien de moi, répondit-elle.

— Et vous non plus, renchérit-il.

— Je sais ce dont vous avez envie.

— Prouvez-le-moi.

Ce qui se passa ensuite arriva si vite que Dex fut incapable de réagir. D'un mouvement rapide, Marlie se pencha vers lui, saisit son visage entre ses mains et l'embrassa. Au début, il ne sut pas quoi faire, mais très vite il profita de la situation pour glisser les mains autour de sa taille souple et l'attirer vers lui.

Elle écarta légèrement les lèvres et il approfondit son baiser, goûtant à sa bouche douce et chaude. Lorsqu'un petit soupir s'échappa de sa gorge, Dex le prit comme une autre invitation et plaqua son corps sur le sien afin de pouvoir caresser son dos. Il sentait son poulx battre très fort et la chaleur du désir se répandre à travers son corps.

Le baiser prit fin aussi vite qu'il avait commencé. Marlie s'écarta de lui, les yeux écarquillés.

— Voilà. Je... je pense que c'est assez éloquent.

Puis elle attacha rapidement sa ceinture de sécurité.

— On peut y aller, maintenant, murmura-t-elle.

— Bon sang, vous devez vraiment avoir envie que je participe à ce projet.

— Oui, en effet. C'est crucial.

— Crucial ?

— Personne d'autre ne pourra le faire aussi bien que vous.

Elle prit une courte inspiration.

— Je parle du documentaire. Pas du baiser.

Puis elle s'éclaircit la gorge.

— Mais le baiser était très agréable.

— Oui, j'avais compris, balbutia-t-il, le cœur battant la chamade.

Dex démarra le 4x4, encore sous l'émotion. Jamais il n'avait réagi aussi violemment à un simple baiser.

— Juste pour que vous le sachiez, je n'agis pas comme ça, habituellement, expliqua-t-elle. Mais là, rien ne se passe comme je l'avais imaginé.

— Et vous avez l'intention de m'embrasser de nouveau, ou plutôt de vous en tenir à des relations strictement professionnelles ?

— Si je vous embrasse encore, serez-vous plus enclin à accepter ce travail ?

— Non, je ne pense pas.

— Dans ce cas, je pense que c'était notre premier et dernier baiser.

— Parfait, dit-il en passant une vitesse.

Même si Marlie Jenner représentait le moyen idéal de se distraire de toutes les souffrances qu'il avait endurées ces huit derniers mois, il n'était pas prêt à se servir d'elle juste pour satisfaire son propre désir. Il ne se sentait pas prêt à travailler de nouveau, et rien de ce qu'elle avait à lui proposer, même agrémenté de délicieux baisers, ne pouvait le faire changer d'avis. Dès qu'ils seraient de retour au cottage, il la renverrait chez elle.

Marlie profita du trajet retour pour répéter mentalement sa présentation. Elle n'aurait qu'une seule chance de le convaincre, et il ne fallait rien laisser au hasard.

Dex finit par garer le 4 × 4 sur le petit emplacement près du cottage puis éteignit les phares et le contact.

— Je vais chercher mon ordinateur, murmura-t-elle en tendant la main vers la poignée.

Mais Dex posa une main sur son bras pour l'arrêter.

— Attendez, dit-il.

Marlena contempla l'endroit où ses doigts s'étaient posés. Elle sentit ses joues s'enflammer et dut reprendre son souffle.

— Qu'y a-t-il ?

— Je dois être honnête avec vous. Même si j'ai beaucoup apprécié le baiser que nous avons partagé, rien de ce que vous pourrez dire ne me convaincra de me joindre à vous pour ce projet. Je n'ai pas besoin de voir votre présentation. Mais si vous voulez entrer afin que nous apprenions à faire connaissance autour d'un verre, c'est possible.

Marlie le regarda fixement, bouche bée.

— Je... Comment osez-vous ? Non ! Je n'ai pas envie d'entrer boire un verre avec vous.

Puis elle sortit de la voiture et claqua bruyamment la portière.

Dex bondit du véhicule et courut derrière elle.

— Je me disais juste que, puisque vous m'avez embrassé et que vous avez semblé aimer ça...

Marlie secoua la tête et continua son chemin. En réalité, pourtant, elle désirait plus que tout entrer avec lui pour voir où ces quelques verres pouvaient les mener. Mais cette attitude manquerait cruellement de professionnalisme. Et elle refusait de lui donner satisfaction.

Elle fit brusquement volte-face.

— Vous passez vraiment à côté d'un grand projet. Vous avez une occasion de faire quelque chose d'important pour un merveilleux auteur irlandais. Et ne croyez pas que j'ignore que vous êtes capable de réaliser ce projet les yeux bandés. Votre réputation vous précède, monsieur Kennedy...

Dex esquissa un sourire.

— Ce serait un peu risqué.

Marlie jura dans sa barbe puis se dirigea à grands pas vers sa voiture, refoulant les larmes qui menaçaient de couler. Elle avait tout gâché. Et pourtant, en montant dans sa Fiat, elle ne voyait pas ce qu'elle avait fait de mal. Entre le pub et le cottage, Dex avait changé d'avis, alors que tout se passait bien jusque-là.

Mais ne s'était-elle pas trompée ? Dex n'avait peut-être jamais eu l'intention d'écouter sa présentation. Il n'espérait peut-être qu'une partie de jambes en l'air. Elle saisit les clés de la voiture dans sa poche et démarra le moteur.

— Je n'aurais jamais dû l'embrasser, marmonna-t-elle en son for intérieur.

Elle n'avait jamais été très impulsive, surtout en matière d'hommes. Mais quelque chose chez Dex la poussait à des comportements totalement irrationnels.

Elle enclencha la première puis dépassa Dex dans un vrombissement de moteur avant de s'engager sur la route en direction du village.

En avançant dans la nuit, elle se ressaisit et réfléchit à un plan B. Hélas ! Elle avait mis tous ses œufs dans le même panier. Elle avait bien d'autres solutions et connaissait d'autres cameramen susceptibles d'être intéressés par son projet, mais elle n'en avait contacté aucun. Elle ne s'était pas attendue à devoir consacrer deux semaines complètes à pister Dex Kennedy... Et dire que le début du tournage était prévu dans quelques jours à peine !

La pluie commença à tomber et elle dut actionner les essuie-glaces. En arrivant dans le petit village, Marlie gara la voiture et saisit la carte pour trouver le chemin le plus court vers Killarney. Pourtant, l'idée de quitter Dex et tout ce qu'il avait à lui offrir la faisait douter de ses actes. Elle était venue jusqu'ici. Ce n'était pas pour abandonner aussi facilement !

— Non, murmura Marlie.

Il ne lui avait pas donné la moindre chance de lui parler de son projet, songea-t-elle en jurant à voix basse.

Jusqu'où était-elle prête à aller pour convaincre Dex de réaliser son documentaire ? Pour faire avancer sa carrière professionnelle, elle n'avait jamais fait de compromis. Pourtant, maintenant que le film de sa vie était sur le point de lui glisser entre les doigts, il fallait qu'elle prenne des décisions radicales, et elle n'était pas prête à abandonner. Pas tant qu'elle n'aurait pas épuisé toutes les solutions possibles avec Dex. Toutes, à l'exception du sexe. Voilà quelles étaient ses limites, décida-t-elle.

Elle fit rapidement demi-tour et reprit le chemin du petit cottage. Une fois devant la maison, elle se gara près du mur de pierre et éteignit le moteur.

La demeure était plongée dans l'obscurité. Dex était-il déjà parti ? Pourtant, son 4x4 était toujours garé au même endroit. Il était tôt, pas encore 20 heures. Était-il allé se coucher ? Si elle l'attendait ici, elle pourrait aller le voir demain matin. Il serait peut-être de meilleure humeur. Elle pouvait aussi

aller frapper à la porte pour lui demander de l'écouter.

Son ordinateur sous le bras, Marlie sortit de la voiture. Rien n'avait jamais été facile pour elle. Pourquoi les choses changeraient-elles avec Dex Kennedy ? Il fallait qu'elle mette de côté cette ridicule attirance qu'elle ressentait pour lui et qu'elle reste vigilante. Elle allait le convaincre que ce film était la chose la plus importante de sa vie pour elle... et pour lui.

En arrivant devant la porte, elle inspira profondément.

— C'est juste un homme. Un homme comme les autres. Pas si beau, finalement, et pas si séduisant.

Elle frappa, le cœur battant. Après deux coups, elle comprit qu'il n'avait pas l'intention de lui répondre.

— Je sais que vous êtes là, lança-t-elle. Je n'irai nulle part tant que vous ne m'aurez pas donné l'occasion de vous présenter mon projet.

Marlie posa l'oreille contre la porte. Elle n'entendit aucun bruit à l'intérieur.

— Je ne baisserai pas les bras. Vous pouvez me parler maintenant ou plus tard, comme vous voudrez.

Elle posa la main sur la poignée et la tourna lentement en retenant son souffle, surprise de voir la porte s'ouvrir. Il ne lui manquait plus que d'être accusée de violation de domicile.

— Il y a quelqu'un ?

La demeure était plongée dans le noir. Les braises rougeoyantes dans l'âtre étaient la seule source de lumière.

— Dex, vous êtes là ?

S'il avait décidé d'être entêté à ce point, elle allait peut-être devoir se montrer un peu plus agressive. Il n'était pas capable d'appeler la police, n'est-ce pas ?

— Je n'essaie pas d'entrer sans y être invitée, continua-t-elle, je veux juste vous parler.

Elle alluma une lumière puis arpenta à pas lents le cottage. Dex était introuvable. Peut-être était-il sorti se promener ?

Dehors, il faisait froid et la pluie redoublait d'intensité. Tôt ou tard, il allait revenir. Elle l'attendrait dans la voiture jusqu'à ce qu'elle voie de la lumière à l'intérieur. Elle reviendrait alors frapper à la porte.

Marlie revint vers la Fiat et se coucha sur la banquette en se couvrant avec sa veste pour se protéger du froid. Dex ne pouvait pas rester dehors bien longtemps par un temps pareil... sauf si un ami était venu le chercher pour sortir. Marlie émit un grognement de frustration. Il pouvait aussi bien revenir après la fermeture des pubs.

Soudain, son portable sonna.

— Allô ?

— Miss Jenner, c'est Ian Stephens.

Marlie réprima un autre grognement. Qu'est-ce qui n'allait pas encore ? Avec sa malchance, Aileen Quinn était certainement revenue, elle aussi, sur

leurs accords.

— Bonsoir, comment allez-vous ?

— Bien. J'espère que je n'appelle pas trop tard. Je voulais vous dire que j'avais mis toutes les photos de miss Quinn sur un CD. Vous pouvez venir le chercher demain, ou je peux vous l'amener à votre hôtel.

— Si vous pouviez le laisser à mon hôtel, ce serait formidable, répondit Marlie. J'ai quelques petites affaires à régler.

— D'accord. Et miss Quinn m'a demandé si nous pouvions avancer la première interview d'un jour. Elle a un empêchement. Mais je pense qu'elle est très excitée à l'idée de commencer.

— Entendu, répondit Marlie. C'est parfait. Nous serons donc là vendredi au lieu de samedi.

— D'accord. Bonne soirée et à très bientôt !

Marlie raccrocha et glissa le téléphone dans sa poche. Puis elle s'adossa contre le siège et ferma les yeux. Il fallait qu'elle réussisse. Elle avait assuré à son chef chez Back Bay qu'elle arriverait à faire signer Dex Kennedy, et ils avaient déjà commencé à dresser des plans en se basant sur ses propos un peu trop optimistes...

Comment pouvait-elle revenir les voir en leur disant qu'elle avait échoué ? Elle perdrait leur confiance, surtout qu'ils avaient déjà des doutes sur son compte. Elle n'avait pas le choix — elle devait convaincre Dex, coûte que coûte.

* * *

Le vent humide cinglait ses joues. Dex enfonça les mains plus profondément dans ses poches. Il était glacé jusqu'aux os mais il ne sentait pas le froid. Il cherchait juste l'engourdissement, avait besoin de s'étourdir l'esprit et le corps.

La lune venait de quitter les nuages et éclairait la route mouillée devant lui. Il connaissait parfaitement le chemin et savait s'orienter dans l'obscurité. Il se faufila entre les cottages, guidé par la lumière qui filtrait des fenêtres.

Ce temps épouvantable reflétait son humeur. Il avait fait les cent pas dans le cottage pendant dix minutes, regrettant sa décision de renvoyer Marlie Jenner. Puis les murs lui avaient paru étouffants et il s'était enfui.

En marchant suffisamment longtemps et d'un pas rapide, il s'épuiserait et trouverait peut-être le sommeil en rentrant. Sa rencontre avec Marlie n'avait rien fait pour le détendre. Voyant sa réaction lorsqu'il l'avait invitée à boire un dernier verre, il avait compris qu'il avait commis une erreur. Il avait cru que leur attirance était réciproque, mais manifestement la jeune femme n'avait fait que flirter avec lui dans l'espoir qu'il se rallie à sa cause. Il s'était trompé sur ses intentions.

Cela faisait tellement longtemps qu'il n'avait pas eu de relation avec une femme qu'il ne savait même plus décrypter les signaux. En huit mois, il

n'avait jamais songé à jouir d'une compagnie féminine. Et soudain, aujourd'hui, il aspirait désespérément à pouvoir la toucher de nouveau, à s'enivrer du goût de sa bouche ou de l'odeur de ses cheveux.

Car dès l'instant où leurs lèvres s'étaient touchées, il avait eu l'impression de voir une porte s'ouvrir. La lumière aveuglante du soleil était entrée et son esprit avait été réchauffé par ses rayons ardents. Il s'était dit que sa vie pouvait finalement reprendre son cours si seulement il passait un peu de temps sous cette lumière.

Qu'y avait-il chez cette femme de si séduisant ? Elle était jolie, c'était évident. Il n'avait pu détourner les yeux de son beau visage. Mais il y avait autre chose. Marlie avait en elle une pureté, une innocence qu'il n'avait trouvées chez aucune des femmes avec lesquelles il était sorti.

Comme il serait aisé de succomber à son charme, et pour la pire des raisons ! Elle était comme un flacon de somnifères, comme une drogue qui pourrait l'aider à surmonter ses problèmes, une drogue dont il serait bientôt dépendant, tout en sachant qu'il ne faisait que soigner artificiellement ses plaies.

Et puis, il y avait la question de l'éthique. Il n'avait jamais mélangé sa vie personnelle et professionnelle. C'était une règle stricte que Matt et lui s'étaient imposée, et qui expliquait partiellement pourquoi leur association avait si bien fonctionné. Lorsqu'ils étaient immergés dans un projet, ils ne s'autorisaient jamais aucune distraction.

Comme si cela ne suffisait pas, Dex n'avait aucune envie d'entraîner Marlie dans le marasme de sa vie. Aucune femme, aussi séduisante soit-elle, ne méritait cela. Il avait fait ce qu'il fallait en la renvoyant. Il avait besoin de temps pour cicatriser ses blessures.

Mais quand sortirait-il de son trou ? se demanda-t-il. Il y avait des jours où il pouvait à peine quitter son lit.

Pourtant, dès l'instant où il avait vu Marlie, il avait tout oublié. Peut-être lui fallait-il simplement la présence d'une femme pour le distraire un peu. N'importe laquelle, à l'exception de Marlie Jenner.

En approchant du cottage, Dex remarqua la voiture garée sur la route devant le portillon du jardin. Il plissa les yeux pour essayer de deviner qui cela pouvait bien être. Claire avait-elle décidé de venir lui tenir compagnie ? Soudain, illuminée par un rayon de lune, la silhouette de la Fiat lui apparut.

— Bon sang, marmonna-t-il entre ses dents.

En approchant du véhicule, il se demanda si Marlie avait décidé de l'attendre à l'intérieur. Mais tout était éteint dans la maison, comme lorsqu'il était parti.

Il regarda à travers la fenêtre de la Fiat et aperçut la jeune femme roulée en boule sur le siège avant, les yeux fermés. Dex frappa doucement contre la vitre et elle sursauta, effrayée par le bruit. Voyant qu'elle ouvrait les yeux, il lui fit signe de descendre la vitre.

— Que faites-vous là ? demanda-t-il.

— Je vous attendais, répondit-elle en se frottant les yeux avant de lui adresser un sourire timide.

— Je croyais que nous nous étions tout dit.

— Vous ne m'avez pas laissée faire ma présentation, riposta-t-elle. Et je n'ai pas l'intention de partir sur un refus alors que vous n'avez même pas écouté ce que j'avais à vous dire.

Dex contourna la voiture mais, au lieu de rentrer dans le cottage, il attendit qu'elle déverrouille la portière côté passager, puis vint s'asseoir à côté d'elle.

Il se frotta les mains l'une contre l'autre pour se réchauffer.

— Ce n'est pas que je n'aimerais pas travailler avec vous, murmura-t-il. Mais je pense que je ne peux rien vous apporter de bon en ce moment. Je suis un peu déboussolé et je ne suis pas certain de m'en sortir.

— Vous ne le saurez qu'une fois que vous aurez essayé.

— La seule chose que je sais, c'est que j'ai marché trois heures sous la pluie pour vous faire sortir de ma tête.

Marlie détourna aussitôt le regard, visiblement troublée par sa déclaration.

— Vous vous sentez peut-être coupable de ne pas m'avoir donné ma chance ?

Dex rit doucement.

— Ce que je ressens n'a rien à voir avec de la culpabilité.

Puis il pivota sur le siège pour lui faire face.

— Dites-moi, pourquoi êtes-vous si décidée à tourner ce film ? En dehors de la célébrité et de la fortune, ce que vous ne trouverez pas en réalisant des documentaires, je peux vous l'assurer. Il doit bien y avoir une autre raison. Pourquoi ce film sur Aileen Quinn ?

Marlie réfléchit quelques instants, comme pour s'assurer de lui donner la réponse qu'il attendait.

— Ne me dites pas ce que j'ai envie d'entendre, prévint-il. Dites-moi la vérité.

La jeune femme acquiesça.

— Lorsque j'étais plus jeune, j'étais... perdue. Je n'étais pas vraiment adaptée à mon milieu, ma famille, les élèves de l'école. La plupart du temps, je me sentais marginale. Et puis un jour j'ai trouvé un livre d'Aileen Quinn à la bibliothèque. Je devais avoir douze ans. J'étais vraiment excitée à l'idée que la bibliothécaire me laisse emprunter un livre pour les adultes. Je me suis retrouvée dans ce récit. L'héroïne était seule au monde, mais elle était si forte et si déterminée que rien ne pouvait l'arrêter. A la fin, elle mène la vie dont elle rêvait. Je me suis dit que je pouvais faire la même chose.

Elle leva les yeux vers lui.

— Aileen Quinn a changé ma vie. Je sais que ça peut paraître un peu théâtral, mais c'est la vérité.

— C'est une bonne raison, murmura-t-il. Ce sujet vous passionne.

— Au lieu de penser à toutes les raisons de ne pas participer à ce projet,

pourquoi ne réfléchiriez-vous pas à une bonne raison de le faire ?

— Quelle bonne raison ?

— Je vais être honnête avec vous. Si votre nom est associé à ce projet, il retiendra beaucoup plus l'attention que si je le signe seule. Les gens auront envie de voir ce documentaire. Nous pourrions être distribués et même participer à des festivals.

Dex se détourna, de nouveau distrait par le son mélodieux de sa voix. Tout ce qu'elle disait était vrai. Son nom lui ouvrirait bien des portes. Et, en ce moment, à part traîner dans l'appartement de Claire et boire un peu trop, il ne faisait rien d'utile de son temps.

Mais s'il acceptait, il faudrait qu'il entretienne avec elle les mêmes relations professionnelles que celles qui leur tenaient tant à cœur, à Matt et à lui. Il faudrait qu'il trouve le moyen de garder son esprit, et ses mains, loin de Marlie.

— Il existe d'autres gars en Irlande capable de faire ce travail, répondit-il enfin.

— Mais c'est vous que je veux.

Dex contempla sa mâchoire volontaire, son regard déterminé, et il sentit ses résistances faiblir. Le moins qu'il pouvait faire était d'écouter sa proposition. Comment diable pouvait-il s'y soustraire ? Peut-être trouverait-il l'idée intéressante, et aurait-il envie d'envisager sérieusement de tourner ce film ? En revanche, s'il se sentait plus intéressé par la femme que par le projet, il refuserait.

Car si travailler pouvait lui faire du bien, entretenir une liaison avec une belle Américaine vulnérable ne pouvait que tourner au désastre. Et côté désastre, Dex avait déjà eu sa part.

— Dites-moi. Si je n'étais pas venu, vous auriez dormi dans votre voiture ?

— Oui, je pense, répondit Marlie en haussant les épaules. Il fallait bien que j'essaie encore.

Puis elle le regarda droit dans les yeux.

— Etes-vous prêt à m'écouter ?

— Oui. Mais je ne vous promets rien, sauf...

Il fit une pause.

— ... sauf que je ne vous embrasserai plus. Si nous devons travailler ensemble, nous devons maintenir des relations strictement professionnelles.

— Bien entendu. Plus de baisers, conclut-elle. Pas de contacts. Nous garderons des relations strictement professionnelles.

— Parfait. Maintenant, installons-nous dans le cottage. Vous pouvez apporter votre ordinateur, si vous voulez.

— Maintenant ? Vous ne préférez pas attendre demain matin ?

— Non, répondit Dex. Je ne suis pas fatigué.

Le visage de Marlie se fendit d'un large sourire.

— D'accord, merci. Vous ne serez pas déçu. Vous allez accepter, j'en suis

sûre.

Lorsque Dex sortit de la voiture, il comprit que les prédictions de Marlie se réaliseraient. Il allait lui être difficile de dire non à une femme aussi belle et déterminée. Elle pouvait lui demander de se promener nu sur Grafton Street à Dublin qu'il le ferait. Et si l'envie lui prenait de l'embrasser de nouveau, comment pourrait-il l'en empêcher ?

La jeune femme le rejoignit devant le portillon, son ordinateur portable sous le bras. Dex ouvrit la porte d'entrée, alluma la lumière, et Marlie le suivit, un large sourire aux lèvres.

— Merci beaucoup. Je vous suis très reconnaissante de me laisser tenter ma chance.

En l'aidant à ôter son manteau, Dex effleura ses épaules et ses cheveux. A ce simple contact, un aiguillon de désir traversa son corps, et il dut lutter pour rester maître de ses émotions.

— Je vais chercher quelque chose à boire, déclara-t-il. Que puis-je vous offrir ?

— Qu'avez-vous ? Quelque chose pour me réchauffer me ferait du bien.

— Du whisky, murmura Dex. Voilà ce dont nous avons besoin. Asseyez-vous sur le canapé. Je vais chercher des verres et allumer un feu. Ensuite, ce sera à vous de jouer.

Dex partit dans la cuisine et saisit une bouteille de whisky. Il avala une longue rasade. L'alcool lui brûlait agréablement la gorge et le réchauffait.

— Détends-toi, marmonna-t-il pour lui-même. C'est juste une fille. Une jolie fille.

* * *

— Qu'en pensez-vous ? demanda Marlie en sirotant une gorgée de whisky. Dites-moi au moins que vous trouvez le projet intéressant. J'aimerais avoir votre avis sur le plan artistique. Je sais que ce n'est pas le genre de sujet sur lequel vous travaillez habituellement. Mais c'est une merveilleuse histoire et Aileen est une femme incroyable. Vous allez l'adorer et...

Dex posa un doigt sur ses lèvres pour l'interrompre. Elle avait fait sa présentation. Il était temps qu'elle le laisse parler.

— Vous avez des questions ? demanda-t-elle. Ou des commentaires, peut-être ?

Il rit doucement.

— J'ai beaucoup de questions. Mais je ne suis pas certain que je doive les poser.

— Non, allez-y. Mettez-moi au défi. Contredisez-moi. Je veux savoir exactement ce que vous pensez.

— Est-ce qu'on vous a déjà dit à quel point vous êtes belle ? demanda Dex en secouant la tête avant de grogner doucement. Voilà, maintenant, vous savez exactement à quoi je pense.

— Ce n'était pas l'objet de ma question.

— Je sais. Mais il fallait que je vous le dise.

Il tourna l'écran de l'ordinateur vers lui et contempla la vieille photographie d'Aileen Quinn.

Marlie le regarda tandis qu'il réfléchissait à sa réponse. Les flammes dansaient sur son visage viril, et soudain elle eut envie de le toucher, de s'abandonner aux sensations violentes du désir qui l'avait traversée lorsqu'ils s'étaient embrassés.

Elle ne voyait pas comment ils seraient capables d'entretenir des relations professionnelles après ce baiser, et n'était même pas sûre de le vouloir. Elle n'avait plus personne dans sa vie depuis longtemps. Et elle n'avait jamais rencontré d'homme aussi accompli, d'aussi sexy que Dex.

Pourtant, s'il croyait qu'ils devaient s'en tenir à des relations purement professionnelles, elle ferait de son mieux pour garder ses distances.

— Miss Quinn est un sujet intéressant, conclut Dex, mais je ne vois pas d'accroche. Nous allons juste mettre en film sa biographie ?

Marlie avait gardé le meilleur pour la fin, dans l'espoir d'emporter définitivement son enthousiasme au cas où il aurait des doutes.

— Aileen Quinn avait quatre frères aînés. Peu après sa naissance, sa mère les a dispersés aux quatre coins du monde en les plaçant dans des familles d'accueil différentes. Aileen n'a appris l'existence de ces frères que l'année dernière, et depuis elle cherche leurs descendants. Ils doivent tous se retrouver ici, en Irlande, pour Noël, à l'occasion d'une grande réunion de famille. Et nous serons là pour leur parler. Aileen est toujours à la recherche de Conal, l'un de ses frères, et cette quête sera également au cœur du documentaire. Qui sait, peut-être réussirons-nous à le trouver ?

Elle fit une pause.

— Je pensais m'appuyer sur cette recherche pour structurer le récit, termina-t-elle.

— Ah, c'est une histoire vraiment intéressante, reconnut-il.

— Et chacun des héritiers recevra une part d'héritage d'un million de dollars, ajouta-t-elle. Plus ou moins. C'est comme gagner à la loterie. Cela va changer leurs vies. Il y a tellement de belles histoires à raconter.

Dex ferma son ordinateur et posa la main dessus.

— J'ai pourtant une grande inquiétude : votre trop grande admiration pour Aileen Quinn.

— Je l'admire, c'est vrai.

— Vous devez maintenir une distance raisonnable avec votre sujet afin de pouvoir rester objective et la décrire avec tous ses défauts. Je ne vais pas vous aider à raconter une belle histoire. Vous allez devoir faire des choix difficiles, et j'ai besoin de savoir que vous en serez capable le moment venu.

Marlie fit une moue gênée.

— Je ne suis pas sûre de comprendre ce que vous voulez dire.

— Il n'existe pas de vie parfaite, Marlie. Et si vous avez l'intention de

raconter l'histoire d'Aileen Quinn, vous allez devoir exposer la vérité : la partie lumineuse, certes, mais aussi les zones d'ombre.

— Il n'y a pas de zones d'ombre, répondit Marlie. J'ai lu son autobiographie. Elle a mené une vie exemplaire.

— Tout le monde a des cadavres dans ses placards. Notre métier consiste à les débusquer.

— Je ne suis pas à la recherche de révélations.

— Moi non plus. Je parle juste de découvrir sa véritable histoire pour en faire un film. De cerner son personnage. C'est ça, l'histoire que nous allons raconter. L'histoire complète. En êtes-vous capable ?

Marlie saisit son ordinateur.

— Oui, bien sûr.

C'était une promesse qu'elle pouvait lui faire. Elle savait qu'Aileen avait vécu une vie sans scandale. Dex allait le voir très vite et comprendre qu'il n'y avait aucun cadavre à découvrir.

— Parfait, dit Dex en se levant. Je sais tout ce que je voulais savoir. Pouvez-vous me laisser du temps pour réfléchir ?

— Bien sûr. Mais pas trop longtemps. Le début du tournage est prévu pour vendredi.

— Vendredi ?

Marlie acquiesça.

— Je sais que c'est tôt, mais je ne pensais pas qu'il me faudrait autant de temps pour vous trouver et vous convaincre.

— Aviez-vous d'autres personnes sur votre liste ?

— Non, pas vraiment.

— Si jamais je dis non, je vous aiderai à trouver quelqu'un d'autre.

— Je ne veux personne d'autre, répondit-elle avec obstination. C'est vous que je veux.

— Vous l'avez fait clairement comprendre.

Marlie regarda sa montre, surprise de constater qu'il était déjà 1 heure du matin. En se levant, elle vacilla légèrement, sans doute sous l'effet du whisky.

— Je dois m'en aller. J'ai encore un long chemin jusqu'à Killarney.

— Vous ne pouvez pas conduire. Vous avez trop bu.

Marlie passa une main dans ses cheveux.

— Vous avez raison. Vous pourriez peut-être appeler un taxi ?

Dex se leva, prit la main de Marlie et l'entraîna de nouveau à côté de lui sur le canapé.

— Je pense qu'il vaudrait mieux que vous restiez ici ce soir.

— Non, je n'ai pas mes affaires et... ce serait nous mettre tous les deux dans l'embarras.

Elle contempla leurs doigts enlacés.

— Je vous conduirai bien moi-même mais j'ai bu encore plus que vous. Ça va aller. Vous pouvez dormir dans ma chambre ; j'irai dans l'autre.

Il posa une main sur son genou avant de la retirer.

— Si nous devons travailler ensemble, nous devons nous habituer l'un à l'autre.

— Vous acceptez ? demanda Marlie en sentant son pouls s'accélérer.

— Je ne vois aucune bonne raison de ne pas le faire, alors que j'en vois une bonne d'adhérer à votre projet.

— Laquelle ? Et, s'il vous plaît, ne me dites pas que vous acceptez parce que vous aimez m'embrasser.

— Non, je pense que nous pouvons faire un sacré bon film.

Marlie avait pourtant des doutes, et se demanda si son acceptation avait moins à voir avec sa proposition qu'avec ce qui s'était passé lorsque leurs lèvres s'étaient mêlées. Mais s'ils devaient passer les prochains mois à travailler ensemble sur ce documentaire, ils allaient devoir se faire mutuellement confiance.

— Oui, ce film sera merveilleux, approuva-t-elle. J'imagine que je peux laisser ma société prendre contact avec votre agent pour finaliser le contrat ?

— Tout à fait. Et demain matin, nous pouvons nous mettre au travail.

— J'ai déjà élaboré un programme. Comme la première interview avec Aileen est prévue pour vendredi, nous avons beaucoup de travail préalable. Je pense que vous devriez rencontrer d'abord Aileen afin de vous familiariser avec elle. Vous allez l'adorer.

— Non, je ne vais pas l'adorer, et il est préférable que je ne le fasse pas, prévint-il.

Marlie choisit d'ignorer sa remarque. Il était ridicule de penser qu'elle ne devait pas admirer Aileen.

— Il y a aussi Ian Stephens, son assistant de recherche. Il nous fournit beaucoup d'informations. J'ai également un contact qui va numériser pour nous toutes les archives photo. Je me suis également renseignée pour un studio de production provisoire.

— Et moi, j'ai un petit studio à Dublin où je stocke tout mon matériel. Nous pourrions l'utiliser.

Marlie n'en revenait. Tout se passait tellement bien. Dire qu'un peu plus tôt, dans l'après-midi, elle avait cru que le film, et sa carrière avec, étaient finis. Pourtant, dès le lendemain, ils allaient commencer à travailler sur le projet qui ferait d'elle une véritable réalisatrice. Elle tenait enfin le film de ses rêves et, maintenant qu'il était là, il lui tardait de s'atteler à la tâche.

— Parfait, déclara-t-elle.

Soudain, une immense lassitude s'empara d'elle et elle réprima un bâillement.

— Je devrais aller me coucher. Je suis debout depuis 6 heures du matin et ce whisky m'a assommée.

Dex se leva, lui prit la main et la conduisit vers l'une des chambres à coucher.

— Il me faudrait un vêtement pour dormir, dit-elle.

— Attendez-moi ici.

Dex disparut dans l'autre pièce et revint avec un vieux polo de rugby usé.

— Est-ce que ça fera l'affaire ?

— Oui, merci.

Marlie marqua une pause, résistant à l'envie de se jeter dans ses bras pour l'embrasser de nouveau. C'était la seule chose qui lui venait à l'esprit pour lui manifester sa gratitude. Lui serrer la main lui paraissait trop formel. Finalement, elle se hissa sur la pointe des pieds et déposa un baiser sur sa joue.

— A demain, Dex.

— Bonne nuit, Marlie.

Après avoir fermé la porte de sa chambre, elle s'adossa contre le battant en inspirant profondément. Tout lui paraissait si étrange. Dire qu'elle était sur le point de passer la nuit sous le même toit qu'un parfait inconnu.

Elle traversa la pièce et s'assit au bord du lit en fer forgé. Maintenant que Dex avait accepté de tourner avec elle ce film, elle s'était imaginé que la pression retomberait. Or elle ne faisait que s'amplifier. S'ils ne développaient pas de bonnes relations de travail, les deux prochains mois risquaient d'être difficiles.

Dex avait une personnalité bien trempée et elle avait travaillé dur pour s'assurer qu'il prenne au sérieux ses idées sur le film. Elle avait moins d'expérience que lui en tant que réalisatrice et tellement à perdre si son travail n'était pas bon. Chez Back Bay, ses responsables avaient mis beaucoup d'espoir dans ce documentaire. Il fallait à tout prix qu'elle se montre à la hauteur. Et si c'était le cas, elle finirait peut-être par prouver à sa famille qu'elle avait fait le bon choix de carrière.

Ce n'était pas facile d'être une Jenner. Ses deux parents étaient chirurgiens à l'hôpital de Boston, et son père était chef de service. Ses deux frères et ses deux sœurs avaient tous embrassé des carrières dans le milieu médical, mais seulement après avoir fréquenté les universités de médecine les plus prestigieuses. Le *Boston Magazine* avait même publié un article sur les Jenner en les baptisant « la première famille de médecins de Boston ».

Quant à elle, elle était présentée comme la brebis galeuse du clan. Marlie soupira bruyamment. Elle savait ce que tous pensaient : qu'elle était stupide, dans la mesure où elle ne s'intéressait nullement aux « affaires de la famille ». Elle avait toujours aimé l'art, les livres, les films et la musique. Elle avait joué du piano et pris des cours de danse, et pourtant aucun des succès qu'elle avait connus enfant n'avait été reconnu car elle n'avait pas sauté de classe, ni obtenu les meilleures notes aux examens d'entrée à l'université.

Pourquoi s'évertuait-elle encore à essayer ? se demanda-t-elle. Sa famille n'avait jamais valorisé son travail. Elle ne sauvait pas de vies et ne menait aucune recherche aux débouchés décisifs. A leurs yeux, elle avait toujours été une ratée.

— Mais je ne le suis pas, murmura-t-elle en se déshabillant.

Elle avait réussi à engager Dex Kennedy et, avec lui à ses côtés, elle

réaliserait un film dont tout le monde serait fier.

La chambre était froide et humide et elle ne tarda pas à se glisser jusqu'au cou sous les couvertures usées. Mais plus elle essayait de se détendre et plus son esprit repassait en boucle les événements de la journée.

Marlie avait eu quelques aventures avec des hommes, mais elles n'avaient jamais duré bien longtemps. Ses partenaires désiraient toujours une femme douce et docile, capable de mettre sa carrière de côté pour eux. Elle avait essayé, en vain. Après être devenue exactement ce qu'ils recherchaient, elle avait trouvé que la comédie était trop dure, trop inégale.

Lorsque leur relation touchait à sa fin, Marlie avait l'impression de jouer un rôle, comme une actrice qui se serait perdue dans son personnage. Ce sentiment était un écho de son enfance, avait-elle compris avec le temps. Une enfance où elle avait essayé de plaire de toutes ses forces à ses parents, ses frères et ses sœurs.

Dans sa vie, ses succès n'étaient venus qu'à partir du moment où elle avait pris le contrôle des événements tout en restant elle-même. Maintenant, elle allait devoir se contrôler de la même manière.

Les yeux fermés, elle essaya de se détendre en écoutant le bruit de la pluie sur les carreaux. Elle entendit Dex se déplacer brièvement dans la maison. Réfléchissait-il à son projet et planifiait-il déjà la façon dont il désirait filmer ce documentaire ?

Une demi-heure plus tard, le cottage était plongé dans un silence complet. Marlie essaya de s'imaginer Dex dans la chambre à côté de la sienne, sans ses vêtements. Était-il lui aussi éveillé dans son lit, occupé à rêver du baiser qu'ils avaient partagé ?

Si elle avait été audacieuse, elle aurait eu le courage d'aller le rejoindre dans son lit et laisser la nature suivre son cours. Mais le baiser spontané qu'ils s'étaient donné devait signer la fin de toute tentative de séduction. Dès demain, ils prendraient un nouveau départ, comme associés cette fois. Elle allait devoir ignorer l'attirance qu'elle ressentait pour lui, ou du moins faire semblant.

Marlie laissa son esprit divaguer et sentit bientôt son corps se détendre. Elle glissa alors dans un état à mi-chemin entre l'éveil et le sommeil. Soudain, un cri brutal la ramena à la réalité. Elle s'assit sur son lit, les sens en alerte. Elle se frotta les yeux, l'oreille aux aguets, avant d'entendre la voix de Dex.

D'un geste vif, elle enroula le couvre-lit autour d'elle et se dirigea vers la porte de la chambre. Puis elle laissa sa main en suspens au-dessus de la poignée avant d'entrebâiller la porte.

Y avait-il une autre personne dans le cottage ? Avec qui parlait-il ?

— Dex ? appela-t-elle doucement.

Elle avança jusque dans le salon et découvrit que les lumières étaient toujours allumées. Dex était étendu sur le canapé, les yeux fermés.

Il ne lui fallut que quelques secondes pour comprendre qu'il était en train de faire un cauchemar. Il marmonna quelques mots incompréhensibles d'une

voix désespérée, dans une langue inconnue, peut-être de l'espagnol. Puis il fouetta l'air avec ses bras en grommelant un juron.

Marlie ne savait que faire. Elle avança vers lui sur la pointe des pieds. Sur le visage de Dex, les émotions se succédaient, entre colère et douleur. Comme le cauchemar refusait de lâcher son emprise, elle se pencha au-dessus de lui et le prit par l'épaule.

— Dex ?

Son corps se tendit comme un arc et il brandit de nouveau un bras. Son coude heurta violemment l'œil de Marlie. Elle poussa un cri de surprise puis posa les doigts sur son sourcil. Aussitôt, elle sentit le sang couler. Lorsqu'elle regarda Dex, elle s'aperçut qu'il la fixait d'un air désespéré.

— Mon Dieu, murmura-t-il. Je vous ai blessée ?

— Non, c'était un accident. Vous étiez en train de faire un cauchemar. J'ai essayé de vous réveiller et...

— Et je vous ai frappée, conclut-il.

Il poussa un chapelet de jurons avant de se lever pour s'approcher d'elle.

— Laissez-moi regarder.

— Ce n'est rien, insista-t-elle. Juste une petite plaie. Je n'aurais pas dû m'approcher si près. Vous étiez en train de vous débattre.

— Venez.

Il prit doucement sa main et l'accompagna vers la salle de bains. Après avoir allumé la lumière, il se tourna vers elle et examina son œil.

— C'est juste une petite coupure, murmura-t-il.

Dex prit une serviette propre, la passa sous le robinet d'eau froide, puis alla dans la cuisine pour chercher de la glace. Il enveloppa les glaçons dans la serviette et la posa sur son sourcil.

— Je suis tellement désolé, dit-il d'un air navré. C'est pour cette raison que je dois me tenir à l'écart des autres.

— C'était juste un cauchemar, répondit-elle d'une voix rassurante. Il n'y a pas de quoi en faire un drame.

Dex esquissa un sourire contrit puis sortit de la salle de bains, laissant Marlie seule devant le miroir.

Elle comprit que les blessures de Dex étaient encore toutes fraîches, et beaucoup plus vivaces qu'elle ne l'imaginait. Elle avait misé toute sa carrière sur la carapace dorée qu'arborait Dex Kennedy... pour découvrir qu'elle se craquelait de l'intérieur. Bon Dieu, comment tout cela allait-il finir ?

Les mains de Dex tremblaient tandis qu'il cherchait dans le tiroir une boîte de pansements. Voilà pourquoi il ne voulait pas de femmes dans son lit. C'était une chose de vivre avec ses cauchemars, mais une autre de les imposer à ses partenaires. Et il ne pouvait pas empêcher ses rêves de le harceler. Cette situation pouvait très bien se reproduire, avec des conséquences encore plus graves.

— Ça ne saigne plus, dit-elle.

Dex se tourna et découvrit Marlie debout sur le seuil de la porte de la salle de bains. Elle écarta la serviette de son front.

— Vous voyez ? Ça va beaucoup mieux.

Dex acquiesça.

— Je suis navré. Je... ne sais pas quoi dire.

— Tout va bien, vraiment, vous n'avez pas besoin de vous excuser.

De toute sa vie, Dex n'avait jamais fait de mal à une femme. L'idée d'avoir blessé Marlie le remplissait de dégoût.

— J'ai besoin de marcher un peu, dit-il.

— Non, s'opposa Marlie. Asseyez-vous plutôt.

Elle se dirigea vers le canapé du salon et prit place avant de tapoter le coussin à côté d'elle. Puis elle saisit la bouteille de whisky à moitié vide, but une petite gorgée et la lui tendit.

— De quoi rêviez-vous ? demanda-t-elle.

— De rien, je ne sais plus. Je ne me rappelle plus mes rêves lorsque je me réveille.

— Hum... Cela avait quelque chose à voir avec ce qui s'est passé en Colombie ?

— Je n'aurais pas dû vous en parler.

— Vous n'aviez pas besoin de le faire. J'ai fait mes propres recherches. J'ai entendu dire que vous ne vouliez plus travailler à cause de ce drame.

— Mais manifestement vous n'avez pas cru ce que vous avez entendu.

— Je n'avais rien à perdre et tout à gagner en venant vous trouver. Je me suis dit que le jeu en valait la chandelle.

— Celui de terminer avec un œil au beurre noir ?

Marlie sourit et lui prit la main. Elle entrelaça ses doigts avec les siens.

— Est-ce que vous n'exagérez pas un peu ?

Dex haussa les épaules.

— Je suis irlandais. Nous avons tendance à tout dramatiser, nous autres.

— Je dirai alors que nous avons été attaqués par des voyous et que je les ai combattus pour sauver votre honneur.

Dex gloussa puis s'adossa contre les coussins en chintz rembourrés. Il leva les yeux au plafond. Il ne pouvait plus soutenir son regard si clair.

— J'aime cette histoire, dit-il. Même si je ne suis pas certain que je mérite d'être sauvé.

— Ne dites pas ça, murmura-t-elle.

Une lutte impossible animait Dex. Il ne voulait pas se sentir si bien en la compagnie de Marlie, mais il n'avait aucun moyen de refréner ses sentiments, alors qu'elle était prête à se battre pour lui.

— Ils étaient grands ? demanda-t-il.

— Très grands. Et ils étaient au moins six ou sept.

— Et vous les avez tous mis K.-O. ?

— Et comment ! Je suis très agile. Je suis experte en arts martiaux.

— Vraiment ?

— Non. Mais j'ai pris des cours de danse quand j'étais petite.

Un long silence réconfortant s'installa entre eux, qui apaisa toutes ses craintes. Il était peut-être temps d'évacuer son chagrin et d'essayer de mener une vie normale. Ses cauchemars pouvaient revenir, mais s'il ne ruminait plus le passé, peut-être cesseraient-ils.

— Je n'ai pas sommeil, dit-il.

— Moi non plus.

— Alors, on pourrait peut-être passer en revue le planning de production. J'aimerais partager avec vous plusieurs idées. Et nous n'avons pas encore parlé du budget.

Marlie se tourna vers lui.

— Très bien. Mettons-nous au travail, oui.

En examinant le projet dans les détails, Dex commença à comprendre les difficultés. La plupart des films sur lesquels il avait travaillé étaient racontés dans un style journalistique très simple. Les faits étaient exposés et les conclusions étaient tirées à la fin, dans une logique très manichéenne.

Or cette histoire était différente. C'était le récit d'une ascension sociale, pleine de sentiments, parée d'un léger voile de mystère. Dex n'était pas certain de pouvoir s'y adapter, mais cela valait la peine d'essayer. En plus, il avait envie de passer plus de temps avec Marlie pour voir où tout cela pouvait les mener. Mais par-dessus tout, il voulait guérir. Et lorsqu'il était assis là, près d'elle, et qu'il la touchait, qu'il écoutait sa voix, il éprouvait un sentiment de plénitude qu'il n'avait plus ressenti depuis très longtemps.

— Je vous ai dit qu'Ian Stephens m'avait donné l'ébauche de l'autobiographie d'Aileen Quinn, commenta Marlie. Je pense que nous devrions commencer par là. Je voudrais ensuite introduire l'histoire de ses

frères par le biais de la narration en l'auréolant d'un certain mystère. Nous ne révélerons le fruit de nos découvertes qu'au fur et à mesure. Le spectateur sera ainsi tenu en haleine et aura envie de reconstituer le puzzle lui-même.

— Je peux vous poser une question ?

— Bien sûr.

— Est-ce que vous avez l'habitude de traiter ce genre de projet ? Qu'avez-vous réalisé d'autre ?

Elle hésita quelques secondes et se força à sourire.

— Beaucoup de choses.

— Comme quoi ? insista-t-il. Vous semblez connaître mon travail, mais je ne sais rien du vôtre. J'aimerais visionner certains de vos films.

Il voyait bien qu'elle n'avait pas très envie de répondre à sa question, et il commença à se demander si tout cela n'était pas une blague. Était-elle vraiment ce qu'elle prétendait être ? Il s'éclaircit la gorge avant de reprendre la parole.

— Avez-vous déjà réalisé un projet ? demanda-t-il franchement.

— Bien sûr, balbutia-t-elle. Pourquoi me posez-vous cette question ?

— J'ai juste l'impression que vous n'êtes pas tout à fait sincère avec moi.

Marlie se leva d'un bond.

— D'accord. C'est mon premier projet en tant que réalisatrice. J'ai été assistante sur plusieurs films, puis j'ai eu l'idée de ce documentaire. Je me suis lancée, j'ai trouvé le financement, et voilà.

— Pourquoi un producteur voudrait-il financer une débutante ?

— En réalité, c'est ma grand-mère qui me finance. Elle est à la tête de la fondation caritative de la famille et elle est plutôt riche.

Marlie s'éclaircit la gorge.

— En fait, elle est *vraiment* riche. Mais elle croit en mon projet et elle veut me donner une chance. Je n'ai pas honte de dire que, techniquement, je n'ai jamais été réalisatrice, ni que j'ai dû emprunter de l'argent à ma grand-mère pour me lancer. Tout le monde doit bien commencer un jour, et pour moi, ça commence ici.

Elle fit une pause et le regarda d'un air gêné.

— Vous ne pouvez pas changer d'avis maintenant. Nous nous sommes déjà entendus verbalement.

— J'aurais dû refuser, murmura-t-il.

— Mais vous ne l'avez pas fait, insista-t-elle.

Était-il vraiment prêt à accepter la vérité ? Il avait dit oui parce qu'elle était jolie et drôle, et que, grâce à elle, il se sentait mieux. Elle sentait bon et ses cheveux étaient aussi doux que de la soie. Surtout, il ne pouvait se sortir de la tête le baiser qu'ils avaient échangé. Et qui lui donnait tellement envie de recommencer.

— Vous m'avez demandé de vous dire la vérité, ajouta Marlie. C'est votre tour. Pourquoi avez-vous accepté ?

— J'ai été séduit par vos idées. Elles sont bonnes. Et il est temps que je

me remette au travail.

— Cela n'a rien à voir avec notre baiser ?

— Eh bien... un tout petit peu.

— Cela ne se reproduira pas. Nous devons nous tenir à des relations strictement professionnelles à partir de maintenant.

— Bien sûr. Je suis complètement d'accord avec vous, et je pense en être capable.

Il saisit sa main et l'invita à se rasseoir. Ils se fixèrent en silence un long moment. Dex se sentait si attiré par elle que Marlie dut le remarquer.

— Non, vous n'en serez pas capable, n'est-ce pas ? soupira-t-elle doucement. Cela risque d'être un problème. Il faut qu'on se débarrasse de ce problème pour aller de l'avant. Je vous propose qu'on recommence, une dernière fois, pour ne plus avoir à y penser.

Dex acquiesça.

— Vous avez raison, cela pourrait nous aider.

Elle inspira profondément et esquissa un sourire timide.

— Allez, finissons-en : faites-le.

— D'accord, murmura Dex.

Bon sang, il savait qu'en l'embrassant de nouveau, l'attirance qu'il ressentait pour elle ne se dissiperait pas. Elle ne ferait qu'empirer. Et pourtant, faire semblant qu'elle n'existait pas alors qu'ils allaient travailler ensemble serait une vraie torture. Mais il n'était pas près de refuser cette invitation. Il n'était pas idiot à ce point.

Il enroula les doigts autour de sa nuque et joua avec ses cheveux. Puis il l'attira doucement vers lui et effleura ses lèvres. Dès qu'elles entrèrent en contact, il sut qu'il était perdu. Un désir violent, absolu, s'empara de lui. Il voulait la toucher, l'embrasser, lui arracher ses vêtements et lui faire l'amour jusqu'à l'épuisement le plus total.

Dex prit le risque de l'approcher encore plus près de lui tandis que sa langue jouait sur sa bouche. Les lèvres de Marlie étaient chaudes et avides. Lorsqu'elle céda sous ses assauts, il grogna doucement en s'adossant contre le canapé.

Il avait besoin d'évacuer de son esprit tous les mauvais souvenirs, toute la culpabilité qui ternissaient chaque minute de sa vie. S'il pouvait trouver une forme de quiétude, au moins pour une nuit, peut-être pourrait-il remettre sa vie sur les rails.

Lorsque leur baiser devint plus intense, Dex fit rouler Marlie sous lui, avide de sentir les douces courbes de son corps. Puis il la contempla longuement en écartant les mèches de cheveux qui barraient son visage. Elle battit des cils. Ses joues étaient d'un rose nacré. Seigneur, elle était si belle, si parfaite. L'idée de se perdre en elle était trop tentante.

Marlie ouvrit les yeux et croisa son regard. L'espace d'un instant, il crut qu'elle allait parler.

— Quoi ? murmura-t-il.

— Je... je pense que c'est assez, haleta-t-elle à voix basse.

— Non. Ce n'est pas assez.

Et il l'embrassa de nouveau. Mais cette fois, il sentit une légère résistance, une hésitation qui l'arrêta net.

Il recula et examina son visage rouge d'émotion. Que lui prenait-il ? Il posa les mains de part et d'autre de Marlie.

— Non..., dit-il d'une voix étranglée.

— Non ? demanda-t-elle tandis qu'une ombre d'inquiétude traversait son visage. Non au baiser ou non à tout le reste ?

Dex se leva et passa une main nerveuse dans ses cheveux.

— Non, vous avez raison, nous ne pouvons pas faire ça.

Il balaya la pièce du regard.

— Bon sang, qu'est-ce qui m'a pris ? continua-t-il. Il faut que je sorte d'ici. Ce n'est pas à cause de vous, juste que... je ne peux pas tout gâcher.

Dex s'éloigna lentement du canapé. Il lui fallut toute sa force de volonté pour enfiler sa veste, mettre ses chaussures et passer le seuil de la porte.

En arrivant devant sa voiture, il monta et s'assit au volant dans le noir. La pluie martelait toujours le pare-brise.

Il n'était pas en état de se lancer dans une relation, surtout avec une femme avec laquelle il était censé travailler. Faire l'amour avec Marlie ne serait qu'une nouvelle manière d'apaiser son esprit, quand le whisky et la bière ne faisaient plus aucun effet.

Elle ne méritait pas ça. Pas plus qu'aucune femme. Depuis la mort de Matt, Dex s'était égaré sur un chemin obscur, en un lieu qu'il était seul à pouvoir arpenter. Pour l'heure, il lui suffisait de se consacrer à ses besoins égoïstes. Il allait se concentrer sur son travail, et tâcherait de panser ses blessures en silence.

* * *

Marlie ouvrit les yeux, éblouie par un rayon de soleil qui filtrait à travers la fenêtre de sa chambre. L'odeur du café chatouilla ses narines. Elle s'assit et balaya d'une main maladroite ses cheveux.

Lorsqu'elle se frotta les yeux, un aiguillon de douleur la fit grimacer. Sous ses doigts, elle sentit son œil gonflé. Elle sortit du lit et se dirigea vers le salon, vêtue du maillot de rugby qui lui descendait jusqu'aux genoux. Dex était penché au-dessus de la cheminée et tentait d'allumer le feu avec des briques de tourbe.

— Salut... Tu as préparé du café ? demanda-t-elle.

— Dans la cuisine, répondit-il en se redressant.

Puis il se tourna vers elle et Marlie vit ses traits se figer.

— Bon sang !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

En quelques enjambées, il traversa la pièce et prit son visage en coupe.

— C'est moi qui ai fait ça ? Seigneur, Marlie, je suis désolé.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Vous avez un cocard énorme, murmura-t-il.

Puis ses yeux se posèrent sur ses lèvres, et Marlie croisa son regard plein d'émotion. Visiblement, il avait envie de l'embrasser mais il se retenait.

Pour dissiper sa culpabilité, elle se hissa sur la pointe des pieds et effleura doucement ses lèvres.

— Bonjour, dit-elle.

— Vous ne direz pas que tout va si bien lorsque vous vous serez vue dans un miroir.

— Oh ! Je suis sûre que ce n'est pas aussi vilain que vous le dites.

— Mais vous avez un œil au beurre noir !

— Vous allez devoir vous faire pardonner. Vous pouvez commencer par aller me chercher du café dans la cuisine, par exemple. Je le bois très chaud, et très fort.

— Je peux faire ça, répondit-il en s'éloignant.

Marlie contempla son reflet dans le miroir accroché au-dessus du manteau de la cheminée. Le bleu partait de son sourcil et s'étendait jusqu'au coin de l'œil. La coupure était à peine visible, mais son arcade sourcilière était visiblement gonflée.

Elle vit Dex apparaître dans le miroir et se retourna pour lui faire face.

— Ce n'est pas si terrible, conclut Marlie en prenant la tasse de café. Grâce à ce bleu, vous avez au moins accepté de participer à mon projet.

— Notre projet, rectifia-t-il.

Elle lui lança un regard à la dérobée. Elle sentait le cocard, gonflé et chaud sur son visage. Les dernières traces de sommeil disparurent.

— Je suppose que vous allez vouloir gérer la direction artistique du projet ?

— Allons, Marlie, je tourne des films depuis des années, alors que vous le faites pour la première fois. Vous êtes venue me trouver parce que vous saviez que je pouvais faire un travail de qualité. Et maintenant, vous sous-entendez que vous n'êtes pas prête à m'écouter ?

— Non, mais je pense que nous devrions être associés à parts égales. Je tiens à ce qu'on échange, y compris sur nos points de vue différents, pour arriver à des décisions communes.

— Il faut bien que l'un de nous soit le chef, murmura-t-il en s'approchant d'elle pour lui caresser la joue.

La nuit n'avait pas atténué l'attirance qu'il y avait entre eux. Marlie savait qu'elle risquait d'interférer avec leurs relations professionnelles, mais tant pis : ils pourraient feindre de l'ignorer. Elle était capable d'étouffer le flot de désir qui courait dans ses veines dès qu'il la touchait. Elle était capable de mettre de côté ses fantasmes et de se concentrer sur son travail.

Sa vie professionnelle prenait enfin forme. Elle avait trouvé le partenaire idéal pour réaliser son documentaire. Dès que ce serait fait, elle serait

respectée chez Back Bay, et même au sein de sa si brillante famille. Elle ne pouvait pas échouer. Car si c'était le cas, elle perdrait la confiance que sa grand-mère lui avait accordée.

— Dex, stop, se força-t-elle à dire. On ne peut pas continuer à se tourner autour comme ça. Plus de baiser, plus rien. Ce projet est important pour moi. Vraiment important.

Dex lui lança un regard en biais.

— D'accord, répondit-il. Je ne dis pas que ça va être facile, mais si c'est ce que vous désirez, faisons comme ça. On arrête. Plus de baisers.

— Ce n'est pas ce que je désire profondément. C'est ce dont j'ai besoin.

Dex esquissa un sourire.

— Et moi, je suis un homme qui sait satisfaire tous les besoins d'une femme...

Marlie essaya de décrypter ces propos, mais elle ignorait s'il était sérieux ou s'il la taquinait. Dex était l'incarnation de la tentation, mais elle n'était pas le genre de femme à céder aussi facilement.

Elle avait connu d'autres hommes, mais ses relations avaient été un fiasco car elle n'avait pas été honnête, ni avec eux ni avec elle. Ses objectifs professionnels étaient plus importants pour elle que ses objectifs personnels. Elle ne pensait pas au mariage, ni aux enfants. Elle aurait le temps d'y songer plus tard, dès qu'elle aurait prouvé au monde — et à sa famille — qu'elle aussi avait du talent.

En même temps, il était aisé d'oublier ces bonnes résolutions lorsqu'elle contemplait le beau visage de Dex. Face à lui, n'importe quelle femme pouvait être amenée à revoir ses plans. Car Marlie était certaine qu'une nuit avec Dex Kennedy chamboulerait toute sa vie. Il était beaucoup trop sexy pour elle.

— Bon... Et si on prenait le petit déjeuner ? proposa-t-il.

Marlie approuva.

— Avec plaisir. J'ai faim.

Elle s'éloigna de lui et se dirigea vers la chambre mais un bruit en provenance de la porte d'entrée la fit pivoter. Bientôt, le bruit d'une clé dans le verrou résonna dans la pièce.

— Vous voulez que j'aille ouvrir ? demanda-t-elle.

— Non, répondit Dex.

Quelques instants plus tard, l'intrus frappa à la porte.

— Dex ? cria une voix féminine. Laisse-moi entrer. Tu as laissé la clé dans la serrure et il pleut comme pas possible !

Dex traversa rapidement la pièce pour aller ouvrir tandis que Marlie luttait contre l'envie de disparaître. Était-ce l'une de ses petites amies ? D'après ses recherches, elle savait que Dex n'était pas marié, mais cela ne voulait pas dire qu'il ne voyait personne.

Son expression indiquait clairement qu'il connaissait la femme derrière la porte. Celle-ci entra en secouant les gouttes suspendues à ses cheveux bruns

coupés court.

— Il tombe des cordes ici, se lamenta-t-elle. La route est pleine de boue et j'ai abîmé mes nouvelles chaussures. J'ai essayé de t'appeler mais tu as oublié ton téléphone chez moi.

En sortant l'appareil de la poche de sa veste, elle aperçut Marlie, toujours en maillot de rugby. Son visage se teinta de surprise.

— Bonjour, dit-elle.

— Claire, je te présente Marlie Jenner. C'est...

— Mais oui, bien sûr ! s'écria Claire en se dirigeant vers elle, la main tendue. Nous nous sommes parlé au téléphone. Je suis Claire, la sœur de Dex. Mais... Qu'avez-vous à l'œil ?

Marlie se sentit submergée par une vague de soulagement. Ainsi, c'était la sœur de Dex ! Elle ne se trouvait donc pas dans une situation complètement gênante.

— Bonjour Claire, répondit Marlie. Oui, je reconnais votre voix maintenant. Je me suis cognée contre une porte. Je suis si maladroite.

Claire l'observa un long moment puis haussa les épaules.

— Je vois que vous avez pu trouver mon frère. Magnifique. J'espère qu'il n'était pas trop en colère après moi pour vous avoir dévoilé sa cachette ultrasecrète. Au fait, nous n'allons pas louer le cottage pour le trimestre à venir. L'enseignante en question a trouvé un appartement plus proche de notre école.

Elle sourit à Dex.

— Il n'a pas l'air fâché, mais avec lui, c'est parfois difficile à savoir.

Dex soupira puis secoua la tête d'un air exaspéré.

— Tu es venue pour me taquiner, ou bien tu as quelque chose à me demander ?

— Je suis venue chercher quelques affaires de Nana. Maintenant qu'il n'est plus urgent de ranger, je pense que je vais les rapatrier chez moi et les trier à tête reposée.

Son regard se posa tour à tour sur Dex puis Marlie.

— Vous avez du travail pour moi concernant ce film ? demanda-t-elle.

— Vous êtes cinéaste, vous aussi ? demanda Marlie.

— Non, je suis professeure d'histoire. Dex fait parfois appel à mes services pour effectuer des recherches. Ça m'aide à payer mes factures. Surtout avec un frère qui ne prend pas la peine de travailler.

— Oh ! je suis certaine que nous vous trouverons quelque chose à faire, répondit Marlie.

— Vous croyez que je pourrai rencontrer Aileen Quinn également ? C'est mon auteure préférée et...

— Ça suffit, l'interrompt Dex. Va chercher les affaires de Nana et viens avec nous ! On était sur le point de partir prendre le petit déjeuner. On a une grande journée de travail devant nous. Il faut que j'aille à Dublin récupérer mon matériel, et je suis sûr que Marlie a plein d'autres choses à faire.

— Parfait, répondit Claire. Je n'avais pas eu le temps de prendre mon petit déjeuner, ça tombe bien.

— Vous êtes la bienvenue aussi si vous souhaitez nous accompagner, ajouta Marlie.

En réalité, la sœur de Dex pourrait faire office de tampon, et lui éviter de s'égarer dans ses fantasmes. Elle ne pouvait pas s'empêcher de regarder cet homme sans imaginer son corps nu. Livrée à elle-même, elle pourrait succomber à la tentation et les lui arracher.

— Claire, tu n'avais pas des copies à corriger ? répliqua Dex. Je reviendrai vers toi pour les recherches. Nous n'avons pas encore eu l'occasion de beaucoup parler du film.

— Vraiment ? Mais qu'avez-vous fait de votre temps, tous les deux ? demanda Claire avec un regard lourd de sous-entendus.

Dex la regarda d'un air mauvais et Claire décida de battre en retraite.

— Bon, je vais chercher les affaires de Nana.

Une fois seuls, Dex sourit à Marlie avec un air d'excuse.

— Désolé. Elle peut être parfois très envahissante. Elle pense que, parce qu'elle est ma jumelle, elle a le droit de diriger ma vie.

— C'est votre sœur jumelle ?

Marlie l'enviait beaucoup. Aucun de ses frères et sœurs ne se souciait beaucoup d'elle, de son côté.

— Elle semble très gentille, ajouta-t-elle. Et je suis certaine qu'elle pourra nous aider pour le film. Ian ne peut pas assumer seul toutes les recherches. Au fait, lui aussi aura des droits sur la production du film.

Dex sembla surpris par cette révélation.

— Et vous comptiez m'en avertir quand ?

— Quand nous aurions abordé le sujet. Je n'essaie pas de vous cacher quoi que ce soit. C'est Ian qui a fait toutes les recherches. Cela faisait partie du deal pour obtenir l'accord d'Aileen. Nous avons besoin de lui.

Marlie se mordilla nerveusement les lèvres. Avait-elle commis une erreur ? Dex allait-il revenir sur sa décision ?

— Je suis désolée, continua-t-elle. J'aurais dû...

— Non, l'interrompit Dex. Ce n'est pas un problème. Vous avez raison. Nous avons besoin de lui.

Marlie prit une inspiration et décida d'enfoncer le clou.

— J'ai également accepté qu'Aileen et lui donnent leur approbation finale sur le film.

Dex étouffa un cri de surprise.

— Comment ?

— Vous avez bien entendu. Ce sont eux qui valideront le film.

— Seigneur, j'aurais dû m'en douter. Pourquoi ne pas leur donner cette fichue camera pour qu'ils fassent le film eux-mêmes ? Pour réaliser un documentaire, il faut qu'il y ait une certaine distance entre le réalisateur et son sujet. On ne peut pas se contenter de flatter l'ego du sujet. Je ne peux pas

associer mon nom à ce genre de projet.

— Ce sont les accords que j'ai conclus.

— Vous n'auriez pas dû le faire. Vous auriez dû négocier.

Il fit une pause, l'air très concentré.

— Vous avez mis ça sur papier ? Vous avez signé un contrat ?

— Pas encore, mais tout va bien se passer. Aileen me fait confiance, comme vous devriez le faire.

Dex se passa une main dans les cheveux, puis étouffa un juron tandis que Claire revenait de la chambre avec une valise pleine à craquer.

— Alors, ce petit déjeuner ? demanda-t-elle d'une voix enjouée. Dooly's fait d'excellents œufs brouillés. Et ils font leurs propres saucisses.

Un silence lourd tomba dans la pièce et Marlie retint son souffle en priant pour que tout ce sur quoi elle avait travaillé si dur ne se dissolve pas sous ses yeux.

— Je n'ai pas faim, dit-elle. Mais allez-y tous les deux.

Puis elle tourna les talons et se précipita dans la chambre, refoulant des larmes de frustration. Elle claqua la porte derrière elle et s'adossa contre le battant. Puis elle prit plusieurs inspirations profondes pour se calmer. Non, elle n'allait pas pleurer. Cela ne ferait que prouver à Dex ce qu'il croyait déjà : qu'elle n'était pas préparée à diriger un projet de cette envergure.

Elle avait acheté ce travail. Sans l'investissement considérable de sa grand-mère, elle serait toujours assistante de production, celle à qui l'on demandait d'aller chercher du café et de faire des photocopies. C'était sa grand-mère qui avait tout financé, et qui avait convaincu ses supérieurs de lui laisser sa chance grâce à ses dons généreux.

Elle était un imposteur, une intrigante, quelqu'un qui devait avoir recours au népotisme pour avancer. Sa famille avait peut-être toujours eu raison. Elle n'avait aucun talent.

— Non, se raisonna-t-elle aussitôt. Si tu commences à le croire, ça deviendra vrai.

Pourquoi ce que pensait sa famille était-il si important ? Elle avait vingt-six ans et elle essayait toujours de faire ses preuves. Une femme adulte n'avait pas besoin de prouver quoi que ce soit. Mais parfois elle avait l'impression d'être toujours une enfant, en quête de toutes les marques d'amour que ses parents et ses frères et sœurs voudraient bien lui donner.

Mais elle ne voulait pas fonctionner de cette façon avec Dex. A condition qu'il veuille bien travailler avec elle.

Désespérée, Marlie se jeta en travers du lit et enfouit son visage dans les oreillers. Lorsque Dex vint frapper doucement à sa porte, elle répondit par un grognement. Elle s'était déjà assez ridiculisée aujourd'hui. S'il avait l'intention de se retirer du projet, inutile d'en parler plus longtemps : mieux valait qu'elle aille trouver un autre réalisateur.

Elle entendit la porte s'ouvrir mais refusa de lever les yeux. Quelques secondes plus tard, elle sentit le matelas s'enfoncer. Lorsqu'elle se tourna, elle

trouva Dex assit au pied du lit.

— Je suis désolé, dit-il, je n'aurais pas dû crier après vous de cette manière. Mon comportement est inexcusable.

Marlie balaya quelques mèches de cheveux de son visage. Dex arborait un air vraiment navré. Ses beaux traits semblaient presque torturés. Elle rampa sur le lit et s'agenouilla près de lui.

— J'ai commis une erreur. Vous aviez...

— Non, c'est votre projet. C'est vous le chef. Vous prenez les décisions et vous donnez les ordres. Je ferai ce que vous voudrez.

— Mais je veux que nous soyons partenaires.

Elle lui prit la main et glissa ses doigts entre les siens. C'était si bon de le toucher de nouveau.

— Partenaires à parts égales, ajouta-t-elle. Je vais faire en sorte qu'ils n'aient pas la main sur la validation finale.

— C'est sans doute la meilleure idée. Mais nous attendrons d'avoir commencé le film pour le leur annoncer.

Dex croisa son regard et le soutint longuement. Marlie retint son souffle. S'il essayait de l'embrasser, elle ne lui offrirait aucune résistance. Elle l'entraînerait avec elle sur le lit et le laisserait lui faire l'amour toute la journée.

Mais il se contenta de lui sourire avant de se lever.

— Habillez-vous. Nous avons beaucoup de route jusqu'à Dublin. Nous prendrons le petit déjeuner en cours de route.

— Vous acceptez de venir avec moi ?

Dex hocha la tête.

— Oui, nous aurons tout notre temps pour parler du projet..., chef.

Elle ne put s'empêcher de sourire. Elle avait eu raison de ne pas désespérer. Tout allait bien se passer.

— D'accord, je vais m'habiller.

— Je peux rester ? la taquina-t-il.

Se prêtant au jeu, elle saisit l'oreiller et le lui lança gentiment au visage.

— Non, pas question. Allez plutôt me chercher une autre tasse de café.

Lorsqu'il sortit de la pièce, elle se laissa tomber de nouveau sur le lit, le cœur léger. Oui, tout allait vraiment bien se passer.

* * *

La pluie avait enfin cessé, ce qui rendit le trajet vers Dublin plus agréable. Dex se sentait heureux de sortir du cottage, laissant derrière lui toute tentation. Seul avec Marlie, il lui était difficile de se concentrer sur autre chose que sur leur attirance mutuelle.

Tout comme il allait être difficile, voire impossible, d'ignorer son désir pour elle au cours des prochains mois. Il avait vécu dans des conditions très rudimentaires, il s'était rationné, était resté des jours entiers sans dormir. Dans

sa profession, il avait la réputation d'un homme capable de résister aux plus dures conditions. Celle-ci serait une nouvelle occasion de mettre au défi sa force de volonté.

Comme ils se dirigeaient vers le nord-est, au cœur de la campagne irlandaise, il montra à Marlie quelques lieux intéressants. Pendant ce temps, elle lui lut des parties du manuscrit qu'Ian lui avait donné. Leur conversation passait d'un sujet à l'autre, et Dex était impressionné par les connaissances de Marlie en matière de réalisation. Même si elle n'avait jamais travaillé en tant que chef de projet auparavant, elle était consciente des compétences requises pour ce poste et s'était déjà placée dans ce rôle.

— Nous devons nous procurer des exemplaires de ces photos de meilleure qualité. Des copies numériques seraient idéales, commenta-t-il en désignant le dossier posé sur les genoux de la jeune femme.

— J'en ai déjà. Il y a quelques photos de l'orphelinat qu'il nous faut encore récupérer dans les archives de l'université à Cork. Je les ai cherchées, mais sans succès.

— Claire pourra s'en charger. Je vais vous donner son adresse électronique. Vous pourrez vous mettre en contact avec elle directement. Je suis d'accord avec vous : nous devons commencer par interviewer miss Quinn. Mais nous devons d'abord nous entretenir trois ou quatre fois avec elle pour préparer l'interview, et non une seule.

— Elle a quatre-vingt-dix-sept ans... Je vais voir ce que je peux faire.

— Et c'est vous qui allez l'interviewer. Vous serez la voix du documentaire. Je pense que vous devriez vous charger également de la narration. Une voix féminine, ça passe toujours bien.

— Mais je...

— Non, l'interrompit Dex. C'est comme ça que je vois le film. Faites-moi confiance, le résultat sera parfait, vous verrez.

En arrivant dans la banlieue de Dublin, un silence pesant s'installa entre eux. Dex se rendit directement au studio que Matt et lui avaient partagé. Il s'agissait d'un petit loft situé dans une ancienne fabrique de poteries dans le quartier de Stoneybatter. Dex se gara devant l'entrée et éteignit le moteur.

Marlie regarda par la fenêtre le vieux bâtiment en brique.

— C'est ici ? Je trouve l'endroit charmant.

Dex ferma les yeux et inspira profondément pour se donner du courage. Il n'était plus revenu au studio depuis le décès de Matt. Il avait fait livrer leur matériel de Colombie directement à Dublin et avait demandé à leurs assistants de production de tout déballer. Huit mois plus tard, il avait toujours une boule au ventre en songeant à ce drame.

— Tout va bien ? s'enquit Marlie.

Dex acquiesça puis ouvrit les yeux.

— Oui, juste un léger passage à vide.

— Vous n'êtes pas revenu au studio depuis que *c'est arrivé*, n'est-ce pas ?

— Non, murmura-t-il.

Elle posa une main compatissante sur son bras et caressa de ses doigts chauds son poignet.

— Si vous préférez, on peut aussi louer le matériel.

Dex rit doucement.

— Non, ce serait idiot.

Il contempla l'endroit où elle l'avait touché. Son cœur battait la chamade. Il rêvait de la prendre dans ses bras, d'apaiser ses peurs en s'enivrant du goût de sa bouche et du contact de son corps souple contre le sien. Il braqua son regard sur un point à l'extérieur en inspirant.

— Allons-y.

Dex descendit d'un bond du 4x4 et le contourna pour venir lui ouvrir la portière. Mais Marlie était déjà dehors.

— Je suis capable d'ouvrir mes portières toute seule, le taquina-t-elle.

— C'est bon à savoir.

Ils se dirigèrent vers l'entrée puis il glissa la clé dans la serrure et l'invita à entrer. Ils montèrent deux étages mais lorsqu'il ouvrit la porte du loft, Dex ne put se résoudre à entrer. Il se souvenait du jour où Matt et lui avaient trouvé cet endroit, de leur joie et de leur excitation.

Cet événement était vieux de trois ans. Le jour où Matt et lui avaient réalisé qu'ils allaient réussir en tant que cinéastes. Ils revenaient tout juste de Cannes où leur film sur les rebelles tchéchènes venait de remporter un prix. Ils avaient dépensé l'argent de la récompense en mobilier pour le loft. Ils avaient acheté des lits, fait ajouter des toilettes et une douche afin de disposer d'un pied-à-terre à Dublin.

Ce loft avait été leur maison. Un lieu où entreposer leur matériel entre deux projets, un lieu où ils se retrouvaient avant le début de chaque nouvelle aventure. Quelque chose que Matt et lui avaient construit ensemble.

Marlie passa le seuil de la porte et alluma les lumières, puis elle se tourna vers lui en lui tendant la main.

— Montrez-moi votre studio, l'encouragea-t-elle.

Il enveloppa ses doigts et lui fit visiter l'endroit, faisant taire la douleur qui étreignait sa poitrine et essayant de se concentrer sur son travail à venir. Il prendrait juste son matériel et partirait très vite. Il pourrait affronter ses démons un autre jour.

Lentement, Marlie se dirigea vers la fenêtre et regarda dans la rue.

— Vous pouvez me parler de lui si vous voulez, dit-elle d'une voix douce. Cela vous ferait peut-être du bien.

Dex réprima un juron.

— Je ne crois pas vous avoir demandé votre avis sur le sujet, lança-t-il d'un ton sec

Trop sec.

— Non, en effet, répondit-elle avec douceur. Mais vous allez me raconter. Je pense que vous en avez besoin.

Dex avança vers un mur équipé d'étagères industrielles remplies de

matériel de cinéma. Il commença à trier lentement son équipement, puis saisit une valise en aluminium qui contenait sa caméra préférée. Dès qu'il la toucha, il se figea. Les souvenirs de cette journée lui revinrent en Technicolor.

— Bon sang, murmura-t-il en contemplant la valise.

L'empreinte sanglante d'une main sur le côté était toujours là. Était-ce son sang ou celui de Matt ? Il y avait tellement de sang partout ce jour-là.

— C'était ma faute, dit Dex.

Il tira sur la valise qui percuta violemment le mur de brique, faisant voler des éclats dans la pièce.

Marlie le regarda, les yeux écarquillés de surprise et de peur. Puis elle avança calmement vers la valise et la ramassa. En voyant les taches de sang, elle leva le regard vers lui.

— Je vais la nettoyer, dit-elle.

— Non, laissez. C'est une trace nécessaire.

— De quoi ?

— De mes erreurs.

Il choisit une autre caméra puis commença à rassembler le reste du matériel dont il avait besoin.

— Laissez celle-ci, dit-il. J'en ai une autre.

— Arrêtez ! s'écria-t-elle. S'il vous plaît.

— Nous devons reprendre la route. Nous avons encore du chemin à faire.

— Nous passerons la nuit ici, répondit Marlie. Je ne suis jamais allée à Dublin et j'aimerais visiter un peu la ville avant de partir. Nous reprendrons la route demain matin. Comme vous l'avez dit, ajouta-t-elle en souriant, c'est moi le chef.

Debout, le menton levé d'un air de défi, prête à l'affrontement, elle était merveilleusement belle. La dernière chose que Dex voulait, c'était se disputer avec elle. A vrai dire, ce qu'il voulait, c'était l'embrasser. Et il n'allait pas s'en priver. Pas maintenant.

Lentement, il traversa la pièce et prit la valise qu'elle tenait dans les mains avant de la poser à ses pieds. Puis, prenant une profonde inspiration, il l'enlaça et l'attira contre lui.

— Je... je croyais qu'il n'était plus question de tout cela entre nous, se défendit-elle d'une voix faible.

— Je viens de vivre huit mois d'enfer. Et il n'y a que lorsque je vous embrasse que ce sentiment disparaît. Ne voulez-vous pas aider un pauvre gars comme moi ?

— Vous savez que nous n'allons pas nous en tenir à un seul baiser.

— Si... Je peux y arriver, la rassura Dex.

— Ce n'est peut-être pas ce que *moi* je veux, disons, répliqua-t-elle.

Il n'allait pas attendre une invitation plus explicite. Dex posa ses mains sur sa taille fine et l'entraîna dans un baiser aussi long que profond. Le goût de sa bouche lui faisait l'effet d'un narcotique puissant. Il ressentit un soulagement intense et immédiat. Marlie était devenue sa drogue de

prédilection.

Ils s'effondrèrent sur son lit et tirèrent sur leurs vêtements jusqu'à exposer suffisamment de peau nue. Dex allongea Marlie sur la couette en duvet d'oie sans jamais quitter ses lèvres.

Un léger gémissement lui échappa et il profita de cette occasion pour s'écarter et contempler son visage déjà rose de plaisir. Quelles étaient ses chances de se voir accorder par le destin une femme aussi parfaite juste au moment où il en avait le plus besoin ?

Il écarta le col de son chemisier et pressa ses lèvres sur sa gorge. La respiration de Marlie s'accéléra et devint haletante tandis qu'il descendait plus bas.

Dex ne se souvenait plus de la dernière fois où il avait été aussi désespéré. Il avait besoin d'être près d'elle, d'être en contact avec elle. Mais sa raison lui dictait d'aller doucement. Non, il ne fallait pas que cela arrive ce soir. Ils avaient le temps de savourer cette attirance, de la faire durer.

D'une main tremblante, Marlie ouvrit le dernier bouton de son chemisier. Elle écarta les pans pour dévoiler un soutien-gorge en dentelle très sexy. Dex prit appui sur un coude et contempla ses seins. Puis il passa la paume de la main sur la peau douce qui tendait le satin, et Marlie retint son souffle.

Le corps de Dex, auparavant si crispé, se détendit d'un coup, comme si un ressort venait de céder.

Dex se roula en boule à côté d'elle, la main toujours sur son sein, puis ferma les yeux. C'était parfait, songea-t-il. Il était en sécurité, dans son lit, avec Marlie. Il pouvait enfin se détendre.

Prenant une profonde inspiration, apaisé par le parfum de ses cheveux, Dex sentit une immense fatigue l'envahir. Pour la première fois depuis presque un an, il ne fit pas de cauchemar.

Marlie regardait Dex dormir. Le soleil venait tout juste d'éclairer les fenêtres du loft et projetait une lumière diffuse sur son beau visage. Elle n'avait pas mesuré la tension qui tirait ses traits, pas plus que son degré d'épuisement. Des cernes bleus ombrèrent ses yeux et un pli soucieux creusait en permanence son front.

Pourtant, profondément endormi, on aurait dit un autre homme. Il avait presque l'air... juvénile, et il était incroyablement sexy. Malgré sa carapace, elle voyait bien à quel point il était vulnérable. La mort de son ami avait causé chez lui un traumatisme profond et il luttait pour s'en remettre.

Ça avait dû être horrible, songea Marlie. Elle se souvenait de sa réaction lorsqu'il avait vu les traces de sang sur la valise de la caméra. Elle n'imaginait pas quelle avait pu être sa douleur en revivant ces événements.

Dex avait refoulé sa douleur si profondément qu'elle s'était transformée en dagues de verre qui le lacéraient de l'intérieur et qui, pour se frayer un chemin vers l'extérieur, ne faisaient que le blesser un peu plus.

Parfois, elle avait l'impression de connaître Dex depuis toujours, de ressentir entre eux un lien très fort, très puissant et très réel. Elle pouvait presque sentir en lui le début de la guérison. Puis, à d'autres moments, elle n'était plus certaine qu'il laisserait quiconque pénétrer son esprit.

Marlie caressa du bout des doigts son front désormais lisse. A ce contact, il s'étira et elle ôta sa main pour la placer sous sa joue. Gênée, elle entendit son estomac gargouiller et fit la grimace avant de fermer les yeux.

La veille, elle avait trouvé des céréales périmées dans un placard, ainsi qu'un paquet de crackers qui avaient constitué leur dîner. Mais le réfrigérateur ne contenait rien d'autre que des condiments et de la bière. Maintenant, son estomac lui réclamait à grands cris une nourriture plus consistante. Et à l'entendre, il était affamé ! Elle allait bien trouver un café où prendre un petit déjeuner avant que Dex se réveille. Elle avait besoin d'une grande tasse de café et d'un beignet au sucre ou deux.

Son estomac se manifesta de nouveau bruyamment et Marlie ouvrit les yeux. Dex était réveillé et la regardait fixement.

— Salut, dit-elle en souriant.

— Salut, répondit-il d'un air soucieux. Je me suis endormi. Bon sang, je

suis désolé.

— Non, tout va bien.

Elle balaya une mèche rebelle qui tombait sur ses yeux.

— Vous étiez fatigué, ajouta-t-elle.

— Plus que ça ! Je devais être complètement épuisé pour m'endormir sans même tenter de vous séduire.

— Ah... Parce que c'était votre intention ? plaisanta Marlie. Je n'en étais pas sûre.

Le regard de Dex balaya son corps.

— Hum... Nous sommes encore tout habillés. Je vous jure que je suis un plus grand séducteur que ce qu'il paraît. Je n'ai jamais reçu aucune plainte. J'avais juste un peu de sommeil en retard.

— Vous n'avez pas rêvé, constata Marlie. Enfin, vous n'avez pas fait de cauchemar.

— Pas d'autre œil au beurre noir, alors ?

— Non. Vous voyez ? Je suis indemne.

— Eh bien, c'est toujours ça. Bien joué, Dex.

— Mais vous avez ronflé. Un petit peu.

— Oh ! ça devait être très sexy à entendre !

Marlie crut le voir rougir un peu. Etait-il vraiment gêné ou était-ce le fruit de son imagination ? Son estomac gargouilla de nouveau et Marlie rit doucement en se massant le ventre.

— Heu... Je n'ai rien à dire, de ce point de vue.

— Ça me plaît. Recommencez, pour voir.

Marlie secoua la tête.

— Non, je ne peux pas.

— Vous avez faim. Nous devrions aller chercher quelque chose à dîner.

— Pour le petit déjeuner, vous voulez dire. C'est le matin.

Dex l'observa d'un air incrédule puis se leva sur un coude et regarda par la fenêtre.

— Non, le soleil est en train de se coucher.

— Je regrette mais il se lève, objecta Marlie. Vous dormez depuis hier après-midi. Il est 8 heures du matin, ce qui fait... dix-sept heures de sommeil ?

— Pourquoi ne m'avez-vous pas réveillé ?

— Je savais que vous aviez besoin de sommeil.

Dex s'assit et passa une main dans ses cheveux ébouriffés. Il secoua la tête comme pour s'éclaircir les idées puis sourit.

— J'ai dormi. Enfin. Et j'ai sacrément bien dormi, rectifia-t-il.

Puis il inspira profondément.

— Je me sens bien. Savez-vous depuis combien de temps je n'avais pas passé une nuit complète ?

— Longtemps ?

— Des mois. Je ne me souviens plus à quand remonte la dernière fois.

Il s'étira à côté d'elle et enroula son bras autour de la taille de Marlie.

— Merci, dit-il.

— De quoi ?

— De m'avoir laissé dormir. D'être là. Je ne sais pas. De m'aider à sortir de ce trou noir dans lequel je vis.

Dex porta la main de Marlie à ses lèvres.

— Je vous remercie vraiment. Vous êtes un ange.

Tandis qu'il plongeait son regard dans le sien, un long frisson d'excitation lui parcourut le dos. Était-elle vraiment prête à cela ? S'il l'embrassait encore, plus rien ne pourrait les arrêter. Et elle avait terriblement envie de l'embrasser. Elle brûlait de se libérer de ses inhibitions pour découvrir ce qu'elle ressentirait si elle laissait un homme aussi dangereux que Dex Kennedy l'entraîner avec lui dans sa passion.

Comme il serait facile d'avoir une aventure avec lui ! Elle n'avait jamais rencontré d'homme aussi brillant, talentueux, cultivé, et même un peu célèbre. Les hommes comme Dex étaient habituellement hors de sa portée. Mais leur histoire lui paraissait si naturelle, ils étaient... Comment dire ? Parfaitement assortis.

Et même si Marlie avait quelque chose à lui prouver, elle avait aussi quelque chose à lui offrir. Il pouvait s'agir simplement d'un corps chaud et d'un caractère complaisant, mais Dex en avait besoin, et maintenant. Elle pouvait l'aider à guérir. Etant donné le service qu'il allait lui rendre, c'était le moins qu'elle pouvait faire.

— On devrait peut-être aller prendre ce petit déjeuner, murmura-t-elle en jouant avec les doigts de Dex.

— On pourrait aussi rester au lit, suggéra-t-il en enfouissant son visage dans le creux de son cou et en ramenant ses mains au-dessus de sa tête.

Marlie inspira profondément et ferma les yeux en savourant le contact de ses lèvres sur sa peau.

— Vous en avez vraiment envie ?

— Oui, dit-il. Absolument.

Puis il cessa de l'embrasser et se redressa.

— Mais uniquement si vous êtes d'accord, ajouta-t-il.

— Je ne sais pas trop. J'en ai envie, oui, et à la fois, j'ai des doutes. Si vous me reposez la question dans une minute, je peux tout aussi bien vous donner une autre réponse. Par exemple, en ce moment, j'en ai envie. Mais j'ai peur qu'on regrette après d'avoir commis une erreur. Ce serait horrible. Et terriblement gênant.

— Je n'ai jamais mélangé travail et plaisir, avoua Dex. Mais je dois reconnaître que c'est la première fois que je suis tenté de le faire.

— Peut-être devrions-nous en rester là et voir ce qui se passe... naturellement.

Dex se mit à rire et lui lança un regard dubitatif.

— Naturellement ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Cela veut dire que je suis tentée, mais que j'ai envie que les choses se fassent naturellement.

Son estomac émit alors un long gargouillement.

— J'ai vraiment très faim, gémit-elle.

— Très bien. Votre estomac d'abord, répondit-il en roulant du lit. Mais où ai-je la tête ?

Dex se laissa tomber de nouveau sur le lit et couvrit les lèvres de Marlie, l'entraînant dans un long baiser.

Elle gémit doucement en enroulant les bras autour de sa nuque.

— Que faites-vous ?

Mais il avait raison. Ils étaient tous les deux adultes. Ils étaient capables de ne pas laisser le sexe interférer avec leur travail.

— Ce n'est pas moi qui suis en train de vous séduire, dit Dex. Je veux que ce soit clair.

— Et vous faites quoi, là ?

— Je sème un peu la pagaille. Je prends le temps de vous couvrir de baisers.

Pour plaisanter, Marlie lui donna une petite tape et roula sur lui avant de l'enfourcher.

— Des baisers ? Et ils sont naturels, ces baisers ?

— Hum, hum. Que diriez-vous si je vous mangeais ?

— Ça ne me dit rien de bon.

— Et si je vous embrassais jusqu'à épuisement ?

— Ah, beaucoup mieux. Faites, monsieur Kennedy, faites.

Il tendit la main et glissa une main sous sa nuque pour l'attirer vers lui.

— Il va me falloir un certain temps pour arriver à mes fins, mais le jeu en vaut la chandelle.

— Attention, monsieur Kennedy, j'ai déjà un œil au beurre noir. Vous me menacez maintenant de m'embrasser jusqu'à épuisement ? murmura-t-elle. Attention à mon nez. J'aime beaucoup mon nez.

— Moi aussi, dit-il en prenant son sein dans sa paume avant de caresser son mamelon du bout du pouce. Parmi toutes les autres jolies parties de votre corps.

Ils passèrent la demi-heure suivante à s'embrasser, à se taquiner et à rire. Ils ne ressentaient pas le besoin urgent de retirer leurs vêtements ni de se connaître de manière plus intime. Mais le désir planait toujours entre eux, à un pas d'un baiser ou d'une caresse.

Ils dansaient sur un câble à haute altitude et c'était aussi exaltant qu'excitant. Marlie se sentait belle et désirée. Elle savait que ça finirait par arriver. Peut-être ce soir, peut-être demain. Ils finiraient par céder à leur désir. Mais pour l'heure, ce qu'ils faisaient répondait exactement à leurs besoins.

Ils passèrent la journée à visiter Dublin. C'était comme des mini-vacances, une façon d'échapper au quotidien, quelque chose qui leur faisait du bien à tous les deux.

Plus ils passaient de temps ensemble et plus ils devenaient proches, tant comme amis que comme associés. Ils apprenaient à se connaître et à savoir comment se comporter l'un avec l'autre. Le tutoiement était venu tout aussi naturellement.

Dex lui montra ses lieux préférés. Il l'emmena voir le Livre de Kells à la bibliothèque de Trinity College ainsi que le National Museum. Ils passèrent la matinée immergés dans l'histoire irlandaise puis ils déjeunèrent dans un pub sur Grafton Street avant de se diriger vers le château de Dublin où ils déambulèrent dans des pièces d'une rare élégance.

Marlie était curieuse de tout et lui posait sans cesse des questions. Il voyait comment son esprit fonctionnait, prêt à tout synthétiser pour pouvoir le réutiliser dans le film. Et même s'il appréciait de jouer au guide touristique, Dex était impatient de se mettre au travail.

Pourtant, il n'avait pas tout à fait la tête aux choses sérieuses. Malgré ses efforts, il ne pouvait pas s'empêcher de penser à ce qui s'était passé ce matin dans son lit. Ils avaient cessé de nier l'attirance beaucoup trop évidente qu'ils ressentaient l'un pour l'autre. Mais aucun des deux n'était encore prêt à sauter le pas.

Dex avait le sentiment que lorsque cela arriverait il vivrait une expérience extraordinaire, au-delà du simple plaisir charnel. Il avait connu beaucoup de femmes dans sa vie, mais aucune ne ressemblait de près ou de loin à Marlie.

Cette idée l'effrayait un peu. C'était une femme dont il pouvait tomber amoureux. Elle était pour lui comme un port au milieu de la tempête, une oasis au milieu d'un désert. Elle représentait le confort et la lumière, la quiétude et le contentement. Et après le chaos qu'avait été sa vie depuis huit mois, avec elle il se sentait... heureux ? Plein d'espoir ?

Dex réfléchit au mot le plus juste. Libéré, plutôt. Il avait l'impression qu'il venait d'être libéré d'une prison qu'il s'était créée, une prison dans laquelle il se punissait constamment pour un crime qu'il n'avait pas commis. Maintenant qu'il était debout en pleine lumière, il se sentait prêt à affronter ses pensées les plus sombres pour les bannir à tout jamais.

Main dans la main, ils se promenèrent au bord du Liffey, bien emmitouflés pour se protéger de l'humidité apportée par le vent de novembre. Marlie s'arrêta pour admirer la cathédrale Christ Church, levant les yeux devant son imposante devanture.

— Tu aimerais entrer ? Lorsque je passe ici, j'entre toujours pour allumer un cierge à ma grand-mère.

— Bien sûr. Quand est-elle morte ?

— Il y a trois ans. Claire et moi, nous vivions avec elle lorsque nous étions jeunes. C'était une grande dame, si bonne, si encourageante. Et ta grand-mère ? Tu as dit qu'elle t'aidait à financer le film. Est-elle une

admiratrice d'Aileen Quinn, elle aussi ?

— Ma grand-mère admire tout ce qui peut contribuer à mon succès, répondit Marlie avec un sourire narquois.

— Et tes parents ?

— Je viens d'une famille de médecins très célèbres. Je suis un peu la brebis galeuse, dit-elle en riant. Ils me prennent pour une idiote car je n'ai pas obtenu une note parfaite à mes ACT.

— C'est quoi, ça ?

— Les examens d'entrée à l'université. Tous les membres de ma famille doivent être d'une façon ou d'une autre évalués. Ça a commencé par des tests de QI, les moyennes scolaires. Aujourd'hui, la compétition tourne autour des titres, des salaires et de la taille de leur parc immobilier. Je ne fais pas vraiment le poids.

Elle se tourna vers lui et se força à sourire.

— J'aurais aimé avoir une sœur comme la tienne, ajouta-t-elle. Elle a l'air vraiment gentille.

— Oui, c'est vrai. Lorsqu'elle n'est pas pénible. En fait, mes parents étaient comédiens. Ils ne passaient pas beaucoup de temps avec nous quand nous étions jeunes. Nous déménagions de ville en ville. Puis Claire et moi sommes venus habiter en Irlande où j'ai fini mes études secondaires. Nous vivions chez notre grand-mère. C'est elle qui m'a offert ma première caméra. Je l'ai trouvée sous le sapin de Noël quand j'avais quatorze ans. Nous venions lui rendre visite pendant les vacances et, même si elle nous voyait rarement, elle savait exactement choisir les cadeaux qui nous faisaient plaisir. J'ai toujours imaginé qu'un jour je raconterai son histoire. Elle a eu une vie très excitante dans sa jeunesse.

— Tu devrais le faire.

— Je vais y réfléchir.

— Au fait, j'ai appelé Ian ce matin et notre première interview avec Aileen Quinn est confirmée pour demain.

— Parfait, répondit Dex. Je suis prêt.

— Et moi très nerveuse...

Comme ils approchaient de la cathédrale, il enroula un bras autour de ses épaules.

— Tout va bien se passer. Si tu as des questions ou des inquiétudes, il suffit de venir me voir.

Marlie se tourna vers lui.

— Je t'ai déjà dit à quel point je t'étais reconnaissante ? Merci d'avoir accepté de m'aider...

— Tu me l'as déjà dit, acquiesça Dex d'un air taquin. Très souvent. Ça va. Je pense que tu peux arrêter.

— Ce projet est très important. Il peut lancer ma carrière.

— Je me souviens quand Matt et moi pensions avoir réussi après avoir gagné notre premier grand prix.

Etonnamment, ce souvenir n'éveilla pas en lui la culpabilité et la douleur habituelles.

— Nous avons loué le loft et ouvert une boutique. Nous avons créé une société de production. Nous avons acheté une nouvelle caméra et du matériel pour le montage. Cela me paraît si loin.

— Il te manque beaucoup, n'est-ce pas ? demanda Marlie.

— C'était comme mon frère. Mais d'une autre mère. C'est la première fois que je suis capable de parler de lui sans avoir envie de me jeter du haut de la falaise.

Puis il haussa les épaules.

— Je me sens coupable d'être heureux.

— Il ne faut pas, murmura Marlie.

Elle se hissa sur la pointe des pieds et effleura fugacement ses lèvres.

— C'est bien de parler de lui.

— Bon, changeons de sujet, dit-il brusquement. On était censés s'amuser aujourd'hui. Alors je te propose un programme typiquement irlandais : d'abord on va aller boire une pinte, puis dîner et écouter de la musique. Je vais t'apprendre à danser comme les Irlandais.

— C'est comment ?

— D'abord, tu commences par boire une pinte de Guinness. Puis une autre. Et puis encore une autre. Lorsque tu sens que plus aucun ridicule ne t'atteindra, que tu vois que le pub est bondé et que la musique bat son plein, tu te jettes sur la piste de danse et tu fais ton show. C'est la meilleure sensation au monde.

— Puisque je suis en Irlande, je suis partante, répondit-elle en souriant.

— Très bien. Mais d'abord, je voudrais allumer un cierge dans l'église. Et je devrais certainement demander pardon pour tout ce que je vais faire ce soir qui risque de t'embarrasser.

— Tu es pardonné d'avance.

Il s'arrêta.

— Je devrais peut-être aller au confessionnal et demander par avance l'absolution.

— Tu as prévu de commettre des péchés, ce soir ?

— Oui, murmura-t-il en l'attirant vers lui. Difficile de ne pas succomber à la tentation lorsque je suis avec toi.

Lorsqu'ils entrèrent dans l'église, le bruit de leurs pas résonna pendant qu'ils remontaient lentement l'allée. Ils s'assirent sur un banc près de l'autel, puis se tinrent la main en laissant le silence les envelopper. Dex n'avait jamais été très croyant mais il ressentait une certaine émotion à être assis dans cette cathédrale, comme s'il appartenait à quelque chose de plus vaste qui le dépassait.

La vie avait été si bonne avec lui, songea-t-il. Et puis Matt avait été tué et son monde avait imploré. Maintenant, cette femme magnifique était venue le trouver et l'avait aidé à se sauver de ce naufrage. Il la dévisagea et lui sourit.

Marlie lui répondit par un regard interrogateur.

— Qu'y a-t-il ?

— Tu es vraiment très jolie.

— Chut ! On n'est pas censé dire des choses comme ça dans une église.

— Non, mais on est censé dire la vérité et c'est ce que je fais, riposta-t-il.

Ils se replongèrent dans leurs pensées et Dex pria en silence pour Matt et sa grand-mère. En revanche, il avait du mal à se tenir assis à côté de Marlie sans penser à l'embrasser. Des idées très inconvenantes lui traversaient l'esprit, et il ne pouvait rien faire pour les arrêter.

— On y va ? proposa-t-il.

Il prit sa main et l'entraîna avec lui le long de l'allée. Il s'arrêta quelques secondes pour allumer deux bougies avant de sortir sous le soleil déjà bas de fin d'après-midi.

A la seconde où ils franchirent le seuil de l'église, il l'attira vers lui et l'embrassa avec passion. Ses mains se mirent à caresser la courbe parfaite de ses hanches. Lorsqu'il recula enfin d'un pas, il remarqua un vieux couple qui les regardait à quelques mètres. Dex leur sourit d'un air gêné et haussa les épaules, mais ces derniers se contentèrent de lui sourire en retour. Puis le vieil homme embrassa sa femme sur la joue avant de continuer son chemin.

Dex n'avait jamais songé trouver une femme avec laquelle il passerait le reste de sa vie. Le mariage et les enfants ne faisaient pas partie de ses plans. Il avait consacré tout son temps et son énergie à sa carrière et, à ce titre, il n'aurait pas été juste de s'engager avec une femme alors qu'il sillonnait dix mois par an les routes.

Mais il n'était plus aussi jeune. Il avait fêté son trente et unième anniversaire, et la plupart de ses anciens camarades d'école s'étaient casés et avaient fondé une famille. Était-il vraiment prêt à écarter ces possibilités ? Ou bien ferait-il un jour un autre choix ?

Dex pressa son front contre celui de Marlie.

— Je vais avoir du mal à travailler avec toi à mes côtés.

— On peut passer une dernière nuit à Dublin et puis on rentre. J'ai l'impression de ne pas être prête. Je dois commencer à rédiger les questions pour l'interview, et il faut qu'on parle du script et de...

Dex l'embrassa de nouveau, faisant ainsi taire ses inquiétudes.

— Alors, il faut que cette soirée soit inoubliable.

* * *

— *Oh ! Danny Boy, oh, Danny Boy, I love you so.*

Ils étaient debout sur le trottoir devant le Shaunessy's. La musique d'un groupe irlandais se répandait dans la nuit fraîche tandis qu'à l'intérieur la foule continuait de crier et de danser au rythme de la mélodie. Pendant ce temps, Dex chantait à Marlie sa ballade d'une voix un peu pâteuse.

Ils avaient passé une soirée déchaînée, comme Marlie en avait rarement

vécu. Mais elle avait apprécié ce moment parce qu'elle était avec Dex. Il lui avait appris à danser, à jouer aux fléchettes et au billard. Ils avaient bu de la Guinness et mangé des frites. Elle avait aimé chaque instant de cette soirée irlandaise.

— Danse avec moi, l'invita Dex en la faisant tourner.

Elle se prêta au jeu jusqu'à ce qu'il farfouille dans la poche de sa veste. Marlie tendit la main.

— Donne-moi tes clés, je vais conduire.

Dex la contempla d'un air surpris.

— Tu crois que je suis soûl ?

— Oui, je crois que tu es un peu soûl.

— Mais tu sais conduire ? En Irlande, ce n'est pas comme aux Etats-Unis. On roule à gauche, nous, et c'est très déroutant pour les étrangers...

— Je sais. Ça fait plusieurs semaines que je conduis ici, tu sais.

Sans lui demander son avis, elle saisit les clés et les rangea dans sa poche. Mais Dex alla les chercher et les balança devant son nez. Loin de se laisser décourager, elle les lui reprit et les enfouit dans son soutien-gorge.

— Maintenant, essaie de les attraper, mon grand.

— Oh ! j'aimerais beaucoup essayer, répondit-il avec un sourire insolent.

Il tendit la main vers l'avant de sa chemise mais elle s'éloigna de lui en se trémoussant.

— On devrait peut-être prendre un taxi, proposa-t-elle. On récupérera ta voiture demain matin.

— Je te fais confiance. Tu peux conduire, à moins que tu sois ivre toi aussi.

Dex ouvrit la portière côté conducteur et l'aida à s'installer, puis courut pour s'asseoir de l'autre côté. Une fois à l'intérieur, elle désigna sa ceinture de sécurité qu'il attacha scrupuleusement.

— Démarre, dit-il.

— De quel côté va-t-on ?

— Tu vas tout droit puis tu tournes à gauche. Ensuite, encore tout droit et je t'indiquerai le chemin.

Marlie était habituée à conduire sa petite Fiat sur des routes de campagne mais là, il fallait qu'elle se fraye un chemin dans une grande ville. Les rues étaient très étroites et le 4x4 de Dex imposant.

— Je peux y arriver, murmura-t-elle en démarrant la BMW.

Elle avança prudemment sur deux kilomètres. Dex la mettait en garde dès qu'elle s'approchait trop près des voitures garées sur le côté. Heureusement, la circulation se raréfia lorsqu'ils quittèrent le centre-ville et qu'ils approchèrent du loft.

Marlie serrait très fort le volant tout en gardant les yeux rivés sur la route. Une fois garée, elle osa enfin souffler.

— Bravo ! la félicita Dex.

Il bondit hors de la voiture et se précipita de son côté mais, une fois

encore, elle le devança. Il saisit cette occasion pour la coincer contre la portière et plaça ses mains de part et d'autre de son corps.

— Vous êtes une femme étonnante, Marlie Jenner. Vraiment étonnante.

Il se pencha vers elle et l'embrassa, dessinant le contour de ses lèvres du bout de la langue. C'était si bon qu'elle finit par céder à ses assauts et il approfondit son baiser en pressant son bassin contre le sien. Il n'était pas aussi soulé qu'elle le croyait. Il semblait même parfaitement éveillé.

— Ne commence pas quelque chose que tu ne vas pas terminer, le prévint-elle les mains à plat sur son torse.

— C'est un défi ? demanda-t-il. Parce que je serai heureux de le relever et de terminer ce qu'on a commencé en haut. Il fait trop froid ici.

La main de Dex glissa vers sa taille puis passa sous son pull. Bientôt, ses doigts froids caressèrent sa peau nue. Le cœur battant à cent à l'heure, elle ferma les yeux et le laissa l'embrasser de nouveau. Cette fois, elle s'autorisa à savourer le désir qui enflammait son corps.

Dire qu'il lui avait fallu tellement d'énergie pour le combattre ! Mais à chaque heure qui passait, elle sentait faiblir ses bonnes résolutions. Elle était consciente de commettre une erreur, mais elle s'en fichait. Il avait besoin d'elle, et quelque chose lui disait qu'il était question d'autre chose que d'une simple satisfaction physique. Il était question de pardon.

Dex l'entraîna vers la porte d'entrée et trébucha légèrement tandis qu'il avançait à reculons. Ils montèrent la première volée de marches puis s'arrêtèrent pour continuer de s'embrasser.

Adossé contre le mur en brique, Dex faisait face à Marlie. Les lumières de la rue qui filtraient à travers la vieille fenêtre éclairaient le palier. Dex joua avec les boutons de sa chemise puis la fit glisser sur ses épaules avant de presser ses lèvres au creux de son cou. Comme si cela ne lui suffisait pas, il passa les doigts sous la bretelle de son soutien-gorge et les tira vers le bas jusqu'à ce que la peau nue de ses seins soit exposée.

A travers la lumière diffuse, Marlie le regarda caresser sa poitrine tendue par l'envie. Puis il se pencha vers elle pour l'embrasser. Marlie rejeta la tête en arrière en enfouissant les doigts dans ses cheveux.

Ce désir intense et la certitude qu'il allait enfin être satisfait étaient un sentiment exquis ! Marlie percevait l'excitation de Dex. Elle brûlait d'arracher ses propres vêtements pour l'aider à mieux explorer son corps. Elle caressa l'entrejambe de Dex à travers son jean.

Il déposa une pluie de baisers sur son sein, puis le suçota et le titilla du bout de la langue. Aussitôt, son mamelon s'érigea. C'était tellement délicieux !

— Tu veux vraiment qu'on le fasse ? demanda-t-elle d'une voix haletante.

Il leva les yeux vers elle et elle y lut tout le désir qu'ils contenaient. Puis une légère ride creusa le front de Dex. Il ouvrit la bouche puis la ferma avant de secouer la tête.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Marlie. Non, s'il te plaît, ne t'arrête pas.

C'était juste une question en l'air.

— Non. Tu n'en as pas envie, répondit-il doucement en la repoussant. Je ne sais même plus ce que je fais.

Marlie eut l'impression de recevoir une douche froide. L'humeur de Dex venait de passer d'un extrême à l'autre. Quelques minutes plus tôt, il était fiévreux et enjoué. Et l'instant d'après, il s'était rembruni et affichait un air sombre.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Tu es trop douce, trop naïve, Marlie. J'ai juste envie de me sentir normal de nouveau. Je ne vois pas pourquoi je coucherais avec toi juste pour me sentir mieux. J'ai l'impression de profiter de toi.

— Mais ce n'est pas le cas.

Elle l'attira vers lui et l'embrassa en tenant fermement sa tête.

— Tu es tellement blessé. Je peux soulager ta douleur. J'ai envie de faire ça pour toi.

Dex s'assit sur les marches et enfouit son visage dans ses mains.

— Je suis ivre.

Marlie ne comprenait pas très bien l'attitude de Dex. Dès qu'une intimité se créait, il trouvait le moyen de reculer et d'ériger un mur entre eux. Elle s'assit à côté de lui et referma son chemisier.

— Tu ne peux pas tout le temps te punir comme ça.

Lorsqu'elle leva les yeux vers lui, elle s'aperçut qu'il la regardait fixement. Elle prit une profonde inspiration, sachant que ce qu'elle était sur le point de dire pouvait les séparer à tout jamais. Mais il était clair depuis le début que la mort de son associé le hantait toujours.

— Ce n'est pas ta faute si Matt est mort. Les mauvaises choses arrivent parfois, et nous ne pouvons rien faire pour les arrêter.

— Tu n'en sais rien.

— Alors parle-moi, l'encouragea Marlie. Cela ne changera rien à mes sentiments pour toi.

Elle posa la paume de sa main sur son torse.

— Tu es un homme bon, Dex.

— Non, c'est faux.

Il se couvrit le visage avec les mains comme s'il ne pouvait pas se résoudre à la regarder. Qu'y avait-il de si grave pour qu'il ne puisse pas en parler ? se demanda Marlie.

— Parle-moi, l'implora-t-elle enfin.

— Tu as tort, c'est à cause de moi s'il est mort.

Les mots semblaient couler de sa bouche comme s'il ne pouvait plus les arrêter.

— Ce matin-là, nous étions sur le départ. Un avion nous attendait, tout était emballé. Nous avons terminé mais Matt voulait retourner sur les lieux pour un dernier plan. Je lui ai dit que nous n'en avions pas besoin.

Il fit une pause comme s'il se livrait à une lutte intérieure.

— J'avais le pressentiment qu'il allait se passer quelque chose, continua-t-il. Mais il a insisté et... je ne l'ai pas retenu. J'aurais dû m'opposer à lui. Je savais que ça allait mal tourner. Pourtant, j'ai préféré ignorer mon intuition.

— C'était son choix.

— Non, si je m'étais imposé, nous serions montés dans cet avion. J'aurais pu refuser de l'accompagner.

A la douleur qu'elle lut dans son regard, elle sentit ses yeux s'embuer. Ainsi, il se torturait depuis des mois sans rien dire, laissant ses doutes le gangréner de l'intérieur.

Marlie écarta doucement les mains de son visage et les embrassa. Alors, malgré ses premières réticences, il finit par céder. Soudain, il s'empara d'elle et lui donna un baiser long et profond.

C'était comme si ce baiser était son absolution, le pardon qu'il attendait désespérément. Marlie lui sourit à travers ses larmes et il secoua la tête.

— J'ai tout gâché, n'est-ce pas ? dit-il.

Marlie rit doucement et essuya ses larmes.

— Je pense surtout qu'il est temps qu'on se mette au lit, dit-elle en l'aidant à se relever.

Dex ouvrit la porte du loft et suivit Marlie. Dire qu'il vivait depuis si longtemps avec cette culpabilité qui le rongeaît ! Maintenant qu'il avait reconnu à haute voix sa complicité dans cette tragédie, il avait l'impression de pouvoir enfin l'assumer. Ce sentiment était tangible, et non le fruit de son imagination.

Etrangement euphorique, il ferma la porte derrière lui puis traversa la pièce pour rejoindre Marlie dans la petite cuisine. Elle ouvrit le réfrigérateur et sortit une bouteille d'eau qu'elle lui tendit.

— Tu as de l'aspirine ? demanda-t-elle.

— Je ne suis pas ivre à ce point, la rassura-t-il.

— C'est pour moi, j'ai un peu mal à la tête.

— Bien sûr.

Il trouva les médicaments dans l'armoire au-dessus de l'évier, les lui tendit avec une bouteille d'eau. Marlie avala deux comprimés d'un coup.

Dex appuya les doigts sur ses tempes qu'il massa doucement.

— Je n'avais pas l'intention de te donner mal à la tête, dit-il.

— Ce n'est pas à cause de toi. Je pense que c'est le mélange de musique, de danse et de bière. Je n'ai pas l'habitude de faire autant la fête. D'ordinaire, je passe mes soirées chez moi, à lire ou à regarder des vieux films.

— Il y a tout ce qu'il faut ici ! Une très belle collection de documentaires. Et toute la série du *Parrain*. En revanche, je suis un peu court en comédies sentimentales.

— Ça me va très bien.

— Et puis, si un baiser peut t'aider à soulager tes maux de tête, je me dévouerai... On dit que le meilleur remède consiste à faire circuler le sang.

Marlie ferma les yeux et il se pencha vers elle pour déposer un baiser sur chacun de ses paupières.

Un léger soupir s'échappa de ses lèvres et elle lui sourit, les yeux toujours fermés.

— Tu t'en souviendras encore demain matin ?

— Regarde-moi, murmura-t-il.

Marlie obéit et ouvrit les yeux.

— Il n'y a pas une seule seconde passée ensemble que j'ai oubliée. Et ce

soir, rien n'est différent.

Dex la souleva et l'assit sur le bord du plan de travail avant de se glisser entre ses jambes. Embrasser Marlie était pour lui comme une drogue.

D'un geste souple, il fit passer ses jambes autour de sa taille, la souleva et l'emmena dans son lit, leurs lèvres toujours scellées dans un baiser passionné. Lorsqu'il finit par l'allonger sur les couvertures, ils commencèrent à se déshabiller fébrilement. Une fois nu et à bout de souffle, Dex se redressa pour la contempler.

Il avait rejoué cette scène des centaines de fois dans sa tête ces derniers jours, sans jamais être certain de l'issue, mais sans jamais perdre espoir. Marlie tendit la main vers lui et la posa sur son torse. D'une caresse aussi légère qu'une plume, elle explora sa peau, soulignant chaque muscle qu'elle rencontrait avant de poursuivre.

Bientôt, elle trouva la cicatrice sur son flanc et se redressa pour l'examiner de plus près.

— C'est ici que tu as été touché ? demanda-t-elle.

— La balle a traversé mon corps. J'en ai reçu une autre à l'arrière de la cuisse également.

Elle y déposa un baiser puis s'interrompit. Dex lui donna du temps, sachant qu'elle réfléchissait aux conséquences de l'acte qu'ils étaient sur le point de commettre. Il le voyait à son expression, à la façon dont elle hésitait à le caresser plus avant.

Soudain, elle sembla prendre confiance et enroula les doigts autour de son sexe dressé. Dex retint son souffle tandis qu'un plaisir intense envahissait son corps. Il ne s'attendait pas à réagir aussi violemment et il dut lutter de toutes ses forces pour ne pas s'abandonner sur-le-champ.

Les caresses de Marlie étaient si excitantes, si parfaites. Elle semblait savoir déjà comment il aimait être touché. Chacune était plus exquise, plus enivrante que la précédente, et il se sentait de plus en plus impatient.

Lentement, il l'allongea sur le matelas et se coucha sur elle, hanches contre hanches. Il posa les mains de part et d'autre de sa tête et se pencha pour lui voler un autre baiser.

Les mots étaient loin derrière eux à présent. Ils ne communiquaient plus que par des soupirs et de doux gémissements. Bientôt, Dex trouva son point le plus sensible entre ses cuisses et la caressa doucement jusqu'à ce qu'il la sente se tordre sous lui. La vitesse de sa réponse et l'imminence de son plaisir l'émerveillèrent et l'étonnèrent.

Mais il en voulait plus. Il se laissa glisser vers ses seins et pressa les lèvres sur sa peau soyeuse. Il s'y attarda quelques instants avant de poursuivre sa descente. Lorsqu'il eut atteint sa destination, il écarta délicatement ses cuisses et se livra à de tendres assauts.

Le corps de Marlie tremblait, ses plaintes se faisaient désespérées, ne l'excitant que plus en retour. Il continua de l'amener sans relâche vers le sommet du plaisir. Et lorsqu'il sut qu'elle était prête, il tâtonna vers la table de

nuit à la recherche d'un préservatif. D'une main preste et sensuelle, elle le déroula sur son sexe tendu à l'extrême. Quelques instants plus tard, il était là, à l'entrée de son corps.

D'une main fébrile, Marlie saisit ses hanches et l'attira vers elle. Elle se contorsionna et s'arc-bouta sous lui. En un battement de cœur, il était en elle, savourant la chaleur qui l'enveloppait complètement. La sensation était si forte, si puissante qu'il crut exploser sur-le-champ.

Il retint son souffle et tenta de rester maître de lui. Mais Marlie était trop près de capituler et, dès qu'il commença à bouger en elle, elle fut prise de tremblements et de spasmes aussi délicieux que libérateurs. Ce fut assez pour tester sa détermination. Il lui fit l'amour par de longs coups de reins réguliers. Tandis qu'elle murmurait son nom en se mordant les lèvres, il contempla son visage ivre de désir.

Cela faisait longtemps qu'il ne s'était pas senti aussi vivant. Chaque partie de son corps vibrait de plaisir et lorsqu'il comprit qu'il était prêt à jouir à son tour, il sentit un courant électrique courir dans ses veines. Il se figea et lutta de toutes ses forces pour ne pas basculer dans l'abîme. En vain. Sa chute avait déjà commencé.

Il saisit à pleines mains les cuisses de Marlie et s'effondra sur elle tandis que chaque parcelle de son corps se diluait dans la plénitude de l'orgasme. Dans un même élan, elle enfonça ses ongles dans son dos musclé et il fut secoué de nouveaux soubresauts, incapable de contrôler ses tremblements. A sa grande surprise, ces derniers durèrent plus longtemps que prévu. Jamais il n'avait vécu une telle expérience ! Lorsqu'ils cessèrent enfin, Dex sentait en lui un bien-être totalement neuf. Il se laissa tomber à côté de Marlie en haletant.

Les choses ne s'étaient pas passées exactement comme il les avait imaginées mais aucun d'eux n'avait manifesté assez de patience pour de longs préliminaires. Cela viendrait plus tard. Pour l'heure, ils avaient préféré tous les deux assouvir leur désir sans rien freiner.

Lorsqu'il tourna la tête vers Marlie, il croisa son regard magnifique et lui sourit. Elle caressa ses lèvres du bout du pouce.

— Je ne crois plus que tu sois soûl, chuchota-t-elle.

— Je ne l'étais pas vraiment, répliqua-t-il.

Dex roula sur le côté et glissa une main autour de sa nuque.

— Tu es la plus belle femme que je connaisse.

— Tu n'es pas obligé de le dire.

Elle détourna le regard avec modestie avant de lever les yeux vers lui.

— J'ai l'impression que tu m'as ramené à la vie. Je ne crois pas que je ressentirai un jour de nouveau cette sensation.

Marlie passa une jambe sur la sienne et caressa sa cuisse du bout du pied.

— Ça veut dire que tu ne veux plus le refaire ?

— Ouh là... Laisse-moi d'abord le temps de reprendre mes esprits.

Ils restèrent allongés côte à côte dans la pénombre, à parler de tout et de

rien. Marlie avait le don étonnant de décrypter ses humeurs. Avec elle, il éprouvait une sorte d'insouciance et, en une nuit, il rit plus souvent qu'il ne l'avait fait au cours des huit derniers mois.

— Est-ce qu'il faut vraiment qu'on fasse ce documentaire ? demanda-t-il entre deux fous rires.

Marlie poussa un petit cri indigné.

— Tu ne veux plus le réaliser ? Mais je croyais que...

— Non, ce n'est pas du tout ce que j'ai voulu dire. Mais je préférerais prendre un vol vers une île tropicale et passer le prochain mois à bronzer et à faire l'amour avec toi.

— On pourra envisager ça une fois que le film sera terminé ?

— Ça marche.

— Où veux-tu aller ?

— J'ai passé une semaine aux Seychelles. J'aimerais beaucoup t'y emmener. Et, de là, on pourrait aller au Cap-Vert. Ou peut-être à Belize.

— On devrait d'abord se concentrer sur le film et penser au plaisir plus tard, argumenta-t-elle.

— C'est toi le chef, n'est-ce pas ? la taquina Dex.

— C'est vrai.

— Y a-t-il des ordres auxquels vous voulez que j'obéisse, chef ? Puis-je faire quelque chose pour vous ? Aller vous chercher à boire, tapoter votre oreiller ?

— Tu sais ce que je ferais si on était à Boston ? Je commanderai une pizza.

— Nous avons des pizzas à Dublin. Et même des restaurants indiens et thaïs.

— Des restaurants indiens ? Et ils livrent à domicile ?

Dex regarda l'heure.

— Je ne sais pas. Il est assez tard.

Il sortit du lit et attrapa son portable.

— Tu veux quoi ? Tes volontés sont des ordres.

— Surprends-moi, répondit-elle en riant.

Dex appela un restaurant et passa commande mais, comme ils ne livraient pas, il dut se rhabiller pour y aller lui-même. Marlie protesta mais il l'embrassa tout en enfilant son jean.

— Tu n'as pas besoin de sortir, protesta-t-elle. Je n'ai pas faim à ce point.

— Lorsque le chef donne des ordres, il faut obéir, plaisanta-t-il. Ne pars pas, je reviens très vite.

Il finit rapidement de s'habiller, puis l'embrassa avant de se diriger rapidement vers la porte. Avant de descendre l'escalier, il resta sur le palier quelques instants pour réfléchir à ce qu'il venait de vivre. Avec les autres femmes qu'il avait connues, il ne s'était jamais projeté dans l'avenir. Mais avec Marlie, c'était différent. Il se voyait même passer le reste de ses jours avec elle. Elle était si ouverte et si franche. Elle ne jouait à aucun jeu et savait

exactement ce qu'elle voulait.

Dire qu'il venait tout juste de la rencontrer, songea-t-il en montant dans sa voiture. Mais peut-être allait-il découvrir une faille cachée qui le ferait changer d'avis. Ou bien avait-il rencontré sans le savoir la « femme de sa vie ».

Il glissa la clé dans le contact et démarra. En cours de route, il repensa à toutes les conversations qu'il avait souvent eues avec Matt sur la vie et l'amour dans les lieux exotiques de tournage, entre un verre de bière et un plat local.

Matt avait toujours cru qu'il finirait un jour par se caser et par se marier. Dex maintenait le contraire, insistant sur le fait que leur profession rendait le mariage impossible. Ils avaient maintes fois débattu la question sans jamais tomber d'accord.

— Je pense que tu avais raison, mon gars, murmura Dex. J'aurais aimé que tu sois là pour l'entendre.

* * *

Le lendemain matin, ils prirent la route de bonne heure pour le comté de Kerry. Dex chargea la voiture avec tout le matériel nécessaire pour démarrer le tournage du documentaire, et il leur fallut plusieurs voyages pour décharger le tout dans le cottage. Plus ils approchaient du début de la production et plus Marlie se sentait nerveuse.

Elle était beaucoup plus sûre d'elle lorsqu'elle était occupée à élaborer les plannings, organiser les recherches et écrire les scripts. Mais demain, le tournage allait commencer et ils allaient enfin entrer dans le vif du sujet.

Il fallait à tout prix que leur travail soit de qualité. Dans le cas contraire, personne ne voudrait jamais acheter son film. Dex lui avait promis que le film serait merveilleux, et qu'il serait bien accueilli par les chaînes de télévision irlandaise et le réseau britannique. De son côté, elle était certaine qu'aux Etats-Unis, les chaînes publiques seraient également intéressées. A condition que le projet soit réussi.

Marlie contempla le planning sur lequel elle travaillait. Elle ne pouvait pas montrer à Dex à quel point elle tâtonnait. Il fallait qu'elle se concentre sur sa tâche et qu'elle réfléchisse à tous les détails. Mais son esprit était trop distrait par le charme de Dex.

Dès qu'elle avait décidé de ne plus résister à leur attirance, Marlie avait compris qu'elle courait un risque. Pourtant, elle ne regrettait rien. Dex avait besoin d'elle, comme personne n'avait jamais eu besoin d'elle. Sa famille savait à peine qu'elle existait et elle n'avait guère d'amis proches. Concernant les hommes, ils avaient uniquement cherché une femme qui colle à leur vision de la petite amie parfaite. Etrangement, Dex semblait l'aimer comme elle était.

— Bonjour ! Il y a quelqu'un ?

Marlie pivota sur sa chaise en voyant Claire, la sœur de Dex, debout sur le seuil.

— Salut, dit-elle.

— Vous êtes là ? Je n'ai pas vu la voiture de Dex.

— Il est allé faire des courses.

— C'est bizarre. Il m'a demandé de venir. Il voudrait que je fasse des recherches pour lui à Cork, ce week-end.

— Je ne sais pas trop ce qu'il a en tête, répondit Marlie. Mais il sera de retour dans peu de temps. Vous voulez une tasse de thé ?

— Oui, avec plaisir, mais ne vous embêtez pas, je vais le préparer moi-même. Continuez votre travail.

Marlie se leva et s'étira.

— Non, j'ai besoin de faire une pause. J'ai l'impression de faire un puzzle les yeux bandés.

Voyant le regard interrogateur de Claire, elle sourit.

— Je parle du planning de production.

— Dex ne le fait jamais. Il l'a dans la tête. On dirait qu'il sait toujours ce qu'il doit faire et à quel moment.

— Vous avez beaucoup travaillé ensemble ? demanda Marlie.

— J'ai été assistante de production sur ses cinq premiers tournages. Nous n'avions que quatorze ans, mais les films étaient bons. Vous devriez lui demander de vous les montrer un jour. Il les a enregistrés sur son ordinateur portable.

Claire ôta sa veste et partit vers la cuisine sans cesser de parler. Elle mit la bouilloire sur le feu.

— Je lui ai parlé ce matin, il avait l'air heureux, ajouta-t-elle.

— Vraiment ?

Claire revint dans la pièce et s'assit en face d'elle.

— Oui, et je vous remercie. Je ne sais pas ce que vous lui avez fait mais il va beaucoup mieux. Il est resté très longtemps dans un gouffre sans fond.

Marlie lui sourit avant de reposer les yeux sur son travail.

— Il avait juste besoin d'avoir un but.

— Et quel est-il ? Vous ou le travail ?

— Un peu des deux, je pense.

Marlie ignorait si elle devait en dire plus. Mais Claire connaissait son frère mieux que quiconque.

— Il s'est senti coupable de la mort de Matt, déclara Claire. Ils étaient de si bons amis. C'est comme s'il avait perdu un frère.

— Nous en avons parlé. Il pense qu'il est responsable. Il n'y croit pas encore vraiment, mais je pense qu'il veut aller de l'avant. Bien sûr, c'est plus facile à dire qu'à faire.

— Il lui reste encore de gros efforts. Matt et lui étaient sur le point de réaliser un film sur le travail des enfants dans l'industrie textile. Tout était prêt avant la mort de Matt. Vous pourriez peut-être l'aider à le tourner ?

— Non. Je ne suis pas vraiment... je n'ai pas... C'est mon premier film. Je ne crois pas être prête pour quelque chose comme ça.

— Vous ne le saurez que si vous essayez.

Le bruit de la voiture de Dex interrompit leur conversation et, quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrit et il entra. Il ôta vivement sa veste.

— Il fait vraiment froid dehors, annonça-t-il en frémissant. Vivement notre île tropicale ! On pourra passer nos jours et nos nuits nus sous...

Quand il remarqua la présence de Claire, sa voix se brisa.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je suis venue chercher le travail de recherche que tu m'as demandé.

— Et moi, je viens de le laisser chez toi. Ce n'est pas ce que...

Puis il s'interrompt en riant.

— Pardonne-moi, ajouta-t-il. Tu avais dit que tu passerais. Mon esprit est... ailleurs en ce moment.

— Ce n'est pas grave. J'ai pu parler un peu avec Marlie.

Claire tourna le dos à son frère.

— Parlez-moi d'Ian Stephens, Marlie. Vous l'avez déjà rencontré ? Est-il aussi sexy au téléphone que dans la réalité ?

Puis Claire lança à Dex un regard acéré.

— Et ne me dis pas qu'il ne faut pas mêler travail et plaisir.

— Jamais je ne dirais une chose pareille, répondit Dex, le sourire aux lèvres. Jamais.

— Ian est très séduisant, reprit Marlie, un sourire aux lèvres. Il est grand et brun, un peu gauche, mais c'est ce qui fait son charme. Il a de merveilleux yeux bleus.

— Il est célibataire ?

— Oui, je crois. En tout cas, il ne porte pas d'alliance.

— Et comment le sais-tu ? demanda Dex.

— Les femmes regardent toujours ça, l'informa Claire.

— Tu as regardé quand on s'est rencontrés ? demanda-t-il à Marlie.

Claire se tourna également vers elle et attendit sa réponse. Marlie éclata de rire.

— Evidemment ! Elle vient de le dire, les femmes regardent toujours ça.

Dex leur lança un regard surpris.

— Ah bon.

— Je suis certaine que tu as aussi regardé, lança Claire. Ne mens pas, je sais que tu l'as fait.

— Une bague, ça ne veut rien dire. Certaines personnes ne portent pas leur alliance. Sinon, Claire, tu n'as personne d'autre à embêter ?

— J'étais juste sur le point d'avalier une tasse de thé.

Puis elle regarda tour à tour Dex et Marlie avant de se lever avec réticence.

— Bon, d'accord... Je vous laisse à vos... occupations. Et j'espère que vous avez des rapports protégés. N'oublie pas de te couvrir, insista-t-elle

après de son frère.

Puis elle prit son manteau et se dirigea vers la porte.

— Si vous avez besoin d'aide lorsque vous filmerez Aileen Quinn, je peux m'échapper de l'école une journée, lança-t-elle avant de partir.

Dex s'approcha alors de Marlie et déposa un baiser sur ses lèvres.

— On devrait peut-être trouver un moyen de lui présenter Aileen Quinn, sinon, je risque d'en entendre parler !

— Attendons de voir comment se passent les premiers jours de tournage. Ensuite, nous en reparlerons.

Dex l'aïda à se lever et enlaça sa taille.

— Ne t'inquiète pas pour ces interviews. Tout va bien se passer. Tu as réussi à m'extorquer tous mes secrets. Tu feras pareil avec Aileen Quinn.

— Tu avais bu, objecta-t-elle.

— C'est faux. J'étais juste euphorique.

Marlie enroula les bras autour de sa nuque.

— Je suis heureuse que tu m'aies parlé de Matt. Je sais que ça n'a pas été facile.

— En réalité, si. Je n'ai eu aucun mal à en parler avec toi. Pas plus que de t'embrasser, de te déshabiller et...

— Dex, j'ai du travail, l'interrompit-elle. Je n'arrive pas à mettre ce planning de production sur pied.

— On n'a pas besoin de planning. Pas pour ce film. On va faire notre travail, au jour le jour. Tu n'as pas vraiment de deadline. Inutile de nous précipiter.

— Mais j'ai envie d'aller jusqu'au bout. Plus vite ce sera fait, plus vite on pourra le présenter à mes supérieurs. Et plus vite je pourrai rembourser ma grand-mère.

— On ira jusqu'au bout, je te le promets, la rassura-t-il.

La bouilloire se mit à siffler et Dex regarda par-dessus l'épaule de Marlie.

— Et si on oubliait le thé ? Je voudrais t'emmener déjeuner dehors. Il y a un bon pub à Killarney qui fait les meilleurs hamburgers au monde.

— Je dois vraiment terminer ce travail, répondit Marlie en désignant les documents éparpillés sur la table.

Dex soupira puis souleva le paquet de feuilles.

— On les prend avec nous, si tu veux. On peut faire un déjeuner de travail. Tu parleras pendant que je mangerai.

Marlie gémit. Dex semblait toujours obtenir ce qu'il voulait, même si c'était elle qui était censée prendre toutes les décisions. Elle avait certes envie de se détendre et d'accepter sa proposition mais elle ne pouvait pas prendre le risque de gâcher son projet. Elle avait trop à perdre. Mais pourquoi était-il aussi difficile de dire non à Dex ?

— D'accord, d'accord, capitula-t-elle. Laisse-moi juste me changer.

— Tu es superbe comme tu es, riposta-t-il.

Elle tendit une main vers ses cheveux rassemblés à la hâte en un chignon

de fortune.

— Tu plaisantes ?

— Non. Tu es toujours superbe à mes yeux.

Marlie secoua la tête.

— Tu dirais n'importe quoi pour m'emmener dans ton lit, n'est-ce pas ?

— Je dirais n'importe quoi pour t'emmener déjeuner. Je suis un vrai cœur d'artichaut, tu sais...

Marlie ne releva pas et se dirigea vers la chambre.

— Je peux t'aider à t'habiller si tu veux, dit-il en la suivant. Je suis très doué avec les soutiens-gorge, tu ne trouves pas ?

Claire avait raison. C'était un homme différent de celui qu'elle avait rencontré le premier soir. Il était si drôle, si tendre, toujours prêt à plaisanter. Le nuage noir qui semblait planer au-dessus de sa tête avait disparu, du moins pour l'instant.

Coucher avec elle était exactement ce qu'il fallait à Dex... mais cela allait-il lui coûter sa carrière à elle ? songea Marlie.

* * *

Debout derrière la caméra, Dex regardait l'écran pendant qu'Aileen Quinn s'exprimait d'une voix douce. Il avait écouté Marlie interviewer l'auteure pendant plus de deux heures, et chacune de ses questions le confortait un peu plus dans sa conviction qu'elle avait un talent extraordinaire. Dès l'instant où les deux femmes s'étaient mises à parler, Marlie avait su la mettre à l'aise. En quelques minutes, elle avait su instaurer un climat de confiance que beaucoup de professionnels atteignaient difficilement.

Interviewer une personne était un art subtil que Marlie semblait maîtriser naturellement. Aileen leur avait déjà révélé des détails intéressants sur sa vie, le genre de révélations qui pouvaient faire une grande histoire. Même si Dex n'était pas certain d'avoir son mot à dire sur la finalisation du film, le fait qu'Aileen soit prête à dévoiler des informations devant la caméra satisferait tout le monde.

Tout en observant la vieille femme, il se sentait soulagé de constater que les instincts de Marlie à propos du film étaient avérés. Ce n'était que la première journée d'interviews, mais il discernait déjà comment les choses allaient se dérouler : le tournage, l'archivage des photos, les commentaires sur ses parents perdus puis retrouvés. Tout cela pouvait constituer un récit passionnant.

Dex s'écarta de la caméra et Aileen commença à raconter comment elle était tombée amoureuse pour la première fois. Ses yeux brillaient et elle s'adressa directement à l'objectif. Il l'imaginait en jeune femme de l'âge de Marlie, essayant de trouver sa place dans le monde après une enfance difficile.

Puis il reporta son attention sur Marlie, entièrement concentrée sur la conversation. De temps en temps, elle prenait quelques notes. Lorsqu'il y

avait une pause dans leur conversation, elle amenait prudemment une autre question et Aileen repartait sur un autre chemin intéressant.

Lorsque Aileen bafouilla pour répondre à une question et demanda que l'on retourne la scène, Dex comprit que la vieille dame commençait à être fatiguée. Il leva la main et Marlie demanda très vite à faire une pause. Aussitôt, Sally apparut sur le seuil de la porte chargée d'une théière et d'un plat de sablés tout frais. Elle en proposa à Dex puis servit à Marlie une tasse de thé.

— Si vous voulez bien m'excuser, je vais aller me dégourdir les jambes, dit Aileen en saisissant sa canne. Je serai de retour dans une quinzaine de minutes.

— Nous pouvons nous en tenir là pour la journée, proposa Dex. J'ai quelques prises que je peux faire avec Marlie.

— Non, non, je ne serai pas longue. Cette interview me plaît beaucoup. Et la compagnie aussi.

Puis elle sortit de la pièce, accompagnée de Sally.

— Tout se passe bien, dit Dex en levant les bras au-dessus de la tête pour s'étirer. Tu es douée. Très douée.

— Vraiment ?

Un large sourire fendit son joli visage.

— Tu as raison, poursuivit Marlie, tout se passe très bien. J'ignore pourquoi je me faisais autant de souci. Dès qu'Aileen a commencé à parler, les questions sont venues naturellement. Je n'ai même pas eu besoin de mes notes.

— Ça va être un bon film, déclara Dex en éteignant les lumières.

En passant en revue les étagères qui habillaient le mur, Dex remarqua des photos encadrées.

— Nous en avons des copies ? demanda-t-il.

— Je vais demander à Ian pour m'en assurer.

— Et est-ce qu'on a des photos de ses frères ?

— On en a de belles de leurs enfants. Et j'espère trouver dans les archives une photo du père d'Aileen. Comme il a été tué pendant la révolte, il doit bien y avoir un cliché quelque part. En revanche, nous en avons une de Conal. C'est le frère que l'on n'a pas encore retrouvé.

Elle sortit une photo de son dossier.

— A priori, c'est lui, ajouta-t-elle. Il ressemble beaucoup aux autres.

En se penchant sur le vieux cliché, Dex eut l'impression fugace de reconnaître cet homme. Comment était-ce possible ? Cette photo avait peut-être soixante ou soixante-dix ans, et Conal portait un uniforme de l'armée anglaise.

— Tu es sûre que c'est lui ?

— Oui, et Ian aussi. Conal s'est battu avec les Anglais pendant la Seconde Guerre mondiale et, juste après, il a disparu. On dit qu'il a peut-être déserté, mais Ian a du mal à se le faire confirmer par l'armée britannique. Si c'était

vraiment le cas, il aurait pu prendre une nouvelle identité. Aileen espère qu'en diffusant cette photo, quelqu'un, quelque part, le reconnaîtra.

— Je vois, murmura Dex.

Il lui rendit la photo sans pour autant se débarrasser de cette étrange impression de l'avoir déjà vue. Mais où donc ?

Un souvenir traversa soudain son esprit. Il fouilla sa poche, sortit son téléphone et composa le numéro de sa sœur. Elle était encore en cours mais il lui laissa un message.

— Claire, j'ai besoin de la valise de photos que tu as prise chez Nana. Peux-tu la déposer au cottage quand tu auras un moment de libre ? Je t'appellerai plus tard. Merci.

Marlie le regarda d'un air étonné.

— Que se passe-t-il ?

— Rien, répondit-il. Juste... quelque chose que j'aimerais vérifier. Rien d'important.

Il lui prit la main.

— Allons nous promener dans le jardin, proposa-t-il. Il fait beau et on n'a que dix minutes pour trouver un buisson.

— Un buisson ? Si tu as besoin, il y a des toilettes chez Aileen, si je ne m'abuse.

— Pff... Mais non, le buisson, c'est pour pouvoir t'embrasser à pleine bouche.

Marlie secoua la tête.

— Non, pas ici.

— Pourquoi ? Personne ne nous regarde. Un petit baiser rapide et c'est tout.

— Non ! Nous devons garder des relations professionnelles pendant le travail.

Dex grogna d'un air malicieux, et tenta de lui prendre la main tandis qu'ils avançaient vers l'arrière de la terrasse.

— Je vais devoir me contenter d'imaginer la douceur de tes lèvres, le goût de ta bouche, la douceur de ta peau quand je...

Marlie posa un doigt sur ses lèvres pour le faire taire puis lui vola un baiser.

— Voilà. Ça va te permettre t'attendre ?

Dex rit de bon cœur.

— Alors là, pas du tout.

Puis il l'attira vers lui et lui donna un baiser profond et langoureux, s'assurant qu'après elle y penserait pour le reste de l'après-midi. Le contact de leurs lèvres lui procurait une excitation particulière, d'autant qu'il savait que ce n'était qu'un prélude à des activités beaucoup plus intimes.

Soudain, une image de leur dernière nuit lui traversa l'esprit. Dex devait veiller à ce que la prochaine et les autres à venir soient aussi merveilleuses. Ils n'avaient plus aucune raison de se refuser l'un à l'autre. Et aujourd'hui, ils

s'étaient prouvé qu'ils étaient capables de travailler ensemble.

— Très bien, ça suffit, dit-elle en se dégageant de son étreinte.

Marlie se dirigea vers le petit mur en pierre et contempla le jardin à la française d'Aileen.

Dex vint la rejoindre et s'assit à côté d'elle puis lui prit la main.

— Il y a autre chose dont on devrait parler, dit-il. Il faut que tu reviennes sur la liaison d'Aileen avec Geoffroy Willis. J'ai l'impression que tu as balayé le sujet alors que c'est une partie importante de sa vie. Ils sont restés presque six ans ensemble et c'était un homme politique influent.

— Non, répondit Marlie d'une voix catégorique.

— Pourquoi ?

— Ce n'est pas important. Elle nous a dit ce que nous avons besoin de savoir.

— Six années de sa vie, Marlie ? Ça compte, quand même ! Elle a expliqué qu'elle l'aimait et qu'il l'avait quittée pour une femme beaucoup plus jeune qu'elle. Ne me dis pas que tu n'es pas curieuse de savoir à quel point cet événement a été déterminant pour elle. Cela a sans doute contribué à faire d'elle la femme qu'elle est devenue. Elle n'a pas du tout parlé de leur rupture. Comment les choses se sont-elles passées ? Le spectateur est en droit de se poser des questions.

— C'est trop douloureux pour elle, répondit Marlie en s'éloignant du muret. Tu ne comprends pas ça ?

— Ce que je vois, c'est que la question te met mal à l'aise parce que tu es trop proche de ton sujet. Si tu n'es pas capable de lui poser des questions difficiles, je le ferai à ta place.

— Non !

Un vent frais balaya ses cheveux, qu'elle rejeta en arrière de la main.

— C'est moi le chef, c'est mon choix. Tu as accepté de travailler selon mes règles.

— Je n'ai pas accepté que tu te contentes de lui poser des questions mièvres. Ce point-là est important, peut-être même primordial. Il explique certainement pourquoi elle ne s'est jamais mariée. Tu comprends ?

— Non, je ne comprends pas. Et je trouve qu'il est très présomptueux de ta part de croire que la vie d'une femme se définit par les hommes qu'elle a aimés. Aileen ne s'est peut-être pas mariée par choix. Ou alors, elle n'a jamais trouvé un homme à aimer. Beaucoup de choses expliquent pourquoi une femme ne se marie pas, et je n'ai pas l'intention de presser Aileen. Si elle préfère garder des choses pour elle, c'est son droit le plus strict. Un point c'est tout.

Marlie se dirigea vers la porte, mais Dex l'interpella.

— Tu as tort, lança-t-il. Et si tu ne lui poses pas la question, c'est moi qui le ferai.

Marlie pivota brusquement.

— Si tu fais ça, tu peux dire adieu au projet.

Dex rit doucement et passa devant elle.

— Non, tu ne feras pas ça, et tu ne le feras pas parce que tu sais que j'ai raison.

Il ouvrit la porte et entra.

— Tu viens ? demanda-t-il.

Etouffant un juron, elle passa devant lui et se dirigea vers la bibliothèque. Aileen les attendait, assise sur l'accoudoir du canapé, une tasse de thé à la main. Elle fronça les sourcils en voyant l'expression du visage de Marlie, qui se força à sourire.

— On a juste un petit point de désaccord, expliqua-t-elle.

Aileen lança un regard étonné vers Dex.

— Oh ! je vois.

— Miss Quinn, pouvons-nous reprendre ? demanda Dex. Ou bien voulez-vous une autre tasse de thé ?

— Je suis prête, répondit Aileen. Alors, dites-moi.

— En réalité, intervint Dex, j'aimerais revenir en arrière afin que vous nous parliez un peu plus de votre relation avec Geoffroy Willis.

Marlie le fusilla du regard en articulant sans le son un « non » catégorique mais Aileen se contenta d'acquiescer.

— Bien sûr, nous sommes passés un peu trop vite sur cette partie de ma vie, n'est-ce pas ?

Marlie se raidit en entendant la vieille dame reprendre les mêmes propos que ceux de Dex. Avait-elle entendu leur dispute sur la terrasse ?

— Miss Quinn, dit-elle en s'éclaircissant la voix, si vous n'avez pas envie d'en parler, vous n'y êtes pas obligée.

— Ma chérie, j'ai quatre-vingt-dix-sept ans. J'ai eu une vie longue et bien remplie. Si je ne vous livre pas tous mes secrets maintenant, à qui vais-je le faire ?

— Je pense que c'est très sage de votre part, miss Quinn, intervint Dex en allumant la lumière.

— Et je pense que vous avez l'habitude d'obtenir ce que vous voulez, monsieur Kennedy. Vous savez très bien user de votre charme.

Marlie revint prendre sa place et ouvrit son carnet de notes.

— Très bien, continuons.

Elle attendit que Dex se tourne vers la caméra et, lorsqu'il lui fit signe, elle reprit :

— Miss Quinn, revenons un peu sur Geoffroy Willis. Vous dites que vous vous êtes rencontrés grâce à des amis communs. Pouvez-vous nous décrire cette rencontre ?

Dex se félicita intérieurement. Oui, Marlie pouvait être obstinée, mais elle semblait prête à apprendre de ses erreurs. En tant que réalisatrice, elle ne laisserait jamais aucune zone d'ombre. Elle ne craignait pas la vérité. Mais en observant Aileen dans l'objectif de la caméra, il se remémora leur dispute.

Marlie verrait-elle un jour leur aventure comme une erreur ? Et lorsqu'elle

serait vieille, comment se souviendrait-elle de lui ? Avec colère ou avec bienveillance ? Sous réserve, du reste, qu'elle ne l'oublie pas complètement...

Ils prirent congé d'Aileen un peu avant 16 heures. L'auteure les avait invités à dîner et Marlie était prête à accepter mais Dex avait décliné l'invitation prétextant qu'ils avaient besoin de temps pour préparer la journée du lendemain.

Marlie avait le sentiment que leurs discussions n'auraient rien à voir avec la planification du film, et tout avec leur précédente dispute sur la terrasse.

Sur la route du cottage, elle ne se confia pas à Dex. Elle n'était pas prête à accepter qu'une fois de plus, il avait eu raison. Dès qu'elle avait commencé à interroger Aileen, la vieille dame leur avait livré énormément d'informations sur son histoire d'amour avec Geoffroy Willis, détails qu'ils n'auraient jamais eus si Dex n'avait pas osé lui poser la question.

— Tu as l'intention de renouer la conversation ou tu préfères boudier encore longtemps ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Elle lui lança un regard en biais.

— Quand il faudra qu'on parle boulot, je parlerai. Mais pour le moment, je n'en ai pas envie.

— Ecoute, Marlie, j'ai fait ce que j'ai cru être le mieux pour le film, se défendit Dex, les deux mains cramponnées au volant. Tu m'as embauché parce que je suis compétent, et maintenant, tu ne veux pas que j'en fasse la preuve. Je ne comprends pas ton fichu raisonnement.

— Ne me parle pas mal.

— Je ne te parle pas mal. Pourquoi est-ce qu'on se dispute ? J'ai fait mon travail, Marlie, et si tu as un problème avec ça, tu peux me renvoyer.

Un long silence s'installa entre eux, ponctué par le bruit des essuie-glaces. Elle avait essayé de passer outre leur dispute, mais l'intransigeance de Dex l'avait prise par surprise.

— Tu te souviens m'avoir dit que c'était moi le chef ? objecta-t-elle. Tu pensais vraiment ce que tu disais ou bien c'étaient des paroles en l'air ? Parce que je ne comprends pas comment tu peux ignorer mes souhaits si c'est moi qui donne les ordres.

Poussant un juron, Dex tourna brusquement le volant et le 4x4 sortit de la route avant de s'élancer sur un chemin de traverse. Ils se dirigeaient vers la mer, sautant sur leur siège à chaque ornière. Marlie s'agrippa fermement à la

poignée et prit appui sur le plafond de l'habitable.

— Réponds, fit brutalement Dex. Les prises vidéo étaient bonnes, oui ou non ?

— Oui.

— Il y a des éléments qu'on pourra exploiter, oui ou non ?

— Oui.

— Très bien. Dans ce cas, est-ce qu'on peut arrêter de se disputer ? Ce qui est fait est fait. Inutile d'y revenir.

A ces mots, Marlie sentit la rage monter en elle. Ah non, elle n'était pas prête à abandonner. Quel intérêt de fixer des règles si Dex n'était pas prêt à les respecter ?

— Nous avons un accord, je te rappelle.

— Eh bien, cet accord ne me convient pas. Tu dois me laisser faire mon travail, Marlie, et me faire confiance. Si ce n'est pas le cas, on va passer notre temps à essayer de nous entendre.

— Je te fais confiance, glapit-elle, rouge de frustration.

A dire vrai, elle n'avait même jamais autant fait confiance à un homme.

Dex gara la voiture au bord d'une falaise qui surplombait la mer grise et déchaînée, parsemée d'écume.

— Qu'est-ce qu'on fait ici ? demanda-t-elle.

— Attends-moi, je reviens.

Marlie le regarda descendre de la voiture. Il avait laissé les essuie-glaces en marche. Dex avança au bord de la falaise, serra les poings, renversa la tête en arrière et sembla crier quelque chose au vent.

Ouvrant la portière, elle bondit dehors puis avança péniblement dans la boue pour le rejoindre.

— Qu'est-ce qu'on fait ici ? répéta-t-elle plus fort.

Il pivota vers elle pour lui faire face.

— Rien !

— Pourquoi cries-tu après l'océan ?

— Parce que je ne veux pas crier après toi.

— Et pourquoi pas ?

— Parce que je ne veux pas me disputer avec toi. Nous nous entendons si bien : je ne veux pas tout gâcher entre nous à cause du travail.

— Tu ne vas pas tout gâcher. Dis-moi simplement ce que tu ressens.

Il la regarda fixement de longues secondes.

— C'est une astuce pour détourner mon attention, n'est-ce pas ? Tu n'as pas vraiment envie de le savoir. Si je te le dis, tu seras juste un peu plus fâchée après moi.

— Non, je te le promets.

— Très bien. Alors voilà : tu me mets des bâtons dans les roues. J'essaie de faire mon travail mais j'ai peur de t'offenser ou de te mettre en colère. Je sais ce que je fais, et je sais à quoi devrait ressembler ce film. J'aimerais beaucoup que tu me fasses confiance.

— Je croyais qu'on était partenaires.

— Je croyais que tu étais le chef. Et à ce titre, tu devrais vouloir ce qu'il y a de mieux pour ce projet. Tu vois où est mon problème ? Tu modifies les règles. Tu veux avoir la main sur tout ou tu veux faire un bon film ? A toi de voir.

Marlie sentit des gouttes de pluie tomber sur ses joues et s'accrocher à ses cils. Il avait raison, songea-t-elle en les chassant du revers de la main. C'était à lui que devait revenir la direction du projet. Dire qu'elle avait été assez stupide pour croire qu'elle avait suffisamment d'expérience pour diriger toutes les prises.

— Très bien, dit-elle. Dans ce cas, c'est toi qui devrais être le chef.

Puis elle retourna se réfugier dans la voiture. Dex la rejoignit quelques secondes plus tard et, lorsqu'il se glissa sur le siège à côté d'elle, ils restèrent assis, enveloppés dans un silence glacial, bercés par la pluie qui tombait sur le toit. Marlie sentit la frustration l'envahir, mais elle refusait de se laisser submerger par ses émotions. Elle venait de faire un choix pratique, et maintenant qu'elle l'avait fait elle comprenait qu'il était juste.

Le tournage venait tout juste de commencer et elle avait déjà tout gâché. Son partenaire ne lui faisait pas confiance et elle avait insulté ses compétences professionnelles. Ils se disputaient et elle était trempée.

— Ramène-moi chez moi, demanda-t-elle.

— Il y a autre chose, l'interrompit-il. Si tu prévois de rester au cottage, pourquoi est-ce que toutes tes affaires sont toujours dans une chambre d'hôtel à Killarney ?

— Au cas où j'aurais besoin de m'éloigner de toi, murmura-t-elle.

Dex soupira longuement.

— Je ne veux pas que tu t'éloignes de moi.

Il se tourna vers elle, allongea le bras et joua avec ses cheveux.

— Tu vois ? C'est une bonne chose de parler de nos différences.

— On est juste en train de se disputer, rétorqua-t-elle d'un air buté.

— Ce n'est pas une dispute.

Il l'attira doucement vers elle. La colère de Marlie s'estompa peu à peu. Elle avait besoin d'apprendre à lâcher prise, à être plus collaborative, à cesser de vouloir contrôler tous les détails.

— Et si on se réconciliait ? demanda Dex.

— Je ne veux pas me réconcilier.

— Ah oui ? En es-tu si sûre ? Moi, je crois que tu as envie de m'embrasser.

— Non, dit-elle en secouant la tête.

— Je vais te donner un tout petit baiser. Tu verras, tu seras convaincue, ça te fera du bien.

Il effleura ses lèvres et, dès cet instant, Marlie comprit qu'être en colère contre Dex était une perte de temps. Elle était en train de tomber amoureuse de lui et même lorsqu'il se comportait comme un idiot. C'était plus fort

qu'elle. Alors elle quitta son siège en gémissant et grimpa sur ses genoux.

Dex l'aïda à ôter sa veste, puis fit passer son pull au-dessus de sa tête. Les fenêtres de la voiture étaient déjà tout embuées, et de leur souffle haletant montaient des nuages de vapeur d'eau.

Marlie se perdit dans ce baiser profond, goûtant la langue de Dex, s'emparant de ses lèvres ourlées. Par rapport à la chaleur de ses mains, l'air était froid et elle s'arc-bouta sous ses caresses.

Tandis que l'obscurité enveloppait la voiture, Marlie avait l'impression qu'ils étaient seuls au monde. La pluie qui tombait à l'oblique sur le 4x4 couvrait le bruit des battements de son cœur. Lentement, ils ôtèrent un à un leurs vêtements.

Lorsqu'elle parvint à libérer Dex de son jean, Marlie avait tout oublié de leur dispute. Ce qui s'était passé pendant cette journée de travail n'avait plus d'importance. Seul comptait leur désir brûlant. Tant qu'ils pourraient se raccrocher à leur passion, ils surmonteraient toutes les crises.

— Cette voiture n'a pas été conçue pour l'amour, dit-il en tirant sur sa chemise.

— Mais ça peut être drôle, rétorqua Marlie avec un sourire espiègle.

Elle aimait perdre le contrôle. C'était si grisant.

— S'il te plaît, dis-moi que tu as pensé à prendre un préservatif.

Dex se contorsionna pour extraire de la poche de son jean son portefeuille. Bientôt, il brandit sous ses yeux un petit sachet en plastique.

— J'en ai pris deux ce matin.

— Deux ? Tu croyais en utiliser deux en un jour ?

— Un homme est en droit d'espérer, non ?

Ils continuèrent à se frôler, à se caresser et, après qu'elle eut déroulé le préservatif sur son sexe dressé, elle ne put que s'émerveiller du bonheur de le sentir en elle.

Lentement, Marlie se laissa glisser sur lui, l'accueillant centimètre par centimètre, jusqu'à ce qu'il soit logé profondément en elle. Ils ne se quittèrent pas du regard tandis qu'elle se redressait avant de se laisser tomber sur lui, encore et encore.

Elle sentait tant de vibrations qu'elle voulait faire durer le plaisir. Alors elle bougea lentement. Très lentement. Mais Dex passa la main entre leurs corps pour amorcer une caresse douce et excitante, et Marlie cessa de réfléchir. Elle ferma les yeux et se concentra sur ses doigts, et sur les sensations qui l'envahissaient par vagues concentriques.

Dex la maintint au bord de la jouissance très longtemps, avec une habileté qu'elle comprenait à peine. Il savait quand elle était sur le point de basculer et la faisait revenir en arrière, puis recommençait. Marlie savait que son orgasme serait puissant. Soudain, son corps se mit à trembler puis, sans crier gare, les premiers spasmes la saisirent.

— Oui, murmura-t-il en l'entendant pousser un cri sauvage. C'est ce que je voulais.

Elle s'effondra sur lui, dépassée, s'abandonnant aux exquises vagues de plaisir qui la submergeaient. Quelques instants plus tard, elle sentit tout le bonheur de Dex, qui capitula à son tour en grognant. Epuisé, il poussa un petit cri rauque puis l'embrassa de ses lèvres douces.

— J'imagine que c'est du sexe de réconciliation ?

— Mmm, feula Marlie.

— C'était incroyable. Pourquoi, à ton avis ?

— Je ne sais pas. Peut-être parce qu'on était déjà prêts à exploser quinze minutes plus tôt ?

— Eh bien, dans ce cas-là, moi je suis pour le sexe de réconciliation tout le temps...

Marlie s'écarta un peu et lui sourit, puis elle passa les doigts dans les cheveux de Dex encore humides.

— Ne t'inquiète pas, je pense qu'on aura de quoi se disputer encore. Je ne nous imagine pas arriver à la fin du film sans quelques désagréments.

— Parfait, murmura-t-il. J'attends avec impatience notre prochaine dispute. Disons, demain ?

Marlie gloussa doucement. Comment pourrait-elle de nouveau se fâcher après lui, sachant que son seul but était de pratiquer avec elle le « sexe de réconciliation » ?

— Sérieusement, on arrête avec les disputes, proposa-t-elle. A partir de maintenant, on privilégiera les discussions constructives, même quand nos opinions divergent.

— Tu enlèves tout le piment, gémit-il.

— Non ! s'écria-t-elle en le pinçant. Retire ce que tu viens de dire !

— Oh ! Arrête de faire cette tête et embrasse-moi !

Vivraient-ils un jour une dispute si grave qu'elle ne trouverait pas de solution dans le sexe ? Tout en réfléchissant à la question, Marlie se dit que leur relation était fondée sur bien plus qu'une simple attirance physique. Mais à quoi tenait-elle ?

— Pourquoi est-ce qu'on a pris un jour de repos pour aller à Cork ? demanda Marlie. On a derrière nous une semaine complète de production et je devrais m'attaquer sérieusement à l'écriture du script. Claire m'a aussi dit qu'elle avait des questions à te poser concernant les recherches que tu lui as demandées.

— C'est important, répondit Dex. Il faut que tu voies quelque chose.

— Est-ce qu'on peut au moins faire un arrêt aux archives ?

— Oui, s'il nous reste du temps.

Dex tourna à gauche sur Sunday's Well Road puis ils longèrent la rivière. Elle n'allait pas aimer ce qu'il allait lui montrer, mais c'était important. Il fallait qu'elle comprenne ce que la réalisation d'un film impliquait. Qu'elle comprenne qu'en tant que producteur, elle allait être confrontée à des choix difficiles.

Dex tourna de nouveau à droite sur Convent Avenue et, une minute plus

tard, la façade décrépie du couvent Good Shepherd apparut devant eux. Il était venu en reconnaissance et il s'était procuré la clé du portillon et du bâtiment principal. Pourtant, d'après ce qu'il savait, elle n'était pas vraiment utile. La nuit, les voyous du coin s'y rassemblaient pour boire et s'amuser. En revanche, le lieu était plus sûr le jour.

Il gara la voiture près d'une grille métallique sur laquelle était placardé un panneau de mise en garde contre les intrus.

— Où sommes-nous ? demanda Marlie.

— C'est l'ancien couvent Good Shepherd. Cet endroit est l'une des anciennes laveries Magdalene d'Irlande.

Il ouvrit la grille et entra, suivi de Marlie. Dex s'était largement documenté sur la cruauté et les abus dont avaient été victimes les femmes enfermées au couvent. Matt et lui avaient même envisagé d'en faire un film. Ils étaient venus en repérage cinq ans plus tôt, mais un autre projet les avait détournés du sujet, qu'ils avaient reporté à plus tard.

— Pourquoi m'as-tu emmenée ici ? demanda-t-elle.

— C'est important que tu voies ça.

Ils remontèrent un chemin envahi par la végétation si étroit qu'ils pouvaient à peine marcher côte à côte. Arrivés au bout, ils aperçurent les imposants bâtiments en briques rouges qui s'élevaient vers le ciel bleu.

— Entrons, proposa-t-il.

— La porte est fermée, protesta Marlie.

— J'ai la clé.

La porte d'entrée était munie d'un cadenas mais il était inutile. La plupart des fenêtres étaient cassées et offraient un accès facile à tous ceux qui voulaient pénétrer à l'intérieur du couvent.

— Attention, prévint-il en franchissant le seuil.

L'intérieur était pire que dans ses souvenirs. Les murs étaient couverts de graffitis et de peintures cloquées, et le sol était poussiéreux et parsemé de déchets. En passant d'une pièce à l'autre, Dex prit des photos avec son appareil numérique, essayant d'imaginer à quoi avait pu ressembler cet endroit des années plus tôt.

— Ce lieu était censé être un couvent mais en réalité, il s'agissait plutôt d'un asile, ou même d'une prison, pour les femmes qui y habitaient. Des filles perdues contraintes de travailler à la laverie. Elle se trouverait dans un bâtiment qui a disparu aujourd'hui, mais ces filles vivaient et dormaient ici j'imagine.

— Des filles perdues ? murmura Marlie. Tu veux dire, des prostituées ?

— Au début, ce terme englobait les prostituées, les mères célibataires, ou même les filles de ces femmes. Le travail pénible de la laverie était censé leur offrir un moyen de réinsertion, mais au fil du temps, le lieu est devenu une prison, un endroit pour punir ces femmes que l'on disait « impures ». Et crois-moi, cette étiquette était utilisée de manière très large. Elle englobait les femmes atteintes de maladies mentales, les handicapées, et même les femmes

victimtes de viol. Plus tard, si une fille flirtait un peu trop ouvertement, elle pouvait également finir ici.

— C'est horrible, murmura Marlie.

Elle se frotta les bras et Dex saisit ses doigts glacés et les serra dans sa paume.

— En 1993, l'église a vendu l'un des bâtiments qui avaient hébergé une laverie Magdalene à Dublin. Le nouveau propriétaire y effectua des fouilles et trouva les restes de 155 pensionnaires dans un cimetière clandestin qui se trouvait sur la propriété. Une grande enquête fut ouverte, qui permit de dévoiler au grand jour la vérité sur ces endroits et sur la façon dont ces filles et ces femmes étaient exploitées. C'est devenu un scandale national.

Marlie balaya des yeux les alentours.

— Aileen aurait pu finir ici.

Dex retint son souffle.

— Je pense qu'elle y a séjourné, mais je pense qu'elle ne veut pas que cela se sache.

— Pourtant, dans le manuscrit de son autobiographie, elle ne fait pas mention de cet endroit. Elle dit qu'elle a grandi dans un orphelinat appartenant à l'ordre de sœur Bernadette, et que c'est là qu'elle a appris à lire et à écrire.

— Mais il y a un trou dans la chronologie. Entre quinze ans et dix-huit ans. Elle l'a bien camouflé, mais son histoire ne tient pas la route.

— Comment peux-tu en être certain ?

Dex lut dans le regard de Marlie toutes les émotions qui la traversaient.

— C'est Claire qui l'a découvert la première. Ian lui a donné le manuscrit de l'autobiographie d'Aileen et l'histoire de sœur Bernadette lui rappelait quelque chose. Claire a donc fouillé un peu plus. Elle a découvert que sœur Bernadette était devenue un peu radicale, réformatrice. Lorsque les orphelines de Notre-Dame-de-la-Merci atteignaient l'âge de treize ans, elles étaient envoyées dans les laveries Magdalene pour travailler. Sœur Bernadette s'est aperçue de ce qui se passait et a voulu s'y opposer, mais elle ne pouvait pas le faire de l'intérieur. Elle a donc quitté l'église, ou elle fut contrainte de le faire, et essaya d'œuvrer de l'extérieur. Mais elle devait lutter contre l'église et le gouvernement, une force trop puissante pour elle. Ils l'ont finalement chassée d'Irlande. Elle a vécu et enseigné à Londres le reste de sa vie, puis a fini par écrire un livre étudié dans de nombreuses universités. C'est ce dont Claire s'est souvenu.

— Mais si Aileen a vécu dans ce couvent, elle l'aurait dit. Elle est si sincère sur tout, pourquoi écarterait-elle ce sujet ?

— Je l'ignore. Ian croit qu'après toutes ces années, elle l'a occulté de sa mémoire. Peut-être est-ce trop douloureux pour elle d'en parler.

— Mais nous devrions être capables de prouver que son histoire est vraie. Elle est devenue gouvernante. Certains membres de cette famille doivent être toujours en vie.

— Je pense que tu as raison. En revanche, elle a pu s'échapper de cet endroit pour commencer une nouvelle vie. Claire se demande si sœur Bernadette elle-même ne l'a pas aidée.

Marlie commença à faire les cent pas devant lui, soulevant des nuages de poussière.

— Je sais pourquoi tu m'as amenée ici. Tu veux en parler à Aileen. Tu veux que je traite le sujet dans le film.

— C'est important, Marlie. Oui, je voudrais que nous traitions le sujet. Nous devrions l'amener ici.

— Non ! s'écria Marlie, atterrée à cette idée. Non, non et non. C'est une vieille dame fragile. Tu ne peux pas lui faire ça. Tu ne peux pas la piéger de cette façon.

— Je n'ai pas l'intention de la piéger. Nous lui en parlerons d'abord. Mais j'ai envie de l'amener ici et de voir sa réaction. Pour l'entendre nous raconter son histoire sur place.

— Tu n'es même pas sûr qu'elle ait bien fréquenté cet endroit. Ce ne sont que des suppositions.

Dex fouilla dans la poche de sa veste et sortit une photocopie qu'il lui tendit.

— C'est un extrait du livre de sœur Bernadette sur les années où elle était nonne. Lis ça.

Marlie s'approcha de la fenêtre pour avoir plus de lumière. Dex attendit, sachant qu'elle allait avoir du mal à accepter la preuve de la théorie de Claire. Elle ne voulait même pas interroger Aileen sur une simple histoire d'amour... comment pourrait-elle aborder ce sujet avec elle ?

— Son nom n'est pas mentionné, murmura Marlie en levant les yeux du document.

— Bernadette voulait certainement protéger l'identité de la jeune fille. Mais son histoire et celle d'Aileen se recoupent, jusqu'à ce détail sur Jane Eyre.

— C'était peut-être le livre préféré de Bernadette ?

— Marlie, tu dois reconnaître que c'est au moins suffisant pour lui poser des questions. Elle peut refuser d'y répondre, mais nous devons le faire. C'est notre travail.

— Non.

Dex saisit sa main et l'attira vers lui.

— Si, tu le sais. Notre rôle est de trouver la vérité. C'est la raison pour laquelle on fait des documentaires. Nous documentons la réalité. Si je n'avais pas voulu en faire mon métier, je ferais des films à Hollywood et j'aurais la belle vie.

Il l'observa tandis qu'elle réfléchissait à ses propos. C'était toujours la partie la plus difficile de leur métier : être capable de prendre du recul tout en regardant la vérité se déplier face à la caméra, sans interférer. Dex avait vu beaucoup de choses tristes et terribles à travers la lentille de sa caméra, et il

avait eu bien souvent du mal à les mettre en perspective. Mais le monde avait besoin de les voir.

— Il... il faut que je sorte, déclara soudain Marlie.

Elle se dégagea de son étreinte et se précipita vers la porte. Le bruit de ses pas résonna de manière sinistre dans le bâtiment. Dex ne chercha pas à la retenir, sachant que rien ne pouvait la faire changer d'avis. Il n'avait jamais fait de compromis auparavant. Mais bon sang, jamais il n'avait imaginé se retrouver dans une telle situation.

Jusqu'où était-il prêt à aller pour défendre ce en quoi il croyait ? Ce besoin de montrer la vérité faisait partie intégrante de son métier. Il traversait tous les films qu'il avait tournés. Et aujourd'hui, Dex était prêt à remettre en question ses convictions pour garder la femme avec laquelle il s'entendait si bien sexuellement.

Il marmonna un juron. Si seulement les choses étaient aussi simples. Marlie n'était pas une aventure d'un soir, ni une femme qu'il se contenterait de fréquenter une semaine ou deux. Il avait des sentiments pour elle, des sentiments qui grandissaient un peu plus chaque jour. Seigneur, il s'en fallait de peu pour croire qu'il tombait amoureux d'elle.

Dans ce cas, qu'est-ce qui était le plus important ? Son éthique professionnelle ou le bonheur de Marlie ? Ce n'était pas un choix qu'il s'était imaginé devoir faire un jour. Une semaine plus tôt, choisir la femme lui aurait paru complètement saugrenu. Mais Marlie l'avait changé et Dex ne savait pas si c'était vraiment préférable pour lui.

* * *

Marlie se réveilla, au beau milieu de l'obscurité de la chambre. Son corps nu était enchevêtré entre les draps. Elle roula sur le dos à la recherche de Dex et de sa peau chaude, mais le côté de son lit était froid et vide.

Elle grogna doucement et enfouit son visage dans l'oreiller. Leurs rapports étaient tendus depuis leur retour de Cork, la veille. Pour détendre l'atmosphère, elle avait promis à Dex de réfléchir à sa proposition. Mais elle voyait bien ce que cela lui coûtait. Si Dex choisissait de mettre de côté ce qu'Aileen avait cherché à occulter, il serait contraint de faire des compromis pour elle.

Peut-être n'était-elle pas faite pour tout cela, songea Marlie. Peut-être avait-elle commis une erreur. Réaliser ce film sur la vie de son auteur favori avait été si simple jusqu'ici. Mais Dex lui avait prouvé que ce n'était pas un travail de dilettantes. Si elle voulait produire des documentaires de qualité, il fallait qu'elle fasse preuve d'intégrité et d'honnêteté.

Et pourtant, elle ne pouvait pas se résoudre à blesser Aileen. C'était une femme si douce, qui n'avait jamais fait de mal à personne. Elle avait diverti des millions de femmes avec ses histoires, et leur avait donné des héroïnes fortes et respectables. Personne ne saurait jamais qu'ils avaient oublié une

partie de sa vie dans le film. A son sens, protéger Aileen Quinn était l'attitude la plus éthique qui soit.

La veille, Marlie avait essayé de réduire la distance qu'il y avait entre Dex et elle grâce au sexe, mais son absence ce matin dans le lit en disait long sur son état d'esprit.

Marlie se redressa et balaya du regard la chambre, puis saisit un T-shirt de Dex posé au bout du lit et l'enfila. Il fallait qu'ils prennent une décision. Ils devaient interviewer Aileen le lendemain et s'ils voulaient lui poser des questions, il fallait le faire, et vite.

Elle trouva Dex assis devant la table du salon, vêtu uniquement de son boxer, un verre de whisky à la main. La vieille valise de sa grand-mère était ouverte à ses pieds. Claire la lui avait apportée la semaine dernière mais Dex l'avait laissée de côté tant leur emploi du temps était chargé.

Debout derrière lui, Marlie enlaça ses épaules et posa la tête contre la sienne.

— Que fais-tu là ?

— Je regarde quelques vieux souvenirs de ma grand-mère.

— Tu n'arrives pas à dormir ?

— Non. J'ai trop de choses qui me trottent dans la tête.

— Moi aussi, dit-elle en le contournant.

Puis elle se pencha vers lui pour déposer sur ses lèvres un tendre baiser.

— Je suis désolée, ajouta-t-elle.

— Il ne faut pas. Je pense que tu as raison. Nous devrions laisser tomber.

Marlie se recroquevilla sur les genoux de Dex.

— Et je pense que c'est toi qui as raison, protesta-t-elle. Il faut au moins qu'on lui pose la question. Si elle refuse et si elle s'en tient à sa première version, alors, nous laisserons tomber.

— Ma sœur en a parlé à Ian. Il pourrait peut-être commencer par aborder le sujet avec elle. Il l'a aidée à écrire son livre. Si elle accepte d'intégrer une partie de cette histoire dans son autobiographie, nous pourrions l'utiliser dans le film.

— Il la connaît beaucoup mieux que nous, approuva Marlie. Il travaille avec elle depuis presque un an.

Dex acquiesça.

— Il sera présent sur le tournage demain. On pourrait lui en parler à ce moment-là.

— D'accord, soupira Marlie. Tu vois, ce n'était pas si difficile. On a réussi à prendre une décision qui nous convient à tous les deux.

Dex passa les mains autour de sa taille.

— Je ne devrais pas être surpris de me disputer avec toi. Matt et moi avons l'habitude de nous quereller pour des questions ridicules. J'étais généralement celui qui adoptait des attitudes suicidaires, tandis que lui était plus... diplomate. Cela explique en partie pourquoi notre duo fonctionnait si bien.

— J'apprécie d'avoir des choses à apprendre de toi et je sais que parfois je ne semble pas très reconnaissante, mais je le suis. Et je t'écoute.

Dex passa les mains sous les jambes de Marlie pour la soulever. Puis il la porta dans la chambre à coucher et la posa sur le lit, avant de s'allonger sur le ventre à côté d'elle.

— Tu ne devrais pas céder, dit-il. J'ai besoin que tu sois fidèle à toi-même. Pour que notre collaboration fonctionne, c'est la seule solution.

— Même si tu n'es pas d'accord avec moi ?

— Surtout si je ne suis pas d'accord avec toi.

Marlie lui sourit.

— Parfait, cela me paraît raisonnable.

Dex roula sur le dos et l'entraîna avec lui.

— Scellons notre accord par un baiser.

— Oui, embrasse-moi, Dex, ordonna-t-elle, mais fais-le bien.

Avec un grognement de plaisir, il l'embrassa paresseusement. Il commença par mordiller sa lèvre inférieure jusqu'à ce qu'elle cède à ses assauts. La bouche de Dex avait un goût de whisky et, sous l'effet de son baiser, un flot de lave brûlante se déversa dans ses veines.

Son sexe devenu dur se pressait contre son ventre. Marlie se frotta contre lui jusqu'à ce qu'il gémissse. Elle aimait sentir son pouvoir sur lui, sa capacité à lui donner l'envie irrésistible de bouger en elle. Enhardie, elle déposa une traînée de baisers sur sa joue, puis descendit vers son épaule.

Mais elle en voulait plus. Elle continua lentement son exploration, tout en se servant de ses lèvres et de sa langue pour procurer mille frissons à son torse lisse. Lorsqu'elle s'attarda sur son mamelon, Dex gémit et essaya de se dégager.

Il finit par enfouir les doigts dans ses cheveux et lui dégagea le visage pour mieux la contempler tandis qu'elle poursuivait sa vertigineuse descente.

Lorsqu'elle atteignit la ceinture de son boxer, elle leva les yeux vers lui et lui sourit.

— Pourquoi s'encombrer de tout ça ? demanda-t-elle.

— Et toi, pourquoi t'encombrer d'un T-shirt ?

Marlie se redressa et fit passer le vêtement au-dessus de sa tête avant de s'en débarrasser. Il lui semblait si naturel d'être nue avec lui. Même si elle avait toujours été un peu complexée par son corps, avec Dex, elle n'avait pas ressenti la moindre gêne. Comme il était irlandais, il ne se faisait peut-être pas la même idée de la beauté que les Américains.

Elle savait que Dex aimait ses courbes et ses seins voluptueux. Et lorsqu'elle lisait son désir dans ses yeux, elle était prête à le croire. Avec lui, elle se sentait belle, et même ses imperfections ne semblaient pas le gêner. Peut-être était-ce le sentiment que l'on avait quand on était aimée ? songea-t-elle. Et peut-être que Dex était exactement le genre d'homme qu'il lui fallait.

Dex fit glisser son boxer le long de ses cuisses et l'envoya valser d'un coup de pied. Subjuguée par ses muscles, Marlie promena les doigts le long

de son torse jusqu'à son ventre, puis saisit à pleine main son sexe magnifiquement dressé. Bientôt, ses lèvres remplacèrent ses doigts et elle commença à lécher, sucer, dévorer sa verge.

Marlie ne s'était jamais sentie très à l'aise dans cette situation, ne sachant jamais quoi faire. Mais Dex et elle communiquaient librement lorsqu'ils faisaient l'amour. Contrairement aux autres hommes qu'elle avait connus, elle se sentait libre de lui dire exactement ce qu'elle aimait. Et il en faisait de même avec elle, l'encourageant lorsqu'elle découvrait une caresse particulièrement grisante.

Lentement, elle fit courir ses lèvres le long de son membre et le titilla du bout de la langue. Dex retint son souffle et joua avec ses cheveux. Puis, doucement, il tenta de l'arrêter mais Marlie préféra ignorer ses avertissements et continua de l'amener vers la jouissance. Comme il aimait le faire avec elle, elle l'amena aussi près que possible de l'orgasme, puis le laissa se détendre, sachant que son plaisir n'en serait que plus intense.

Lorsqu'elle sentit qu'il était à bout, elle déroula à la hâte un préservatif sur son sexe en veillant à ne pas trop l'exciter. Pendant tout ce temps, Dex la fixait d'un œil brillant de désir, dont l'éclat ne fit qu'augmenter lorsqu'elle entreprit de le chevaucher.

Des deux mains, il immobilisa ses hanches jusqu'à ce qu'il ait retrouvé un semblant de contrôle. Mais Marlie ne voulait pas attendre. Elle voulait qu'il laisse libre cours à son désir, qu'il lui manifeste son impatience au point de laisser son corps le trahir. Elle saisit ses épaules et enroula les jambes autour de sa taille.

Elle bougea à peine et se frotta doucement contre lui tandis qu'ils se perdaient dans un baiser sans fin. Et Dex s'abandonna, laissant échapper un gémissement de plaisir tandis que l'orgasme avait raison de lui et de sa volonté. Marlie sourit de bonheur, prit en coupe son visage et continua de l'embrasser.

Cet homme était devenu tellement important pour elle en si peu de temps. Elle avait du mal à croire qu'un tel bonheur puisse lui arriver, qu'elle ait pu trouver une personne qui la fasse se sentir à ce point vivante.

Même si elle savait que son séjour en Irlande allait bientôt toucher à sa fin, elle ne pouvait s'imaginer partir en laissant Dex derrière elle. Comment ferait-elle pour vivre sans lui ? Tous les hommes qu'elle rencontrerait risquaient de lui paraître sans saveur dorénavant. Allait-elle regretter leur aventure ?

Marlie était suffisamment pragmatique pour comprendre que toutes les relations sexuelles ne se terminaient pas en histoire d'amour. Mais elle avait envie de croire que cela était possible, surtout avec Dex.

Dex posa la pizza sur la table avant d'enlever sa veste.

— Voici le dîner, dit-il à Marlie. Tu vas adorer. C'est la meilleure pizza de Killarney. Et il a fallu que je conduise comme un fou pour arriver ici avant qu'elle refroidisse.

— Qu'elles soient froides ou chaudes, j'adore toujours les pizzas ! répondit Marlie en tirant sa chaise pour ouvrir la boîte.

Elle lui avait emprunté une vieille chemise qu'elle portait ouverte, ce qui offrait une vue plongeante sur son décolleté. Elle avait attaché ses cheveux en une queue-de-cheval souple et portait une paire de chaussettes en laine qui appartenait aussi à Dex.

— Je pense qu'elle est encore chaude.

— Je suis affamée.

Marlie ouvrit la boîte puis leva les yeux vers Dex.

— Ben... Il manque une part, constata-t-elle.

— J'avais très faim sur le chemin du retour. Essaie un peu de conduire sur vingt-cinq kilomètres avec l'odeur d'une pizza pepperoni ! La pizza et toi sont les deux seules choses capables de me faire perdre le contrôle.

— Et tu me places au-dessus ou en dessous de la pizza ?

— Bien au-dessus, rétorqua Dex en allant chercher une bière dans le réfrigérateur.

Il but une longue gorgée et claqua la langue.

— Ah, une bonne Guinness pour terminer la journée en beauté, ajouta-t-il.

— Si on doit habiter ici, il vaudrait mieux faire quelques courses et préparer de temps en temps quelques repas, qu'en penses-tu ?

— Parce qu'on habite officiellement ici ? Si on devait passer toutes les nuits à dormir dans le même lit, on ferait mieux de déménager dans ta chambre d'hôtel. Là-bas, au moins, il y a un room service.

— Oui, mais les murs sont très minces et on ne pourrait pas faire autant de bruit qu'ici.

— Un point pour toi. Dès demain, on ira chercher tes affaires pour les rapporter ici. Et on investira l'argent ainsi économisé dans la production du film.

— En parlant de production, je crains qu'on ne soit pas prêts quand toute

la famille d'Aileen arrivera. Ils seront là dans deux semaines et il nous reste encore tant à faire. Je n'ai pas envie de leur donner l'impression de nous imposer ou de venir troubler leurs vacances. J'aimerais être aussi efficace que possible.

Dex mordit à pleines dents dans sa pizza.

— Ne t'inquiète pas pour ces interviews. On ne les utilisera pas toutes dans le film. Je veux juste m'assurer qu'on retourne à la laverie Magdalene. Tu as parlé avec Ian aujourd'hui ?

Marlie acquiesça.

— Il n'a pas encore trouvé le bon moment pour aborder le sujet. Il dit qu'il doit faire des recherches avec Claire. Je pense qu'il a peur qu'Aileen se sente accusée de nous avoir caché quelque chose.

— Il est peut-être trop proche d'elle pour le faire. Tu es mieux placée pour lui en toucher un mot, dans le fond... Marlie approuva en mangeant à son tour.

— Je dois voir Claire et Ian demain pendant que tu filmeras l'extérieur de la maison. On prendra une décision à ce moment-là.

Dex lui sourit.

— C'est bien. Tu vois, tu commences à raisonner en producteur.

— J'ai un très bon professeur.

Puis elle gémit de bonheur en savourant sa pizza.

— Elle est vraiment bonne, ajouta-t-elle.

Dex vint s'asseoir en face d'elle et elle bondit de sa chaise.

— Moi aussi, j'ai envie d'une bière.

En traversant la cuisine, elle trébucha sur la valise que Dex avait posée près de la table une semaine plus tôt.

Elle poussa un juron et sautilla sur un pied en se massant les orteils.

— Pourquoi cette valise est-elle encore là ? J'ai trébuché deux fois dessus.

Elle la souleva.

— Où peut-on la mettre et pourquoi as-tu demandé à Claire de te l'amener ?

— Comme ça, dit-il. Une idée stupide m'a traversé l'esprit.

Marlie revint s'asseoir, une bière à la main.

— Laquelle ?

— Lorsque tu m'as montré cette photo de Conal, elle m'a paru familière. Quand j'étais jeune, ma grand-mère avait l'habitude de s'asseoir dans cette chaise, là-bas, avec cette valise sur les genoux, et elle regardait ces vieilles photos. Il me semble avoir vu cette photo de Conal parmi elles.

Dex rit doucement.

— Maintenant que je m'entends le dire, cette idée me paraît ridicule.

— Non, répondit Marlie en posant sa bière.

Elle souleva la valise et la posa au bout de la table. Puis elle ouvrit les fermoirs. Elle découvrit une multitude de photos, vieilles et jaunies par le temps. Certaines étaient imprimées dans des tons sépia. D'autres, prises

pendant des vacances ou des anniversaires dont Dex se souvenait encore, étaient plus récentes.

— Il faudrait qu'on les regarde toutes, suggéra Marlie.

— Je suis certain que j'ai vu sur une photo un homme qui ressemblait à Conal. Un homme comme ça, en uniforme de l'armée britannique.

— Seigneur, ce serait incroyable que ta grand-mère ait connu Conal, non ? On doit s'en assurer. On a déjà vu des choses encore plus étranges se produire.

— Je t'en prie, répondit Dex. Pendant que tu regardes, je vais continuer à faire un sort à cette pizza.

Marlie avala une gorgée de bière et commença à parcourir les photos. Mais elle s'arrêtait chaque fois qu'elle découvrait un portrait de Dex.

Assis à côté d'elle, il s'esclaffa de revoir son corps long et maigre, et ses cheveux en bataille. Il y avait des photos de ses parents quand ils étaient jeunes, et de sa grand-mère enfant. Bien qu'il n'ait jamais connu son grand-père Kennedy, Dex le reconnut sur les clichés.

Une à une, ils examinèrent chaque photographie de la valise, mais aucune ne ressemblait à celle de Conal.

— Il y en a d'autres ? demanda Marlie après les avoir remises dans la valise.

— Oui, mais tu as encore du travail. Je vais les mettre de côté et nous continuerons à chercher un autre soir. Les affaires de Nana n'iront pas bien loin.

— Tu as raison. J'essaie juste de trouver des prétextes pour ne pas travailler sur ce script. Je n'arrive pas à faire des coupes. Si je n'apprends pas maintenant, ce documentaire risque de durer quatre heures.

— D'accord, laisse-moi d'abord ranger tout ça. Ensuite, on reprendra le script.

Dex saisit la valise et alla la poser dans la chambre de sa grand-mère. Il alluma la lampe de chevet et balaya la pièce du regard. Les choses n'avaient pas beaucoup changé depuis la mort de Nana. Ses vêtements étaient toujours suspendus dans l'armoire. Tous ses trésors et ses souvenirs hantaient la pièce. Il saisit sa photo de mariage et contempla le visage de la jeune femme qui ressemblait tant à Claire.

Mais Dex ne parvenait pas à se sortir de l'esprit qu'il avait déjà vu cette photo de Conal. Et maintenant qu'ils avaient commencé à chercher, il n'avait pas envie de s'arrêter.

Remettant le cadre à sa place, il ouvrit la porte de l'armoire. Une étagère au-dessus des vêtements était garnie de boîtes à chaussures contenant des cartes de vœux et de vieilles lettres. Il posa la valise au sol et saisit un vieil album photo avant de l'ouvrir à la première page.

Son cœur faillit s'arrêter lorsqu'il reconnut le visage qu'il avait vu sur le cliché de Marlie. Il passa rapidement à la page suivante. Le même homme se tenait debout avec sa grand-mère, un bras autour de ses épaules. Chaque page contenait une nouvelle photo d'eux, et bientôt il découvrit le portrait de Conal

en uniforme.

— Seigneur, murmura Dex.

Il ne s'attendait pas à cela. Il avait déjà vu ce visage, et il avait gardé cette image dans un coin de sa mémoire.

Il sortit la photo de l'album et découvrit avec surprise au dos une inscription. « Pour Dee, avec tout mon amour. C. »

Dex déglutit péniblement en faisant les comptes dans sa tête. Son père était né en 1949, si bien que ses grands-parents avaient dû se marier avant cette date. Sa grand-mère était née en 1925. Elle devait avoir à peine vingt ans quand elle avait connu Conal.

Mais Conal était né avant Aileen. Il devait avoir trente ans pendant la guerre, et même plus.

— Tu fais quoi ? lança Marlie. Si tu ne te dépêches pas, je vais finir la pizza toute seule.

Dex rangea à la hâte l'album sur l'étagère. Il le regarderait plus tard, quand Marlie serait endormie. Son instinct le poussait à garder pour l'instant le secret. Il ne dirait rien non plus à Claire.

En revanche, il pouvait se confier à Ian. L'homme saurait quoi faire. Dex ferma la porte de l'armoire et éteignit la lumière, puis revint dans la salle à manger. Marlie était assise sur le coin de la table, son chemisier complètement déboutonné.

Aussitôt, Dex chassa de son esprit sa découverte et reporta son attention sur sa superbe associée.

— Tu fais quoi ? demanda-t-il.

— Je fais diversion, pour que tu ne voies pas que j'ai mangé toute seule la moitié de la pizza.

Elle fit glisser la chemise et dévoila sa poitrine nue.

— Regarde-moi.

Dex s'avança vers elle, saisit ses hanches et l'attira vers lui. Puis il caressa ses longues cuisses avant de pencher la tête vers la pointe rose de son sein.

— Je suis très très en colère pour la pizza, grogna-t-il.

— Que vas-tu faire ? demanda Marlie en renversant la tête en arrière.

Une fois le sein excité, il se tourna vers l'autre.

— Tu mérites une fessée.

— Vraiment ? Une fessée ? Je suis une vilaine fille, alors.

En un clin d'œil, Marlie se dégagea et courut se réfugier de l'autre côté de la table.

— Mais il faudra d'abord que tu m'attrapes ! le mit-elle au défi.

Dex courut autour de la table, mais elle fut plus rapide que lui et parvint à se tenir à bonne distance. Elle saisit au vol une autre part de pizza et la dévora tout en courant à travers la pièce en le narguant.

Se prêtant au jeu, Dex finit par la coincer près du canapé. Il enlaça sa taille et l'allongea sur lui parmi les coussins moelleux. Marlie maintint pour le narguer la part de pizza juste devant sa bouche. Au moment où il tenta de

mordre dedans, elle la retira et croqua dedans à pleines dents.

— Dis-moi ce que tu veux, le taquina-t-elle, et mets les formes.

— Au diable la pizza, répondit Dex en caressant le dos de Marlie. C'est toi que je veux.

Elle lui offrit une bouchée.

— Il vaut mieux que tu manges maintenant pour prendre des forces. J'ai l'intention de te garder éveillé tard ce soir.

Dex éclata de rire tandis qu'elle continuait de le nourrir. Jamais il n'aurait cru pouvoir être aussi heureux, mais plus il passait de temps avec Marlie, et mieux il se sentait. Bien sûr, ils s'étaient disputés, mais leurs différends étaient mineurs comparés à tous les moments agréables qu'ils passaient ensemble.

Il n'avait jamais songé à la fin de leur histoire, même s'il savait que Marlie devait rentrer aux Etats-Unis. Mais aujourd'hui, il ne pouvait pas imaginer la laisser partir. Il la voulait dans sa vie. Il avait besoin d'elle. Il n'était pas certain de pouvoir être heureux sans elle.

Ils avaient encore plusieurs semaines de tournage devant eux, et un mois ou plus pour le montage. Il était encore temps de voir venir. Mais il ne voulait pas perdre un seul instant avec elle. Chaque minute comptait.

* * *

Claire fouilla dans les documents de sa chemise avant d'en sortir un.

— Les voici, dit-elle en tendant à Marlie la pile de photos. Je lui ai demandé de les photographier avec quelques objets, puis juste sur un fond uni. Je pense que c'est plus réussi que des documents numérisés, tu ne trouves pas ?

Marlie observa les clichés d'Aileen proposés pour la couverture du livre.

— Ils sont très beaux, dit-elle.

— Merci. C'est Ian qui a trouvé le photographe. Il est génial.

— Le photographe ? Oui, n'est-ce pas ?

— Ian aussi, précisa Claire. Je parlais de lui, en fait.

Marlie leva les yeux vers la sœur de Dex et remarqua les belles couleurs qui teintaient ses joues. Elle en fut surprise, car Claire n'était pas le genre de femme à se sentir gênée.

— Il est vraiment adorable, approuva-t-elle. Dans le genre excentrique.

— Oui. Dire que j'ai toujours préféré les hommes de type joueur de rugby. Grand, musclé et un peu bête. Mais Ian est tellement sexy. Dès que je le vois, j'ai envie de lui arracher ses vêtements et de me jeter sur lui.

— Tu couches avec Ian Stephens ? s'étonna Marlie.

— Ne dis rien à Dex. Il me tuerait. Je suis sérieuse.

Marlie se pencha vers elle.

— Je ne dirai rien.

— D'ailleurs, je n'ai rien contre le fait que Dex couche avec toi, et

n'essaie pas de prétendre le contraire. C'est écrit sur son visage. A son air béat, j' imagine que vous vous amusez comme des petits fous.

— C'est vrai, avoua Marlie.

Claire se boucha les oreilles.

— Je ne veux aucun détail. Mon frère jumeau et moi sommes très proches, mais pas à ce point.

Claire se servit un autre sandwich.

Sally leur avait préparé le déjeuner pendant qu'Aileen faisait une courte sieste. Marlie avait décidé de lui parler de la laverie Magdalene cet après-midi.

— On pourrait sortir dans un pub, Dex, toi et moi, proposa Claire. Et danser un peu.

— Dex m'a appris à danser, répondit Marlie.

Elle songea à cette soirée dans ce pub... et à tout ce qui s'était passé ensuite.

— Si Dex et toi venez, je peux peut-être inviter Ian à nous rejoindre. Il est un peu coincé et j'aimerais qu'il se détende. Je suis sûre qu'il s'amuserait beaucoup.

— Je ne sais pas ce que Dex a prévu ce week-end, mais je suis partante.

— Parfait, dit Claire en souriant. Je suis heureuse que Dex et toi soyez ensemble. Vous formez un joli couple.

C'était la première fois que Marlie songeait à Dex et à elle comme à un couple. Certes, ils étaient amants, amis et collègues, mais elle avait toujours eu le sentiment qu'ils étaient deux entités distinctes.

— Nous ne sommes pas vraiment un couple, dit Marlie. Enfin, pas comme tu l'entends. Nous sommes juste...

Elle ne trouva pas de mot pour décrire leur relation.

— Nous sommes ensemble, expliqua-t-elle.

— Ne le blesse pas, prévint Claire. Je ne suis pas sûre qu'il soit capable d'encaisser d'autres pertes dans sa vie pour le moment.

Marlie haussa les épaules.

— Je ne crois pas qu'il soit à la recherche d'une relation sérieuse. Une fois qu'il aura tourné ce film, il retournera à son ancienne vie, trouvera un nouveau partenaire, et poursuivra son chemin.

— Tu pourrais très bien être ce partenaire, suggéra Claire.

— Je ne suis qu'une débutante. Et je ne saurai pas comment produire le genre de documentaires qu'il rêve de réaliser. Je ne lui serai d'aucune aide pour combattre les barons de la drogue dans la jungle colombienne.

— Peut-être ne s'intéressera-t-il plus à ce genre de films si tu deviens sa partenaire.

Marlie perçut l'émotion dans le regard de Claire et elle comprit qu'elle s'inquiétait pour son frère. Elle n'avait jamais eu ce type de relation avec ses frères et sœurs. En réalité, elle se sentait même plus proche de Claire que d'aucune de ses sœurs.

— Peut-être pas.

— Je vois que vous êtes occupées à faire la causette, lança Dex en entrant soudain dans la véranda.

Puis il se laissa tomber dans un fauteuil.

— Ne lui raconte pas d'histoires honteuses de moi enfant, implora-t-il en regardant sa sœur. J'ai eu beaucoup de mal à l'impressionner.

— Ne t'inquiète pas, répondit Claire en se levant. Je préfère qu'elle passe un peu de temps avec nous. Et même beaucoup de temps, si tu veux mon avis.

Claire prit son assiette et sortit de la pièce. Marlie sourit à Dex puis lui tendit le plat garni de sandwiches au jambon.

— Alors, on pourra filmer les extérieurs ? demanda-t-elle.

— Non, pas aujourd'hui. Le temps se couvre. Demain peut-être.

— Claire aimerait que nous sortions ensemble ce soir. Avec Ian.

Dex fronça les sourcils en réfléchissant à sa proposition.

— Claire et Ian, ensemble ? Bon sang, ma sœur s'envoie en l'air avec Ian Stephens ?

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? On va juste dans un pub. Ta sœur a peut-être simplement envie de boire quelques pintes et de se détendre.

— Ne nie pas, ça se voit sur ton visage.

Marlie se tapota les joues.

— Tu ne vois rien du tout sur mon visage ! protesta-t-elle.

Elle saisit sa serviette en tissu et la tint devant elle, mais Dex la lui arracha des mains.

— On peut sortir ensemble si tu veux, déclara Dex, l'air sombre. En fait, j'ai hâte de pouvoir dire deux mots à Ian.

— Pourquoi, tu es fâché ? Attends, toi tu peux coucher avec moi, mais ta sœur n'aurait pas le droit d'en faire autant avec Ian ?

— C'est ma sœur. Et elle n'a pas eu de très bonnes expériences avec les hommes.

— Je suis aussi la sœur de quelqu'un, et aucun de mes frères n'est venu t'embêter. Même si je ne suis pas certaine qu'ils se seraient battus pour me défendre...

— C'est différent, murmura-t-il en mordant dans un sandwich.

— Ah oui ? Et pourquoi ?

Il la regarda fixement tout en mâchant, et Marlie attendit sa réponse. Au début, elle croyait qu'il n'y en avait pas, puis elle comprit qu'il avait une idée derrière la tête mais qu'il refusait de la formuler à voix haute.

— C'est toi qui me conseilles de toujours dire la vérité, dit-elle. J'attends ta réponse. Pourquoi est-ce que ce serait différent ?

Dex posa le sandwich et s'essuya les mains.

— Parce que ce n'est pas... Notre relation n'est pas qu'une question de sexe. Je ne te considère pas comme un simple corps.

— Je suis quoi, alors ?

— Tu es spéciale, avoua-t-il. Tu es différente des autres femmes que j'ai

connues.

Il prit un autre encas avant de se lever.

— Bon, on va parler à Aileen de la laverie cet après-midi. C'est le moment.

Marlie retint son souffle.

— Je sais, je suis prête.

Marlie le regarda s'éloigner, puis elle s'adossa contre son siège en réfléchissant à ce qu'il venait de lui dire. Ainsi, elle était différente. Spéciale même. Mais qu'entendait-il par là ?

Jusqu'à présent, elle n'avait pas vraiment réfléchi à définir leur relation, mais soudain la chose lui parut vitale. Quels étaient les sentiments de Dex pour elle ? Au-delà de leur attirance physique, envisageait-il un futur avec elle ? Et si c'était le cas, croyait-il que cela pourrait fonctionner ? Vivrait-elle en Irlande ou bien viendrait-il la rejoindre à Boston ?

Elle frotta les mains sur son visage en grognant. Il était tellement plus simple de ne pas penser à l'avenir. Le moment viendrait peut-être de prendre une décision sur leur relation, mais pourquoi s'en soucier maintenant ? Ils devaient d'abord terminer le film.

Marlie se leva pour retourner dans le hall. Aileen se trouvait déjà dans la bibliothèque, vêtue de la même robe que celle qu'elle portait pour toutes les interviews. Marlie passa rapidement en revue sa check-list pour s'assurer qu'elle portait bien les mêmes boucles d'oreilles et la même coiffure. Puis elle prit place dans son fauteuil.

Dex se tenait debout près de la caméra, et il n'avait pas encore allumé les lumières. Aileen le regarda d'un air interrogateur.

— Est-ce qu'on peut commencer ? demanda-t-elle.

— Bien sûr, mais..., intervint Marlie en prenant son courage à deux mains, nous devons vous parler de quelque chose. Au cours de nos recherches, nous avons fait des découvertes.

Si Aileen ne voulait pas en parler, il lui suffisait de le dire.

— Nous avons trouvé un livre écrit par une femme nommée sœur Bernadette. Elle parle d'une orpheline qu'elle a aidée, une orpheline qui est allée vivre au couvent Good Shepherd avant qu'on l'envoie travailler à la laverie Magdalene. Etait-ce vous, Aileen ? Avez-vous été envoyée à cet endroit ?

Les mains d'Aileen tremblaient lorsqu'elle les porta à ses lèvres. A cet instant, Marlie éprouva le désir de revenir en arrière, mais c'était impossible. Elle leva des yeux émus vers Dex qui haussa imperceptiblement les épaules.

Le temps sembla s'étirer pendant qu'Aileen fixait la fenêtre de la bibliothèque. Puis elle finit par prendre la parole.

— Le jour où j'ai fui de cet horrible endroit, j'ai promis de ne plus jamais le laisser hanter mon esprit. J'ai essayé d'effacer trois années de ma vie, et jusqu'à présent j'y étais arrivée. Même lorsque les scandales sur les laveries Magdalene ont fait les gros titres des journaux, je me suis convaincue qu'ils

ne me concernaient pas. Cela ne faisait plus partie de la personne que j'étais devenue. Mais peut-être est-il temps de parler de mon expérience.

Marlie fit signe à Dex d'allumer la caméra. Puis elle se leva rapidement pour allumer les lumières et, lorsque Dex hocha la tête, elle commença.

— Quand et pourquoi avez-vous été envoyée au couvent Good Shepherd ?

— J'avais seize ans, répondit Aileen d'une voix remarquablement claire et forte. Sœur Bernadette m'avait donné du papier pour que je puisse écrire autant que je le voulais. Elle m'apportait en cachette des romans d'amour de la bibliothèque, et lorsque l'une des sœurs plus âgées les découvrit en fouillant ma chambre, elle les lut et les déclara immoraux. Elles me demandèrent comment je me les étais procurés mais je refusai de le leur avouer. A cette époque, j'avais décidé de ne pas prendre le voile, mais je n'avais rien dit, de peur de perdre ma place à l'école. J'enseignais déjà aux plus jeunes et c'était le seul foyer que j'avais connu. En raison de plusieurs incidents, ils décidèrent de m'envoyer à la laverie du Good Shepherd et, pour la première fois de ma vie, je compris ce qu'était l'enfer sur terre.

* * *

Une musique forte et entraînante envahissait le pub. Dex, Marlie, Ian et Claire étaient allés dîner après avoir quitté Aileen. Ils avaient été surpris par la foule croissante venue écouter le groupe.

Dex se pencha sur le bar et saisit la main de Marlie pour l'embrasser.

— Ian et moi allons sortir prendre l'air. On sera de retour dans quelques minutes.

— On vous accompagne, si vous voulez.

— Non, restez ici. Vous, les filles, vous avez toujours le temps de papoter lorsque vous allez aux toilettes. Les hommes aussi ont besoin d'un peu de temps entre eux.

Marlie lui lança un regard entendu et lui sourit.

— Très bien, mais sois sage.

Dex tapota l'épaule d'Ian et l'entraîna avec lui vers la sortie.

Tandis qu'ils avançaient dans la nuit fraîche, Ian enfonça les mains dans les poches et lança à Dex un regard gêné.

— Ecoute, je sais pourquoi on est là, et je tiens à te rassurer. Mes intentions à l'égard de ta sœur sont tout à fait louables. C'est une femme merveilleuse et je crois que je suis amoureux d'elle.

Dex retint un cri de surprise.

— Comment ? Mais de quoi parles-tu ?

— Marlie ne t'a rien dit ? Mais pourtant, Claire... Oh ! et puis zut !

Ian tourna les talons et fit quelques pas devant l'entrée du pub en passant une main dans ses cheveux. Puis il s'arrêta brusquement pour faire demi-tour, l'air contrit.

— Je suis désolé, continua-t-il. Je croyais que tu savais que je voyais

Claire. Elle m'a dit que Marlie était au courant, et j'ai cru qu'elle t'en avait parlé.

— Bien sûr, je le sais. Tu couches avec ma sœur. Mais c'est l'autre aspect de votre relation qui m'inquiète.

— Comment cela ?

— Tu es amoureux de ma sœur ?

— Je sais que je ne suis pas vraiment son genre d'homme, mais nous nous entendons très bien et je la trouve charmante.

— Ma sœur, Claire, charmante ? s'étonna Dex. Ce qualificatif ne me semble pas du tout approprié. Mais comme dit toujours mon père, chacun finit par trouver chaussure à son pied.

Un sourire timide étira les lèvres d'Ian.

— Oui, bien sûr, et Claire est ma chaussure.

— C'est vrai, mais c'est aussi ma chaussure jumelle, alors attention... J'espère que tu ne vas pas lui briser le cœur.

— Je n'en ai nullement l'intention.

Ian se frotta les mains l'une contre l'autre tandis qu'un nuage de fumée sortait de sa bouche.

— On peut rentrer maintenant ?

— Non, j'aimerais encore te parler de quelque chose. On peut s'installer dans la voiture, si tu veux.

Ils descendirent la rue où était garé le 4x4. Ian se hissa sur le siège côté passager, laissant Dex se glisser derrière le volant. Puis Dex alluma le moteur et le chauffage avant de saisir sa sacoche sur le siège arrière. Il sortit le vieux album photo et le tendit à Ian.

— C'est quoi ? demanda-t-il.

Dex alluma le plafonnier.

— Ouvre-le.

Ian obéit et tint l'album au-dessus de la lumière. L'air perplexe, il tourna lentement les pages. En apercevant la photo de l'homme en tenu militaire, il s'interrompit.

— Bon sang, c'est lui ! C'est Conal Quinn. Où as-tu trouvé ça ?

— Dans un album appartenant à ma grand-mère.

— Dis-moi qu'elle est toujours en vie, murmura-t-il.

— Elle est morte il y a trois ans. Je veux que tu prennes cet album et que tu trouves ce que cela signifie. Et ne dis rien à Claire ou à Marlie. Tant que nous n'aurons rien trouvé, cela doit rester entre nous.

— Pourquoi tant de secrets ? demanda Ian.

— Mon père est né le 16 février 1949. Mes grands-parents se sont mariés le 8 septembre 1948. Si tu fais le calcul, cela veut dire que ma grand-mère était enceinte lorsqu'elle s'est mariée avec mon grand-père. Et si tu regardes cette première photo, elle date de juin 1948. Ma grand-mère et Conal Quinn étaient ensemble neuf mois avant la naissance de mon père.

— Ça alors, murmura Ian. Ce n'est pas une blague, j'espère ?

— Non.

— Si ton père est le fils de Conal, cela veut dire que...

— Oui, je sais. Et c'est la raison pour laquelle il ne faut rien dire tant qu'on n'est pas sûrs.

— Il y a un moyen simple de vérifier. Faire un test ADN. Nous avons contrôlé tous les héritiers pour s'assurer de leur identité. Je connais un laboratoire qui pourra s'en charger.

— Parfait, répondit Dex. Le plus tôt sera le mieux. Si je suis bien le petit-fils de Conal Quinn, cela risque d'affecter le film.

— Comment cela ?

— Je ne pourrais plus y associer mon nom, expliqua Dex. Je vais faire partie de l'histoire. Je vais passer de l'autre côté et le film risque de perdre toute sa crédibilité.

— Que vas-tu faire dans ce cas ?

— Je vais trouver quelqu'un d'autre pour le terminer. Et je suppose qu'il faudra que j'apparaisse dedans. Cela peut donner une tournure intéressante à l'histoire.

— C'est un euphémisme !

— En attendant, prends cet album et ne le montre pas à Claire.

— D'accord. Toi, essaie de voir ce que tu peux trouver de plus : des lettres, des cartes, n'importe quoi qui remonte à cette période de la vie de ta grand-mère.

— Ça risque d'être difficile, avec tout ce qu'il nous reste à faire pour le film, mais je vais essayer.

Dex éteignit le contact et ils descendirent tous les deux de la voiture. Il attendit qu'Ian rejoigne son propre véhicule pour y déposer l'album avant de revenir vers le pub. Marlie et Claire se trouvaient toujours au bar, mais deux jeunes hommes avaient pris place à côté d'elles.

Dex avança vers Marlie et déposa un baiser sur sa joue. Elle pivota et lui lança un sourire soulagé en le voyant à côté d'elle. Elle posa les mains sur ses joues.

— Tu es tout froid !

— Viens me réchauffer. Allez, viens danser.

Sans attendre sa réponse, il prit sa main et l'entraîna sur la piste de danse bondée. Mais juste à ce moment-là, l'air enjoué que jouait le groupe prit fin, bientôt remplacé par un slow langoureux. Dex serra Marlie dans ses bras et pressa sa main contre son torse.

Il éprouvait tant de plaisir à la sentir contre lui, à percevoir la chaleur de son corps, à humer son parfum. Elle était devenue si importante dans sa vie. Tout avait changé si rapidement et si radicalement depuis qu'il l'avait rencontrée.

Et aujourd'hui, tout pouvait de nouveau basculer. Si ce qu'il soupçonnait s'avérait, il allait hériter d'une somme d'argent considérable.

Il n'arrivait même pas à le croire. Bon sang, s'il avait voulu devenir riche,

il se serait installé à Hollywood. Il avait toujours pensé d'abord à son travail. Mais avec une somme pareille, il pourrait financer son propre film. Ou bien décider de passer quelques années sur une île pour parfaire son bronzage.

— Claire, murmura-t-il.

Elle aussi allait hériter. Ainsi que son père. Cela pouvait changer leur vie à tous...

Marlie s'écarta brusquement.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

— Rien, répondit Dex.

Il lui sourit et effleura ses lèvres. Tout n'était peut-être qu'une coïncidence. Mais il ne pouvait pas y réfléchir maintenant. Il fallait qu'il se concentre sur Marlie et sur le film qu'ils réalisaient ensemble. C'était plus important que n'importe quel hypothétique héritage.

Pourtant, il avait beau essayer de ne plus y penser, en son for intérieur, Dex savait que sa théorie était la bonne. Son père n'était pas un Kennedy mais un Quinn. Et lui aussi. Lorsqu'il se trouverait face à face avec tous les Quinn enfin réunis, il rencontrerait sa nouvelle famille.

Lorsque la chanson prit fin, Dex resta debout sur la piste, main dans la main avec Marlie.

— Tu es sûr que tout va bien ? demanda-t-elle en le dévisageant d'un drôle d'air.

— Non. Partons, si tu veux bien. J'ai envie de rentrer à la maison et de me rouler entre les draps avec toi.

Ils retournèrent au bar où ils prirent congé de Claire et d'Ian. Une fois à l'extérieur, Dex passa une main autour des épaules de Marlie et l'attira vers lui.

— Tu veux que je conduise ? proposa-t-elle.

— Non, je suis parfaitement sobre.

— En effet, tu n'as bu qu'une pinte après le dîner.

— Je voulais garder les idées claires.

— De quoi avez-vous parlé avec Ian ? demanda-t-elle.

— Il m'a confirmé que Claire et lui couchaient ensemble.

— Eh bien, même s'ils couchent ensemble, tu ne peux rien y faire.

— Je ne sais pas très bien ce que ça me fait de le savoir.

— Pareil pour Claire à propos de nous deux. Mais elle est heureuse de te voir heureux.

— Vraiment ? répondit-il, l'air dubitatif.

Marlie éclata de rire.

— Allons. J'ai très envie de rentrer à la maison, et de me rouler nue entre les draps avec toi. Nous avons une journée chargée demain, et plus tôt nous arriverons, mieux ce sera.

Dex lui tint la portière le temps qu'elle monte dans la voiture, puis il se pencha vers elle pour l'embrasser.

— Mais nous n'allons pas dormir en rentrant, n'est-ce pas ?

— Oh ! je suis sûre que tu vas trouver un moyen de me tenir éveillée.

— Je te fais confiance, pour ça, tu sais t'y prendre.

Elle le poussa gentiment du coude.

— C'est la chose la plus bizarre que tu m'aies jamais dite. C'est comme ça que tu séduisais les femmes avant de me rencontrer ?

— Non, et pourtant tu m'aimes encore, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, le taquina-t-elle en tapotant sa joue.

En fermant la portière, il réalisa ce qu'il venait de lui dire. Les mots étaient sortis tout seuls, sans qu'il réfléchisse. Car ce qu'il désirait par-dessus tout, c'était que Marlie partage ses sentiments. Au diable l'argent, le film, et tout ce qui avait autrefois de l'importance à ses yeux.

Marlie le rendait heureux. Elle était tout ce dont il avait besoin. Sans elle, il n'était que l'ancien Dex Kennedy. Avec elle, il se sentait prêt à tout.

— Etes-vous sûre que tout va bien ?

Marlie serra la main d'Aileen dans la sienne. Claire se tenait à droite de la vieille dame et Ian marchait devant elles pour s'assurer que le chemin était dégagé.

Ils avaient fait le trajet jusqu'à Cork au petit matin. Dex était parti plus tôt pour repérer les lieux. Comme le couvent n'était pas relié au réseau électrique, il se demandait s'il allait trouver une bonne source de lumière.

De son côté, Marlie était inquiète qu'un si long voyage, suivi d'une journée de tournage stressante soient trop éprouvants pour Aileen. Mais lorsqu'elle était arrivée chez la vieille dame de bonne heure ce matin, celle-ci l'attendait dans le hall d'entrée, habillée et prête à partir.

En arrivant au bout du chemin envahi par la végétation, Aileen marqua une pause et contempla la façade. Puis elle inspira profondément avant de pousser un long soupir.

— Je ne voulais plus revoir cet endroit, confia-t-elle.

Elle pressa une main sur son cœur, comme si elle luttait pour contenir ses émotions, et Marlie ravala ses propres larmes.

— Prenez votre temps, chuchota Marlie.

— Venez. Il vaut mieux combattre ses peurs, vous ne croyez pas ? Ce n'est rien d'autre qu'un vieux bâtiment. Les souvenirs qu'il contient ne peuvent plus m'atteindre maintenant.

Pendant l'heure qui suivit, ils filmèrent Aileen debout près d'une fenêtre cassée, avec les ruines de l'orphelinat en toile de fond. Elle s'exprima avec une honnêteté brutale et parla de ses souvenirs, de ses conditions de vie et de la manière dont elle avait été traitée.

Marlie ne pouvait s'empêcher d'éprouver de la compassion pour la vieille dame et pour tout ce qu'elle avait enduré. Elle avait du mal à croire qu'une enfant puisse survivre à ce qu'elle avait traversé et devenir une adulte intelligente et couronnée de succès.

Dex fut satisfait des images qu'ils avaient tournées et remercia Aileen pour sa patience et son honnêteté. Puis il sortit faire quelques pas avec la vieille dame pendant que Marlie commençait à ranger le matériel.

L'émotion que Marlie avait ressentie pendant l'interview d'Aileen ne la

quittait pas. Elle avança au milieu de la pièce et leva les yeux vers le plafond, puis ferma les paupières et laissa couler ses larmes. En entendant Dex approcher, elle essuya vivement ses joues et reprit son rangement.

— Les choses se sont mieux passées que prévu, déclara-t-il avec soulagement.

— Oui, répondit Marlie à voix basse.

— Je suis heureux que le temps soit de la partie.

— Hum.

Dex traversa la pièce pour l'aider à plier le pied d'un micro et elle partit vaquer à d'autres tâches. Mais Dex saisit fermement sa main et l'obligea à lui faire face.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien, répondit Marlie. J'ai juste eu une petite bouffée d'émotion en l'entendant parler de son enfance. Je sais, je sais, ajouta-t-elle en levant une main, je devrais rester objective, mais je n'en suis pas encore là.

Dex la prit dans ses bras et Marlie enfouit son visage dans sa chemise et pleura à chaudes larmes. Elle ne savait pas trop pourquoi elle pleurait. L'histoire d'Aileen était certes triste, mais l'écrivain avait survécu et avait connu un succès triomphal.

Dex caressa ses cheveux et lui murmura des mots de réconfort. Lorsqu'elle se sentit mieux, elle leva les yeux vers lui et lui sourit.

— Je suis désolée. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

— C'est une réaction naturelle. N'aie pas honte de tes sentiments, Marlie. Moi aussi, je me sens un peu sous le choc.

— Vraiment ?

— Oui, comment ne pas l'être ? C'est une femme merveilleuse.

Marlie approuva d'un signe de tête.

— J'ai commencé à penser à ma propre enfance, expliqua-t-elle. Je me plains beaucoup de ma famille, mais j'avais tout ce dont j'avais besoin et plus. A l'exception peut-être d'un amour inconditionnel. Mais j'étais en sécurité et bien nourrie, j'ai fréquenté des écoles privées avec des professeurs bienveillants. Je n'ai pas le droit de me plaindre. C'est égoïste de ma part.

— Non, c'est faux. Il n'y a rien de mal à vouloir être aimé. Les parents devraient toujours montrer à leurs enfants qu'ils les aiment.

Entre deux sanglots, Marlie essuya ses joues du bout des doigts.

— Mes parents craignaient que l'amour nous rende... mous. Ils croyaient qu'en nous retirant amour et affection, nous travaillerions plus dur pour gagner leur approbation.

A cette pensée, elle émit un rire d'autodérision.

— Tu sais, c'est un miracle que je ne sois pas plus détruite que ça. Un sacré miracle.

Puis elle éclata de rire. Que pouvait-elle faire d'autre ? Et c'était si bon de rire avec Dex.

— C'est une façon assez malsaine d'élever des enfants. Mes parents

n'étaient pas très présents, mais nous n'avons jamais douté de leur amour pour nous.

Marlie retourna ranger le matériel, le cœur un peu plus léger.

— Si jamais j'ai des enfants, je jure de leur dire que je les aime tous les jours. Et qu'ils sont parfaits comme ils sont.

Dex maintint une valise ouverte pour lui permettre de plier un réflecteur de lumière.

— Tu ferais une mère formidable, répondit Dex.

— Tu le penses vraiment ? Je n'y connais pas grand-chose en bébés. Je ne suis pas sûre de savoir comment m'y prendre. Ma mère ne voulait pas que nous ayons des poupées quand nous étions enfants. Nous n'avions que des jouets éducatifs. Nous aurions pu être tous remplacés par des robots qu'elle ne s'en serait pas aperçue.

— Tu as des neveux et des nièces ?

— Oui. Tous mes frères et sœurs ont deux enfants. Ils en auraient bien eu 2,5 pour respecter la moyenne nationale, mais ils ont beau être très intelligents, ils n'y sont pas parvenus. Je ne les vois jamais. Ils ont tous des vies très remplies et ma famille ne se réunit jamais, sauf à l'occasion des remises de prix, pour sourire devant les photographes. Ils n'aiment pas beaucoup les fêtes.

— Et Noël ?

— Tout le monde part en croisière. Mais j'ai le mal de mer, si bien que, d'habitude, je reste à la maison.

Son histoire lui parut soudain pitoyable, et elle ne voulait pas que Dex croie qu'elle cherchait à se faire plaindre. Elle avait depuis longtemps accepté l'idée que sa famille ne serait jamais « normale ». Mais cela ne l'empêchait pas de vouloir un jour passer Noël avec des gens qu'elle aimait et qui l'aimaient en retour.

— Ils sont comme ils sont, ajouta-t-elle. Et puis, ils ont le mérite d'être cohérents.

Dex la serra très fort dans ses bras.

— Allez, sortons d'ici. Je dois t'emmener quelque part.

— Si c'est encore un endroit triste, je préfère rester dans la voiture. Je ne pourrais pas supporter d'autres larmes pour aujourd'hui.

Dex posa son front contre le sien et caressa sa nuque.

— C'est sans doute l'un des endroits les plus gais de la planète. Je te le promets.

Il déposa un baiser sur le bout de son nez, puis effleura tendrement ses lèvres.

Marlie se sentit faiblir. Elle rêvait de s'effondrer dans ses bras et de se perdre dans l'oubli du sexe et du plaisir. Mais l'environnement n'était vraiment pas propice à ce genre d'ébats. Elle avait froid et ses doigts étaient tout engourdis.

Ils rassemblèrent aussi vite que possible le matériel et le transportèrent

jusqu'au 4x4. Dex fit un deuxième voyage pendant que Marlie essayait de se réchauffer dans la voiture. Elle ferma les yeux et sourit. Avant, elle avait été seule pour supporter ses blessures et ses déceptions. Comme il était agréable de se trouver en compagnie d'une personne compatissante et compréhensive ! Traverser des moments difficiles devenait alors beaucoup plus simple.

Dex posa sur le siège arrière le reste du matériel et ils partirent en longeant la rivière vers les rues étroites du centre-ville. Ils traversèrent ensuite le cours d'eau et s'engagèrent sur un rond-point. Marlie ignorait toujours où Dex l'emmenait.

— C'est ici, je crois, dit-il.

— J'espère qu'ils font de bonnes frites, répondit-elle en soupirant. Et qu'ils servent des alcools forts. La journée a été rude.

— Tu crois que c'est un pub ?

— Tu as dit que c'était l'endroit le plus gai au monde. Je suis certaine qu'il n'y a pas de parc d'attractions en Irlande. Où donc pourrais-tu bien m'emmener ?

— Attends un peu. On devrait bientôt la voir.

Il scruta la rue.

— Oui, ajouta-t-il. La voilà.

Dex s'arrêta devant une immense jardinerie remplie de sapins de Noël. Il trouva une place pour se garer puis contempla Marlie, le sourire aux lèvres.

— Ils ont même des Pères Noël, et ils ne sont pas ivres.

Marlie rit de bon cœur puis elle se pencha pour regarder par la fenêtre la débauche de lumières et de verdure.

— Et qu'est-ce qu'on fait ici ?

— On va acheter un sapin. Comme tu es là pour les fêtes, j'ai pensé que nous pourrions fêter Noël comme il se doit, avec tout ce qui va avec. Et ça commence par un sapin.

Folle de joie, Marlie jeta les bras autour du cou de Dex et le serra très fort contre elle.

— Tu es l'homme le plus adorable que je connaisse. Et tu vas encore me faire pleurer.

Dex caressa tendrement sa joue.

— Garde tes larmes, tu en auras besoin pour plus tard. Ma sœur dit que je deviens odieux au moment de choisir un arbre de Noël. Il doit être absolument parfait, et je peux rester une heure avant de me décider.

— C'est une épreuve que je suis capable de supporter.

Dex descendit de la voiture, et cette fois Marlie l'autorisa à lui tenir la porte. Elle profita de l'occasion pour l'embrasser de nouveau. Dex pressa son dos contre le flanc de la voiture et glissa les mains sous sa veste pour caresser sa peau chaude.

— Je me contenterai pour une fois d'un sapin un peu moins parfait, murmura-t-il contre ses lèvres. Surtout si ça me permet de te ramener à la maison plus vite pour te réchauffer.

Dex se gara devant le pub et regarda sa montre. Il avait quinze minutes devant lui avant que Marlie commence à s'inquiéter de son absence.

La veille, Ian l'avait appelé pour lui dire qu'il avait reçu les résultats préliminaires de son test ADN. Dex avait essayé d'en savoir plus mais Ian avait insisté pour le voir en chair et en os.

Marlie était occupée à décorer le sapin qu'ils avaient acheté. Dans le grenier se trouvait tout un tas de décorations de Noël qui conviendraient à merveille. Il lui avait donc proposé d'aller chercher de quoi dîner au pub du village, puis il avait appelé Ian pour lui demander de le rejoindre.

Dex scruta l'intérieur du bar à la recherche d'Ian, mais voyant qu'il n'était pas encore arrivé, il se dépêcha de commander le repas, puis demanda au barman de lui servir une demi-pinte de bière.

Lorsque Ian se présenta quelques minutes plus tard, ils allèrent s'installer dans un coin tranquille du pub. L'homme posa un dossier sur la table devant lui et s'éclaircit la gorge.

— Tout d'abord, je dois te prévenir qu'il ne s'agit que des résultats préliminaires. Je n'aurai pas le rapport complet avant un mois. Toutefois...

— Je ne suis pas un Quinn, l'interrompit Dex.

Il sentit aussitôt un grand soulagement l'envahir. Car être un Quinn aurait considérablement compliqué les choses. Bien sûr, il aurait aimé recevoir cette manne financière, mais il était...

— Au contraire, tu es un Quinn, objecta Ian. Tous les indicateurs montrent que tu es le petit-fils de Conal Quinn et petit-neveu d'Aileen Quinn.

Dex contempla Ian, atterré par la nouvelle.

— Il doit y avoir une erreur. Quelles sont les chances qu'une telle chose se produise ?

— Elles sont ridiculement élevées. Mais pas astronomiques. L'Irlande est un petit pays. Presque tout le monde est apparenté. En revanche, il est étrange que tu aies été choisi pour réaliser le film sur la vie d'Aileen.

— Ce n'est plus le cas, murmura Dex.

— Tu ne vas pas continuer ? demanda Ian, l'air inquiet.

— Il faudra que quelqu'un d'autre s'en charge. Je ne peux plus le faire. C'est un documentaire, et si je deviens partie intégrante de l'histoire, je ne peux plus être objectif.

— Mais quelle importance ! Qui mieux que toi peut réaliser un film sur Aileen et sur ses héritiers ? Je me souviens que le prince Charles a réalisé un film sur la reine d'Angleterre.

— Et tout le monde savait qu'il ne pourrait pas dire l'entière vérité sur son histoire. Démissionner au moment où j'ai appris la vérité devrait suffire à sauver l'intégrité du film. Et j'ai à l'esprit un ami capable de le terminer. Il lui suffira de filmer les interviews prévues lors de la réunion de famille et de prendre quelques extérieurs dès que le temps le permettra. Nous allons

également recruter un monteur afin de pouvoir terminer dans les temps.

Dex inspira pour se calmer.

— Il va falloir que j'annonce la nouvelle à Marlie. Elle ne va pas être ravie de l'apprendre.

Ian lui tendit le dossier.

— J'ai fait d'autres recherches, Il semblerait que ta grand-mère était enceinte d'au moins trois mois quand elle a épousé ton grand-père. Elle était au courant. En revanche, j'ignore si Marcus Kennedy le savait. Il a pu vivre toute sa vie en croyant que l'enfant était le sien. Nous ne le saurons jamais. Dès que le test ADN sera complet, j'aurais la preuve dont j'ai besoin pour faire de toi officiellement un Quinn.

Ian se leva et tendit la main à Dex.

— J'espère que tu vas changer d'avis concernant la fin du film.

Puis il se dirigea vers la porte avant de s'arrêter et de rebrousser chemin.

— Au fait, ajouta-t-il, je vais demander à ta sœur de m'épouser la veille de Noël. J'ai acheté une bague et je voudrais demander sa main à votre père. Mais comme tu es son jumeau, je suppose qu'il faut aussi que j'obtienne ta bénédiction.

— Cela fait à peine trois semaines que tu la connais !

— En réalité, je suis en contact avec elle depuis un peu plus, à l'époque où j'essayais d'entrer en contact avec toi. Cela fait donc six semaines. Je suis conscient que ce n'est pas très long, mais quand tu as le sentiment d'avoir trouvé la bonne personne, il est inutile de perdre du temps.

Ian garda le silence jusqu'à ce que Dex comprenne qu'il attendait une réponse.

— C'est bon, lâcha-t-il enfin. Je ne suis pas sûr qu'elle dira oui, mais tant que tu n'auras pas essayé...

L'homme sourit prudemment et acquiesça.

— Parfait. A très bientôt.

Lorsque Dex termina sa bière, le repas était prêt. Il paya le barman et sortit du pub. Tout autre homme aurait sauté de joie à l'idée de recevoir une telle somme d'argent mais son esprit n'était pas à la fête. Dex pensait plutôt à la manière dont cette nouvelle allait affecter sa relation avec Marlie. Le documentaire avait été le ciment qui les avait rapprochés. Sans lui, ils allaient être contraints de définir ce qu'ils ressentaient l'un pour l'autre.

Mais Dex connaissait exactement la nature de ses sentiments pour Marlie. Depuis plusieurs jours, il avait clairement compris qu'il était amoureux d'elle. Elle l'avait aidé à sortir de l'ombre pour entrer de nouveau dans la lumière. Néanmoins, il savait aussi que pour avoir un avenir avec elle, il fallait qu'il change radicalement sa façon d'être. Il ne pouvait pas aimer Marlie et reprendre son ancien travail.

Sur le chemin du retour, il tourna et retourna la question dans sa tête pour trouver une façon de concilier les deux choses. C'était ce que Matt disait toujours : il était impossible de tout avoir. Il fallait faire des compromis. Il

pouvait toujours être cinéaste mais réaliser des films différents. Des films sur les écrivains célèbres, par exemple.

Dex entra dans le cottage et huma la délicieuse odeur de sapin qui régnait dans le salon. Marlie avait fini de décorer l'arbre. Elle avait éteint les lumières et allumé quelques bougies pour créer une ambiance plus chaleureuse. La radio diffusait un chant de Noël. En entendant le bruit de la porte, elle leva les yeux du canapé.

— Salut ! lança-t-elle d'un air enjoué.

Puis elle s'agenouilla, une main posée sur le dossier du fauteuil et regarda le sapin.

— Qu'en penses-tu ?

— Il est magnifique, dit-il en soutenant son regard.

— J'ai gardé l'étoile du berger pour toi. Après manger, on pourra allumer les lumières du sapin ensemble.

Dex ôta sa veste et posa la boîte contenant le repas sur le canapé.

— Tu peux mettre ça dans des assiettes si tu veux. Je vais nous chercher quelque chose à boire.

— J'ai déjà débouché du vin, précisa Marlie en désignant la bouteille à ses pieds. Prends un verre pour toi et des assiettes.

Lorsqu'il s'assit à côté d'elle, elle lui tendit un plat qu'elle remplit de ragoût accompagné d'une tranche de pain complet.

Dex l'observa en silence. Elle paraissait heureuse ici avec lui, comme si elle avait trouvé un lieu où elle se sentait bien. Que dirait-elle s'il lui demandait de rester pour toujours ? Accepterait-elle ou pensait-elle déjà à rentrer chez elle ?

— J'ai eu une idée à propos du script, dit-elle en plongeant sa fourchette dans le ragoût. Et si nous prenions quelques extraits des livres d'Aileen pour les insérer dans le scénario ? Je me souviens que beaucoup d'éléments étaient basés sur sa vie. Cela donnerait au spectateur une idée de qui elle est en tant qu'écrivain.

— C'est une excellente idée.

— Vraiment ? Je n'étais pas sûre que tu l'approuves. J'avais peur que cela ralentisse le rythme du film. Mais là encore, tout dépend de ce que nous montrerons à l'écran. Et... peut-être pourrions-nous demander à Aileen de lire quelques extraits.

Dex posa son assiette sur l'accoudoir du canapé, puis il passa un bras autour des épaules de Marlie avant de l'attirer vers lui. Ses lèvres trouvèrent les siennes et il s'attarda longuement sur sa bouche.

— Tu joues les tentateurs ? demanda Marlie avec un sourire espiègle.

— Non, murmura-t-il. Je voulais juste savourer mon dessert avant le plat de résistance.

— Tu sais, répondit-elle en soupirant, nous devons commencer à penser au montage. La semaine prochaine, nous aurons terminé le tournage. Et j'espérais pouvoir présenter une petite bande-annonce à ma société, histoire

qu'elle se rende compte de ce que nous faisons.

— Ça peut se faire. Je connais quelqu'un à Dublin qui fait beaucoup de montages.

— Le résultat va être bon, répondit-elle en souriant.

— Oui.

Puis il fit une pause pour réfléchir à la question qu'il allait lui poser.

— Tu penses retourner quand à Boston ?

Elle parut surprise par la question et fronça les sourcils.

— Je n'ai pas encore fixé de date. Je pense que j'aimerais rester jusqu'à la fin du montage, si cela est possible.

Dex guetta sur ses traits des signes de regret ou de doute, mais Marlie semblait résignée à l'idée de partir bientôt. Il envisagea fugacement de lui parler de la nouvelle surprenante qu'il venait d'apprendre, mais cela pouvait attendre. Si son départ était pour bientôt, il voulait savourer cette nuit d'insouciance avec elle.

— On fait une bonne équipe, toi et moi, dit-il.

— Je le pense aussi, répondit-elle en se massant les tempes. Qui sait, nous travaillerons peut-être de nouveau ensemble, un jour.

Ils terminèrent de dîner et Dex mit d'autres briques de tourbe dans la cheminée avant de revenir vers Marlie.

— A quoi ressemble un Noël en Irlande ? demanda-t-elle en se pelotonnant contre lui.

— Eh bien, il y a un sapin. Et nous décorons la porte d'entrée avec une couronne. Nous portons aussi d'horribles pulls de Noël. Et puis on prépare des petits gâteaux.

— Un peu comme des cookies ?

— Oui, exactement, sauf qu'on les range dans une boîte en fer. Et puis nous lisons *Les Morts* de James Joyce, une version irlandaise du Grinch. Et vous, que faites-vous de particulier ?

— Eh bien, chez moi, nous ne parlions jamais du Père Noël parce que mes parents pensent qu'il est néfaste que les enfants croient en des créatures imaginaires et fantaisistes. Nous n'avions pas non plus de lapin de Pâques, de petite souris qui venait chercher nos dents de lait, de fantômes et de sorcières pour Halloween, ou de lutin le jour de la Saint-Patrick.

— Pas de lutin, soupira Dex en secouant exagérément la tête. Tu as vraiment eu une enfance horrible.

— Je sais, répondit Marlie. Nous recevions des cadeaux de nos parents à Noël, mais ils n'étaient jamais emballés, et toujours pratiques. Je me souviens qu'un jour j'ai reçu un stylo plume, un globe terrestre et un livre d'anatomie.

— Je suis sûr que tu vivras un plus beau Noël cette année. Allumons le sapin, proposa-t-il.

Marlie applaudit, l'air ravi, et descendit d'un bond du canapé. Puis elle prit Dex par la main et l'entraîna avec elle devant le sapin.

— L'étoile d'abord, dit-elle en la sortant de son emballage.

Dex la plaça en haut de l'arbre, puis il se pencha en avant pour trouver le câble qui alimentait la guirlande lumineuse. Lorsqu'il la brancha, l'arbre s'illumina de bleu, d'or, de rouge et de vert. Marlie affichait un sourire qui n'avait pas de prix. Il s'avança vers elle et enlaça sa taille.

— C'est magnifique, murmura-t-il.

— C'est vrai.

— Il existe une autre tradition irlandaise dont je ne t'ai pas parlé. C'est le butinage de Noël.

Elle lui lança un regard en coin.

— Vraiment ? Et ça consiste en quoi ?

— Eh bien, une fois le sapin allumé, on se débarrasse de tous ses vêtements et l'on se poursuit dans la pièce jusqu'à ce que l'un des deux soit pris. Ensuite, les deux partenaires se butinent avec passion.

Marlie mit la main sur l'ourlet de son T-shirt.

— D'accord.

Puis elle le passa au-dessus de sa tête, révélant ses seins ronds et nus. Elle fit ensuite glisser son bas de pyjama.

— A toi, maintenant.

Une fois Dex complètement nu, elle hocha la tête.

— Prêt ? demanda-t-elle.

— Prêt.

— Partez !

Elle cria lorsqu'il se jeta sur elle, mais elle réussit à l'esquiver. Marlie courut autour du canapé plusieurs fois tandis que Dex la talonnait de près. Mais lorsqu'elle bifurqua vers la chambre à coucher, elle se laissa tomber sur le lit. Dex l'écrasa sous son corps et la ceintura. Ils étaient hanche contre hanche.

— Je crois bien que tu m'as attrapée, murmura Marlie en levant les yeux vers lui.

Elle leva une jambe le long de sa cuisse et caressa son mollet de son pied nu.

— Le butinage peut commencer, ajouta-t-elle.

Dex commença à l'embrasser lentement. C'était exactement ce qu'il voulait, comprit-il. Il se fichait des sacrifices qu'il allait devoir faire. Il fallait coûte que coûte que Marlie soit présente à ses côtés à Noël, mais aussi à celui d'après, et à tous les autres jusqu'à la fin de ses jours.

* * *

Assise au bord du lit, Marlie souleva sa tasse de café fumant et l'approcha du nez de Dex. Quelques secondes plus tard, il ouvrit les yeux. Ses longues jambes musclées étaient enchevêtrées entre les draps. Il tira sur le tissu jusqu'à se dégager et s'assit.

— Quelle belle journée pour se réveiller, dit-il en passant une main dans

ses cheveux.

— Je me suis dit que tu apprécierais. J'ai acheté des gâteaux. Et j'ai aussi pris des œufs, des saucisses et du pain pour les toasts. Sans oublier le jus d'orange. Je vais préparer un petit déjeuner royal. Nous l'appellerons le petit déjeuner post-butinage.

— Ça me plaît, répondit Dex. Et une partie de la tradition pourrait consister à préparer ce petit déjeuner en petite tenue, qu'en dis-tu ?

— J'en dis que tu serais heureux de me voir tout le temps nue dans ce cottage.

Elle lui tendit un petit sac en papier.

— Mange ton gâteau, ordonna-t-elle.

Dex l'attrapa avant qu'elle puisse s'en aller et l'allongea sur le dos à côté de lui.

— Partage-le avec moi, proposa-t-il.

Il ouvrit le sac et coupa en deux parts égales la douceur avant de lui en tendre la moitié.

Marlie s'assit en tailleur en face de lui.

— Quel est ton programme de la journée ?

Voyant qu'il hésitait à répondre, elle comprit qu'il avait quelque chose de désagréable à lui dire. Elle avait appris à décrypter certains signaux, comme cette légère ride entre ses sourcils et ce demi-sourire qui précédait habituellement une invitation à faire les choses autrement que comme elle les avait prévues.

— Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? demanda-t-elle. Allez, crache le morceau. Qu'on se dispute vite, comme ça, je pourrai aller préparer le petit déjeuner après.

— Non, répondit Dex, ce n'est pas ça.

Puis il s'éclaircit la voix avant de prendre sa main.

— Hier, Ian m'a apporté des nouvelles. Je ne t'en ai pas parlé parce que je n'étais pas certain des résultats, mais maintenant, j'en suis sûr. Je t'ai dit avoir reconnu cette photo de Conal. Il s'avère que je l'avais déjà vue dans l'album de ma grand-mère. Elle a bien connu Conal Quinn.

Marlie étouffa un cri.

— Oh ! mon Dieu ! Et tu en as parlé à Ian ? Il a trouvé Conal ?

C'était incroyable. Ils avaient donc toutes les chances de trouver les descendants du frère d'Aileen quelques jours avant la réunion de famille !

— Ainsi, la boucle est bouclée, dit-elle. Mais pourquoi ne m'en as-tu pas parlé avant ?

— Conal a eu un fils. Un petit-fils et une petite-fille.

Dex fit une pause.

— Marlie, le fils de Conal Quinn, c'est mon père.

Au début, elle crut avoir mal entendu. Son père ? C'était insensé. Comment son père pouvait-il être le fils de...

— Je ne comprends pas, dit-elle, désorientée.

— Ma grand-mère est tombée enceinte de Conal Quinn, mais au lieu de l'épouser lui, elle s'est mariée avec Marcus Kennedy. Elle était enceinte de trois mois à l'époque. En fait, je suis la personne qu'Ian recherchait. Du moins, l'une d'elles. Mon père, Claire et moi sommes de la famille d'Aileen.

— Et tu es donc l'un de ses héritiers, murmura-t-elle, les yeux agrandis de surprise.

— Oui.

Marlie pouffa de rire.

— Tu imagines comme c'est étrange ? Quelles étaient les probabilités qu'une telle chose se produise ? Si je ne t'avais pas impliqué dans la réalisation du film, ou si Ian n'avait pas trouvé cette photo de Conal... Tu es sûr de ce que tu avances ?

— Nous avons fait un test ADN. Nous n'avons pas encore les résultats complets, c'est pourquoi nous n'avons rien dit à personne, ni à Claire ni à Aileen. S'il s'agit d'une erreur, je ne veux pas qu'ils soient déçus.

— Quand le sauras-tu ?

— Dans trois ou quatre semaines, sauf si nous découvrons d'autres preuves.

Dex croisa ses doigts avec ceux de Marlie.

— Il y a autre chose, dit-il, l'air grave.

— Quoi encore ?

— C'est sans doute la partie la plus difficile. Maintenant que j'entre dans l'histoire du film, je ne peux plus être réalisateur. Je ne peux plus être impliqué dedans.

Marlie fronça les sourcils et sonda son regard. Il plaisantait. Dex venait de découvrir qu'il allait hériter d'un million de dollars et il était prêt à cesser de travailler à la réalisation de leur film ? Pourtant, elle eut beau chercher, elle ne trouva aucune trace d'humour sur son visage.

— Tu vas partir ?

— Il le faut, Marlie. Je ne peux pas être à la fois derrière la caméra et personnage du film. Cela ruinerait la crédibilité du documentaire. J'ai déjà pris contact avec un ami qui pourra terminer le travail et t'aider à écrire le script. Tout va bien se passer. Ensuite, on pourra passer au montage.

— Non, tu ne peux pas partir, s'insurgea Marlie. Tout le monde sera là dans trois jours. Nous avons conclu un accord. Tu t'es engagé vis-à-vis de moi. Je n'y arriverai pas toute seule.

— Tout d'abord, j'ai pris un engagement envers ton film. Et tu peux y arriver. Tu n'as pas vraiment besoin de moi. Tu sais exactement ce que tu veux, et ce qui est nécessaire pour le film.

Marlie se leva et se dirigea vers le salon, le temps de digérer la nouvelle. Comment était-ce possible ? Ils devraient plutôt se réjouir de cette chance au lieu de s'inquiéter de cette question d'objectivité.

Elle s'assit sur le canapé et enfouit son visage entre ses mains. Cela changeait tout. Sans le nom de Dex associé au projet, comment allaient-ils

vendre le film ? Les distributeurs et les festivals allaient-ils être encore intéressés, ou bien valait-il mieux prévoir une sortie discrète en DVD ?

Marlie se leva. Continuer seule lui faisait peur, mais elle n'était pas prête à renoncer à ses rêves. De plus, ce n'était pas comme si Dex était prêt à travailler avec elle sur ses prochains films. Il allait bien falloir un jour ou l'autre qu'elle apprenne à les vendre de son côté. Elle commencerait par celui-ci.

— Tout va bien ?

Elle sentit la main de Dex sur son épaule et acquiesça.

— Oui, nous y arriverons. Ça ne sera pas aussi drôle, mais nous avons presque terminé. Il ne nous reste plus qu'à filmer les interviews pendant la réunion de famille et à enregistrer les voix off d'Aileen.

Elle prit la main de Dex.

— J'espère juste que tu seras là pour terminer le film avec moi.

Dex contourna le canapé et s'assit à côté d'elle.

— Ça va être un grand film, que je sois là pour le terminer ou non. Il est déjà bon. En plus, tu vas devoir aussi m'interviewer, maintenant.

— Et je te verrai le soir, n'est-ce pas ?

Dex serra ses doigts.

— Là aussi, il va falloir que ça change. Au moins jusqu'à la postproduction. Si tu veux, tu peux rester ici. J'irai m'installer chez Claire.

— Et ta sœur ? Elle travaille pour nous, enfin, pour moi.

— Elle a presque terminé les recherches. Et je pense que son esprit est occupé à tout autre chose. A Ian Stephens en particulier. Nous avons décidé de ne rien lui dire tant que nous n'avons pas reçu les résultats définitifs du test ADN. Il est donc important que tu gardes le secret.

Marlie s'assit lentement, commençant à mesurer toutes les conséquences de la nouvelle. Elle était devenue de plus en plus dépendante de Dex. Elle avait besoin de son avis, et de leur relation. Et maintenant, tout allait s'arrêter.

— C'est peut-être mieux comme ça, murmura-t-elle. Il va falloir que je rentre bientôt, et je vais avoir du mal à partir. Mettre un peu de distance entre nous n'est pas une si mauvaise idée.

Dex garda longtemps le silence. Marlie aurait aimé qu'il la contredise, qu'il lui dise que sa place était avec lui, en Irlande. Mais même s'il le lui demandait, elle savait qu'elle n'était pas prête à accepter une telle proposition. Elle devait d'abord rentrer à Boston pour vendre son film. Il fallait aussi qu'elle rembourse sa grand-mère. Elle pourrait alors réfléchir librement à son avenir.

— Que vas-tu faire de tout cet argent ? demanda-t-elle.

Dex haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Je vais peut-être l'investir dans ton prochain film...

Marlie émit un petit rire qui se termina en grognement. Puis elle se laissa tomber contre les coussins.

— Je vais retourner m'installer à l'hôtel de Killarney. Tu peux rester ici.

— Tu commenceras la postproduction à Noël. Nous passons toujours Noël ensemble, n'est-ce pas ? Et le jour de l'An aussi.

Marlie se pelotonna contre lui et enlaça sa taille.

— Comment vais-je faire sans toi ?

— Ça ne durera que deux semaines. Je suis sûr que tu vas survivre.

— Et Aileen ? Tu vas lui annoncer la nouvelle ?

— Pas tant que rien n'est sûr. Mais je vais passer un peu de temps à chercher dans les affaires de ma grand-mère d'autres preuves. Avec un peu de chance, nous pourrons lui parler avant la réunion de famille.

— Je pense qu'Aileen sera heureuse de t'accueillir dans la famille. C'est merveilleux pour elle d'avoir des parents en Irlande.

— Dire que je suis un Quinn. C'est étrange de découvrir que je ne suis pas vraiment un Kennedy.

Marlie déposa un baiser sur sa joue.

— Je vais préparer le petit déjeuner, et nous allons passer le reste de la journée au lit. Je me fiche de ne rien faire aujourd'hui. Si nous devons être séparés pendant les deux semaines à venir, il me faut de quoi alimenter mes fantasmes.

Dex l'embrassa et prit son visage en coupe.

— Je vais te manquer. Tu n'auras plus personne avec qui te disputer.

Il n'avait aucune idée de la profondeur de ses peurs et de son sentiment d'insécurité. Mais Marlie ne s'inquiétait pas seulement pour le film. Il y avait un lien spécial entre Dex et elle, et elle n'était pas prête à se dire que c'était la fin de leur relation.

— Claire risque de piquer une crise quand elle l'apprendra, dit-elle.

— Pas aussi grave que celle qu'elle va piquer quand Ian va la demander en mariage.

Surprise, Marlie s'écarta brusquement.

— Attends un peu. Quand l'as-tu appris ?

— Hier soir. Ian m'a demandé ma bénédiction. Je ne t'ai rien dit parce que je ne voulais pas que tu saches que nous nous étions vus. Je voulais d'abord réfléchir à la façon de t'annoncer la nouvelle.

— Tu es au courant de pleins de ragots intéressants, plaisanta-t-elle.

— Prépare le petit déjeuner et tu auras plus de détails.

Le cottage était plongé dans un silence que seuls le vent qui soufflait dehors et le craquement de la tourbe dans l'âtre venaient troubler. Dex alla dans la cuisine se servir une autre bière, puis retourna s'asseoir sur le canapé.

Le sol était jonché de cartons qu'il avait essayé de loger dans chaque espace libre du cottage. Avant ce jour, il n'avait pas réalisé à quel point sa grand-mère était sentimentale. Elle avait gardé des dessins que Claire et lui avaient réalisés quand ils étaient enfants. Elle avait gardé des cartes de vœux, des recettes de cuisine et des photos de ses magazines préférés. Mais il avait eu beau chercher toute la journée, il n'avait rien trouvé de plus sur Conal.

Il se sentait soulagé de pouvoir occuper ses pensées. Marlie était partie depuis deux jours. Elle avait terminé les prises avec son ami, le cinéaste Dan O'Meara. Dex avait également pris contact avec Flannery Carr pour le montage et avait fait le point avec Ian pour s'assurer que tout allait bien.

Son esprit revint aux derniers moments qu'ils avaient passés ensemble, juste avant qu'elle quitte le cottage. Elle ne l'avait pas fait de bon cœur, mais elle avait accepté de suivre ses conseils et de faire ce qu'il y avait de mieux pour le film. Mais maintenant qu'elle était partie, Dex avait de bonnes raisons de se dire qu'il s'était trompé.

Bon sang, il aurait pu terminer le tournage avec elle. Il aurait pu faire le travail et refuser que son nom apparaisse dans le film. Ils auraient continué ainsi. Il aurait pu la voir tous les jours. Et il n'aurait fait qu'enfreindre ses propres règles.

Dex consulta son téléphone. Marlie et lui ne s'étaient plus parlé depuis qu'elle était partie, même s'il avait toujours espéré qu'elle l'appelle. Il avait été tenté de lui envoyer un SMS, puis il avait compris qu'elle avait besoin de réussir seule.

Il avait beau caresser l'idée d'un avenir avec elle, il n'avait pas de certitude. Mais s'ils ne devaient pas continuer ensemble, il fallait qu'elle soit prête à tourner le dos à cette expérience pour réussir sa carrière.

Dex but une gorgée de bière et saisit une boîte entourée d'un ruban. Il tira sur le lien et découvrit des lettres. Puis il sortit le paquet de la boîte en retenant son souffle.

Saisissant une enveloppe qui portait au dos une adresse militaire, il

parcourut rapidement son contenu. La lettre avait été écrite par Conal.

Dans les heures qui suivirent, Dex lut toutes. Il y en avait près d'une centaine, triées par années. Six années en tout, de 1942 jusqu'à la fin du mois d'août 1948.

Cette correspondance mettait en évidence une histoire d'amour qui avait commencé par une rencontre fortuite entre Conal et Dierdre. Elle travaillait comme femme de chambre dans un hôtel de Cork et elle avait fait la connaissance de Conal un soir de bal. Ce fut le début d'une liaison clandestine. Conal était piégé dans un mariage malheureux, incapable de divorcer d'une femme qu'il n'aimait pas.

En lisant ces lettres, Dex prit des notes sur les éléments qu'il souhaitait rapporter à Ian. C'étaient toutes les preuves dont il avait besoin. Ils pourraient enfin parler à Aileen avant le grand dîner et les Kennedy pourraient alors rejoindre le clan des Quinn.

Marlie aurait des raisons de se réjouir, songea-t-il avec un sourire satisfait. Elle tenait la fin parfaite de son film, avec tous les descendants des quatre frères enfin réunis autour d'Aileen.

Soudain, ses pensées furent interrompues par le bruit de la porte d'entrée qui s'ouvrait. En entendant grincer les gonds, son cœur bondit dans sa poitrine. Il leva un œil plein d'espoir vers la porte, espérant y trouver Marlie, mais ce n'était que sa sœur.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle en claquant la porte derrière elle. Tu as démissionné ?

— Non, répondit Dex. Enfin, si, mais ce n'est pas ce que tu crois.

— C'est quoi tout ça ? dit-elle en désignant tout le désordre qui régnait dans la maison. Ce sont les affaires de Nana ?

— Assieds-toi. Tu veux boire quelque chose ?

— Non, répondit Claire à voix basse. Enfin, un whisky me ferait peut-être du bien. Vous vous êtes disputés, Marlie et toi ? Elle m'a dit que tu ne travaillais plus sur le film.

— En effet, ce n'est plus possible.

— Pourquoi ? Bon sang, Dex, pourquoi l'abandonnes-tu maintenant ?

— Parce que je vais finir *dans* le film. Et toi aussi, ainsi que papa, s'il peut venir pour Noël.

— Mais de quoi parles-tu ?

Il prit une profonde inspiration et expliqua dans les détails l'histoire à sa sœur. Pendant qu'il lui exposait les faits, elle l'écouta, les yeux écarquillés. Dex fut heureux de lui apprendre que ses soucis financiers allaient disparaître. Elle qui travaillait tellement dur, elle allait enfin bénéficier d'une sécurité financière.

Lorsqu'il eut terminé, Claire se leva, prit la bouteille de whisky et but directement au goulot.

— Seigneur, murmura-t-elle. Je ne sais pas quoi dire.

— Claire Kennedy, sans voix ? C'est nouveau, ça ! la taquina Dex.

Il saisit le whisky, avala une rasade à son tour puis rendit la bouteille à sa sœur.

— Qui aurait dit que les jumeaux Kennedy allaient devenir millionnaires ?

— Un million d'euros ?

— A peu près. Je ne suis pas sûr de tous les détails. Je ne voulais pas poser de questions avant d'être sûr de moi.

— Combien de temps peut-on vivre avec cette somme ? demanda-t-elle. Je n'aurai plus besoin d'enseigner. Je peux reprendre mes études et commencer à écrire un livre. Oh ! mon Dieu, je vais pouvoir voyager. Je vais pouvoir aller partout où j'ai toujours rêvé d'aller. Je peux même m'acheter un voyage vers une station spatiale si je veux.

— Depuis quand rêves-tu d'une station spatiale ?

— Je n'en ai jamais rêvé. Je me dis surtout que si j'en ai envie, je peux le faire, c'est tout.

— Je pourrais financer un film, ajouta Dex. Sur un sujet que j'ai toujours voulu explorer, ou que Marlie aurait envie de traiter.

Claire pivota pour lui faire face, la bouteille à la main.

— Tu es amoureux d'elle.

C'était plus une affirmation qu'une question. Et, face à la conviction de Claire, Dex se contenta d'acquiescer.

— Oui, c'est vrai. Nous sommes séparés depuis trois jours et je me sens anéanti. Je ne sais pas quoi faire. J'ai envie de l'appeler mais je ne veux pas m'exposer à un refus de sa part.

— Je comprends ce que tu ressens. Hier soir, Ian m'a demandé de l'épouser et j'ai dit oui.

Puis elle secoua la tête en grimaçant.

— Ne râle pas. Je sais que je ne le connais que depuis un mois, mais quand tu sais, tu sais. Tu vois ce que je veux dire ?

— Je croyais qu'il devait attendre Noël, commenta Dex.

— Il t'en a parlé ?

— Oui, il m'a demandé ma bénédiction.

— Oh ! Que c'est mignon ! soupira Claire. Il est tellement... adorable.

Elle enfouit son visage dans les mains.

— Je n'arrive pas à croire que je sois tombée amoureuse d'un gars qui repasse ses caleçons, gémit-elle.

Dex passa un bras autour des épaules de sa sœur.

— Maintenant que nous avons de l'argent, nous pouvons déménager à Hollywood et devenir beaux et séduisants.

— J'aime la vie que j'ai ici, protesta Claire. Que vas-tu faire pour Marlie ? Tu vas essayer de la convaincre de rester ?

— Je n'en sais rien. Je vais peut-être partir avec elle à Boston.

— Tu ne peux pas me laisser !

— Tu as Ian maintenant.

La réponse sembla apaiser Claire, qui posa la tête sur l'épaule de son

frère.

— La vie est étrange, tu ne trouves pas ?

— Plus qu'étrange, répondit-il.

Tout en finissant son whisky, Dex retourna dans sa tête la possibilité de quitter l'Irlande pour suivre Marlie à Boston. Il avait vécu dans le monde entier dans toutes sortes de conditions. Pourquoi était-il alors si difficile de faire ce choix ? Était-ce parce que, cette fois, il le faisait par amour et non pour son travail ?

Prendre des risques professionnels faisait partie de son métier, mais il n'avait jamais risqué son cœur. Pourtant, rien de bon n'était jamais arrivé dans sa vie sans une pointe de peur et d'appréhension. Avec Marlie, les choses ne seraient pas différentes, songea-t-il.

* * *

Marlie contempla son reflet dans le miroir, inquiète de voir cette mèche de cheveux qui refusait de tenir en place. S'il y avait bien un jour où sa coiffure se devait d'être impeccable, c'était aujourd'hui. Elle n'avait plus vu ou parlé à Dex depuis presque une semaine, et pendant ce laps de temps son univers entier avait changé.

Sans lui, elle devait trouver seule courage et confiance pour continuer. Ils avaient fini d'écrire le script et avaient commencé l'enregistrement des voix off. A présent, c'était elle qui prenait toutes les décisions, se servant de tout ce qu'elle avait appris pour trancher. Et elle avait beau être tentée de saisir son téléphone dix fois par jour, elle savait exactement ce qu'il aurait répondu à ses questions. C'était son film à elle, c'était elle le chef.

Elle étudia une dernière fois sa coiffure, prit une profonde inspiration puis sortit de la salle de bains. Ils étaient en train de filmer les entretiens avec les membres de la famille d'Aileen dans le château que la vieille dame avait loué pour l'occasion. Le lieu regorgeait de tableaux magnifiques, et offrait un cadre parfait pour le film.

Ils avaient passé une journée entière à enregistrer les témoignages des parents d'Aileen venus de l'étranger. Maintenant, ils devaient interviewer la branche de la famille irlandaise. Dex et Claire attendaient, prêts à répondre aux questions de Marlie. Elle lissa d'une main nerveuse sa jupe. Ses mains étaient moites. Elle ne voulait pas que Dex remarque à quel point elle était anxieuse de le revoir.

Elle avait l'impression qu'ils étaient séparés depuis une éternité. Le jour, elle arrivait à se passer de ses compétences professionnelles. Mais la nuit, il lui était impossible de remplacer ses incomparables talents d'amant. Le lit n'était plus un terrain d'aventure et d'expérimentation. Depuis leur séparation, elle se tournait et retournait toute la nuit, hantée par le souvenir des moments qu'ils avaient partagés.

Était-ce de l'amour, ce qu'elle ressentait ? En une seconde, elle était

capable de passer de moments d'euphorie extrême à la dépression la plus profonde. Elle ne s'attendait pas à éprouver une telle mélancolie. Elle se sentait si seule, si pathétique. La seule chose qui mettait du soleil dans sa vie était le souvenir des merveilleux moments qu'elle avait passés dans les bras de Dex.

— Marlie ?

Elle leva les yeux et découvrit Dan debout sur le seuil de la porte.

— Oui, répondit-elle, je suis prête.

— Je vais vous laisser tous les deux quelques minutes, dit-il en souriant.

— Tous les deux ? s'étonna-t-elle.

— Je pense qu'il serait bon de filmer Dex et Claire séparément au début, puis ensemble. Ian se charge de parler à Claire. Il te reste Dex.

— Très bien, répondit Marlie. Accorde-moi quelques minutes.

Dan passa devant elle et Marlie prit une profonde inspiration. Elle ne pouvait pas montrer à Dex à quel point il lui avait manqué. Pendant les heures qui allaient suivre, il fallait qu'elle agisse comme un observateur distant, une professionnelle capable de séparer le travail du plaisir.

Elle entra enfin dans la pièce où il se trouvait. Il était occupé à visionner les images des interviews sur le moniteur. Elle balaya du regard son dos musclé puis ses yeux se posèrent plus bas. Un long frisson parcourut son corps et elle retint son souffle.

Lorsqu'il se tourna vers elle, elle sentit son cœur manquer un battement.

— Tu m'as pris la main dans le sac, dit-il en souriant. Désolé.

— Non, tout va bien. Qu'en penses-tu ?

— Ce que je pense n'est pas très important. Qu'en penses-tu, toi ?

— Les interviews sont bonnes. Certaines vraiment très bonnes. Ce gars qui vient d'Australie, Logan, il est très drôle, et charmant. Et Jack, qui vit aux Etats-Unis, est très poli. Il passe très bien à l'écran. Et Rourke. D'où est-il déjà ? De Nouvelle-Ecosse. Il était très réservé, j'avais du mal à le faire parler. Et maintenant, c'est ton tour.

— Et celui de Claire ? Je ne sais pas où elle est.

— Elle est avec Ian. Je te prends seul d'abord.

— Me prendre ? répondit-il avec un sourire en coin. Parfait, je suis d'accord.

Marlie s'avança dans la pièce. Rien n'avait changé. Il était toujours l'homme charmant et taquin qu'elle avait appris à aimer.

— Tu m'as comprise.

— Evidemment. Je me demandais juste si tu te souvenais.

— Je me souviens, répondit-elle d'une voix hachée.

Il s'approcha d'elle et la fixa du regard.

— Tu m'as vraiment manqué, dit-il.

— Toi aussi, tu m'as manqué.

— Et en ce moment-même, je ne pense à rien d'autre qu'à t'embrasser.

— Moi aussi.

— Et à te toucher.

— Moi aussi.

Dex prit sa main et enlaça ses doigts. Puis il se ravisa et enfonça les mains dans ses poches.

— Désolé, tu dois te concentrer sur cette interview. Et pas sur... enfin, tu sais.

— Oui, répondit Marlie en tâchant de recouvrer son calme.

Elle ferma les yeux et inspira profondément.

— Tu devrais t’asseoir et te détendre un peu pendant que je vais chercher Dan, proposa-t-elle.

— Il va revenir. Je lui ai demandé de nous laisser un peu de temps. Ça se passe comment, alors ?

— Super. Nous avons commencé le montage. Et nous sommes allés à l’orphelinat Good Shepherd pour tourner d’autres scènes. Aileen souhaitait y retourner. Elle a décidé d’écrire un livre sur son expérience à la laverie Magdalene. Je rentre après-demain pour présenter le projet à de grandes chaînes publiques à New York. J’ai réussi à faire circuler des informations sur le film et tout le monde a hâte d’en savoir plus.

— C’est fantastique.

— Nous avons aussi un distributeur qui souhaite organiser une grande première dans une maison d’art de Dublin. En plus des festivals. Cela peut faire toute la différence. Le publiciste chez Back Bay travaille pour la promotion du film.

— On dirait que tout est sous contrôle, constata Dex.

Marlie sentit ses joues s’empourprer.

— Pas tout... manifestement.

Elle déglutit péniblement.

— Je sais que nous avons le projet de passer Noël ensemble, mais je ne suis pas certaine d’être de retour à temps. Si la chaîne nationale apprécie la bande-annonce, ils voudront certainement que je reste là-bas. Et comme Flannery ne sera pas disponible pour le montage entre Noël et le jour de l’An, il serait peut-être bon d’avancer le travail chez moi.

— Bien sûr, répondit Dex, je comprends.

Marlie essaya de lire dans ses pensées, mais son expression était impénétrable. Faisait-il semblant de ne pas être affecté, ou s’était-il résigné au fait que leur « avenir » ensemble touchait à sa fin ?

Elle prit place sur une chaise en face de lui.

— Vous avez déjà parlé à Aileen ? demanda-t-elle.

— Elle nous a invités, Claire et moi, à prendre le thé avec elle la semaine dernière.

— Elle vous a parlé de vos potentiels autres cousins ? Ian a suivi les traces de Conal en Nouvelle-Zélande. Sa première femme est morte, mais il s’est remarié et a eu deux autres enfants. Il y a de fortes chances que l’on trouve d’autres Quinn.

Ils se regardèrent fixement un long moment et Marlie chercha un autre sujet de conversation. Par le passé, elle n'avait jamais éprouvé de difficultés à lui parler, mais aujourd'hui ils peinaient à communiquer. Tout avait changé entre eux, et pas dans le bon sens.

— Ta cravate est de travers, dit-elle, gênée.

Dex l'ajusta mais comme ça n'allait toujours pas, elle se leva, se pencha vers lui et se concentra sur le nœud. Soudain, leurs regards se croisèrent, et l'espace d'un instant le monde s'arrêta de tourner. Marlie cessa de respirer. Ses lèvres étaient dangereusement proches des siennes. Si elle bougeait de quelques millimètres à peine, tout serait terminé. Tout redeviendrait comme avant.

Mais Dex détourna les yeux et Marlie comprit qu'il n'était pas prêt à abandonner. Il était bien décidé à maintenir avec elle des relations strictement professionnelles pour l'instant.

— Vous êtes prêts ?

Ils levèrent ensemble les yeux vers Dan et Marlie se raidit.

— Sa cravate était de travers, mais c'est réglé, dit-elle.

— Parfait. Laissez-moi ajuster l'éclairage. Ensuite, on s'y met.

Marlie regarda ses notes et tenta de maîtriser les battements désordonnés de son cœur. Une fois cette interview terminée, tout irait beaucoup mieux.

Heureusement, dès qu'elle commença à poser ses questions, son instinct prit le dessus et elle oublia sa gêne passée. Dex avait tourné tellement d'interviews qu'il anticipait presque ses questions, et il avait toujours une réponse rapide à lui proposer. L'interview dura bien plus longtemps que les autres, et lorsqu'elle aborda le dernier point Marlie était épuisée.

Elle n'eut pas eu une seule minute pour se reprendre ou pour penser à tout ce qui n'avait pas été dit. Dex la quitta pour laisser la place à Claire. Mais cette fois, Marlie avait l'impression d'interviewer une bonne amie. La jeune femme se montra drôle et intelligente, et ses réponses sur ce qu'elle prévoyait de faire avec son héritage étaient hautement irrévérencieuses.

— Parfait, conclut Marlie après une petite heure. Nous allons demander à Dex de revenir et nous...

— Il est parti, lâcha Claire.

— Parti ?

— Oui, il m'a demandé de te dire que tout était parfait et qu'il t'appellerait bientôt. Je pense qu'il craignait de te distraire.

Claire lui sourit d'un air compatissant.

— Le travail passe avant tout, avec lui. Je suis désolée.

— Non, répondit Marlie en digérant la nouvelle. Il a raison. J'ai un peu de mal à travailler quand il est là. Et nous n'avons pas vraiment besoin de vous interviewer ensemble.

Elle retourna s'asseoir sur sa chaise.

— Tout est si confus, continua-t-elle. Je suis complètement déboussolée. Tout était si limpide quand nous étions ensemble, mais peut-être que je n'ai

fait qu’imaginer à quel point c’était bien.

— Qu’est-ce que tu ressens pour lui, profondément ? demanda Claire.

— J’aimerais pouvoir le savoir. Je dois rentrer à Boston après-demain, et je suis presque heureuse de partir car cela mettra un océan entier entre nous. Je cesserai peut-être de penser tout le temps à l’appeler, ou à vouloir le voir...

— Je vais chercher quelque chose à boire, déclara Dan à voix basse.

Une fois seules, Claire se pencha vers Marlie et lui prit la main.

— Ce n’est pas moi qui vais te dire quoi faire. Je ne vais pas te donner de conseils. C’est entre Dex et toi que ça se passe. Mais si tu penses que tu l’aimes vraiment, je serai heureuse que tu fasses partie de sa vie... et de la mienne aussi.

— Merci, répondit Marlie, les larmes aux yeux.

Puis elle se leva rapidement.

— Je te laisse retourner près d’Ian. Et félicitations pour votre prochain mariage. Je suis très heureuse pour vous.

Marlie quitta précipitamment la pièce et partit se réfugier dans un coin tranquille pour laisser libre cours à ses émotions. Elle entra dans un petit salon près du hall d’entrée et eut à peine le temps de pousser la porte derrière elle qu’elle fondit en larmes.

C’était de la folie. Elle avait l’impression de ne plus contrôler sa vie... à cause d’un homme ! Non, ces hauts et ces bas émotionnels si ridicules ne pouvaient pas être de l’amour. Elle se sentait incapable de vivre ainsi. Il fallait que les choses rentrent dans l’ordre.

Elle essuya ses larmes du bout des doigts en étouffant un juron.

— Ça suffit, se morigéna-t-elle à voix basse. Ressaisis-toi !

— Tout va bien ?

Surprise, Marlie balaya la pièce du regard et découvrit Aileen assise dans un fauteuil près de la cheminée.

— Je suis désolée, je ne voulais pas vous déranger, s’excusa Marlie.

Aileen esquissa un geste de la main.

— Ne soyez pas stupide et venez-vous asseoir. Je suis venue ici trouver un moment de calme. Tout ce remue-ménage est un peu fatigant pour une dame de mon âge.

Marlie avança vers la cheminée et s’assit à côté d’Aileen.

— C’est une réunion de famille très réussie. Tout le monde est si heureux d’être avec vous.

— Je l’espère. Et j’espère aussi que ce n’est pas uniquement pour l’argent. Je n’essaie pas de m’acheter une famille. Je veux juste que l’argent que j’ai gagné si durement pendant toutes ces années serve à quelque chose. Je veux que quelqu’un se souvienne de moi quand je ne serai plus là. Au moins pendant quelque temps.

— Mais on se souviendra de vous, protesta Marlie. *Je* me souviendrai de vous. Je ne vous l’ai jamais dit, mais l’un de vos livres a changé ma vie. J’avais treize ans quand j’ai trouvé *The Days of Mary Larrimore* à la

bibliothèque de Boston. La bibliothécaire a failli ne pas me laisser l'emprunter sous prétexte qu'il ne convenait pas à une jeune fille de mon âge, mais cela a renforcé mon envie de le lire. Une fois rentrée chez moi, je l'ai commencé et je n'ai plus réussi à le lâcher. Je n'ai presque pas dormi pendant une semaine. L'héroïne avait mon âge au début du livre, et elle était seule au monde. C'était exactement mon sentiment, à l'époque. Et à la fin, elle triomphe. Depuis ce jour, j'ai su que je parviendrais toujours à m'en sortir. Qu'importe que ma famille ne me comprenne pas. Un jour, je savais que je trouverais la personne qui me conviendrait.

— Tout ça grâce à l'un de mes livres, murmura Aileen.

Marlie acquiesça en essuyant de nouveaux ses joues mouillées.

— Une histoire comme celle-ci peut changer la vie d'une personne.

— Et quelle est votre histoire, maintenant ? Pourquoi venez-vous ici pour cacher vos larmes, toute seule ?

— Je me sens un peu confuse et frustrée.

— Je suppose que c'est à cause de Dex ?

— Oui, hoqueta-t-elle.

— Laissez-moi vous donner un petit conseil. Vous pouvez le suivre ou non, c'est votre choix. Mais j'ai l'habitude de dire toujours ce que je pense. Les mots que vous craignez de prononcer sont d'ordinaire les plus importants.

Puis elle se leva lentement en agrippant sa canne.

— Je suis vieille, vous devriez m'écouter, conclut Aileen.

Elle quitta ensuite la pièce en riant doucement. Marlie resta seule avec ses pensées.

Le conseil était bon, mais aurait-elle le courage de le suivre ?

* * *

Assise dans la salle de conférences de Back Bay Productions, Marlie jouait nerveusement avec la télécommande du vidéoprojecteur. Tout le monde s'était rassemblé pour visionner la bande-annonce de dix minutes que Flannery Carr et elle avaient soigneusement montée dans le but de susciter l'enthousiasme. Et à la mine réjouie des spectateurs, le pari était tenu.

Lorsque le film toucha à sa fin, Marlie stoppa le vidéoprojecteur et alluma les lumières.

— C'est tout, dit-elle. Je sais que vous êtes déçu que le nom de Dex Kennedy ne figure pas dans le générique, mais maintenant, vous savez pourquoi.

— Non, je ne comprends pas pourquoi, répondit Kevin Mills.

Marlie se tourna vers son chef.

— Dex s'est fait un nom dans l'industrie du cinéma et il ne veut pas mettre en péril la réputation du film. Dès qu'il a su qu'il ferait partie de l'histoire, j'entends, comme personnage à part entière, il a ressenti la nécessité de ne plus en être le réalisateur. Mais comme vous pouvez le voir, il a laissé

son empreinte sur l'ensemble du film. J'ai beaucoup appris en travaillant avec lui.

Antonia Carson, responsable de la programmation pour la chaîne publique de la région de Boston prit ensuite la parole.

— Quand pouvons-nous espérer le diffuser ? demanda-t-elle.

— J'envisage de le projeter d'abord dans certaines salles de cinéma. Et, bien entendu, Ellie a déjà tâté le terrain pour le présenter à tous les principaux festivals. Il sera aussi disponible en VOD et DVD. Mais j'espère que vous pourrez le diffuser d'ici dix-huit mois.

— Et si vous n'obtenez pas de distribution dans les cinémas ? insista Antonia Carson.

— J'y veillerai, faites-moi confiance sur ce point, répondit Marlie. Nous avons déjà un distributeur spécialisé dans les films d'art et d'essai, et nous prévoyons de lancer le film en avant-première à Dublin dès qu'il sera prêt. Aileen Quinn a promis d'assister en personne à l'avant-première.

— Je pense que je parle en notre nom à tous quand je dis que nous attendons avec impatience de voir le film terminé, intervint Kevin.

— Nous sommes très intéressés, confirma Antonia. J'aimerais diffuser la bande-annonce lors de notre grande réunion en mars. Je suis certaine que la réponse sera favorable.

— Parfait, répondit Marlie, ravie.

Puis elle serra la main d'Antonia et prit congé du reste des participants tout en acceptant modestement leurs compliments et en s'efforçant de modérer son enthousiasme.

La réunion ne pouvait pas mieux se passer. Sauf que Dex n'était pas à ses côtés. En parlant du film, elle avait du mal à oublier sa contribution.

— Félicitations, Marlie, dit Kevin en s'approchant d'elle.

— Merci.

— Ce n'est pas fréquent qu'un producteur débutant nous offre quelque chose d'aussi bon.

— Je ne suis pas seule à avoir travaillé. J'ai été épaulée merveilleusement.

— Je sais que ce sont bientôt les fêtes, mais j'aimerais que vous rencontriez notre équipe marketing après Noël pour élaborer un plan. Si le film est vraiment terminé début février, nous devons rapidement passer à l'action.

— En fait, je repars en Irlande demain soir, répondit Marlie. Je dois finaliser le script et nous devons encore procéder au montage.

— Vous pourriez le faire ici, avec notre équipe.

— Non.

— Cela nous ferait économiser de l'argent, ça me paraît plus logique.

— Le film doit être monté en Irlande, par un monteur irlandais. C'est très important, et je ne conçois pas que les choses se passent différemment.

Kevin rit doucement.

— Je vois que vous savez ce que vous voulez... J'aime cette qualité chez

un producteur. Lorsque vous rentrerez, il faudra que ce soit officiel. Vous serez productrice chez Back Bay. Et nous aimerions que vous nous parliez de votre prochain projet.

Marlie s'attendait à être transportée de joie à cette nouvelle, mais bizarrement cela la laissait indifférente. Elle ne ressentait ni excitation ni fierté. Elle attendait depuis des années le moment d'acquérir ce titre et maintenant qu'il était à sa portée, il ne signifiait plus rien. C'était un titre, et rien de plus.

Dex lui avait appris que l'important était le travail lui-même, les gens qu'elle rencontrait, les histoires qu'elle racontait. Elle se fichait d'avoir un beau bureau chez Back Bay ou une augmentation de salaire. Tout ce qu'elle voulait, c'était réaliser de bons films. Et elle n'était pas certaine de vouloir le faire ici, à Boston.

— Nous en reparlerons à mon retour, répondit Marlie. Maintenant, veuillez m'excuser, mais j'ai rendez-vous avec ma mère et ma grand-mère pour déjeuner.

— S'il vous plaît, remerciez encore votre grand-mère pour son investissement dans le film. Je suis sûr qu'elle sera heureuse d'apprendre qu'elle avait raison d'avoir foi en vous.

— En effet, ma grand-mère a toujours souhaité que je puisse faire mes preuves dans le monde.

Marlie prit son sac et salua Kevin d'un signe de tête.

— Je vous tiendrai informé de la date à laquelle le film sera terminé.

Elle quitta à la hâte la salle de conférences et alla chercher son manteau et sa sacoche dans le petit box qui était autrefois son bureau. En le regardant maintenant, elle se demanda comment son monde avait pu être un jour aussi réduit.

Elle prit l'ascenseur, puis sortit du bâtiment. Elle monta dans un taxi pour se diriger vers le restaurant où elle avait rendez-vous. Elle avait déjà dix minutes de retard et sa mère détestait attendre. En revanche, sa grand-mère comprendrait que Marlie avait un travail important à faire pendant qu'elle était en ville.

En entrant dans le restaurant, elle aperçut les deux femmes assises à leur table habituelle. Sa mère était habillée en Chanel, un verre de Martini dry à la main. Sa grand-mère n'avait pas l'air plus doux. Simone Simpson Jenner était une femme impérieuse, mondaine, qui savait exercer le pouvoir qu'elle avait avec grâce et intelligence.

Elle avait de grandes attentes pour ses enfants et ses petits-enfants, et elle ne mâchait pas ses mots à l'heure d'exprimer sa déception. Un trait qu'elle avait transmis à la mère de Marlie.

— Bonjour, grand-mère, bonjour, mère, dit-elle en prenant place sur la chaise face à elles.

— Tu es en retard, c'est mon deuxième Martini, lâcha sèchement sa mère.

— Eh bien, c'est une bonne chose que je sois en retard. Il est beaucoup

plus facile de te parler après quelques verres.

— Ne sois pas impertinente, la réprimanda-t-elle.

Simone saisit ses lunettes dans son sac et les chaussa avant de regarder Marlie avec un regard espiègle.

— Qu'est-ce qui a changé en toi ? demanda-t-elle.

— Rien du tout, répliqua Marlie.

Puis elle fouilla dans la poche de son manteau et tendit à sa grand-mère le DVD promotionnel du film.

— C'est un aperçu de notre film. Je pense que tu vas l'aimer, grand-mère. Il se présente assez bien.

— Je vais donc rentrer dans mes frais ?

— Oui, je le pense.

— Tu sembles... heureuse.

— Je *suis* heureuse, répondit Marlie.

— Pourquoi ?

— Parce que tous mes rêves se réalisent.

— Tout ça pour un stupide film ? l'interrompit sa mère. Ce n'est pas comme si tu avais trouvé un remède contre le rhume, chose sur laquelle, je tiens à le préciser, est en train de travailler ton grand frère. Sais-tu qu'il vient d'obtenir une subvention de la National Science Foundation ? J'organise pour lui une petite réception le lendemain de Noël à la maison. Nous t'y attendons.

— Je ne pourrai pas venir, annonça Marlie d'une voix calme.

Soudain, l'approbation de sa famille ne voulait plus rien dire pour elle. Pas plus que celle de Kevin. Elle y était devenue... indifférente.

— Je retourne en Irlande, ajouta-t-elle.

— En Irlande ? Mais que vas-tu faire là-bas ?

— C'est là que j'ai passé ces deux derniers mois, continua-t-elle. J'étais occupée à tourner un documentaire. Celui que grand-mère a financé.

Sa mère balaya d'un geste de la main cette précision.

— Inutile de me donner plus de détails, Marlana. Tous tes frères et sœurs seront là. Il y aura un photographe.

— Mère, j'en ai assez des photos de famille. Pense à quel point il sera plus simple pour toi de ne pas avoir à expliquer aux uns et aux autres pourquoi je n'ai jamais fait d'études de médecine. Et il y a quelqu'un qui m'attend en Irlande, quelqu'un de très important pour moi.

— Qui peut être plus important pour toi que ta famille ? demanda Simone.

— Il s'appelle Dex, expliqua Marlie avec un sourire assuré. Et il est... formidable. Vous ne l'aimerez certainement pas, mère. Il est cinéaste, et j'espère que je vais encore avoir l'occasion de travailler avec lui.

— Est-ce une relation amoureuse ? demanda Simone, visiblement ravie.

— Oui, répondit simplement Marlie.

Sa mère prit son BlackBerry dans son sac.

— Dis-moi comment il s'appelle. Je vais faire des recherches sur lui.

— Non, je l'ai déjà fait, à ma manière, et il est très bien, répondit Marlie

en prenant le menu. Mais assez parlé de lui. J'ai faim. Je vais prendre une salade de homard. Et toi, grand-mère ?

Sa grand-mère esquissa un sourire en coin.

— Eh bien, je ne connais pas cet homme, mais l'Irlande semble t'avoir convaincue. Je ne t'ai jamais vue aussi sûre de toi. T'ai-je déjà dit que j'ai moi-même rêvé un jour de devenir photographe ? Jackie Bouvier et moi, nous travaillions en free-lance pour le même journal. Mais lorsque j'ai épousé ton grand-père, j'ai tout abandonné pour l'aider. Je suis heureuse que tu puisses réaliser tes rêves, Marlena.

Marlie couvrit la main de sa grand-mère de la sienne.

— Merci, dit-elle. J'ignorais que tu t'intéressais à la photographie.

— Moi aussi, ajouta la mère de Marlie en croisant les bras sur la poitrine.

— J'ai des albums photo chez moi, précisa Simone. J'avais ma propre chambre noire, j'avais du talent.

— J'aimerais beaucoup voir tes clichés, dit Marlie.

— Et j'aimerais te les montrer, renchérit Simone. Peut-être après le déjeuner ? Mais avant, nous devons faire un peu de shopping. Même en Irlande, je pense que ce manteau est démodé. Tu as besoin de quelque chose de mieux.

— C'est vrai, continua sa mère. Du cachemire conviendrait mieux à un producteur à succès.

Marlie sourit et, lorsque la serveuse vint prendre sa commande, elle demanda un Martini. Pour la première fois de sa vie, elle se sentait à l'aise avec sa famille, et surtout avec sa mère. Il fallait fêter cela.

* * *

Dex alluma le sapin de Noël, puis éteignit les autres lumières du cottage. Il resta debout à contempler l'explosion de couleurs, les boules luisantes et les décorations qui scintillaient joyeusement. Puis son esprit le ramena au jour où il l'avait décoré avec Marlie.

La jeune femme le hantait, comme un esprit qui refusait de partir. Il avait des souvenirs d'elle partout, et il n'avait rien fait pour les chasser. Il s'avança vers le feu de cheminée. Il était censé passer la veillée de Noël à Killarney avec Claire et Ian, mais il avait décidé au dernier moment de rester chez lui. Ce n'était pas le moment de gâcher les fêtes du jeune couple.

D'après ce qu'Ian lui avait dit, Marlie était toujours à Boston où elle devait rencontrer les responsables de sa société de production. Il avait espéré qu'elle le surprenne en revenant pour Noël, ou au moins en l'appelant, mais il était presque minuit et il était toujours sans nouvelles. Il était temps de se rendre à l'évidence que les sentiments de Marlie à son égard s'étaient radoucis.

Ce n'était pas une surprise. Leur liaison avait été stimulée par leur proximité géographique, mais maintenant qu'ils étaient séparés par plusieurs

milliers de kilomètres, la passion de Marlie à son égard ne semblait plus aussi vive.

Il se laissa tomber sur le canapé et renversa la tête en arrière. Combien de femmes avait-il quitté par le passé ? Des femmes agréables, avec des carrières et des vies intéressantes ? Il n'avait pas réfléchi à deux fois avant de leur tourner le dos, parce qu'il avait toujours poursuivi ses propres objectifs et satisfait ses propres besoins.

Mais maintenant qu'il se trouvait dans la peau de la personne quittée, il avait un aperçu de ce que l'on ressentait. Marlie avait fait son choix, et ce n'était pas lui qu'elle avait choisi. Il était temps de l'avaloir et de continuer son chemin.

Lorsque Dex entendit son téléphone portable sonner, il partit désespérément à sa recherche. Mais en regardant l'écran, il fut déçu de découvrir que c'était Claire qui l'appelait et non Marlie. Il décrocha.

— Allô ? Que veux-tu ?

— C'est le soir de Noël, imbécile, lança joyeusement Claire. Je voulais m'assurer que tu n'avais pas prévu de mettre ta tête dans le four ou de brancher un grille-pain dans ton bain. Les fêtes peuvent être l'enfer pour les personnes qui vivent un chagrin d'amour.

— Très drôle.

— Tu as eu des nouvelles ? demanda Claire.

— Non, et je crois que je n'en aurai pas. Elle aurait déjà dû m'appeler à cette heure.

— Je suis désolée. Je croyais vraiment que vous deux...

— Je te laisse retourner près d'Ian, dit-il. Je vais appeler maman et papa dans peu de temps. Ensuite, j'irai me coucher, et demain matin tout ira pour le mieux.

— Attends. On descend au village pour la messe de minuit. Tu ne veux pas nous accompagner ? Comme on le faisait autrefois avec Nana ? On se couvrira bien et on marchera jusqu'à l'église. Ensuite, on mangera quelque chose et on veillera tous ensemble. J'apporterai le repas et la boisson. Tu n'auras rien à faire.

— Claire, je ne suis pas...

— Je n'accepterai aucun refus, riposta-t-elle.

Dex se passa une main dans les cheveux et soupira doucement.

— D'accord, on se voit plus tard. Amène du whisky. Je n'en ai plus du tout.

Dex raccrocha puis retourna s'asseoir sur le canapé. Il avait une heure devant lui avant l'arrivée de Claire et d'Ian. Il trouverait certainement le moyen de passer le temps sans penser à Marlie.

Ses pensées le ramenèrent à Noël, un an plus tôt. Matt et lui avaient passé les fêtes dans un étrange petit hôtel de Belize. Ils se préparaient à leur voyage en Colombie et avaient décidé de prendre quelques semaines de repos pour se prélasser au soleil et faire de la planche à voile avant de s'enfoncer dans la

jungle.

Ils avaient passé la veillée de Noël sur la plage avant de s'asseoir à la terrasse d'un hôtel avec une bouteille de tequila et un bol de citrons frais. Dex se souvenait d'avoir pensé que la vie ne pouvait pas être plus belle qu'à ce moment. Tout était parfait.

Il avait tort. Sa vie était devenue encore meilleure, avant d'empirer pour redevenir belle. Grâce à Marlie. Sa mémoire était tellement pleine de souvenirs : de moments calmes après l'amour, de moments drôles lorsqu'ils se volaient des baisers tout en travaillant, et de moments sérieux lorsqu'il l'avait contemplée et compris ce qu'elle signifiait pour lui.

Dex poussa un juron en se frottant les yeux. Pourquoi toutes ses pensées, y compris lorsqu'il songeait à Matt, le ramenaient-elles à Marlie ? Était-il à ce point amoureux qu'il ne pouvait plus se concentrer sur rien d'autre ?

Il alluma la télé pour regarder un match de football américain. L'action sur le terrain suffit à le distraire un peu mais lorsqu'il entendit frapper à la porte, il sursauta. Finalement, il était soulagé que Claire et Ian soient venus plus tôt.

— J'espère que vous avez pensé au whisky, dit-il en ouvrant la porte. Parce que je suis d'humeur à...

Les mots moururent sur ses lèvres. Marlie se tenait debout sur le seuil de la porte. Elle portait un cadeau à l'emballage déchiré, une grosse valise à ses pieds.

— Sais-tu à quel point il est difficile de voyager une veille de Noël ? J'ai atterri à midi et il m'a fallu onze heures pour arriver jusqu'ici. Je suis partie de Boston hier après-midi, en passant par Montréal et Londres. Mais j'ai fini par arriver !

Elle lui tendit le cadeau.

— Joyeux Noël ! ajouta-t-elle.

Et sur ces mots, elle éclata en sanglots. Dex la fit entrer doucement dans le cottage et posa le paquet sur une chaise près de la porte. Il l'aida à ôter son manteau et la prit dans ses bras en serrant son corps contre lui.

— Je voulais que ce soit parfait, renifla-t-elle. Je voulais avoir l'air belle, te dire quelque chose de terriblement intelligent. Je me disais que tu me prendrais dans tes bras, que tu m'embrasserais et...

Dex leva son visage vers elle et coupa court à son discours par un baiser. Il sentit le goût salé des larmes mélangé à la fraîcheur d'un bonbon à la menthe, mais il s'en fichait. Elle était là. Elle était revenue et il n'était pas prêt à la laisser repartir.

— Enfin, murmura-t-il. Tout est bien, maintenant. Tu es très belle et je t'ai embrassée.

Elle pouffa au milieu de ses larmes et enfouit son visage contre son torse.

— J'ai une mine épouvantable et je dois très certainement sentir mauvais.

— Allez, viens t'asseoir, l'invita-t-il en l'entraînant vers le canapé.

Marlie lui obéit et Dex se pencha en avant pour retirer ses chaussures. Puis il s'assit à côté d'elle et la prit sur ses genoux pour l'embrasser de

nouveau.

— Pourquoi ne m'as-tu pas appelé ? demanda-t-il. J'aurais pu venir te chercher.

— Je voulais te faire la surprise.

— Pour une surprise, c'est une surprise. J'étais persuadé que je ne te reverrai plus jamais. Je ne m'attendais pas à te voir ce soir.

— Nous avons dit que nous passerions Noël ensemble, et je n'aurais raté ça pour rien au monde.

Dex caressa tendrement sa joue. Il avait oublié à quel point elle était belle. Même si ses traits étaient tirés par la fatigue et si ses yeux étaient mouillés par les larmes, aucune autre femme au monde n'était plus jolie à ses yeux.

— Nous l'avons dit, c'est vrai.

— Mais il y a un point que nous n'avons pas abordé, et je vais le faire maintenant. Je t'aime, Dex. Je ne suis pas sûre de tes sentiments pour moi, mais moi je t'aime, et c'est ce qui compte.

Elle fit une pause.

— Attends, reprit-elle. Ce que tu éprouves pour moi compte aussi, bien sûr. Mais quand bien même tu ne partagerais pas mes sentiments, ça ne m'empêchera pas de te le dire. Je t'aime. Je sais que nous ne nous connaissons pas depuis très longtemps, mais voilà, j'avais besoin que tu le saches.

Elle plongea son regard dans le sien.

— Et..., ajouta-t-elle, maintenant, il serait bon que tu me dises ce que tu ressens pour moi.

Dex prit le temps de savourer l'instant. Il était en train de le vivre, le moment le plus parfait de sa vie. Des années plus tard, il penserait à cet instant et se souviendrait du moindre détail : la façon dont ses cheveux tombaient sur son visage et la façon dont son cœur s'arrêtait de battre un millième de seconde chaque fois qu'il la regardait.

— Je t'aime aussi, Marlie, répondit-il enfin. Je ne veux pas vivre sans toi. Je suis comblé que tu sois de retour. Comblé car je n'aurais pas pu attendre beaucoup plus longtemps. J'ai besoin de toi dans ma vie et je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour te rendre heureuse.

— Etre avec toi suffit à me rendre heureuse.

Elle essuya ses larmes et regarda autour d'elle.

— Ton cadeau. Je dois te donner ton cadeau.

D'un bond, elle sauta du canapé et repéra le paquet posé sur la chaise près de la porte d'entrée. Elle le lui apporta et le posa sur ses genoux avant de s'asseoir à côté de lui.

— Ouvre-le.

Dex passa la main sur l'emballage, de la taille d'une grosse boule.

— J'ai quelque chose pour toi, moi aussi. Laisse-moi aller le chercher.

Il posa le paquet et prit le petit sac posé au pied du sapin.

Une fois côte à côte, elle pointa son cadeau.

— Toi en premier.

Dex sourit puis lui donna un autre baiser, s'attardant sur ses lèvres le temps de s'assurer qu'il ne rêvait pas. Puis il déchira le papier pour découvrir un globe. Un vieux globe, souligné de petites lignes au crayon et couvert d'autocollants.

Au début, il ne sut quoi dire puis il se souvint de l'histoire qu'elle lui avait racontée à propos des cadeaux de Noël de ses parents.

— C'est ton globe à toi ? demanda-t-il.

Marlie acquiesça.

— Je sais que ça peut paraître idiot, mais c'est exactement ce que je voulais t'offrir. Lorsque j'étais enfant, je rêvais de tous les endroits où j'allais aller et des gens que j'allais rencontrer. Mais avant de venir en Irlande et de faire ta connaissance, aucun de mes rêves ne s'était réalisé. Je veux voir le monde avec toi, Dex. Je veux être là où tu auras besoin d'être. Il n'y a qu'ainsi que je serai heureuse.

Elle fit tourner le globe sur son axe.

— Par où on commence ? demanda-t-elle.

Dex arrêta la boule, trouva l'Irlande et la pointa du doigt.

— Ici même, dans le comté de Kerry, répondit-il. Il y a un petit cottage sur la péninsule d'Iveragh. Et dans ce petit cottage, il y a une chambre. Et dans cette chambre, il y a un lit confortable qui attendait ton retour. Et dans ce lit, il y a moi. C'est là que nous allons aller, maintenant.

— Alors en route, dit Marlie.

— D'abord, tu dois ouvrir ton cadeau.

Marlie tira sur le ruban de la petite boîte. Elle découvrit un écrin en velours et l'ouvrit. Elle sortit une bague en étouffant un cri de bonheur.

— C'est une bague de Claddagh !

— Elle appartenait à ma grand-mère, expliqua-t-il.

— Et tu me l'offres ?

— Elle serait heureuse de savoir que je suis un homme heureux. Je n'en suis pas sûr, mais je soupçonne Conal de la lui avoir offerte. Elle se trouvait dans une boîte parmi ses lettres. C'est Conal qui nous a rapprochés. Je pense qu'il est temps que quelqu'un porte cette bague. Joyeux Noël, Marlie.

Elle contempla la bague puis leva vers lui des yeux débordant de bonheur.

— Elle me plaît infiniment.

Dex se leva et entraîna Marlie avec lui. Mais tandis qu'ils se dirigeaient vers la chambre, ils entendirent frapper à la porte.

— Dex ?

Il grogna de frustration en entendant la voix de sa sœur.

— C'est Claire ? demanda Marlie.

— Oui, je lui ai promis de l'accompagner à la messe de minuit avec Ian. Peut-être que si nous ne faisons aucun bruit, elle croira que je suis déjà parti et elle s'en ira.

— Non, dit Marlie. Je veux y aller.

— Tu n'es pas épuisée ?

— Si, mais c'est notre premier Noël ensemble et je veux le vivre pleinement avec toi.

Marlie se dirigea vers la porte et l'ouvrit. Lorsque Claire l'aperçut, elle se jeta dans ses bras. Elles rirent et poussèrent des cris de joie pendant qu'Ian attendait stoïquement derrière elles. L'homme croisa le regard de Dex qui hocha la tête, un sourire radieux aux lèvres.

Dex avait tant perdu, mais il était temps de prendre un nouveau départ. Il était prêt à donner à Marlie la famille dont elle avait toujours rêvé. De son côté, elle lui donnerait l'amour dont il ne croyait pas avoir besoin. Sa vie avec la femme qu'il aimait commençait ce soir.

Epilogue

— C'est fait, déclara Ian, debout sur le seuil de la bibliothèque d'Aileen.

Il entra dans la pièce et posa la boîte qu'il avait dans les mains sur le bureau.

— J'ai saisi tous les changements et vérifié les moindres détails. Le mémoire est prêt.

Aileen posa une main sur le carton.

— La journée a été longue, n'est-ce pas ?

Ian acquiesça.

— Merci pour tout, dit-il avec chaleur. J'ai adoré travailler avec vous.

— J'ai quelque chose pour vous, déclara Aileen.

Elle ouvrit le tiroir du bureau et en tira une enveloppe.

— Après tout ce temps, j'ai fini par vous considérer comme un membre de la famille. Vous avez été le premier à découvrir l'existence de mes frères, et vous m'avez aidée à trouver leurs enfants et leurs petits-enfants. Aujourd'hui, vous allez épouser ma petite-nièce. Je veux donc m'assurer que vous puissiez réaliser vos rêves.

Elle lui tendit l'enveloppe.

— Voici une part de mon héritage.

Ian la contempla d'un air incrédule mais Aileen l'obligea à prendre l'enveloppe.

— Prenez-la, insista-t-elle.

— Mais Claire a déjà reçu sa part, protesta-t-il.

— Et maintenant, vous avez la vôtre. Utilisez-la. Ecrivez ce livre que vous avez toujours voulu écrire. Ou passez vos journées à faire des recherches. Ou aidez-moi à écrire mon prochain livre sur mon séjour à la laverie Magdalene. Nous pourrions le signer ensemble.

— Je... je serais très honoré.

— Prenez cet argent, insista-t-elle. Vous ferez de moi une vieille dame heureuse.

Ian tendit la main et prit l'enveloppe.

— Merci, dit-il. Merci pour tout.

— Vous savez, vous n'avez pas encore terminé. Vous n'avez pas encore trouvé l'autre partie de la famille de Conal en Nouvelle-Zélande.

— J’y travaille. J’espère avoir très bientôt des nouvelles.

— Parfait. Et maintenant, pourquoi ne pas demander à Sally une petite tasse de thé ? Après je vous libère, promis... Je sais que votre fiancée vous attend !

Ian mit l’enveloppe dans la poche de sa veste et sortit de la bibliothèque.

Aileen esquissa un sourire puis tendit la main vers la photographie qu’elle avait posée sur son bureau le matin même.

Le cliché était frais et coloré. Elle était assise sur une chaise, entourée de sa famille — famille qui était encore dispersée aux quatre coins du monde une semaine plus tôt. Ils s’étaient réunis pour quelques jours, le temps de célébrer une fête durant laquelle, autrefois, elle avait toujours été seule. Mais tout avait changé.

Même s’il ne lui restait plus beaucoup d’années à vivre, elle se souviendrait toujours de ce Noël-là. Celui où elle avait retrouvé sa famille et la joie de partager avec ceux qu’on aime.

TITRE ORIGINAL : THE MIGHTY QUINNS : DEX

Traduction française : EMMANUELLE SANDER

© 2013, Peggy A. Hoffmann. © 2015, Harlequin.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47



Vivez la romance sur tous les tons avec

les éditions Harlequin

Devenez fan ! Rejoignez notre communauté

Infos en avant-première, articles, jeux-concours, infos
sur les auteurs, avis des lectrices, partage...

Toute l'actualité et toutes les exclusivités sont sur

www.harlequin.fr

Et sur les réseaux sociaux



Retrouvez-nous également sur votre mobile



KATE HOFFMANN

De leurs lointains ancêtres irlandais, les Quinn, éparpillés à travers le monde, ont gardé le regard bleu acier, les épais cheveux noirs, et le goût des relations torrides et passionnées...

Audacieuses retrouvailles

Aussi belle et sauvage que les éléments qui se déchainent à l'extérieur... Hypnotisé, Rourke Quinn ne peut détacher son regard du corps nu de la femme couchée tout contre lui. Annie Macintosh. Si on lui avait prédit qu'il vivrait un jour une expérience torride dans les bras de celle dont il se souvenait comme d'un enfant timide et farouche, il aurait éclaté de rire. Et pourtant, aujourd'hui, rire est bien la dernière chose dont il a envie : Annie ne lui a-t-elle pas clairement signifié qu'entre eux il ne pouvait s'agir que d'une courte aventure ? Alors, pourquoi se sent-il incapable de retourner à sa vie new-yorkaise, loin de cette petite île de la côte canadienne où il était simplement venu régler la succession de son oncle ?

Un envôutant désir

Depuis que son associé et meilleur ami est mort au cours d'un reportage en Colombie qui a mal tourné, le quotidien de Dex est une longue suite de cauchemars et d'insomnies. Aussi, quand Marlena Jenner, une jeune productrice, surgit sur le pas de sa porte pour lui demander de travailler avec elle sur le documentaire qu'elle prépare, son premier réflexe est de refuser : il ne se sent pas capable de reprendre le travail. Pourtant, avec ces courbes affolantes, ce sourire lumineux et cette sensualité à fleur de peau, Marlena serait sans doute le meilleur moyen d'oublier toutes les souffrances des derniers mois...